UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01779730 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leromancomique00scar

I

48

LE ROMAN COMIQUE

LP
S286rM

SCARRON

LE ROMAN COMIQUE

NOUVELLE ÉDITION
REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

PRÉFACE, BIBLIOGRAPHIE ET NOTES
DE
EMILE MAGNE

353498
8. 8. 38.

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRERES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

OUVRAGES DE M. ÉMILE MAGNE
Grand Prix de l'Académie Française.

Littérature et Histoire.

Scarron et son milieu. Nouvelle Edition (Emile-Paul frères) . . . . . 1 vol.

Madame de Villedieu (*Mercure de France*) . . . . *Épuisé.*

Madame de La Suze et la Société précieuse (*Mercure de France*) . . . . . *Épuisé.*

Le Plaisant Abbé de Boisrobert (*Mercure de France*). 1 vol.

Madame de Châtillon (*Mercure de France*) . . . . 1 vol.

Gaultier-Garguille, comédien de l'Hôtel de Bourgogne (Rasmussen) . . . . . 1 vol.

Voiture et l'Hôtel de Rambouillet. Nouvelle Edition (Émile-Paul frères). *Couronné par l'Académie française et Prix de l'Association syndicale de la critique* . . . . . 2 vol.

Ninon de Lanclos. Nouvelle Édition (Émile-Paul frères) . . . . . 1 vol.

La Bruyère (Plon) . . . . . 1 vol.

La joyeuse Jeunesse de Tallemant des Réaux (Émile-Paul frères). *Couronné par l'Académie française* . . . . . 1 vol.

La Fin troublée de Tallemant des Réaux (Émile-Paul frères) . . . . . 1 vol.

Une Amie inconnue de Molière (Émile-Paul frères). 1 vol.

Le vrai visage de La Rochefoucauld (Albin Michel). 1 vol.

Madame de Lafayette en ménage (Émile-Paul frères) . . . . . 1 vol.

Le cœur et l'esprit de Mme de Lafayette (Émile-Paul frères). . . . . 1 vol.

Art.

L'Esthétique des Villes (*Mercure de France*). . . 1 vol.

Nicolas Poussin, premier peintre du roi. Nouvelle Édition (Émile-Paul frères). *Couronné par l'Académie des Beaux-Arts* . . . . . 1 vol.

Le Chateau de Saint-Cloud (Calmann-Lévy). . . 1 vol.

Le Chateau de Marly (Calmann-Lévy). . . . . 1 vol.

Les Plaisirs et les Fêtes au XVIIe siècle (Martin-Dupuis) . . . . . *Épuisé.*

Bibliographie.

Bibliographie générale des Œuvres de Scarron (L. Giraud-Badin) . . . . . 1 vol.

Bibliographie générale des Œuvres de Boileau-Despréaux (L. Giraud-Badin). *Couronné par l'Académie des Inscriptions*. . . . . 2 vol.

Textes publiés par le même.

Le Grand Condé et le duc d'Enghien : Lettres inédites a Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, sur la cour de Louis XIV (Émile-Paul frères). *Couronné par l'Académie française*. . . . . 1 vol.

SCARRON

ET LE

ROMAN COMIQUE

I

Né à Paris, le 4 juillet 1610, septième enfant de Paul Scarron, seigneur de Beauvais et de La Guespière, conseiller au Parlement, et de sa première épouse Gabrielle Goguet, Paul II Scarron appartenait à une famille d'ancienne noblesse italienne, émigrée en France au xve siècle et qui produisit, au cours du temps, un prévôt des Marchands, un évêque, un maréchal de France, un fermier des Gabelles, maints magistrats de haute volée et d'âpres financiers tenant, avec fermeté, les avenues du négoce et du trésor.

Il semblait prédestiné, par l'aisance de ses proches, à une existence facile. Il perdit, par malheur, dès le bas âge, sa mère et, de la disparition de celle-ci, découlèrent ses tribulations. Comme il sortait, en 1617, de la petite enfance, il vit son père, personnage chimérique, toujours perdu dans les nuées, introduire sous le toit familial, en la personne de Françoise de Plaix, une seconde épouse et dissiper pour jamais la quiétude de la maisonnée; car cette matrone, rude, autoritaire et cupide, bientôt mère de plusieurs rejetons, assujettit

à son caprice son époux sans volonté, prit en horreur les enfants du premier lit et ne rêva plus que de s'en débarrasser en s'emparant de leurs biens.

Élevé dès lors dans la discorde, la violence et la sordidité, le petit Paul II Scarron, rétif et turbulent de nature, exécré de la marâtre qu'un sort funeste lui avait donnée, se rebella contre elle, subit de longs exils loin du foyer, mais ne perdit rien de la belle humeur que le ciel lui avait départie et qui exaspérait sa persécutrice. D'intelligence vive, riant déjà aussi résolument à la mauvaise qu'à la bonne fortune, il fit, ballotté de collège en collège, de sérieuses études, apprit, en se jouant, grec, latin et espagnol et tout ce qu'il était utile à un damoiseau de savoir pour faire, dans le monde, figure de lettré.

A dix-neuf ans, petit de taille, mais avenant de visage, leste, bien disant et bien dansant, jouant du luth, enclin à la dissipation, frondeur encore et plus déterminé à batailler contre sa marâtre, il s'aliéna tout à fait le cœur de celle-ci et au surplus celui de son père, lequel vit bien qu'il ne pouvait transmettre à un papillon de sa sorte sa charge de conseiller au Parlement. Il se perdit tout à fait dans la confiance de ce dernier quand il eut, sur un ton plaisant, déjà burlesque, commencé à rimer. Dès lors, il fut voué à la carrière ecclésiastique.

Il prit, sans rechigner, le « petit collet » qui ne gênait en rien ses ébats et le pouvait conduire vers quelque riche commende de prieuré ou d'abbaye. On ignore s'il se livra à la pratique de la théologie, s'il reçut les ordres mineurs et la tonsure; on sait seulement qu'il pourchassait les demoiselles, les cajolant de ses stances galantes, qu'ami des plats et des pots, multipliant les chansons bachiques, il grossissait, dans les tavernes,

les cabales de goinfres et d'épicuriens, qu'il se complaisait sur le Pont-Neuf, à la Foire Saint-Germain et sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne dans la compagnie des baladins et des farceurs, qu'il menaçait enfin de devenir un misérable faiseur de bagatelles.

Le temps passait. Dame Françoise de Plaix poursuivait son dessein, qui consistait à chasser de Paris un indiscret trop curieux de ses gestes et qui refusait de se laisser escroquer. Accablant de ses récriminations son époux, lui représentant dans quel horrible désordre vivait le garnement qu'il laissait traîner sur le pavé de la capitale, elle le détermina à agir.

Messire le conseiller Scarron tenta d'obtenir, pour son fils, le prieuré vacant de Rumilly, situé près Boulogne et qui était à la nomination du cardinal de Richelieu. Frustré de cet espoir, il recourut alors à un sien cousin, Messire Pierre Scarron, évêque de Grenoble, le conjurant de placer en quelque poste de cléricature un garçon qui lui donnait si grand souci.

Grâce au concours probable de ce prélat, le jeune Paul Scarron, à la fin de l'an 1633, fut accepté, à titre de « domestique », c'est-à-dire de familier, d'officier au titre religieux, dans la maison de Mgr Charles de Beaumanoir-Lavardin, évêque du Mans, qui promettait de lui attribuer le premier canonicat vacant au chapitre de son église cathédrale. Ainsi s'achemina-t-il, fâché de laisser sans surveillance la marâtre ennemie de son repos, vers la province qui devait, au cours du temps, lui fournir les types et les scènes du *Roman comique*.

II

Contrairement à ce qu'il pouvait imaginer en quittant à regret la capitale, notre Parisien reçoit impression favorable de cette ville du Mans où il appréhen-

dait de subir un maussade exil; agglomérée au pied de la cathédrale Saint-Julien qui dresse, sur une éminence, ses tours vertigineuses, traversée par le ruisseau d'argent de l'Huisne, elle lui offre en effet, dès l'arrivée, le spectacle riant de ses maisons reposant dans de beaux jardins et de l'animation colorée de ses rues bruissant de rires et de cris. Lorsque son coche a pénétré au cœur même de la petite cité, le jouvenceau se souvient à propos que celle-ci sert de patrie aux chapons, poulardes, gelinottes, volailles entre toutes succulentes; il suppute d'autre part qu'un vin clair et embaumé d'un parfum de terroir doit mûrir sur les coteaux qui accidentent ses environs. Le voilà ragaillardi.

Va-t-il, au palais épiscopal, trouver un prélat renfrogné, plein de rudesse et d'austérité? Ah! que non pas. A peine a-t-il envisagé Mgr de Beaumanoir-Lavardin qu'il discerne en ce personnage de bel air, au visage couronné de cheveux bruns, une intelligence raffinée, des manières douces, beaucoup d'indulgence pour les faiblesses d'autrui. Il le sent, à son bon accueil, disposé à devenir son protecteur. Il s'emploie tout de suite à le conquérir. Tâche facile. L'homme, enclin à la gaieté, s'entoure volontiers de beaux esprits, aime la conversation et les vers et, un tantinet épicurien, apprécie la bonne chère au point d'entretenir, en la personne de Jacques Loppé, le maître d'hôtel le plus adroit, en la province du Maine, aux œuvres de cuisine.

En qualité de clerc sans gages, Scarron loge vraisemblablement sous le toit fastueux de son patron, car on ne le voit point encore vivre dans ce quartier aux ruelles tortueuses où les chanoines sont installés à l'ombre de la cathédrale. Il partage sa table. Il entre en contact rapide avec ses familiers et, parmi

eux, avec les abbés de la Ferté et de Leslée qui l'aident à remplir sa tâche de berger diocésain. Il coudoie chaque jour son secrétaire, Maître Ambroïs Denisot, avocat, gros courtaud au poil grisonnant qu'il prend tout de suite en grippe pour sa malpropreté, sa sottise outrecuidante, son pédantisme.

Quelles fonctions occupe-t-il ? Nul n'a pu, jusqu'à l'heure présente, l'indiquer. Est-il astreint à des services religieux? On présume qu'il tient quelque place au chapitre de la cathédrale, suit les offices assez régulièrement pour n'être pas taxé d'impiété. Il pénètre, ce semble, très vite dans l'intimité familiale de Mgr de Beaumanoir. Soit au Mans, dans la paroisse Saint-Vincent, soit à Vernie ou à Malicorne, il fréquente assidûment l'hôtel ou les châteaux des « Lavardines et Lavardins », c'est-à-dire de la marquise de Lavardin, de ses deux fils, l'un, Henri, homme d'épée, le second, Philibert-Emmanuel, homme d'église, et de sa fille, Madeleine, jouvencelle pleine de grâces, tous adonnés à la chère-lie et festoyant parmi les gais propos. Il ne tarde pas à se rendre indispensable, pour son allègre bouffonnerie, ses vers goguenards et son solide appétit, à ces bien mangeants soucieux de maintenir leur réputation gastronomique. Il les aide à assaisonner d'esprit leurs ripailles.

De temps à autre, introduit chez eux par messire l'évêque, il fait visite à des gens de moindre qualité, Manceaux de vieille souche, bourgeois enrichis dans les « partis », ayant pignons sur rues, possesseurs de fiefs nobles aux alentours de la ville, magistrats tenant les juridictions locales, pédants à prétentions d'humanistes écrivant en latin de pesants traités et réunis en académie. Le 26 avril 1634, à en croire la mention du registre baptistère subsistant, il tient un enfantelet

sur les fonts de l'église Saint-Vincent, de concert avec une puissante commère, sortie de cette société, Marguerite Le Divin, veuve de Jehan Bautru, sieur des Matras, dont il ne peut se défendre, *in petto*, de railler le visage couperosé et les massifs appas de vieille coquette.

Ainsi se mêle-t-il à l'existence mancelle comme s'il perdait l'espoir de jamais lui échapper. L'année 1635 lui réserve cependant une merveilleuse diversion à la monotonie de cette existence. Cette année-là, en effet, Paul Scarron accompagne à Rome son maître qui fait cortège à Mgr Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon, envoyé en ambassade auprès de Sa Sainteté Urbain VIII pour régler quelques difficultés d'ordre politique. Au retour de cette pérégrination à travers monts et vaux, de ce séjour dans la ville éternelle, traversé de cérémonies et de banquets fastueux, l'abbé qui, loin de consolider sa foi, a vécu dans le libertinage, entend sonner pour lui l'heure de la résipiscence. Un canonicat au chapitre de la cathédrale Saint-Julien vaquant par la mort de son titulaire, il le reçoit avec reconnaissance, mais aussi avec appréhension des mains de son prélat. Il se dispose à remplacer le petit collet par la longue robe et, non sans plaisir, à toucher une prébende bien venue. Or, voici qu'un impertinent quidam, résignataire du chanoine défunt, lui en conteste le droit. L'affaire doit être mise ès mains de la juridiction ecclésiastique. Avant que celle-ci donne une solution équitable à ce cas d'espèce, des années de procédures et de plaids s'écouleront.

Scarron ne s'en met point en peine. S'il n'est plus que chanoine *in partibus*, du moins retrouve-t-il, la messe entendue, les vêpres expédiées, sa liberté d'allures. A demi-clergeon, à demi-laïque, participant

d'une race amphibie, il peut, comme elle, vivre une existence en partie double et afficher, sans que personne s'en offusque, des mœurs contrastées. Il ne s'en prive point. Le temps est venu pour lui de connaître à fond la ville où l'aveugle destin l'a conduit et les différentes sociétés qui la composent. Lavardines et Lavardins ne sont pas toujours là pour lui prodiguer agapes et distractions; la belle saison terminée, ils regagnent Paris où les appellent leurs affaires. Ils ne peuvent s'éloigner longtemps du regard royal qui oublie vite les absents.

Hors du palais épiscopal, Scarron a ses amis d'hiver et, parmi eux, Charles Rosteau, chirurgien juvénile, natif du Mans, peu soucieux de sa profession, fort libertin, attiré par les lettres et la poésie. Il rôde, en sa compagnie, à travers rues et ruelles. Ensemble ils persiflent l'élégance, à leur goût trop fruste, des hobereaux de la ville et celle, au surplus, de leurs épouses qui épandent, au nez de qui les approche, une redoutable odeur de « gousset ». De concert, la nuit venue, ils fréquentent, proche les Halles, tantôt l'hôtellerie à l'enseigne de La Biche où s'ouvre un spacieux jeu de paume, tantôt la taverne sous l'invocation de l'Image Saint-Jacques, sise en la paroisse Saint-Nicolas. Dans ces tripots, le premier tenu par Gabriel Despins et Françoise Boutevin, son épouse, retraits joyeux de méchants garçons et de filles aux mœurs relâchées, ils font ripailles de poulardes arrosées de vins généreux et égayées de chansons folâtres. Scarron y connaît, un jour, damoiselle Coquille, caillette aux yeux de feu qui l'ensorcelle au point de tirer de sa lyre cent couplets où il se déclare près de trépasser d'amour pour elle. Il passe, en ce moment, assure un contemporain véridique, « pour le meilleur baladin du Mans ».

De temps à autre, émoustillé par les succulents produits du terroir manceau, il fait, imagine-t-on volontiers, avec ses compères et commères de table, ce que l'on appelle, en ce temps lointain, quelque « bruit nocturne ». Il excite de la sorte la curiosité trop précise et la bile de François Noury, sieur de Vauseillon, lieutenant de prévôt, chargé de la police des rues et qui bat le pavé en tête de ses archers. Il en reçoit les réprimandes sans aménité. Les deux hommes se haïssent bientôt, l'un regrettant de ne pouvoir traîner en ses prisons le délinquant protégé par l'évêché, l'autre furieux d'être surpris et gêné dans ses délassements, par un fieffé larron réputé pour son humeur d'escroc.

Mgr de Beaumanoir connaît sans nul doute les écarts de conduite de son clergeon. Il feint de les ignorer et ne l'en semonce pas, ce semble : il faut que jeunesse se passe. Ce clergeon d'ailleurs tient à l'Église par un fil ténu qui se romprait aisément. A quoi bon provoquer cette rupture? Le prélat aime tendrement l'affable petit homme qu'il mène partout avec lui. Il lui sait gré d'égayer les maussades réunions de la ville où il est contraint de s'aller ennuyer et aussi de lui faire escorte quand il parcourt son diocèse, appelé par les devoirs de sa charge.

Scarron garde beaucoup de déférence à son patron, mais il lui cache sans nul doute ses vues et ses sentiments. Il est, à l'évêché comme dans la ville, inconsciemment peut-être, le champion de la vie, de la beauté, du rire, de la simplicité. Il hait les gens à visage de carême, les hypocrites, les austères et ceux qui s'éternisent dans l'admiration du passé. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, il fait plus mauvais ménage avec le secrétaire de Monseigneur, cet Ambroïs Denisot

qui représente à ses yeux l'érudition sans lumière, la vanité sentencieuse et guindée. S'il se rend, de temps à autre, dans les groupes de la société lettrée où triomphe le petit grimaud gonflé de Cicéron, c'est plus pour se gausser intérieurement des oratoriens, médecins, avocats et juristes qui hellénisent à bouche distendue que pour recevoir d'eux des modèles d'éloquence ou des stimulants au savoir. Des dames qu'il a connues dans les ruelles de la ville ou sur les chemins du Maine, l'une, Marguerite Le Divin, déjà nommée, semble avoir laissé dans son esprit de cuisants griefs contre elle, l'autre, Claire Nau, abbesse d'Etival, le souvenir d'une tortionnaire venue sous le toit divin, pour y persécuter, de ses réformes et disciplines, un troupeau habitué à vivre sans collier.

Ainsi, Scarron, devenu par force citoyen du Mans, n'a donné son cœur qu'à bon escient. Il s'est plu dans la compagnie des hommes d'esprit, comme Daniel Neveu, sieur des Etrichés, grand prévôt du Maine, ou comme Jacques Chouet de La Gandie, conseiller au Parlement de Rennes, ou encore comme René de Froullay, comte de Tessé, qui épousa « l'infante Lavardine ». Ces seigneurs, attachés au Maine par leurs fonctions, leurs fiefs, leurs liens de parenté ou d'intérêt, constituaient le groupe de ses « amis d'été ». Ils paraissaient, les beaux jours venus, dans la province et l'animaient du mouvement de leur train et de leurs équipages.

Quand notre abbé voyait s'ouvrir, dans la ville, l'hôtel de Mre René Pothier, comte de Tresmes, gouverneur du Maine, il savait que les châteaux d'alentour ne tarderaient pas à recevoir leurs propriétaires et leurs invités; et il se préparait sans doute par des jeûnes aux futures galimafrées dont il partagerait les

délices. Sur les pas de son évêque, il parcourait dès lors les chemins. Il gagnait Bonnétable où la comtesse de Soissons, veuve d'un prince du sang, entourée de ses dames d'honneur, se plaisait à offrir, sur une scène agencée dans ce but, de plaisants ballets mis en musique et réglés par Louis de Mollier, son compositeur favori. Des collations délicieuses suivaient ces divertissements si rares dans le Maine. Plus souvent, Scarron se rendait auprès de Mre François d'Averton, comte de Bélin, ami particulier de Mgr de Beaumanoir. Ce seigneur fastueux et libéral possédait, dans la région, quatre demeures seigneuriales, Milly, Le Plessis, Averton, Orgery, bruissant de leurs jeux d'eaux, odorantes de leurs parterres en broderies, resplendissantes de leurs salles constellées d'or où il s'installait successivement selon les plaisirs qu'il y voulait prendre. Grand protecteur de gens de lettres et de gens de théâtre, il y attirait les troupes de comédiens nomades qui faisaient entendre à une société mêlée de Parisiens et de Provinciaux les œuvres nouvelles de l'Hôtel de Bourgogne ou du Marais. Parfois, il donnait des chasses à courre, des bals, des feux d'artifice toujours suivis de festins dont se pourléchaient les plus difficiles gourmands.

En 1637, non content d'avoir fait de la comédienne Le Noir sa maîtresse, soutenu les efforts et la gloire du comédien Mondory, pensionné différents auteurs, le comte de Belin aspirait, aussi bien que le cardinal de Richelieu, à régenter le théâtre. Peut-être témoignait-il à Scarron tant d'amitié parce qu'il pressentait en lui un écrivain dont le vers léger et les saillies convenaient par excellence à la scène. Peut-être songeait-il à l'engager dans la voie littéraire. Toujours est-il qu'il le réunit, en l'une de ses maisons, avec Rotrou et Mairet,

ses obligés, jadis tirés par lui de la misère. La querelle du *Cid* venait d'éclater. Le comte y prenait parti contre Corneille. Il souhaitait que ce grimaud de Normandie, coupable d'avoir triomphé sans son appui sur le théâtre, fût réduit à merci par quelques pamphlets venimeux. Il excitait ses invités à remplir cette tâche salutaire.

Scarron n'avait pas, comme Mairet et Rotrou, jaloux du succès de leur confrère, des raisons de haïr Corneille. Il prit cependant la plume et écrivit deux proses violentes et grossières; elles allèrent grossir le flot boueux de sarcasmes qui menaçait d'étouffer le génie. Il éprouva bientôt l'amer regret d'avoir sacrifié son honnêteté naturelle au désir de plaire. Comme si le ciel le voulait châtier de cette défaillance, M. de Belin, et Mgr de Beaumanoir au surplus, moururent à quelques semaines d'intervalle, peu de temps après la publication des pamphlets susdits.

Désormais sans protecteurs, encore en marge du chapitre où sa situation de chanoine n'était pas réglée, Scarron dut abandonner le palais épiscopal, le nouvel évêque, Mgr Emeric de La Ferté, son ancien compagnon de voyage à Rome, lui inspirant une sympathie modérée. Il s'alla installer en ville.

On ignore, dès lors, de quelles ressources il vit. On peut imaginer néanmoins qu'il ne pâtit nullement à en juger par sa belle humeur persistante. C'est, en effet, durant le Carnaval de 1638 qu'il commet l'insigne folie de s'enduire le corps de miel, de se rouler dans un lit de duvet et de parcourir les rues mancelles revêtu de ce seul plumage ébouriffé. Fut-il reconnu sous le masque ou bien scandalisa-t-il les passants de ce déguisement hasardeux? On ne le sait. Toujours est-il que, pourchassé comme un gibier, il dut sauter dans l'Huisne,

se cacher parmi les roseaux, attendre, immergé dans l'eau glacée, la nuit qui lui permit de regagner, sans risques, son domicile.

De cette farce que, dans sa candeur, il jugeait innocente, découlera le supplice dont sa vie restera à jamais tourmentée. Il ressent d'abord une fièvre continue, à laquelle succède un rhumatisme intermittent, bientôt chronique, insinué dans toutes ses articulations. Il pressent, dès son origine, la gravité de ce mal et se déclare en danger de devenir « cul-de-jatte ». Il lutte avec énergie pour préserver son corps de l'ankylose, mais sans résultats appréciables. En janvier 1640, quand il gagne son procès ecclésiastique et prend possession de son canonicat, il se traîne déjà, un bâton à la main, sur des jambes vacillantes. L'année suivante, plus infirme encore, les membres traversés de douleurs intolérables, il se décide à rejoindre Paris où il découvrira, sans doute, un médecin assez habile pour lui rendre le goût de vivre. Du coche qui l'emporte, il ne songe point à saluer cette terre mancelle où il arriva si guilleret et d'où il revient si comblé d'amertume. Comment pourrait-il penser que, dans un lointain avenir, elle lui inspirera la plus heureuse de ses créations littéraires?

III

On le retrouve, en l'an 1650, en pleine Fronde, installé à l'Hôtel de Troyes, dans la paroisse Saint-Cosme, et assis sur sa fameuse chaire grise. Vainement a-t-il usé de toutes les médications, même les plus répugnantes, pour alléger son mal ou, du moins, en arrêter les progrès. Sa tête gît, penchée sur sa poitrine, son dos s'est arrondi en dôme, ses membres se sont recro-

quevillés. Il est devenu un « raccourci de la misère humaine », un « magasin de douleurs ». A peine jouit-il de la liberté de ses mains et de la souplesse de sa mâchoire. N'importe! Il se sert de ses mains pour écrire, de sa mâchoire pour avaler de bons plats et de bonnes rasades, pour parler aussi, multiplier les saillies d'esprit, émerveiller de son stoïcisme ses amis et les badauds. Contre les élancements fulgurants de son rhumatisme et pour dissimuler la souffrance, il a découvert un remède souverain : le rire.

Il vivrait même heureux s'il disposait de quelque pécune qui lui permît de savourer au moins les plaisirs de la table; mais il bataille depuis dix ans contre Françoise de Plaix et ses enfants qui lui ont escroqué ses biens provenant de l'hérédité paternelle. Il vient de perdre d'autre part une misérable pension que la reine lui avait accordée à titre de son « malade ordinaire ». Seule lui reste, pour subsister, sa prébende mancelle écornée de divers droits. Il possède, il est vrai, son « marquisat de Quinet », c'est-à-dire le coffre-fort bien rempli de l'éditeur Toussaint Quinet d'où il extrait, contre des vers, des écus; mais il y a tant puisé qu'il s'est à la fin endetté, car il travaille à petit prix, grugé par ce commerçant retors.

Il est cependant célèbre. Il a lancé plusieurs recueils de vers bien accueillis du public, donné triomphalement au théâtre quatre comédies, dont ses plaisants *Jodelets*. Après *Typhon*, poème dont Mazarin a dédaigné la dédicace, il a entrepris une interminable rimaille, le *Virgile travesty*, où il s'enlise peu à peu, dans le découragement et l'ennui. En réaction contre la préciosité des ruelles, il a engendré le genre et la langue burlesques dont les pamphlétaires de la Fronde se sont emparés, faisant, de son créateur, l'idole de la rébel-

lion. En foule, grands seigneurs et altières amazones défilent autour de sa chaire grise, curieux de le contempler et de l'entendre, peu désireux de le secourir.

A l'époque qui nous occupe, il subvient à grand'-peine à ses nécessités, accrues par la présence, dans son appartement, d'une pauvresse, Céleste de Harville-Palaiseau, recueillie par mansuétude et dont il reçoit assistance. Il a écrit contre Mazarin, indifférent à son infortune, un virulent libelle, *La Mazarinade ;* il hésite à le lancer, malgré les objurgations du cardinal de Retz, ami de sa jeunesse, qui rêve de faire de lui le complice de ses désordres.

Las provisoirement d'aligner les vers du *Virgile travesty*, guetté par la misère, Scarron cherche quelque besogne de plume, aisée à exécuter, qui allèche Toussaint Quinet et qui lui procure des ressources immédiates. L'idée lui vient de traduire du latin à l'usage des épicuriens de bel air, la morale de Gassendi. Il commence cette tâche, puis il l'abandonne, car elle risque de lui apporter plus de peine que de profit.

Comme il retombe dans la perplexité, un sien ami, Cabart de Villermont, homme de haute culture qui loge porte à porte sur son palier, à l'Hôtel de Troyes, lui conseille de traduire *Don Quichotte* ou bien quelques nouvelles espagnoles de vente facile. Scarron ne se sent décidément pas attiré par ce rôle de traducteur. Il souhaite tirer de sa propre veine quelque riante histoire. Il interroge longuement ses souvenirs. Et voici que, du fond de sa mémoire, remontent des images qui y restaient ensevelies. Il voit positivement sortir du passé le tripot de la Biche, son jeu de paume, son tripotier et sa tripotière, ses valets bruyants, ses groupes de « biberons » et de péronnelles. A la lumière indécise du crépuscule d'été, débouche dans la cour, un grand chariot

chargé de malles, de coffres et de toiles peintes. C'est un chariot de comédiens nomades. Quatre bœufs, précédés d'une jument poulinière, le traînent. Un homme de bonne mine, mi-partie habillé de vêtements de ville, mi-partie de vêtements de théâtre, marche au côté du véhicule sur lequel repose, parmi le chargement, une gente demoiselle. Scarron reconnaît-il, dans ces personnages, le sieur Filandre et Angélique Mounier, son épouse, rencontrés au cours de sa vie, ou d'autres acteurs dont il avait oublié les visages ? Peu importe. Son imagination les situe dans le milieu manceau où, peut-être, ils ne dressèrent jamais leurs tréteaux et elle les entoure de figures réelles dont elle retrouve les traits. Scarron s'attarde à contempler ce mirage. Soudain, il s'écrie : Pourquoi ne conterais-je pas les aventures d'une bande de comédiens de campagne ? Quel sujet plus curieux trouverais-je et quel cadre plus beau que cette province du Maine où s'agitèrent tant de bizarres ?

Cette idée prend corps dans son esprit, lui semble de réalisation facile. Il en fait part à Cabart de Villermont qui l'approuve. Il nage dans la joie, car il va enfin écrire en se divertissant. Il fixe le titre de l'œuvre nouvelle : *Le Roman comique*. Il invite le libraire Toussaint Quinet à prendre, pour ce *Roman comique* en expectative, un privilège que le roi accorde le 20 août 1650.

Le voici bientôt, plume en main, emplissant page sur page, le visage éclairé d'un sourire. Il n'écrit pas assurément l'histoire du comédien Filandre, de son épouse et de leur troupe. Il ne connaît rien de cette histoire qui est celle, sans grande variété, de tous les histrions errant de ville en ville et de château en château; elle lui importe peu. Ce qu'il écrit, c'est l'his-

toire de cette société mancelle où il rencontra tant de petitesse d'esprit, de perfidie, de médisance et qui eut le tort de l'ennuyer ou de lui nuire, histoire vraie, à peine voilée, étroitement mélangée à d'imaginaires prouesses de ses héros comiques. Maniant la satire avec une aisance rare, mais sans fiel, il exerce des représailles contre des sots et des méchants qu'il punit de leur sottise et de leur méchanceté en les mettant au pilori où ils subiront la risée publique.

Un moment, il est interrompu dans sa tâche par la publication de la *Mazarinade* en Flandre où il l'a envoyée pour plus de sécurité. Le pamphlet anonyme, introduit à Paris dans les ballots de colporteurs, fait un bruit énorme. Gonflé de venin, il touche au cœur le ministre en exil et ferme pour toujours à son auteur l'accès de la cour. Il vaut au pauvre Scarron des ripostes virulentes, celle, entre autres, de Cyrano de Bergerac, et l'oblige à se défendre contre l'infernale vermine des « regrattiers de lettres » qui s'acharnent à le lui attribuer ou à signer de son nom leurs « œuvres de balle ».

Seulement quand s'est atténué l'éclat de son libelle, Scarron reprend *le Roman comique*. Il en perfectionne, autant qu'il le peut, le style. Il semble n'être jamais content de cette œuvre qu'il souhaite imprégner de son plus aimable génie. Il réunit souvent autour de lui un conseil composé du cardinal de Retz, de Cabart de Villermont, du poète Segrais et de l'abbé de Franquetot. Il lit à ces gens de goût les pages de sa prose au fur et à mesure qu'elles ont reçu leurs corrections. « J'essaie *le Roman comique* », dit-il. Si ses lectures excitent le rire de l'auditoire, il se sent la conscience satisfaite.

Ainsi s'achève, souvent gênée par les visites de fâcheux ou bien par des crises de douleur plus accentuée,

la première partie de l'œuvre. Scarron la livre, au milieu de l'an 1651, au libraire Toussaint Quinet qui l'imprime aussitôt et la lance le 15 septembre. A peine en retire-t-il quelques avances qui s'ajoutent à ses dettes antérieures. Contrairement à son espérance il ne reçoit aucune largesse du cardinal de Retz, bénéficiaire de la dédicace. Il reste gros Jean comme devant, plus que jamais semblable à ce misérable Job de l'Écriture dont il a fait son patron.

Le livre, heureusement, plaît. Il fait une fructueuse carrière. Embelli d'un frontispice gravé où paradent, sur une scène, trois comédiens en habits de farce, il est réimprimé en 1652, 1654 et 1655. Il vaut à Scarron — Toussaint Quinet mort — l'avantage d'éteindre ses dettes et de traiter, moyennant une somme de 1.000 livres, avec Guillaume de Luynes, gendre et successeur du défunt, pour une deuxième partie. Désormais le cul-de-jatte ne fera plus figure de dupe chez les libraires. Au cours de l'année 1655, tandis que les plagiaires de Hollande lancent une contrefaçon elzévirienne du *Roman*, il revoit soigneusement son texte et en donne une édition purifiée qui témoigne de son souci de bon ouvrier des lettres. Elle fournit la version définitive de la première partie.

IV

Comme on pouvait le prévoir, les lecteurs du XVIIe siècle, en présence d'un écrit de tendance réaliste, visiblement tiré de la vie, inhabituel à cette époque, cherchèrent, fort intrigués, à démêler quels personnages y figuraient sous des noms d'emprunt. Beaucoup, sans nul doute, y parvinrent. Des clés coururent, d'autant plus faciles à établir que, dans

nombre de cas, Scarron avait, dans son œuvre, fourni une topographie exacte des lieux où se déroulait son action et laissé à ses victimes leur fonction ou leur état véritable. Citons-en un exemple typique : Daniel Huet, évêque d'Avranches, possédait un exemplaire du *Roman comique*, suivant la Copie imprimée à Paris, 1662, in-12 (*Bibliothèque nationale*, Y² 9862-9863). Sur le feuillet blanc précédant le frontispice de cet exemplaire, il écrivit, de sa fine écriture : « La Rappin[ière] : M. de Vausillon, Lieutenant du Prévost du Mayne. » Peut-être Huet tenait-il de Segrais, ami intime de Scarron et son propre ami, cette identification exacte du policier manceau (1). N'importe ! Le soin qu'il prit de la noter prouve que, de son temps, les curieux s'efforcèrent de déchiffrer les énigmes offertes par le goguenard cul-de-jatte à leur perspicacité.

Des clefs qui circulèrent au XVIIe siècle, aucune ne nous est parvenue; de celles, datant du siècle suivant, qui subsistent, l'une, conservée à la *Bibliothèque de l'Arsenal* (ms. nº 7067, fº 33), a été publiée par Victor Fournel dans son excellente édition du *Roman comique ;* l'autre, de provenance mancelle, par Henri Chardon dans son *Scarron inconnu* (tome II, 1904, p. 24). Aussi peu dignes de crédit l'une que l'autre, elles ne s'accordent que pour désigner, non pas *Ambroïs*, mais *René* Denisot, avocat au présidial du Mans, selon la première, procureur en l'élection selon la seconde, comme l'original de Ragotin. Moins fantaisiste cependant que la clef mancelle, la clef parisienne révèle, en outre, sous le masque de Mme Bouvillon, une dame Bautru qui

(1) SEGRAIS, *Œuvres*, 1755, II, p. 88, se borne à préciser que M. de Riandé inspira à Scarron l'aventure du *Roman* contée au tome I, chapitre VI.

n'est pas la vraie dame Bautru du *Roman comique*, mais qui s'en rapproche sensiblement; elle oriente le chercheur vers cette dernière et lui permet de la découvrir, sans conteste possible, avec le secours de la généalogie.

Un érudit, spécialisé aux études d'histoire locale, Manceau d'origine ou, du moins, habitant la ville du Mans, Henri Chardon, devait, intéressé par les susdites clefs et partant de leurs données primitives, après de patientes et sûres enquêtes, substituer à toutes les marionnettes bouffonnes du *Roman comique* dont Scarron tira les ficelles, les personnages réels. Nous donnerons, dans nos notes, à l'appendice du présent volume, les noms et qualités de ces personnages; nous préciserons aussi dans quelles conjonctures notre chanoine dut les rencontrer sur la terre d'exil et pour quelles raisons il les représenta sous des dehors plaisants ou ridicules.

Nous avons précédemment laissé Scarron fort satisfait du succès de son roman et engagé avec son éditeur à en écrire une seconde partie. Il ne se mit point à la besogne tout de suite. Il venait de voir, dans sa chambre de malade, apparaître le fin visage de Françoise d'Aubigné. Pour épouser, autant par bienveillance que par tendresse, cette jouvencelle si digne de commisération, il résigna son canonicat manceau en faveur du sieur Jean Girault, secrétaire de Gilles Ménage, l'un et l'autre ses amis et ainsi il se priva, pour une somme dérisoire, d'une prébende nourricière. Il ne pouvait évidemment convoler en justes noces sous une robe de chanoine.

Marié, ayant gaspillé sa pécune à subventionner une entreprise de colonisation des Antilles où il espérait s'aller guérir de son mal par la vertu curative du soleil, il dut achever à la hâte, pour se ravitailler en écus,

les derniers chants du *Virgile travesty*, chercher au théâtre quelques succès nouveaux, adapter de l'espagnol quatre nouvelles. En 1656 seulement, dans le cadre avenant de son petit hôtel, rue Neuve-Saint-Louis, il entama la suite du *Roman comique*, conduisant de nouveau le misérable Ragotin de disgrâce en disgrâce. Il n'accomplissait pas aisément son travail de rédaction. Il inspirait une sympathie universelle pour ses traits d'esprit, tandis que sa jeune épouse attirait par sa beauté les coquets en quête d'aventures. Il était sans cesse dérangé par la foule de ses visiteurs. Il parvenait d'autre part difficilement à supporter des douleurs physiques aggravées par l'âge et par les excès de bouche. Il sentait aussi son imagination se tarir.

Comme il l'avait fait dans son premier volume, sur les conseils de Cabart de Villermont, il se décida à introduire dans le second, pour en varier l'intérêt, deux nouvelles traduites de l'espagnol. Fâcheuse idée. Ces nouvelles alourdirent l'œuvre sans y ajouter le moindre élément de pittoresque; elles permirent du moins à leur traducteur d'atteindre plus allégrement le chiffre de 500 pages qui paraissait alors indispensable à un tome de roman.

La deuxième partie de l'œuvre parut en septembre 1657, sous la marque de Guillaume de Luyne. Elle portait une dédicace à Marie-Madeleine de Castille-Villemareuil, femme de Nicolas Foucquet, surintendant des Finances, l'homme qui s'était, avec le plus de compassion et de générosité, penché sur la misère de l'écrivain. Elle connut, comme la première, avec laquelle elle fut réimprimée, l'année suivante, la faveur du public. Comme elle laissait en suspens les aventures des comédiens entremêlées aux galantes vicissitudes de Ragotin, elle faisait prévoir un tome final où le

Destin et l'Étoile pussent jouir d'un bonheur marchandé par le sort et le petit malchanceux, une définitive disgrâce.

Scarron eut évidemment l'intention d'achever son œuvre. Une de ses lettres prouve que durant l'été de l'an 1659, plus malade que de coutume, las d'être harcelé par des fâcheux dans sa demeure parisienne, il se réfugia dans une maison des champs que possédait sa sœur Françoise, à Fontenay-aux-Roses. Dans ce lieu paisible, enveloppé d'un doux parfum de fleurs, il poursuivait lentement l'histoire héroï-comique de ses fantasques pantins manceaux. En mai 1660, cette histoire était sans nul doute très avancée, puisque, à en croire une mention du *Registre de la communauté des libraires*, le cul-de-jatte faisait enregistrer un privilège en autorisant la publication. Par malheur, il sentit brusquement, dès le mois d'août, toute énergie se retirer de lui. Dans la nuit du 6 au 7 octobre, il trépassait le sourire aux lèvres, heureux d'être délivré de la douleur.

Mme Scarron, après sa mort, ingrate à sa mémoire, lancée dans la tourmente d'une succession embrouillée, méprisant une littérature qui offensait sa pruderie, détruisit-elle les chapitres et les notes laissés par l'écrivain à ses soins précaires ? Les confia-t-elle à un tiers ? On ne peut le préciser. Toujours est-il qu'en 1662 ou 1663, parut à Lyon, grand foyer de « scarronneries », sous la marque d'Antoine Offray, une édition du *Roman comique* enrichie d'une troisième partie. Cette troisième partie anonyme a longtemps passé pour être sortie de la plume du susdit éditeur qui en avait signé la dédicace. Henri Chardon, dans l'ouvrage que nous citons plus haut, s'est efforcé d'en attribuer la paternité au chanoine Jean Girault qui connut bien l'esprit de Scarron,

fréquenta assidûment la maison de ce dernier et devint son successeur au chapitre du Mans. Il n'appuie malheureusement pas ses allégations sur des faits que l'on puisse prendre en sérieuse considération. Il semble d'autre part qu'un homme docte comme Jean Girault, lequel aida longtemps Gilles Ménage, son patron, dans ses travaux d'érudition, eût écrit, s'il l'avait entrepris, le texte complémentaire du *Roman comique*, dans une langue plus limpide. Or, ce texte confine très souvent au galimatias.

En 1679 d'une part, et en 1771, le sieur de Preschac, auteur de toutes sortes de petites nouvelles, et un sieur D. L., publièrent à leur tour des conclusions à l'œuvre de Scarron. Ni celle-ci, ni la précédente ne se peuvent adapter à cette œuvre avec quelque apparence de continuité. La narquoiserie de l'écrivain burlesque aussi bien que son style vivant et léger sont restés inimitables.

Nous donnons du Roman une version revue, pour la première partie, sur l'édition de 1655, corrigée par l'auteur; pour la deuxième partie, sur l'édition originale de 1657; pour la troisième partie, sur les deux plus anciennes éditions que nous ayons pu nous procurer : 1° suivant la Copie imprimée à Paris, 1693, in-12; 2° suivant la Copie imprimée à Lyon, 1695, in-12. Nous nous sommes bornés à réformer, de ces textes anciens, en l'indiquant en note, quelques erreurs d'impression. Nous avons cru, par contre, utile de rectifier une ponctuation abusive et sans règles.

ÉMILE MAGNE.

Principales Éditions anciennes du « Roman Comique »

PREMIÈRE PARTIE

Le Romant comique. Paris, Toussainct Quinet, 1651, in-8°.
8 feuillets non chiffrés. Pages 1 à 527. 3 pages non chiffrées.
Édition originale.

Le Romant comique. Paris, Toussainct Quinet, 1652, in-8°.
Mêmes texte et pagination.

Le Romant comique. Paris, Toussainct Quinet, 1654, in-8°.
Mêmes texte et pagination.

Le Romant comique. Première Partie. Paris, Guillaume de Luyne, 1655, in-8°.
Mêmes texte et pagination.

Le Romant comique. Première Partie. Paris, Guillaume de Luyne, 1655, in-8°.
8 feuillets non chiffrés. Pages 1 à 491. 3 pages non chiffrées.
Deuxième édition originale corrigée par Scarron.

Le Romant comique. Par Mr. Scarron. Leiden, Jean Sambix, 1655, in-12. Texte non corrigé. **Édition elzévirienne.**

Le Romant comique. Première Partie. Paris, Guillaume de Luyne, 1657, in-8°.

DEUXIÈME PARTIE

Le Romant comique de Mr. Scarron. Seconde partie. Dédiée à Mme Foucquet la surintendante. Paris, Guillaume de Luyne, 1657, in-8°.
7 feuillets non chiffrés. Pages 1 à 541. 3 pages non chiffrées.
Édition originale de la deuxième Partie.

Toutes les éditions postérieures à 1657 du *Roman comique* contiennent les deux parties réunies. Nous renvoyons, pour la liste de ces éditions, à notre ouvrage : *Bibliographie générale des Œuvres de Scarron*, Paris, L. Giraud-Badin, 1924, in 8°.

TROISIÈME PARTIE

La troisième partie du *Roman comique* n'a pu être encore retrouvée en édition originale. Nous présumons qu'elle dut paraître à Lyon, chez Antoine Offray, à la date de 1663 et sous le format in-12.

Suites du « Roman comique »

En plus de la troisième partie ci-dessus indiquée et attribuée à Jean Girault, chanoine du Mans, deux autres suites furent, au cours du temps, données à l'œuvre de Scarron :

1° La Suite du Roman comique. Troisième partie. Paris, Claude Barbin, 1679, in-12.

Cette prose, dédiée au duc du Maine, est signée du nom d'un romancier fécond de cette époque, le sieur de Preschac.

2° Suite et Conclusion du Roman comique de Scarron. Par M. D. L. Première [et Seconde] Partie. A Amsterdam, et se trouve à Rouen, chez Le Boucher fils, et à Paris, chez Pillot, 1771, 2 vol. in-8°.

Il n'a pas été possible de connaître le nom caché sous les initiales de ce lointain continuateur de Scarron.

AU COADJUTEUR [1]

C'EST TOUT DIRE

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom seul porte avec soi tous les titres et tous les éloges que l'on peut donner aux personnes les plus illustres de notre siècle. Il fera passer mon livre pour bon, quelque méchant qu'il puisse être; et ceux même qui trouveront que je le pouvais mieux faire, seront contraints d'avouer que je ne le pouvais mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous m'avez témoigné par tant de bontés et tant de visites, ne porterait pas mon inclination à rechercher soigneusement les moyens de vous plaire, elle s'y porterait d'elle-même. Aussi vous ai-je destiné mon Roman dès le temps que j'eus l'honneur de vous en lire le commencement, qui ne vous déplut pas. C'est ce qui m'a donné courage de l'achever plus que toute autre chose, et ce qui m'empêche de rougir en vous faisant un si mauvais présent. Si vous le recevez pour plus qu'il ne vaut, ou si la moindre partie vous en plaît, je ne me changerais pas au plus dispos homme de France. Mais, MONSEIGNEUR, je n'oserais espérer que vous le lisiez; ce serait trop de

temps perdu à une personne qui l'emploie si utilement que vous faites et qui a bien d'autres choses à faire. Je serai assez récompensé de mon livre si vous daignez seulement le recevoir et si vous croyez sur ma parole, puisque c'est tout ce qui me reste, que je suis de toute mon âme,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant
et très-obligé serviteur,

SCARRON.

LE ROMAN COMIQUE

PREMIÈRE PARTIE [2]

CHAPITRE PREMIER

UNE TROUPE DE COMÉDIENS ARRIVE DANS LA VILLE DU MANS

Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il était entre cinq et six quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes qui faisaient comme une pyramide au haut de laquelle paraissait une demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son

épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui lui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur les jambes de derrière. Quelque critique murmurera de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes et, de plus, je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la Biche[8], à la porte duquel étaient assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail, et le bruit de la canaille qui s'était assemblée autour de la charrette, furent cause que tous ces honorables bourgmestres jetèrent les yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de prévôt, entre autres, nommé la Rappinière, les vint accoster et leur demanda avec une autorité de magistrat quelles gens ils étaient. Le jeune homme dont je vous viens de parler prit la parole, et, sans mettre les mains au turban, parce que, de l'une il tenait son fusil et de l'autre la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étaient Français de naissance,

comédiens de profession; que son nom de théâtre était Le Destin [4]; celui de son vieil camarade, la Rancune [5], et celui de la demoiselle qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne [6]. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie; sur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de Caverne ne devait pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit que ceux de la Montagne, la Vallée, la Rose ou l'Épine. La conversation finit par quelques coups de poing et jurements de Dieu que l'on entendit au devant de la charrette. C'était le valet du tripot qui avait battu le charretier sans dire gare, parce que ses bœufs et sa jument usaient trop librement d'un amas de foin qui était devant la porte. On apaisa la noise, et la maîtresse du tripot, qui aimait la comédie plus que sermon ni vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, permit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur soûl. Il accepta l'offre qu'elle lui fit, et, cependant que ses bêtes mangèrent, l'auteur se reposa quelque temps et se mit à songer à ce qu'il dirait dans le second chapitre.

CHAPITRE II

QUEL HOMME ÉTAIT LE SIEUR DE LA RAPPINIÈRE

Le sieur de la Rappinière [7] était lors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un, elle en a dans chaque quartier, et moi-même qui vous parle, je l'aurais été du mien si j'avais voulu; mais il y a longtemps, comme tout le monde sait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au sieur de la Rappinière, il renoua bientôt la conversation que les coups de poing avaient interrompue, et demanda au jeune comédien si leur troupe n'était composée que de mademoiselle de la Caverne, de M. de la Rancune et de lui. Notre troupe

est aussi complète que celle du prince d'Orange [8] ou de Son Altesse d'Épernon [9], lui répondit-il; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'intendant de la province, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé et l'autre nu, en l'équipage que vous nous voyez. Ces fusiliers de M. l'intendant en ont fait autant à la Flèche, dit la Rappinière. Que le feu saint Antoine les arde! dit la tripotière, ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieil comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits; et nous divertirions quatre ou cinq jours MM. de la ville, devant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous. La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappinière offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne, et la tripotière deux ou trois paires d'habits, qu'elle avait en gage, à Destin et à la Rancune. Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une pièce moi seul, dit la Rancune, et ai fait en même temps le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine; je parlais du nez pour l'ambassadeur, et me tournais vers ma couronne que je posais sur une chaise; et pour le roi, je reprenais mon siège, ma couronne et ma gravité, et grossissais un peu ma voix. Et qu'ainsi ne soit, si vous voulez contenter notre charretier et payer notre dépense en l'hôtellerie, fournissez vos habits, et nous jouerons devant que la nuit vienne, ou bien nous irons boire, avec votre permission, et nous reposer, car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie, et le diable de la Rappinière, qui s'avisait toujours de quelque malice, dit qu'il ne fallait point d'autres habits que ceux de deux jeunes hommes de la ville qui jouaient une partie dans le tripot et que mademoiselle de la Caverne, en son habit d'ordinaire, pourrait passer pour tout ce que l'on voudrait en une comédie . ussitôt dit, aussitôt fait : en moins d'un demi-quart d'heure. les comédiens eurent bu chacun deux ou troit

coups, furent travestis, et l'assemblée qui s'était grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit, derrière un drap sale que l'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon dans la tête, qui lui servait de couronne, se frottant un peu les yeux comme un homme qui s'éveille et récitant du ton de Mondory [10] le rôle d'Hérode, qui commence par

Fantôme injurieux qui trouble mon repos.

L'emplâtre qui lui couvrait la moitié du visage ne l'empêcha pas de faire voir qu'il était excellent comédien. Mademoiselle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Marianne et de Salomé; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la pièce, et elle s'en allait être conduite à bonne fin, quand le diable, qui ne dort jamais, s'en mêla et fit finir la tragédie, non pas par la mort de Marianne et par les désespoirs d'Hérode [11], mais par mille coups de poing, autant de soufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des jurements qui ne se peuvent compter, et ensuite une belle information que fit faire le sieur de la Rappinière, le plus expert de tous les hommes en pareille matière.

CHAPITRE III

LE DÉPLORABLE SUCCÈS QU'EUT LA COMÉDIE

Dans toutes les villes subalternes du royaume, il y a d'ordinaire un tripot où s'assemblent tous les jours les fainéants de la ville, les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent; c'est là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain et que les absents sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à More et chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en

souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Marianne devant une honorable compagnie, à laquelle présidait le sieur de la Rappinière. Au même temps qu'Hérode et Marianne s'entre-disaient leurs vérités, les deux jeunes hommes de qui l'on avait pris si librement les habits, entrèrent dans la chambre en caleçons, et chacun sa raquette en sa main. Ils avaient négligé de se faire frotter pour venir entendre la comédie. Leurs habits, que portaient Hérode et Pherore, leur ayant d'abord frappé la vue, le plus colère des deux s'adressant au valet du tripot : Fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu donné mon habit à ce bateleur ? Ce valet, qui le connaissait pour un grand brutal, lui dit en toute humilité que ce n'était pas lui. Et qui donc, barbe de cocu? ajouta-t-il. Le pauvre valet n'osait en accuser la Rappinière en sa présence; mais lui, qui était le plus insolent de tous les hommes, lui dit en se levant de sa chaise : C'est moi, qu'en voulez-vous dire? Que vous êtes un sot, repartit l'autre en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappinière fut si surpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avait accoutumé d'en user ainsi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'était pas encore assez en colère et qu'il lui en fallait beaucoup pour se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à coups de poing; et peut-être que la chose en fût demeurée là, si son valet, qui avait plus de colère que lui, ne se fût jeté sur l'agresseur en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances, et ensuite une grande quantité d'autres où ils purent aller. La Rappinière le prit en queue et se mit à travailler sur lui en coups de poing, comme un homme qui a été offensé le premier; un parent de son adversaire prit la Rappinière de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappinière pour faire diversion; celui-ci le fut d'un autre et celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un jurait, l'autre injuriait, tous s'entre-battaient. La tripotière, qui voyait rompre ses meubles, emplissait l'air

de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devaient tous périr par coups d'escabeaux, de pieds et de poings, si quelques-uns des magistrats de la ville, qui se promenaient sous les halles avec le sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau sur les combattants, et le remède eût peut-être réussi; mais ils se séparèrent de lassitude, outre que deux pères capucins, qui se jetèrent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattants, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trêves, pendant lesquelles on put négocier, sans préjudice des informations qui se firent de part et d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses à coups de poing, dont l'on parle encore dans la ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux, auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulièrement affaire, et qu'il pensa rouer de coups, outre quantité d'autres du parti contraire qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée, et l'on remarqua qu'il avait le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglants furent lavés d'eau fraîche, les collets déchirés furent changés, on appliqua quelques cataplasmes, et même l'on fit quelques points d'aiguille, et les meubles furent aussi remis en leur place, non pas du tout si entiers qu'alors qu'on les désarrangea. Enfin, un moment après, il ne resta plus rien du combat, que beaucoup d'animosité qui paraissait sur le visage des uns et des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappinière, qui verbalisa le dernier. Comme ils passaient du tripot sous les halles, ils furent investis par sept ou huit braves, l'épée à la main. La Rappinière, selon sa coutume, eut grande peur et pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jeté au-devant d'un coup d'épée qui lui allait passer au travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer qu'il ne reçût une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même temps, et en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux

ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles et déconfit si bien MM. de l'embuscade que tous les assistants avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée avait été dressée à la Rappinière par deux petits nobles, dont l'un avait épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette; et vraisemblablement la Rappinière était gâté, sans le vaillant défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche; et, sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée allassent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui où le charretier déchargea le bagage comique et s'en retourna à son village.

CHAPITRE IV

DANS LEQUEL ON CONTINUE A PARLER DU SIEUR DE LA RAPPINIÈRE ET DE CE QUI ARRIVA LA NUIT EN SA MAISON.

Mademoiselle de la Rappinière [12] reçut la compagnie avec force compliments, comme elle était la femme du monde qui se plaisait le plus à en faire. Elle n'était pas laide, quoique si maigre et si sèche qu'elle n'avait jamais mouché de chandelle avec les doigts que le feu n'y prît; j'en pourrais dire cent choses rares, que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien les deux dames furent si grandes camarades qu'elles s'entr'appelèrent ma chère et ma fidèle. La Rappinière, qui avait de la mauvaise gloire autant que barbier de la ville, dit, en entrant, qu'on allât à la cuisine et à l'office faire hâter le souper. C'était une pure rodomontade : outre son vieil valet, qui pansait même ses chevaux, il n'y avait dans le logis qu'une jeune servante et une autre vieille boiteuse, et qui avait du mal comme un chien. Sa vanité fut punie

par une grande confusion. Il mangeait d'ordinaire au cabaret aux dépens des sots, et sa femme et son train si réglés étaient réduits au potage aux choux, selon la coutume du pays. Voulant paraître devant ses hôtes et les régaler, il pensa couler par derrière son dos quelques monnaies à son valet pour aller quérir de quoi souper; par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il était assis, et de la chaise en bas. La Rappinière en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, et, pour Destin, je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, et, en attendant le souper, on fit conversation. La Rappinière demanda au Destin pourquoi il se déguisait le visage d'un emplâtre. Il lui dit qu'il en avait sujet et que, se voyant travesti par accident, il avait voulu ôter aussi la connaissance de son visage à quelques ennemis qu'il avait. Enfin le souper vint, bon ou mauvais; la Rappinière but tant qu'il s'enivra et la Rancune s'en donna aussi jusques aux gardes. Le Destin soupa fort sobrement en honnête homme, la Caverne en comédienne affamée et mademoiselle de la Rappinière en femme qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangèrent et que l'on dressa les lits, la Rappinière les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre, la Caverne, avec la fille de chambre, dans un cabinet, et la Rancune, avec le valet, je ne sais où. Ils avaient tous envie de dormir, les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé, et cependant ils ne dormirent guère tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier sommeil, mademoiselle de la Rappinière eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne; son mari se réveilla bientôt après, et, quoiqu'il fût bien soûl, sentit bien qu'il était seul. Il appela sa femme et on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colère, se lever de furie, ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de sa chambre, il entendit

marcher devant lui, il suivit quelque temps le bruit qu'il entendait, et, au milieu d'une petite galerie qui conduisait à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivait qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme et la saisir en criant : Ah! putain! Ses mains ne trouvèrent rien et, ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre et se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre et on m'a poignardé, sans quitter sa femme qu'il pensait tenir par les cheveux et qui se débattait sous lui. A ses cris, ses injures et ses jurements, toute la maison fut en rumeur et tout le monde vint à son aide en même temps : la servante, avec une chandelle, la Rancune et le valet en chemises sales, la Caverne en jupe fort méchante, le Destin l'épée à la main, et mademoiselle de la Rappinière vint la dernière et fut bien étonnée, aussi bien que les autres, de trouver son mari tout furieux, luttant contre une chèvre qui allaitait, dans la maison, les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappinière. Sa femme, qui se douta bien de la pensée qu'il avait eue, lui demanda s'il était fou. Il répondit, sans savoir quasi ce qu'il disait, qu'il avait pris la chèvre pour un voleur. Le Destin devina ce qui en était; chacun regagna son lit et crut ce qu'il voulut de l'aventure, et la chèvre fut renfermée avec ses petits chiens.

CHAPITRE V

QUI NE CONTIENT PAS GRAND'CHOSE

Le comédien la Rancune un des principaux héros de notre roman; car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci; et puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros ou soi-disant tels feront plus d'honneur au mien qu'un seul qui serait peut-être

celui dont on parlerait le moins, comme il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. La Rancune donc était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes et j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit, et faisait assez bien de méchants vers; d'ailleurs, nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieil singe, et envieux comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de sa profession. Bellerose [13] était trop affecté, Mondori rude, Floridor [14] trop froid, et ainsi des autres; et je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'était plus souffert dans la troupe, qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Au temps qu'on était réduit aux pièces de Hardi, il jouait en fausset, et, sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait les rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille; il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce [15]. Sur ces beaux talents-là, il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point et une humeur querelleuse qui était pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisait craindre à ses compagnons; avec le seul Destin il était doux comme un agneau et se montrait devant lui raisonnable autant que son naturel le pouvait permettre. On a voulu dire qu'il en avait été battu; mais ce bruit-là n'a pas duré longtemps, non plus que celui de l'amour qu'il avait pour le bien d'autrui jusqu'à s'en saisir furtivement; avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappinière, qui s'appelait Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour, aussi bien que Doguin, qui fut appelé par son

maître; et, passant devant la chambre de la Rappinière, il lui alla donner le bonjour. La Rappinière reçut son compliment avec un faste de prévôt provincial et ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'il en reçut; mais, comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut guère. La Rappinière lui fit cent questions sur la comédie, et, de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué), lui demanda depuis quand ils avaient Le Destin dans leur troupe et ajouta qu'il était excellent comédien. Ce qui reluit n'est pas or, repartit la Rancune; du temps que je jouais les premiers rôles, il n'eût joué que les pages; comment saurait-il un métier qu'il n'a jamais appris ? Il y a fort peu de temps qu'il est dans la comédie : on ne devient pas comédien comme un champignon; parce qu'il est jeune, il plaît; si vous le connaissiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il était sorti de la côte de saint Louis, et cependant il ne découvre point qui il est, ni d'où il est, non plus qu'une belle Chloris qui l'accompagne, qu'il appelle sa sœur, et Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis, je lui ai sauvé la vie dans Paris, aux dépens de deux bons coups d'épée; et il en a été si méconnaissant, qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un chirurgien, il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sais quel bijou de diamants qui n'était peut-être que d'Alençon, et qu'il disait que ceux qui nous attaquèrent lui avaient pris. La Rappinière demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui était arrivé. Ce fut le jour des Rois, sur le Pont-Neuf, répondit la Rancune. Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappinière et son valet Doguin; ils pâlirent et rougirent l'un et l'autre; et la Rappinière changea de discours si vite et avec un si grand désordre d'esprit que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville et quelques archers, qui entrèrent dans la chambre, rompirent la conversation et firent grand plaisir à la Rancune, qui sentait bien que ce qu'il avait dit avait frappé la Rappinière en

quelque endroit bien tendre sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvait prendre. Cependant le pauvre Destin, qui avait été si bien sur le tapis, était bien en peine; la Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne, bien empêché à faire avouer à un vieil tailleur qu'il avait mal ouï et encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend était qu'en déchargeant le bagage comique, Le Destin avait trouvé deux pourpoints et un haut-de-chausses fort usés; qu'il les avait donnés à ce vieil tailleur pour en tirer une manière d'habit plus à la mode que les chausses de pages qu'il portait et que le tailleur, au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre et le haut-de-chausses aussi, par une faute de jugement indigne d'un homme qui avait raccommodé des vieilles hardes toute sa vie, avait rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses, tellement que le pauvre Destin, avec tant de pourpoints et si peu de haut-de-chausses, se trouvait réduit à garder la chambre ou à faire courir les enfants après lui, comme il avait fait déjà avec son habit comique. La libéralité de la Rappinière répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillés, et Le Destin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avait fait rouer depuis peu. Le bourreau, qui s'y trouva présent et qui avait laissé cet habit en garde à la servante de la Rappinière, dit fort insolemment que l'habit était à lui, mais la Rappinière le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour Le Destin, qui sortit avec la Rappinière et la Rancune. Ils dînèrent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avait affaire de la Rappinière. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son collet sale et tint compagnie à son hôtesse. Le même jour, Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avait battus le jour de devant dans le tripot et revint au logis avec deux bons coups d'épée et force coups de bâton; et, à cause qu'il était bien blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville,

accompagnant, avec son camarade Destin, le sieur de la Rappinière qui voulait avoir raison de son valet assassiné.

CHAPITRE VI

L'AVENTURE DU POT DE CHAMBRE. LA MAUVAISE NUIT QUE LA RANCUNE DONNA A L'HÔTELLERIE. L'ARRIVÉE D'UNE PARTIE DE LA TROUPE. MORT DE DOGUIN, ET AUTRES CHOSES MÉMORABLES.

La Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappinière, qui le conduisait, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse : si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage serait mal payé. Taisez-vous, sotte, dit son mari, M. de la Rappinière nous fait trop d'honneur; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme. Voire qui en aurait, dit l'hôtesse; il ne m'en restait qu'un, que je viens de donner à un marchand du bas Maine. Le marchand entra là-dessus, et, ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappinière ou qu'il fût obligeant de son naturel. La Rancune l'en remercia autant que sa sécheresse de civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième et se mettre à boire sur nouveaux frais. Ils parlèrent des impôts, pestèrent contre les maltôtiers, réglèrent l'État et se réglèrent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier qu'il tira sa bourse de sa pochette et demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il était chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînèrent par les épaules dans sa chambre et le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il était affligé d'une difficulté d'urine et qu'il était bien fâché d'être contraint de l'in-

commoder; à quoi le marchand lui répondit qu'une nuit était bientôt passée. Le lit n'avait point de ruelle et joignait la muraille; la Rancune s'y jeta le premier, et le marchand s'y étant mis après, en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre. Et qu'en voulez-vous faire? dit le marchand. Le mettre auprès de moi de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il lui donnerait quand il en aurait affaire; et la Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il était au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force que le malicieux comédien, qui était homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras en lui criant : Monsieur, oh ! monsieur ! Le marchand tout endormi lui demanda en bâillant : Que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune. Le pauvre marchand se pencha hors du lit, et prenant le pot de chambre le mit entre les mains de la Rancune qui se mit en devoir de pisser; et après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents et s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre et dit, ouvrant la bouche aussi grande qu'un four à force de bâiller : Vraiment, monsieur, je vous plains bien, et se rendormit tout aussitôt. La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil; et, quand il le vit ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore et lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui mit entre les mains aussi bonnement qu'il avait déjà fait; et la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avait fait et fut deux fois plus longtemps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre et ajoutant que ce n'était pas la raison,

et qu'il le prendrait bien. Le pauvre marchand, qui eût lors donné tout son bien pour dormir son soûl, lui répondit toujours en bâillant qu'il en usât comme il lui plairait et remit le pot de chambre en sa place. Ils se donnèrent le bonsoir fort civilement et le pauvre marchand eût parié tout son bien qu'il allait faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune, qui savait bien ce qui en devait arriver, le laissa dormir de plus belle et, sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormait si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps et avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut amasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand, se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, criant horriblement : Eh! morbleu, monsieur, vous me tuez! La Rancune, d'une voix aussi douce et posée que celle du marchand avait été véhémente, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulais prendre le pot de chambre. Ah! vertubleu! s'écria l'autre, j'aime bien mieux vous le donner et ne dormir de toute la nuit; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien et se mit à pisser si largement et si roide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitait, le mieux qu'il pouvait, de sa copieuse éjaculation d'urine qui lui faisait espérer un sommeil qui ne serait plus interrompu quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, et le pot de chambre, et tout ce qui était dedans, sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac en criant en hypocrite : Eh! monsieur, je vous demande pardon! Le marchand ne répondit rien à sa civilité; car aussitôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux et demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un théatin, lui disait : Voilà un grand malheur! Le marchand continua ses cris; l'hôte,

l'hôtesse, les servantes et les valets y vinrent. Le marchand leur dit qu'on l'avait fait coucher avec un diable et pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avait; il ne répondit rien, tant il était en colère, prit ses habits et ses hardes, et s'alla sécher dans la cuisine où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avait fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité : Je ne sais de quoi il se peut plaindre; il s'est éveillé et m'a réveillé, criant au meurtre; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe ou qu'il soit fou; et de plus il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main, et dit qu'il était vrai que son matelas était tout percé et jura son grand Dieu qu'il le payerait. Ils donnèrent le bonsoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'aurait fait un homme de bien et se récompensa de celle qu'il avait mal passée chez la Rappinière. Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensait, parce que la servante de la Rappinière le vint quérir à la hâte pour venir voir Doguin qui se mourait et qui demandait à le voir devant que de mourir. Il y courut, bien en peine de savoir ce que lui voulait un homme qui se mourait et qui ne le connaissait que du jour précédent. Mais la servante s'était trompée : ayant ouï demander le comédien au pauvre moribond, elle avait pris la Rancune pour le Destin, qui venait d'entrer dans la chambre de Doguin quand la Rancune arriva, et qui s'y était enfermé, ayant appris, du prêtre qui l'avait confessé, que le blessé avait quelque chose à lui dire qu'il lui importait de savoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart d'heure que la Rappinière revint de la ville, où il était allé dès la pointe du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet se mourait, qu'on ne lui pouvait arrêter le sang parce qu'il avait un gros vaisseau coupé et qu'il avait demandé à voir le comédien Destin devant que de mourir. Et l'a-t-il vu ? demanda tout ému la Rappinière. On lui répondit qu'ils étaient enfermés ensemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue et s'encourut, tout transporté,

frapper à la porte de la chambre où Doguin se mourait, au même temps que Le Destin l'ouvrait pour avertir que l'on vînt secourir le malade qui venait de tomber en faiblesse. La Rappinière lui demanda tout troublé ce que lui voulait son fou de valet. Je crois qu'il rêve, répondit froidement Le Destin, car il m'a demandé cent fois pardon et je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé; mais qu'on prenne garde à lui, car il se meurt. On s'approcha du lit de Doguin sur le point qu'il rendait le dernier soupir, dont la Rappinière parut plus gai que triste. Ceux qui le connaissaient crurent que c'était à cause qu'il devait les gages à son valet. Le seul Destin savait bien ce qu'il en devait croire. Là-dessus deux hommes entrèrent dans le logis, qui furent reconnus par notre comédien pour être de ses camarades, desquels nous parlerons plus amplement au suivant chapitre.

CHAPITRE VII

L'AVENTURE DES BRANCARDS

Le plus jeune des comédiens qui entrèrent chez la Rappinière était valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe était arrivé, à la réserve de mademoiselle de l'Étoile [16], qui s'était démis un pied à trois lieues du Mans. Qui vous a fait venir ici, et qui vous a dit que nous y étions ? lui demanda Le Destin. La peste qui était à Alençon nous a empêchés d'y aller, et nous a arrêtés à Bonnestable [17], répondit l'autre comédien, qui s'appelait l'Olive [18], et quelques habitants de cette ville que nous avons trouvés nous ont dit que vous aviez joué ici, que vous vous étiez battu et que vous aviez été blessé : mademoiselle de l'Étoile en est fort en peine et vous prie de lui envoyer un brancard, Le maître de l'hôtellerie voisine, qui était venu là au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il y avait un brancard chez lui et,

pourvu qu'on le payât bien, qu'il serait en état de partir sur le midi, porté par deux bons chevaux. Les comédiens arrêtèrent le brancard à un écu et des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappinière se chargea d'obtenir du lieutenant général permission de jouer; et, sur le midi, Le Destin et ses camarades prirent le chemin de Bonnestable. Il faisait un grand chaud; la Rancune dormait dans le brancard, l'Olive était monté sur le cheval de derrière et un valet de l'hôte conduisait celui de devant. Le Destin allait de son pied, un fusil sur l'épaule, et son valet lui contait ce qui leur était arrivé depuis le Château-du-Loir jusqu'à un village auprès de Bonnestable, où mademoiselle de l'Étoile s'était démis un pied en descendant de cheval, quand deux hommes bien montés et qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin, s'approchèrent du brancard, du côté qu'il était découvert; et, n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormait, le mieux monté de ces deux inconnus dit à l'autre : Je crois que tous les diables sont aujourd'hui déchaînés contre moi et se sont déguisés en brancards pour me faire enrager. Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, et son camarade le suivit. L'Olive appela Le Destin, qui était un peu éloigné, et lui conta l'aventure, en laquelle il ne put rien comprendre et dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du soleil avait assoupi, alla planter le brancard dans un bourbier où la Rancune pensa se répandre; les chevaux y brisèrent leurs harnais et il les en fallut tirer par le cou et par la queue, après qu'on les eut dételés. Ils ramassèrent les débris du naufrage et gagnèrent le prochain village le mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avait grand besoin de réparation; tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive et le valet de Destin burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village. Là-dessus il arriva un autre brancard conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en

parut un autre qui venait cent pas après du même côté. Je crois que tous les brancards de la province se sont ici donné rendez-vous pour une affaire d'importance ou pour un chapitre général, dit la Rancune, et je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse; et en effet, ils en virent un quatrième qui venait du côté du Mans. Cela les fit rire de bon courage, excepté la Rancune qui ne riait jamais, comme je vous ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de brancards ensemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt étaient ici, ils auraient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé aussi, dit le second. Celui des comédiens dit la même chose et le dernier venu ajouta qu'il en avait pensé être battu. Et pourquoi ? lui demanda Le Destin. A cause, lui répondit-il, qu'ils en voulaient à une demoiselle qui s'était démis un pied et que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vu des gens si colère; ils se prenaient à moi de ce qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens et, en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier, ils surent que la femme du seigneur du village où mademoiselle de l'Étoile s'était blessée, lui avait rendu visite et l'avait fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura encore quelque temps entre les brancards et ils surent les uns des autres qu'ils avaient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les comédiens avaient vus. Le premier brancard portait le curé de Domfront [19], qui venait des eaux de Bellème[20] et passait au Mans pour faire faire une consultation de médecins sur sa maladie. Le second portait un gentilhomme blessé, qui revenait de l'armée. Les brancards se séparèrent; celui des comédiens et celui du curé de Domfront retournèrent au Mans de compagnie, et les autres où ils avaient à aller. Le curé malade descendit en la même hôtellerie des comédiens, qui était

la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, et verrons dans le suivant chapitre ce qui se passait en celle des comédiens.

CHAPITRE VIII

DANS LEQUEL ON VERRA PLUSIEURS CHOSES NÉCESSAIRES A SAVOIR POUR L'INTELLIGENCE DU PRÉSENT LIVRE

La troupe comique était composée de Destin, de l'Olive et de la Rancune, qui avaient chacun un valet prétendant à devenir un jour comédien en chef. Parmi ces valets il y en avait quelques-uns qui récitaient déjà sans rougir et sans se défaire; celui de Destin entre autres faisait assez bien, entendait assez ce qu'il disait, et avait de l'esprit. Mademoiselle de l'Étoile et la fille de mademoiselle de la Caverne récitaient les premiers rôles. La Caverne représentait les reines et les mères, et jouait à la farce. Ils avaient de plus un poëte ou plutôt un auteur, car toutes les boutiques d'épiciers du royaume étaient pleines de ses œuvres tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'était donné à la troupe quasi malgré elle; et, parce qu'il ne partageait point et mangeait quelque argent avec les comédiens, on lui donnait les derniers rôles dont il s'acquittait très mal. On voyait bien qu'il était amoureux de l'une des deux comédiennes; mais il était si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avait pu découvrir encore laquelle des deux il devait suborner, sous espérance de l'immortalité. Il menaçait les comédiens de quantité de pièces; mais il leur avait fait grâce jusqu'à l'heure. On savait seulement par conjecture qu'il en faisait une, intitulée *Martin Luther*, dont on avait trouvé un cahier qu'il avait pourtant désavoué quoiqu'il fût de son écriture [21]. Quand nos comédiens arrivèrent, la chambre des comédiennes était déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville dont quelques-uns

étaient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avait fait. Ils parlaient tous ensemble de la comédie, des bons vers, des auteurs et des romans. Jamais on n'ouït plus de bruit en une chambre, à moins que de s'y quereller; le poëte, sur tous les autres, environné de deux ou trois qui devaient être les beaux esprits de la ville, se tuait de leur dire qu'il avait vu Corneille, qu'il avait fait la débauche avec Saint-Amant [22] et Beys [23] et qu'il avait perdu un bon ami en feu Rotrou [24]. Mademoiselle de la Caverne et mademoiselle Angélique [25] sa fille arrangeaient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité que s'il n'y eût eu personne dans la chambre. Les mains d'Angélique étaient quelquefois serrées ou baisées, car les provinciaux sont fort endémenés et patineurs [26]; mais un coup de pied dans l'os des jambes, un soufflet ou un coup de dent, selon qu'il était à propos, la délivraient bientôt de ces galants à toute outrance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée; mais son humeur enjouée et libre l'empêchait d'observer beaucoup de cérémonies; d'ailleurs, elle avait de l'esprit et était très honnête fille. Mademoiselle de l'Étoile était d'une humeur toute contraire : il n'y avait pas au monde de fille plus modeste et d'une humeur plus douce, et elle fut lors si complaisante, qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces grâcieuzeux [27] hors de sa chambre, quoiqu'elle souffrît beaucoup au pied qu'elle s'était démis et qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle était tout habillée sur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques qu'on appelle pointes [28] dans les provinces, et souriant bien souvent à des choses qui ne lui plaisaient guère. Mais c'est une des grandes incommodités du métier, laquelle, jointe à celle d'être obligé de pleurer et de rire lorsqu'on a envie de faire tout autre chose, diminue beaucoup le plaisir qu'ont les comédiens d'être quelquefois empereurs et impératrices, et être appelés beaux comme le jour, quand il s'en faut plus de la moitié, et jeune beauté, bien qu'ils aient vieilli sur le théâtre, et que leurs cheveux et leurs dents fassent une partie de

leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais il faut les ménager, et les placer en divers endroits de mon livre pour diversifier. Revenons à la pauvre mademoiselle de l'Étoile, obsédée de provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très impertinents, et entre lesquels il s'en trouvait de nouvellement sortis du collège. Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat à beaux sermons comptants. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie; et, quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant et assez mauvais poëte pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. Quand Le Destin et ses compagnons entrèrent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa façon, intitulée *les Faits et Gestes de Charlemagne, en vingt-quatre journées.* Cela fit dresser les cheveux en la tête à tous les assistants; et Le Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avait mis la compagnie, lui dit, en souriant, qu'il n'y avait pas apparence de lui donner audience devant le souper. Eh bien, ce dit-il, je m'en vais vous conter une histoire tirée d'un livre espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une pièce dans les règles. On changea de discours deux ou trois fois pour se garantir d'une histoire que l'on croyait devoir être une imitation de *Peau d'âne;* mais le petit homme ne se rebuta point et, à force de recommencer son histoire autant de fois que l'on l'interrompait, il se fit donner audience, dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne et démentit la mauvaise opinion que l'on avait de tout ce qui venait de Ragotin [29];

c'était le nom du godenot [29]. Vous allez voir cette histoire dans le suivant chapitre, non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle, c'est moi.

CHAPITRE IX

HISTOIRE DE L'AMANTE INVISIBLE [30]

Dom Carlos d'Aragon était un jeune gentilhomme de la maison dont il portait le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le vice-roi de Naples donna au peuple, aux noces de Philippe second, troisième ou quatrième, car je ne sais pas lequel. Le lendemain d'une course de bague dont il avait emporté l'honneur, le vice-roi permit aux dames d'aller par la ville déguisées, et de porter des masques à la française pour la commodité des étrangères que ces réjouissances avaient attirées dans la ville. Ce jour-là dom Carlos s'habilla le mieux qu'il put et se trouva avec quantité d'autres tyrans des cœurs dans l'église de la galanterie. On profane les églises en ce pays-là aussi bien qu'au nôtre, et le temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux et aux coquettes, à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs églises et de s'ôter la pratique les uns aux autres; on y devrait donner ordre et établir des chasse-godelureaux et des chasse-coquettes dans les églises, comme des chasse-chiens et des chasse-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle; vraiment on en verra bien d'autres. Sache le sot qui s'en scandalise que tout homme est sot en ce bas monde, aussi bien que menteur, les uns plus et les autres moins; et moi qui vous parle, peut-être plus sot que les autres, quoique j'aie plus de franchise à l'avouer, et que mon livre n'étant qu'un ramas de sottises, j'espère que chaque sot y trouvera

un petit caractère de ce qu'il est, s'il n'est pas trop aveuglé de l'amour-propre. Dom Carlos donc, pour reprendre mon conte, était dans une église avec quantité d'autres gentilshommes italiens et espagnols, qui se miraient dans leurs belles plumes comme des paons, lorsque trois dames masquées l'accostèrent au milieu de tous ces Cupidons déchaînés, l'une desquelles lui dit ceci, ou quelque chose qui en approche : Seigneur dom Carlos, il y a une dame en cette ville à qui vous êtes bien obligé; dans tous les combats de barrière et toutes les courses de bague, elle vous a souhaité d'en emporter l'honneur, comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit dom Carlos, c'est que je l'apprends de vous qui paraissez une dame de mérite; et je vous avoue que, si j'eusse espéré que quelque dame se fût déclarée pour moi, j'aurais apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation. La dame inconnue lui dit qu'il n'avait rien oublié de tout ce qui le pouvait faire paraître un des plus adroits hommes du monde, mais qu'il avait fait voir par ses livrées de noir et de blanc qu'il n'était point amoureux. Je n'ai jamais bien su ce que signifiaient les couleurs, répondit dom Carlos; mais je sais bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point que par la connaissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils se dirent encore cent belles choses, que je ne vous dirai point, parce que je ne les sais pas et que je n'ai garde de vous en composer d'autres, de peur de faire tort à dom Carlos et à la dame inconnue, qui avaient bien plus d'esprit que je n'en ai, comme j'ai su depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un et l'autre. Tant y a que la dame masquée déclara à dom Carlos que c'était elle qui avait eu inclination pour lui. Il demanda à la voir; elle lui dit qu'il n'en était pas encore là, qu'elle en chercherait les occasions et que, pour lui témoigner qu'elle ne craignait point de se trouver avec lui seul à seul, elle lui donnait un gage. En disant cela, elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde et lui présenta une bague qu'il reçut, si surpris

de l'aventure, qu'il oublia quasi à lui faire la révérence lorsqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes, qui s'étaient éloignés de lui par discrétion, s'en approchèrent. Il leur conta ce qui lui était arrivé et leur montra la bague, qui était d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyait, et dom Carlos demeura aussi piqué de la dame inconnue que s'il l'eût vue au visage, tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir des nouvelles de la dame et je n'ai jamais su s'il s'en inquiéta bien fort. Cependant il allait tous les jours se divertir chez un capitaine d'infanterie, où plusieurs hommes de condition s'assemblaient souvent pour jouer. Un soir, qu'il n'avait point joué et qu'il se retirait de meilleure heure qu'il n'avait accoutumé, il fut appelé par son nom d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre, qui était grillée, et reconnut à la voix que c'était son amante invisible qui lui dit d'abord : Approchez-vous, dom Carlos, je vous attends ici pour vider le différend que nous avons ensemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit dom Carlos; vous défiez avec insolence et vous vous cachez huit jours pour ne paraître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en sera temps, lui dit-elle; ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous; j'ai voulu vous connaître devant de me laisser voir. Vous savez que dans les combats assignés il se faut battre avec armes pareilles; si votre cœur n'était pas aussi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage; et c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi ? lui dit dom Carlos. Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la dame invisible. Dom Carlos lui dit que la chose n'était pas égale; car, ajouta-t-il, vous me voyez et savez qui je suis et moi je ne vous vois point et ne sais qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher ? On ne se cache guère quand on n'a que de bons desseins et on peut aisément tromper une personne qui ne se tient

pas sur ses gardes; mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à un autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre et que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer. Avez-vous assez fait de jugements téméraires ? lui dit l'invisible. Ils ne sont pas sans apparence, répondit dom Carlos. Sachez, lui dit-elle, que je suis très véritable, que vous me reconnaîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons ensemble et que je veux que vous le soyez aussi. Cela est juste, lui dit dom Carlos, mais il est juste aussi que je vous voie et que je sache qui vous êtes. Vous le saurez bientôt, lui dit l'invisible, et cependant espérez sans impatience; c'est par là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure (afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement et sans espoir de récompense) que je vous égale en condition, que j'ai assez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume, que je suis jeune, que je suis plus belle que laide; et, pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non. Elle se retira en achevant ces paroles, laissant dom Carlos la bouche ouverte et prêt à répondre, si surpris de la brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyait point et si embarrassé de ce procédé étrange et qui pouvait aller à quelque tromperie que sans sortir d'une place il fut un grand quart d'heure à faire divers jugements sur une aventure si extraordinaire. Il savait bien qu'il y avait plusieurs princesses et dames de condition dans Naples, mais il savait bien aussi qu'il y avait force courtisanes affamées, fort âpres après les étrangers, grandes friponnes et d'autant plus dangereuses qu'elles étaient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avait soupé, et s'il se coucha sans manger, comme font quelques faiseurs de romans qui règlent toutes les heures du jour de leurs héros, les font lever de bon matin, conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner, dîner fort légèrement et après dîner reprendre leur histoire ou s'enfoncer dans un bois

pour y parler tout seuls, si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres et aux rochers; à l'heure du souper, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent et rêvent au lieu de manger, et puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer, tandis qu'un écuyer révèle que son maître est un tel, fils d'un roi tel et qu'il n'y a pas un meilleur prince au monde et qu'encore qu'il soit pour lors le plus beau des mortels, qu'il était encore tout autre chose devant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon histoire, dom Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'invisible était déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avait pas été bien embarrassé de la conversation passée, et s'il n'était pas vrai qu'il avait douté de tout ce qu'elle avait dit. Dom Carlos, sans répondre à sa demande, la pria de lui dire quel danger il y avait pour elle à ne se montrer point, puisque les choses étaient égales de part et d'autre et que leur galanterie ne se proposait qu'une fin qui serait approuvée de tout le monde. Le danger y est tout entier, comme vous saurez avec le temps, lui dit l'invisible; contentez-vous, encore un coup, que je suis véritable et que, dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'ai été très modeste. Dom Carlos ne la pressa pas davantage. Leur conversation dura encore quelque temps; ils s'entre-donnèrent de l'amour encore plus qu'ils n'avaient fait et se séparèrent avec promesse de part et d'autre de se trouver tous les jours à l'assignation. Le jour d'après il y eut un grand bal chez le vice-roi. Dom Carlos espéra d'y reconnaître son invisible et tâcha cependant d'apprendre à qui était la maison où l'on lui donnait de si favorables audiences. Il apprit des voisins que la maison était à une vieille dame fort retirée, veuve d'un capitaine espagnol et qu'elle n'avait ni filles ni nièces. Il demanda à la voir : elle lui fit dire que, depuis la mort de son mari, elle ne voyait personne; ce qui l'embarrassa encore davantage. Dom Carlos se trouva le soir chez le vice-roi, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle.

Il observa exactement toutes les dames de l'assemblée qui pouvaient être son inconnue. Il fit conversation avec celles qu'il put joindre et n'y trouva pas ce qu'il cherchait. Enfin, il se tint à la fille d'un marquis de je ne sais quel marquisat; car c'est la chose du monde dont je voudrais le moins jurer, en un temps où tout le monde se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. Elle était jeune et belle, et avait bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchait; mais à la longue il trouva si peu de rapport entre son esprit et celui de son invisible qu'il se repentit d'avoir en si peu de temps assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne pour pouvoir croire, sans se flatter, qu'il n'était pas mal avec elle. Ils dansèrent souvent ensemble; et, le bal étant fini avec peu de satisfaction de dom Carlos, il se sépara de sa captive qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule, et en une si belle assemblée, un cavalier qui était envié de tous les hommes et estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal il s'en alla à la hâte en son logis prendre des armes, et de son logis à sa fatale grille, qui n'en était pas beaucoup éloignée. Sa dame, qui y était déjà, lui demanda des nouvelles du bal, encore qu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avait dansé plusieurs fois avec une fort belle personne et qu'il l'avait entretenue tant que le bal avait duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions qui découvrirent assez qu'elle était jalouse. Dom Carlos, de son côté, lui fit connaître qu'il avait quelque scrupule de ce qu'elle ne s'était point trouvée au bal et que cela le faisait douter de sa condition. Elle s'en aperçut; et, pour lui remettre l'esprit en repos, jamais elle ne fut si charmante, et elle le favorisa autant que l'on le peut en une conversation qui se fait au travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui serait bientôt visible. Ils se séparèrent là-dessus, lui fort en doute s'il la devait croire, et elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avait entretenue tant que le bal avait duré. Le lendemain, dom Carlos, étant allé ouïr la messe en je ne sais quelle église, présenta de l'eau bénite

à deux dames masquées qui en voulaient prendre en même temps que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit qu'elle ne recevait point de civilité d'une personne à qui elle voulait faire un éclaircissement. Si vous n'êtes point trop pressée, lui dit dom Carlos, vous pouvez vous satisfaire tout à l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle, lui répondit la dame inconnue. Elle s'y en alla la première, et dom Carlos la suivit, fort en doute si c'était sa dame, quoiqu'il la vît de même taille, parce qu'il trouvait quelque différence en leurs voix, celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la chapelle : Toute la ville de Naples, seigneur dom Carlos, est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le peu de temps que vous y êtes, et vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde; on trouve seulement étrange que vous ne vous soyez point aperçu qu'il y a en cette ville des dames de condition et de mérite qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous l'ont témoignée autant que la bienséance le peut permettre; et, bien qu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par insensibilité que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entre autres de ma connaissance, qui vous estime assez pour vous avertir, au péril de tout ce qu'on en pourra dire, que vos aventures de nuit sont découvertes, que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connaissez point; et puisque votre maîtresse se cache, qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer, ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation n'ait pour objet une dame de grande qualité et de beaucoup d'esprit et qu'il ne se soit figuré une maîtresse tout adorable; mais, seigneur dom Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement; défiez-vous d'une personne qui se cache et ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage ? C'est moi qui suis

jalouse de votre fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez; et, puisque je me suis déclarée, qui vais si bien lui rompre tous ses desseins que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer, puisque je ne lui suis point inférieure ni en beauté, ni en richesses, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une personne aimable; profitez de l'avis si vous êtes sage. Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le temps à dom Carlos de lui répondre. Il la voulut suivre; mais il trouva à la porte de l'église un homme de condition qui l'engagea en une conversation qui dura assez longtemps et dont il ne se put défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure et soupçonna d'abord la demoiselle du bal d'être la dernière dame masquée qui lui était apparue; mais, songeant qu'elle lui avait fait voir beaucoup d'esprit et se souvenant que l'autre n'en avait guère, il ne sut plus ce qu'il en devait croire et souhaita quasi de n'être point engagé avec son obscure maîtresse pour se donner tout entier à celle qui venait de le quitter; mais enfin, venant à considérer qu'elle ne lui était pas plus connue que son invisible, de qui l'esprit l'avait charmé dans les conversations qu'il avait eues avec elle, il ne balança point dans le parti qu'il devait prendre et ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avait faites, n'étant pas homme à être poussé par là. Ce jour-là même il ne manqua pas de se trouver à sa grille à l'heure accoutumée et il ne manqua pas aussi au fort de la conversation qu'il eut avec son invisible, d'être saisi par quatre hommes masqués, assez forts pour le désarmer et le porter quasi à force de bras dans un carrosse qui les attendait au bout de la rue. Je laisse à juger au lecteur les injures qu'il leur dit et les reproches qu'il leur fit de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses; mais, au lieu de les persuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui et à lui ôter tout à fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage et de sa force. Cependant le carrosse allait toujours au grand trot de quatre chevaux;

il sortit de la ville et, au bout d'une heure, il entra dans une superbe maison, dont l'on tenait la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carrosse avec dom Carlos, le tenant par-dessous les bras, comme un ambassadeur introduit à saluer le Grand Seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie, et là deux demoiselles masquées le vinrent recevoir à la porte d'une grande salle, chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laissèrent en liberté et se retirèrent après lui avoir fait une profonde révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laissèrent ni pistolet ni épée et qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avaient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenaient les demoiselles étaient d'argent; c'est pour le moins : ils étaient plutôt de vermeil doré ciselé, et la salle était la plus magnifique du monde, et, si vous voulez, aussi bien meublée que quelques appartements de nos romans, comme le vaisseau de Zelmandre dans le *Polexandre* [31], le palais d'Ibrahim dans l'*Illustre Bassa* [32], ou la chambre où le roi d'Assyrie reçut Mandane, dans le *Cyrus* [33], qui est sans doute, aussi bien que les autres que j'ai nommés, le livre du monde le mieux meublé. Représentez-vous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné [de se voir] dans ce superbe appartement, avec deux demoiselles masquées qui ne parlaient point, et qui le conduisirent dans une chambre voisine, encore mieux meublée que la salle, où elles le laissèrent tout seul. S'il eût été de l'humeur de dom Quichotte, il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes et il se fût cru pour le moins Esplandian [34] ou Amadis [35]; mais notre Espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son hôtellerie ou auberge; il est vrai qu'il regretta beaucoup son invisible et que, songeant continuellement en elle, il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne

lui voulait point de mal où l'on l'avait si bien logé et ne douta point que la dame qui lui avait parlé le jour d'auparavant dans l'église ne fût la magicienne de tous ces enchantements. Il admira en lui-même l'humeur des femmes et combien tôt elles exécutent leurs résolutions et il se résolut aussi, de son côté, à attendre patiemment la fin de l'aventure et de garder fidélité à sa maîtresse de la grille, quelques promesses et quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque temps de là, des officiers masqués et fort bien vêtus vinrent mettre le couvert et l'on servit ensuite le souper. Tout en fut magnifique; la musique et les cassolettes n'y furent pas oubliées, et notre dom Carlos, outre les sens de l'odorat et de l'ouïe, contenta aussi celui du goût, plus que je n'aurais pensé en l'état où il était, je veux dire qu'il soupa fort bien; mais que ne peut un grand courage ? J'oubliais à vous dire que je crois qu'il se lava la bouche, car j'ai su qu'il avait grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque temps après le souper; et, tout le monde s'étant retiré, dom Carlos se promena longtemps, rêvant à tous ces enchantements ou à autre chose. Deux demoiselles masquées et un nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent déshabiller sans savoir de lui s'il avait envie de se coucher. Il se soumit à tout ce que l'on voulut; les demoiselles firent la couverture et se retirèrent; le nain le déchaussa ou débotta et puis le déshabilla. Dom Carlos se mit au lit, et tout cela sans que l'on proférât la moindre parole de part et d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux. Les oiseaux d'une volière le réveillèrent au point du jour; le nain masqué se présenta pour le servir et lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi et le plus parfumé. Ne disons point, si vous voulez, ce qu'il fit jusqu'au dîner, qui valut bien le souper, et allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avait gardé jusques à l'heure. Ce fut une demoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il aurait agréable de voir la maîtresse du palais enchanté. Il dit qu'elle serait la bienvenue. Elle entra bientôt après,

suivie de quatre demoiselles fort richement vêtues,

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant.

Jamais notre Espagnol n'avait vu une personne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue [36]. Il en fut si ravi et si étonné en même temps que toutes les révérences et les pas qu'il fit en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine où elle le fit entrer furent autant de bronchades [37]. Tout ce qu'il avait vu de beau dans la salle et dans la chambre dont je vous ai déjà parlé n'était rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci, et tout cela recevait encore du lustre de la dame masquée. Ils passèrent sur la plus riche estrade que l'on ait jamais vue depuis qu'il y a des estrades au monde. L'Espagnol y fut mis en un fauteuil, en dépit qu'il en eût; et la dame s'étant assise sur je ne sais combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavecin, en lui disant à peu près ce que je vais vous dire : Je ne doute point, seigneur dom Carlos, que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison; et si cela n'a pas fait grand effet sur vous, au moins aurez-vous vu par là que je sais tenir ma parole et, par ce que j'ai déjà fait, vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale, par ses artifices et par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendue maîtresse absolue de la place que je lui dispute en votre cœur, mais une femme ne se rebute pas du premier coup, et si ma fortune, qui n'est pas à mépriser, et tout ce que l'on peut posséder avec moi, ne peuvent vous persuader de m'aimer, j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte ou par finesse et d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts que me faire aimer par mes artifices. En disant ces dernières paroles, elle se démasqua et fit voir à dom Carlos les cieux ouverts ou, si vous voulez, le ciel en petit, la plus

belle tête du monde, soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée; enfin, tout cela joint ensemble, une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage on ne lui eût pas donné plus de seize ans; mais à je ne sais quel air galant et majestueux tout ensemble, que les jeunes personnes n'ont pas encore, on connaissait qu'elle pouvait être en sa vingtième année. Dom Carlos fut quelque temps sans lui répondre, se fâchant quasi contre sa dame invisible, qui l'empêchait de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue, et hésitant en ce qu'il devait dire et en ce qu'il devait faire. Enfin, après un combat intérieur, qui dura assez longtemps pour mettre en peine la dame du palais enchanté, il prit une forte résolution de ne lui point cacher ce qu'il avait dans l'âme; et ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit, que plusieurs personnes ont trouvée bien crue : Je ne vous puis nier, madame, que je ne fusse trop heureux de vous plaire, si je le pouvais être assez pour pouvoir vous aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde pour une autre qui ne l'est peut-être que dans mon imagination. Mais, madame, m'auriez-vous trouvé digne de votre affection si vous m'aviez cru capable d'être infidèle ? Et pourrais-je être fidèle si je vous pouvais aimer ? Plaignez-moi donc, madame, sans me blâmer ou plûtôt, plaignons-nous ensemble, vous de ne pouvoir obtenir ce que vous désirez et moi de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air si triste que la dame put aisément remarquer qu'il parlait selon ses véritables sentiments. Elle n'oublia rien de ce qui le pouvait persuader; il fut sourd à ses prières et ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois : à bien attaqué, bien défendu. Enfin, elle en vint aux injures et aux reproches et lui dit :

Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens,

et le laissa là, non pas pour reverdir, mais pour maudire

cent fois son malheur, qui ne lui venait que de trop de bonnes fortunes. Une demoiselle lui vint dire un peu après qu'il avait la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartements sans trouver personne jusqu'à l'escalier, au bas duquel il vit dix hommes masqués qui gardaient la porte, armés de pertuisanes et de carabines. Comme il traversait la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui était aussi beau que le reste de la maison, un de ces archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder et lui dit, comme ayant peur d'être ouï, qu'un vieil gentilhomme l'avait chargé d'une lettre pour lui et qu'il avait promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y allât de la vie s'il était découvert; mais qu'un présent de vingt pistoles et la promesse d'autant lui avaient fait tout hasarder. Dom Carlos lui promit d'être secret et entra vitement dans le jardin pour lire cette lettre.

« Depuis que je vous ai perdu, vous avez pu juger de « la peine où je suis par celle où vous devez être si vous « m'aimez autant que je vous aime. Enfin, je me trouve « un peu consolée depuis que j'ai découvert le lieu où « vous êtes. C'est la princesse Porcia qui vous a enlevé. « Elle ne considère rien quand il va de se contenter et « vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuse « Armide [38]; mais je romprai tous ses enchantements « et vous tirerai bientôt d'entre ses bras pour vous « donner, entre les miens, ce que vous méritez si vous « êtes aussi constant que je le souhaite.

« La Dame invisible.

Dom Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa dame, dont il était véritablement amoureux qu'il baisa cent fois la lettre et revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avait donnée pour le récompenser d'un diamant qu'il avait au doigt. Il se promena encore quelque temps dans le jardin, ne se pouvant assez étonner de cette princesse Porcia, dont il avait souvent ouï parler comme d'une jeune dame fort riche, et pour être de

l'une des meilleures maisons du royaume, et comme il était fort vertueux, il conçut une telle aversion pour elle qu'il résolut au péril de la vie de faire tout ce qu'il pourrait pour se tirer hors de sa prison. Au sortir du jardin, il trouva une demoiselle démasquée (car on ne se masquait plus dans le palais) qui lui venait demander s'il aurait agréable que sa maîtresse mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laisse à penser s'il dit qu'elle serait la bienvenue. On servit quelque temps après pour souper ou pour dîner, car je ne me souviens plus lequel ce doit être. Porcia y parut plus belle, je vous ai tantôt dit, que la Cythérée; il n'y a point d'inconvénient de dire ici, pour diversifier, plus belle que le jour ou que l'aurore. Elle fut toute charmante tandis qu'ils furent à table et fit paraître tant d'esprit à l'Espagnol qu'il eut un secret déplaisir de voir, en une dame de si grande condition, tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paraître de belle humeur, quoiqu'il songeât continuellement en son inconnue et qu'il brûlât d'un violent désir de se revoir à sa grille. Aussitôt que l'on eut desservi, on les laissa seuls; et dom Carlos ne parlant point, ou par respect, ou pour obliger la dame de parler la première, elle rompit le silence en ces termes : Je ne sais si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir remarquée sur votre visage et si le mien, que je vous ai fait voir, ne vous a point semblé assez beau pour vous faire douter si celui que l'on vous cache est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous vous pussiez repentir de l'avoir reçu; et, quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières se puisse aisément offenser d'un refus, je n'aurai aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous, pourvu que vous le répariez en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre invisible. Faites-moi donc savoir votre dernière résolution afin que, si elle n'est pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je

pense avoir eues de vous aimer. Dom Carlos attendit quelque temps qu'elle reprît la parole; et, voyant qu'elle ne parlait plus et que, les yeux baissés contre terre, elle attendait l'arrêt qu'il allait prononcer, il suivit la résolution qu'il avait déjà prise de lui parler franchement et de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit : Madame, devant que de répondre à ce que vous voulez savoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincèrement vos sentiments sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajouta-t-il, et que, par toutes les faveurs que peut accorder une dame sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligée à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendriez-vous pas pour le plus lâche et le plus traître de tous les hommes s'il manquait à ce qu'il vous aurait promis ? Et ne serais-je pas ce lâche et ce traître si je quittais pour vous une personne qui doit croire que je l'aime ? Il allait mettre quantité de beaux arguments en forme pour la convaincre, mais elle ne lui en donna pas le temps; elle se leva brusquement en lui disant qu'elle voyait bien où il en voulait venir, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa constance quoiqu'elle fût si contraire à son repos; qu'elle le remettait en liberté et que, s'il la voulait obliger, il attendrait que la nuit fût venue pour s'en retourner de la même façon qu'il était venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux tandis qu'elle parla, comme pour cacher ses larmes, et laissa l'Espagnol un peu interdit et pourtant si ravi de joie de se voir en liberté qu'il n'eût pu la cacher, quand même il eût été le plus grand hypocrite du monde; et je crois que, si la dame y eût pris garde, elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne sais si la nuit fut longue à venir; car, comme je vous ai déjà dit, je ne prends plus la peine de remarquer ni le temps ni les heures; vous saurez seulement qu'elle vint et qu'il se mit en un carrosse fermé, qui le laissa en son logis après un assez long chemin. Comme il était le meilleur maître du monde, ses valets

pensèrent mourir de joie quand ils le virent et l'étouffer à force de l'embrasser; mais ils n'en jouirent pas longtemps. Il prit des armes et, accompagné de deux des siens qui n'étaient pas gens à se laisser battre, il alla bien vite à sa grille et si vite que ceux qui l'accompagnaient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plutôt fait le signal accoutumé que sa déité invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin l'invisible lui dit qu'elle venait de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle était, qu'elle avait envoyé quérir un carrosse pour en sortir et, parce qu'il serait longtemps à venir et que le sien pourrait être plus tôt près, qu'elle le priait de l'envoyer querir pour la mener en un lieu où elle ne lui cacherait plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois; il courut comme un fou à ses gens qu'il avait laissés au bout de la rue et envoya querir son carrosse. Le carrosse venu, l'invisible tint sa parole et se mit dedans avec lui. Elle conduisit le carrosse elle-même, enseignant au cocher le chemin qu'il devait prendre et le fit arrêter auprès d'une grande maison dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame, par un grand escalier, dans une salle haute où il ne fut pas sans inquiétude, voyant qu'elle ne se démasquait point encore. Enfin, plusieurs demoiselles richement parées les étant venues recevoir, chacune un flambeau à la main, l'invisible ne le fut plus; et, ôtant son masque, fit voir à dom Carlos que la dame de la grille et la princesse Porcia n'étaient qu'une même personne. Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de dom Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avait enlevé une seconde fois pour savoir sa dernière résolution; que la dame de la grille lui avait cédé les prétentions qu'elle avait sur lui, et ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Dom Carlos se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et lui pensa manger les mains à force de les baiser, s'exemptant par

là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers transports furent passés, il se servit de tout son esprit et de toute sa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse et s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle, qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée en son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'était pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer et qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus les parents de la princesse Porcia, ayant été avertis de son dessein, arrivèrent. Comme elle était une des plus considérées personnes du royaume, et dom Carlos homme de condition, on n'avait pas eu grand'-peine à avoir dispense de l'archevêque pour leur mariage. Ils furent mariés la même nuit par le curé de la paroisse, qui était un bon prêtre et grand prédicateur; et, cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se levèrent bien tard le lendemain; ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le vice-roi, qui était proche parent de dom Carlos, fut si aise que les réjouissances publiques recommencèrent dans Naples où l'on parle encore de dom Carlos d'Aragon et de son amante invisible.

CHAPITRE X

COMMENT RAGOTIN EUT UN COUP DE BUSC SUR LES DOIGTS

L'histoire de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention; et cela, ajouté à son orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas et, s'approchant des comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, voulut un peu patiner [39], galan-

terie provinciale qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Étoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues, et sa compagne, mademoiselle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans rien dire, tout rouge de dépit et de honte et rejoignit la compagnie, où chacun parlait de toute sa force sans entendre ce que disaient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa sa voix pour leur demander ce qu'ils disaient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit qu'elle n'était pas à lui plutôt qu'à un autre puisqu'il l'avait prise dans un livre; et, en disant cela, il en fit voir un qui sortait à demi hors de la pochette de Ragotin et s'en saisit brusquement. Ragotin lui égratigna toutes les mains pour le ravoir; mais, malgré Ragotin, il le mit entre les mains d'un autre que Ragotin saisit aussi vainement que le premier. Le livre ayant déjà convolé en troisième main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes, auxquelles Ragotin ne put atteindre parce qu'il était le plus petit de la compagnie. Enfin, s'étant allongé cinq ou six fois fort inutilement, ayant déchiré autant de manchettes et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde s'éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu, tombèrent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête et si pesamment qu'elle entra dans son chapeau jusques au menton, dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant, lui donna un coup de pied, au haut de la tête, qui le fit aller choir sur le cul au pied des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit

être la fureur d'un petit homme plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, en un temps où il se faisait tout blanc de son épée, c'est-à-dire de son histoire, et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignorait encore laquelle lui touchait le plus au cœur. En vérité, son petit corps tombé sur le cul, témoigna si bien la fureur de son âme par les divers mouvements de ses bras et de ses jambes qu'encore que l'on ne pût voir son visage, à cause que sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugèrent à propos de se joindre ensemble et de faire comme une barrière entre Ragotin et celui qui l'avait offensé, que l'on fit sauver, tandis que les charitables comédiennes relevèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau dans son chapeau parce qu'il lui bouchait les yeux et la bouche et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot de beurre et, l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête, qui y était entrée de force et dont le nez était très grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. Ce malheur-là fut cause d'un grand bien, car vraisemblablement il était au plus haut point de sa colère, qui eût sans doute produit un effet digne d'elle si son chapeau, qui le suffoquait, ne l'eût fait songer à sa conservation plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler; mais, quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à sa tête pour se la mettre en liberté et qu'il frappait des pieds contre le plancher, de rage qu'il avait de se rompre inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture; et la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage (ce qui

ne lui fit pas une petite peur), fendit le feutre par derrière la tête depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné l'air à son visage, toute la compagnie s'éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever pour la quantité d'esprits qui lui étaient montés au visage et, de plus, de ce qu'il avait le nez écorché. La chose en fût pourtant demeurée là, si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il fallait faire rentraire [40] son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colère, qui n'était pas tout à fait éteinte, qu'il saisit un des chenets de la cheminée et, faisant semblant de le jeter au travers de toute la troupe, causa une telle frayeur aux plus hardis que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet; tellement qu'ils se pressèrent si fort qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fut-ce en tombant, ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour, ce qui rassura tout le monde; on lui rendit son livre, et les comédiens lui prêtèrent un vieil chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avait si maltraité; mais, comme il était plus vain que vindicatif, il dit aux comédiens, comme s'il leur eût promis quelque chose de rare, qu'il voulait faire une comédie de son histoire et que de la façon qu'il la traiterait, il serait assuré d'aller d'un seul saut où les autres poëtes n'étaient parvenus que par degrés. Le Destin lui dit que l'histoire qu'il avait contée était fort agréable, mais qu'elle n'était pas bonne pour le théâtre. Je crois que vous me l'apprendrez, dit Ragotin, ma mère était filleule du poëte Garnier [41]; et moi, qui vous parle, j'ai encore chez moi son écritoire. Le Destin lui dit que le poëte Garnier lui-même n'en viendrait pas à son honneur. Et qu'y trouvez-vous de si difficile ? lui demanda Ragotin. Que l'on n'en peut faire une comédie dans les règles sans beaucoup de fautes contre la bienséance et contre le jugement, répondit Le Destin. Un homme comme moi peut faire des règles quand il voudra, dit Ragotin. Considérez, je vous prie, ajouta-t-il, si ce ne serait pas une chose nouvelle et magnifique tout

ensemble, de voir un grand portail d'église au milieu d'un théâtre, devant lequel une vingtaine de cavaliers, tant plus que moins, avec autant de demoiselles, feraient mille galanteries : cela ravirait tout le monde. Je suis de votre avis, continua-t-il, qu'il ne faut rien faire contre la bienséance ou les bonnes mœurs, et c'est pour cela que je ne voudrais pas faire parler mes acteurs au dedans de l'église. Le Destin l'interrompit pour lui demander où il pourrait trouver tant de cavaliers et tant de dames. Et comment fait-on dans les collèges où on donne des batailles ? [42] dit Ragotin. J'ai joué à La Flèche la déroute du Pont-de-Cé [43], ajouta-t-il; plus de cent soldats du parti de la reine-mère parurent sur le théâtre, sans ceux de l'armée du roi, qui étaient encore en plus grand nombre; et il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête, on disait que toutes les plumes de la noblesse du pays, que l'on avait empruntées, n'en relèveraient jamais. Destin, qui prenait plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses, lui repartit que les collèges avaient assez d'écoliers pour cela, et pour eux qu'ils n'étaient que sept ou huit, quand leur troupe était bien forte. La Rancune qui ne valait rien, comme vous savez, se mit du côté de Ragotin pour aider à le jouer et dit à son camarade qu'il n'était pas de son avis, qu'il était plus vieil comédien que lui, qu'un portail d'église serait la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue et, pour la quantité nécessaire de cavaliers et de dames, qu'on en louerait une partie et l'autre serait faite de carton. Ce bel expédient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie; Ragotin en rit aussi et jura qu'il le savait bien, mais qu'il ne l'avait pas voulu dire. Et le carrosse, ajouta-t-il, quelle nouveauté serait-ce dans une comédie ? J'ai fait autrefois le chien de Tobie et je le fis si bien que toute l'assistance en fut ravie; et pour moi, continua-t-il, si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit, toutes les fois que j'ai vu jouer Pyrame et Thisbé [44], je n'ai pas été tant touché de la mort de Pyrame qu'effrayé du lion. La Rancune appuya

les raisons de Ragotin par d'autres aussi ridicules et se mit par là si bien en son esprit que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres importuns laissèrent aussi les comédiens en liberté, qui avaient plus envie de souper que d'entretenir les fainéants de la ville.

CHAPITRE XI

QUI CONTIENT CE QUE VOUS VERREZ, SI VOUS PRENEZ LA PEINE DE LE LIRE

Ragotin mena la Rancune dans un cabaret où il se fit donner tout ce qu'il y avait de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'était pas trop bon; mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugements téméraires, et je n'ai point voulu approfondir l'affaire parce qu'elle n'en vaut pas la peine et que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui était homme de grand discernement et qui connaissait d'abord son monde, ne vit pas plus tôt servir deux perdrix et un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin ne le traitait pas si bien pour son seul mérite ou pour le payer de la complaisance qu'il avait eue pour lui en soutenant que son histoire était un beau sujet de théâtre, mais qu'il avait quelque autre dessein. Il se prépara donc à ouïr quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avait dans l'âme et continua à parler de son histoire. Il récita force vers satiriques qu'il avait faits contre la plupart de ses voisins, contre des cocus qu'il ne nommait point, et contre des femmes. Il chanta des chansons à boire et lui montra quantité d'anagrammes, car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit mal fait, commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gâter. Il exagéra tout ce qu'il ouït en levant les yeux au ciel; il

jura, comme un homme qui perd, qu'il n'avait jamais rien ouï de plus beau, et fit même semblant de s'en arracher les cheveux, tant il était transporté. Il lui disait de temps en temps : Vous êtes bien malheureux et nous aussi, que vous ne vous donnez tout entier au théâtre; dans deux ans on ne parlerait non plus de Corneille que l'on fait à cette heure de Hardy [45]. Je ne sais que c'est que de flatter, ajouta-t-il; mais, pour vous donner courage, il faut que je vous avoue qu'en vous voyant j'ai bien connu que vous étiez un grand poëte, et vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guère, je sens un poëte de demi-lieue loin : aussi d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme si je vous avais nourri. Ragotin avalait cela doux comme lait, conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'enivraient encore plus que les louanges de la Rancune qui, de son côté, mangeait et buvait d'une grande force, s'écriant de temps en temps : Au nom de Dieu, monsieur Ragotin, faites profiter le talent, encore un coup vous êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas et nous aussi. Je brouille un peu du papier aussi bien que les autres; mais si je faisais des vers aussi bons la moitié que ceux que vous me venez de lire, je ne serais pas réduit à tirer le diable par la queue et je vivrais de mes rentes aussi bien que Mondori. Travaillez donc, monsieur Ragotin, travaillez; et si dès cet hiver nous ne jetons de la poudre aux yeux de messieurs de l'hôtel de Bourgogne et du Marais [46], je veux ne monter jamais sur le théâtre que je ne me rompe un bras ou une jambe; après cela je n'ai plus rien à dire, et buvons. Il tint sa parole et, ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de monsieur Ragotin à monsieur Ragotin même qui lui fit raison, et renvia [47] de la santé des comédiennes qu'il but tête nue et avec un si grand transport qu'en remettant son verre sur la table il en rompit la patte sans s'en aviser, tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin il le jeta par-dessus sa tête et tira la Rancune par le bras afin

qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point; mais, comme je vous ai déjà dit, il était plutôt animal envieux qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disait de leurs comédiennes. Le petit bonhomme rougit sans lui répondre. Et, la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant, rougissant et s'exprimant très mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes lui plaisait infiniment. Et laquelle ? lui dit la Rancune. Le petit homme était si troublé d'en avoir tant dit qu'il répondit : Je ne sais. Ni moi aussi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage et lui fit ajouter tout interdit : C'est..... c'est..... Il répéta quatre ou cinq fois le même mot dont le comédien, s'impatientant, lui dit : Vous avez raison; c'est une fort belle fille. Cela acheva de le défaire. Il ne put jamais dire celle à qui il en voulait, et peut-être qu'il n'en savait rien encore et qu'il avait moins d'amour que de vice. Enfin, la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Étoile, il dit que c'était elle dont il était amoureux; et, pour moi, je crois que, s'il lui eût nommé Angélique ou sa mère la Caverne, qu'il eût oublié le coup de busc de l'une et l'âge de l'autre et se serait donné corps et âme à celle que la Rancune lui aurait nommée, tant le bouquin [48] avait la conscience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin qui lui fit passer une partie de sa confusion et en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystère et regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne : Vous n'êtes pas blessé à mort et vous vous êtes adressé à un homme qui vous peut guérir pourvu que vous le vouliez croire et que vous soyez secret. Ce n'est pas que vous n'entrepreniez une chose bien difficile : mademoiselle de l'Étoile est une tigresse et son frère Destin un lion, mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent et je sais bien ce que je sais faire; achevons notre vin et demain il sera jour. Un verre de vin bu de part et d'autre interrompit quelque temps la conversa-

tion. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections et ses richesses, dit à la Rancune qu'il avait un neveu commis d'un financier; que ce neveu avait fait grande amitié avec le partisan la Rallière [49], durant le temps qu'il avait été au Mans pour établir une maltôte et voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension pareille à celle des comédiens du roi par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que, s'il avait des parents qui eussent des enfants, il leur ferait donner des bénéfices parce que sa nièce avait épousé le frère d'une femme qui était entretenue du maître d'hôtel d'un abbé de la province, qui avait de bons bénéfices à sa collation. Tandis que Ragotin contait ses prouesses, la Rancune, qui s'était altéré à force de boire, ne faisait autre chose qu'emplir les deux verres qui étaient vidés en même temps, Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devait faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils s'emplirent. La Rancune n'en fut que plus sérieux, selon sa coutume; et Ragotin en fut si hébêté et si pesant qu'il se pencha sur la table et s'y endormit. La Rancune appela une servante pour se faire dresser un lit parce qu'on était couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y aurait point de danger d'en dresser deux, et qu'en l'état où était M. Ragotin, il n'avait pas besoin d'être veillé. Il ne veillait pas cependant et jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois qui étaient dans la chambre, sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante et menaça de la battre quand elle l'avertit que son lit était prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise devers le feu que l'on avait allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux et se laissa déshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux que l'on put et la Rancune se mit dans le sien après avoir fermé la porte. A une heure de là, Ragotin se leva et sortit hors de son lit, je n'ai pas bien su pourquoi; il s'égara si bien dans la chambre qu'après en avoir renversé tous les meubles et s'être renversé lui-même plusieurs fois sans pouvoir

trouver son lit, enfin il trouva celui de la Rancune et l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchait. Je cherche mon lit, dit Ragotin. Il est à la main gauche du mien, dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite et s'alla fourrer entre la couverture et la paillasse du troisième, qui n'avait ni matelas ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla devant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'était par mortification qu'il avait quitté son lit pour dormir sur une paillasse. Ragotin soutint qu'il ne s'était point levé et qu'assurément il revenait des esprits dans la chambre. Il eut querelle avec le cabaretier, qui prit le parti de sa maison et le menaça de le mettre en justice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop longtemps que je vous ennuie de la débauche de Ragotin; retournons à l'hôtellerie des comédiens.

CHAPITRE XII

COMBAT DE NUIT

Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole que, s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusques ici dans le présent livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage; car en conscience il n'y verra pas d'autre chose, quand le livre serait aussi gros que *le Cyrus* [50]; et si, par ce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui, qu'un chapitre attire l'autre et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté et que, sans emplir mon livre d'exemples à imiter, par des peintures d'actions et de choses tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'instruirai en divertissant

de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice et peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivrognerie. Finissons la moralité et reprenons nos comédiens que nous avons laissés dans l'hôtellerie. Aussitôt que leur chambre fut débarrassée et que Ragotin eut emmené la Rancune, le portier qu'ils avaient laissé à Tours entra dans l'hôtellerie, conduisant un cheval chargé de bagages. Il se mit à table avec eux; et par sa relation, et par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on sut de quelle façon l'intendant de la province ne leur avait pu faire de mal, ayant lui-même bien eu de la peine à se retirer des mains du peuple, lui et ses fusiliers. Le Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'était sauvé avec son habit à la turque, dont il pensait représenter le Soliman de Mairet [51]; et qu'ayant appris que la peste était à Alençon, il était venu au Mans avec la Caverne et la Rancune, en l'équipage que l'on a pu voir dans le commencement de ces très véritables et très peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Étoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avait reçues d'une dame de Tours, dont le nom n'est pas venu à ma connaissance; et comme par son moyen elle avait été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable [52], où elle s'était démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la troupe était au Mans, elle s'y était fait porter dans la litière de la dame du village qui la lui avait libéralement prêtée. Après le souper, Le Destin seul demeura dans la chambre des dames. La Caverne l'aimait comme son propre fils; mademoiselle de l'Étoile ne lui était pas moins chère; et Angélique, sa fille et son unique héritière, aimait Le Destin et la l'Étoile comme son frère et sa sœur. Elle ne savait pas encore au vrai ce qu'ils étaient et pourquoi ils faisaient la comédie; mais elle avait bien reconnu, quoiqu'ils s'appelassent mon frère et ma sœur, qu'ils étaient plus grands amis que proches parents; que Le Destin vivait avec l'Étoile dans le plus grand respect du monde; qu'elle était fort sage et que si Le Destin avait bien de

l'esprit et faisait voir qu'il avait été bien élevé, mademoiselle de l'Étoile paraissait plutôt fille de condition qu'une comédienne de campagne. Si Le Destin et l'Étoile étaient aimés de la Caverne et de sa fille, ils s'en rendaient dignes par une amitié réciproque qu'ils avaient pour elles; et ils n'y avaient pas beaucoup de peine puisqu'elles méritaient d'être aimées autant que comédiennes de France, quoique par malheur plutôt que faute de mérite, elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marais [53], qui sont et l'un et l'autre le *non plus ultra* des comédiens. Ceux qui n'entendront pas ces trois petits mots latins, (à qui je n'ai pu refuser place ici tant ils se sont présentés à propos), se les feront expliquer s'il leur plaît. Pour finir la digression, Le Destin et l'Étoile ne se cachèrent point des deux comédiennes pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimèrent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avaient eues l'un pour l'autre. Le Destin apprit à mademoiselle de l'Étoile qu'il croyait avoir vu, la dernière fois qu'ils avaient représenté à Tours, leur ancien persécuteur; qu'il l'avait discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau; et que pour cette raison-là il s'était mis un emplâtre sur le visage à la sortie de Tours pour se rendre méconnaissable à son ennemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en était attaqué la force à la main. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avaient trouvés en allant au-devant d'elle et qu'il se trompait fort si leur même ennemi n'était un homme inconnu qui avait exactement visité les brancards, comme l'on a pu voir dans le septième chapitre. Tandis que Le Destin parlait, la pauvre l'Étoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Destin en fut extrêmement touché et, après l'avoir consolée le mieux qu'il put, il ajouta que, si elle voulait lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun qu'il en avait eu jusques alors à l'éviter, elle se verrait bientôt délivrée de ses persécutions ou qu'il y perdrait la vie.

Ces dernières paroles l'affligèrent encore davantage; Le Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne s'affliger pas aussi; et la Caverne et sa fille, très pitoyables de leur naturel, s'affligèrent par complaisance ou par contagion et je crois même qu'elles en pleurèrent. Je ne sais si Le Destin pleura, mais je sais bien que les comédiennes et lui furent assez longtemps à ne se rien dire, et cependant pleura qui voulut. Enfin, la Caverne finit la pause que les larmes avaient fait faire et reprocha à Destin et à l'Étoile que, depuis le temps qu'ils étaient ensemble, ils avaient pu reconnaître jusqu'à quel point elle était de leurs amies; et toutefois qu'ils avaient eu si peu de confiance en elle et en sa fille qu'elles ignoraient encore leur véritable condition. Et elle ajouta qu'elle avait été assez persécutée en sa vie pour conseiller des malheureux tels qu'ils paraissaient être. A quoi Destin répondit que ce n'était point par défiance qu'ils ne s'étaient pas encore découverts à elle, mais qu'il avait cru que le récit de leurs malheurs ne pouvait être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudrait et quand elle aurait quelque temps à perdre. La Caverne ne différa pas davantage à satisfaire sa curiosité, et sa fille, qui souhaitait ardemment la même chose, s'étant assise auprès d'elle, sur le lit de l'Étoile, Le Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps, mais le bruit et la noise, au lieu de cesser, augmentèrent et même l'on cria : au meurtre! à l'aide! on m'assassine! Le Destin en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint que lui déchirèrent la Caverne et sa fille en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes qui s'entre-battaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignaient dans la chambre, faisaient une rumeur épouvantable. Il s'alla mêler parmi les combattants imprudemment et reçut d'abord un

coup de poing d'un côté et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins en un violent désir de se venger; il se mit à jouer des mains et fit un moulinet de ses deux bras, qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez longtemps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe; il y porta ses mains et, rencontrant quelque chose de pelu, il crut être mordu d'un chien; mais la Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu Saint-Elme après une tempête, virent Destin et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemise, qui se défaisaient l'une l'autre très cruellement et qui se décramponnèrent d'elles-mêmes aussitôt que la lumière parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte qui était un de ces sept pénitents blancs, se reprit avec le poëte; l'Olive, qui en était aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Le Destin les voulut séparer, mais l'hôtesse, qui était la bête qui l'avait mordu et qu'il avait prise pour un chien, à cause qu'elle avait la tête nue et les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes aussi nues et aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencèrent; les soufflets et les coups de poing sonnèrent de plus belle et la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avait fait. Enfin plusieurs personnes, qui s'étaient éveillées à ce bruit, entrèrent dans le champ de bataille, déprirent les combattants les uns d'avec les autres, et furent cause de la seconde suspension d'armes. Il fut question de savoir la cause de la querelle et quel était le différend qui avait assemblé sept personnes nues en une même chambre. L'Olive, qui paraissait le moins ému, dit que le poëte était sorti de la chambre, et qu'il l'avait vu revenir plus vite que le pas, suivi de l'hôte qui le voulait battre; que la femme de l'hôte avait suivi son mari et s'était jetée sur le poëte; que, les ayant voulu séparer, un valet et deux servantes

s'étaient jetés sur lui et que la lumière, qui s'était éteinte là-dessus, était cause que l'on s'était battu plus longtemps que l'on n'eût fait. Ce fut au poëte à plaider sa cause; il dit qu'il avait fait les deux plus belles stances que l'on eût jamais ouïes depuis que l'on en fait et que, de peur de les perdre, il avait été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie qui s'étaient moquées de lui; que l'hôte l'avait appelé danseur de corde et que, pour ne demeurer pas sans repartie, il l'avait appelé cocu. Il n'eut pas plutôt lâché le mot que l'hôte, qui était en mesure, lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étaient concertés ensemble; car, tout aussitôt que le soufflet fut donné, la femme de l'hôte, son valet et ses servantes se jetèrent sur les comédiens qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude et dura plus longtemps que les autres. Le Destin, s'étant acharné sur une grosse servante qu'il avait troussée, lui donna plus de cent claques sur les fesses. L'Olive, qui vit que cela faisait rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte était occupé par le poëte; et l'hôtesse, qui était la plus furieuse, avait été saisie par quelques-uns des spectateurs, dont elle se mit en si grande colère qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillèrent la Rappinière, qui logeait vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes; et ne croyant pas, selon le bruit qu'il avait entendu, qu'il n'y eût pour le moins sept ou huit personnes sur le carreau, il fit cesser les coups au nom du roi; et, ayant appris la cause de tout le désordre, il exhorta le poëte de ne faire plus de vers la nuit et pensa battre l'hôte et l'hôtesse parce qu'ils chantèrent cent injures aux pauvres comédiens, les appelant bateleurs et baladins et jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappinière, à qui l'hôte devait de l'argent, le menaça de le faire exécuter et par cette menace lui ferma la bouche. La Rappinière s'en retourna chez lui, les autres s'en retournèrent dans leur chambre, et Destin dans celle des comédiennes, où la Caverne le pria de ne différer pas davantage de lui apprendre ses aventures et celles de sa sœur. Il leur

dit qu'il ne demandait pas mieux et commença son histoire de la façon que vous allez voir dans le suivant chapitre.

CHAPITRE XIII

PLUS LONG QUE LE PRÉCÉDENT. HISTOIRE DE DESTIN ET DE MADEMOISELLE DE L'ÉTOILE

Je suis né dans un village auprès de Paris. Je vous ferais bien croire, si je voulais, que je suis d'une maison très illustre, comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connaît point; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon père était des premiers et des plus accommodés de son village. Je lui ai ouï dire qu'il était né pauvre gentilhomme et qu'il avait été à la guerre en sa jeunesse où, n'ayant gagné que des coups, il s'était fait écuyer ou meneur d'une dame de Paris assez riche; et qu'ayant amassé quelque chose avec elle, parce qu'il était aussi maître d'hôtel et faisait la dépense, c'est-à-dire ferrait peut-être la mule, il s'était marié avec une vieille demoiselle de la maison, qui était morte quelque temps après et l'avait fait son héritier. Il se lassa bientôt d'être veuf et, n'étant guère moins las de servir, il épousa en secondes noces une femme des champs, qui fournissait de pain la maison de sa maîtresse, et c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon père s'appelait Garigues; je n'ai jamais su de quel pays il était; et, pour le nom de ma mère, il ne fait rien à mon histoire. Il suffit qu'elle était plus avare que mon père, et mon père plus avare qu'elle, et l'une et l'autre de conscience assez large. Mon père a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je vous pourrais bien apprendre cent autres traits de lésine qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'esprit

et d'invention; mais, de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très difficiles à croire, et néanmoins très véritables. Il avait ramassé quantité de blé pour le vendre bien cher durant une année mauvaise. L'abondance ayant été universelle et le blé étant amendé, il fut si possédé de désespoir et si abandonné de Dieu qu'il se voulut pendre. Une de ses voisines, qui se trouva dans la chambre quand il y entra pour ce noble dessein, et qui s'était cachée de peur d'être vue, je ne sais pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui, criant au secours, coupa la corde et, à l'aide de ma mère qui arriva là-dessus, la lui ôta du cou. Elles se repentirent peut-être d'avoir fait une bonne action, car il les battit l'une et l'autre comme plâtre et fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avait coupée en lui retenant quelque argent qu'il lui devait. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année que la cherté fut si grande que les vieilles gens du village ne se souviennent pas d'en avoir vu une plus grande, il avait regret à tout ce qu'il mangeait; et, sa femme étant accouchée d'un garçon, il se mit en la tête qu'elle avait assez de lait pour nourrir son fils et pour le nourrir lui-même aussi, et espéra que, tétant sa femme, il épargnerait du pain et se nourrirait d'un aliment aisé à digérer. Ma mère avait moins d'esprit que lui, et n'avait pas moins d'avarice, tellement qu'elle n'inventait pas les choses comme mon père; mais, les ayant une fois conçues, elle les exécutait encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils et son mari en même temps et hasarda aussi de s'en nourrir soi-même avec tant d'opiniâtreté que le petit innocent mourut martyr de pure faim; et mon père et ma mère furent si affaiblis et ensuite si affamés qu'ils mangèrent trop et eurent chacun une longue maladie. Ma mère devint grosse de moi quelque temps après et, ayant accouché heureusement d'une très malheureuse créature, mon père alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête ecclésias-

tique qui se tenait dans son village où il avait un bénéfice. Comme il s'en retournait la nuit pour éviter la chaleur du jour et qu'il passait par une grande rue du faubourg, dont la plupart des maisons se bâtissaient encore, il aperçut de loin, aux rayons de la lune, quelque chose de brillant qui traversait la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'était; mais, ayant entendu quelques gémissements comme d'une personne qui souffre, au même lieu où ce qu'il avait vu de loin s'était dérobé à sa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'était pas encore achevé, où il trouva une femme assise contre terre. Le lieu où elle était recevait assez de clarté de la lune pour faire discerner à mon père qu'elle était fort jeune et fort bien vêtue; et c'était ce qui avait brillé de loin à ses yeux, son habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon père, qui était assez hardi de son naturel, ne fût moins surpris que cette jeune demoiselle; mais elle était en un état où il ne lui pouvait rien arriver de pis que ce qu'elle avait. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la première et pour dire à mon père que, s'il était chrétien, il eût pitié d'elle; qu'elle était prête d'accoucher; que, se sentant pressée de son mal et ne voyant point revenir une servante qui lui était allé querir une sage-femme affidée, elle s'était sauvée heureusement de sa maison sans avoir éveillé personne, sa servante ayant laissé la porte ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit. A peine achevait-elle sa courte relation qu'elle accoucha heureusement d'un enfant que mon père reçut dans son manteau. Il fit la sage-femme le mieux qu'il put et cette jeune fille le conjura d'emporter vitement la petite créature, d'en avoir soin, et de ne manquer pas à deux jours de là d'aller voir un vieil homme d'église qu'elle lui nomma, qui lui donnerait de l'argent et tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent, mon père, qui avait l'âme avare, voulut déployer son éloquence d'écuyer; mais elle ne lui en donna pas le temps. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir d'enseigne au prêtre qu'il

devait aller trouver de sa part, lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de cou et le fit partir avec grande précipitation, quelque résistance qu'il fit pour ne l'abandonner pas dans l'état où elle était. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis. Pour mon père, il s'en retourna à son village, mit l'enfant entre les mains de sa femme et ne manqua pas deux jours après d'aller trouver le vieil prêtre et de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mère de l'enfant était une fille de fort bonne maison et fort riche; qu'elle l'avait eu d'un seigneur écossais qui était allé en Irlande lever des troupes pour le service du roi et que ce seigneur étranger lui avait promis mariage. Ce prêtre lui dit de plus qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'était trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie et qu'en cette extrémité elle avait tout déclaré à son père et à sa mère, qui l'avaient consolée au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle était leur fille unique; que la chose était ignorée dans le logis; et ensuite il assura mon père que, pourvu qu'il eût soin de l'enfant et qu'il fût secret, sa fortune était faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus et un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant. Mon père s'en retourna en son village après avoir bien dîné avec le prêtre. Je fus mis en nourrice et l'étranger fut mis en la place du fils de la maison. A un mois de là le seigneur écossais revint et, ayant trouvé sa maîtresse en un si mauvais état qu'elle n'avait plus guère à vivre, il l'épousa un jour devant qu'elle mourût et ainsi fut aussitôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre village, avec le père et la mère de sa femme. Les pleurs recommencèrent et on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon père eut sujet de se louer de la libéralité du seigneur écossais et les parents de l'enfant ne l'oublièrent pas. Ils s'en retournèrent à Paris fort satisfaits du soin que mon père et ma mère avaient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir à Paris encore parce que le mariage était tenu secret pour des raisons que je n'ai pas sues. Aussitôt que je pus marcher,

mon père me retira en sa maison pour tenir compagnie au petit comte des Glaris (c'est ainsi que l'on l'appela, du nom de son père). L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob et Esaü dès le ventre de leur mère, ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune comte et moi. Mon père et ma mère l'aimaient tendrement et avaient de l'aversion pour moi, quoique je donnasse autant d'espérance d'être un jour honnête homme que Glaris en donnait peu. Il n'y avait rien que de très commun en lui. Pour moi, je paraissais être ce que je n'étais pas, et bien moins le fils de Garigues que celui d'un comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien, c'est sans doute que la fortune s'est voulu venger de la nature, qui avait voulu faire quelque chose de moi sans son consentement, ou, si vous voulez, que la nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance des deux petits paysans, car Glaris l'était d'inclination plus que moi, et aussi bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. Dans toutes les querelles que nous avions ensemble, j'avais toujours de l'avantage, si ce n'est lorsque mon père et ma mère se mettaient de la partie; ce qu'ils faisaient si souvent et avec tant de passion que mon parrain, qui s'appelait M. de Saint-Sauveur, s'en scandalisa et me demanda à mon père. Il lui fit un don de moi avec grand'joie et ma mère eut encore moins de regret que lui à me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort caressé et point battu. Il n'épargna rien à me faire apprendre à lire et à écrire et, sitôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du seigneur du village, qui était un fort honnête gentilhomme et fort riche, que j'étudierais avec deux fils qu'il avait, sous un homme savant qu'il avait fait venir de Paris et à qui il donnait de bons gages. Ce gentilhomme, qui s'appelait le baron d'Arques, faisait élever ses enfants avec grand soin. L'aîné avait nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne, mais brutal sans remède s'il y en eut

jamais au monde; et le cadet, en récompense, outre qu'il était mieux fait que son frère, avait la vivacité de l'esprit et la grandeur de l'âme égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances de devenir un fort honnête homme qu'en donnait en ce temps-là ce jeune gentilhomme, qui s'appelait Verville. Il m'honora de son amitié et moi je l'aimai comme un frère et le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'était capable que des passions mauvaises et je ne puis mieux vous exprimer les sentiments qu'il avait dans l'âme pour son frère et pour moi qu'en vous disant qu'il n'aimait pas son frère plus que moi qui lui était fort indifférent, et qu'il ne me haïssait pas plus que son frère qu'il n'aimait guère. Ses divertissements étaient différents des nôtres. Il n'aimait que la chasse et haïssait fort l'étude. Verville n'allait que rarement à la chasse et prenait grand plaisir à étudier, en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse aussi bien qu'en toute autre chose. Et je puis dire que, pour m'accommoder à son humeur, je n'avais pas besoin de beaucoup de complaisance et n'avais qu'à suivre mon inclination. Le baron d'Arques avait une bibliothèque de romans fort ample. Notre précepteur, qui n'en avait jamais lu dans le pays latin, qui nous en avait d'abord défendu la lecture et qui les avait cent fois blâmés devant le baron d'Arques, pour les lui rendre aussi odieux qu'il les trouvait divertissants, en devint lui-même si féru qu'après avoir dévoré les vieux et les modernes, il avoua que la lecture des bons romans instruisait en divertissant et qu'il ne les croyait pas moins propres à donner de beaux sentiments aux jeunes gens que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire autant qu'il nous en avait détournés et nous proposa d'abord de lire les modernes; mais ils n'étaient pas encore selon notre goût, et jusqu'à l'âge de quinze ans, nous nous plaisions bien plus à lire les *Amadis de Gaule* [54] que les *Astrées* [55] et les autres beaux romans que l'on a faits depuis, par lesquels les Français

ont fait voir, aussi bien que par mille autres choses, que, s'ils n'inventent pas tant que les autres nations, ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du temps que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far, il nous appelait les liseurs, et s'en allait à la chasse ou battre des paysans, à quoi il réussissait admirablement bien. L'inclination que j'avais à bien faire m'acquit la bienveillance du baron d'Arques et il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfants quand il les envoya à l'académie [56]; et ainsi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices; on nous en tira au bout de deux ans; et, à la sortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, faisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far et Verville persuadèrent si bien leur père qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore; et monsieur de Saint-Sauveur, mon parrain, qui m'aimait extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable pour m'en servir si j'en avais besoin et pour n'être pas à charge à ceux que j'avais l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin pour voir Rome et les autres belles villes d'Italie, dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour, hormis dans celles dont les Espagnols sont les maîtres. Dans Rome je tombai malade et les deux frères poursuivirent leur voyage, celui qui les menait ne pouvant laisser échapper l'occasion des galères du pape, qui allaient joindre l'armée des Vénitiens au passage des Dardanelles où elle attendait celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, et moi je pensai désespérer d'être séparé de lui en un temps où j'aurais pu, par mes services, me rendre digne de l'amitié qu'il me portait. Pour Saint-Far, je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu et je ne songeai en lui qu'à cause qu'il était frère de Verville, qui me laissa, en se séparant de moi, le plus d'argent

qu'il put; je ne sais pas si ce fut du consentement de son frère. Me voilà donc malade dans Rome, sans autre connaissance que celle de mon hôte, qui était un apothicaire flamand et de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'était pas ignorant de la médecine; et, autant que je suis capable d'en juger, je l'y trouvais plus entendu que le médecin italien qui me venait voir. Enfin je guéris et repris assez de mes forces pour visiter les lieux remarquables de Rome, où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire à leur curiosité. Je me plaisais extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg ou les Tuileries; les cardinaux et autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin, plutôt par vanité que par plaisir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au moins fort rarement). Un jour que je me promenais dans une des plus belles, je vis au détour d'une allée deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes Français avaient arrêtées et ne voulaient pas laisser passer outre que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvrait le visage. Un de ces Français, qui paraissait être le maître de l'autre, fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, cependant que celle qui n'était point voilée était retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avais à faire; je dis d'abord à ces incivils que je ne souffrirais point la violence qu'ils voulaient faire à ces femmes. Ils se trouvèrent assez étonnés et l'un et l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser, quand ils auraient eu leurs épées, comme j'avais la mienne. Les deux femmes se rangèrent auprès de moi et ce jeune Français, préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit en se séparant : Monsieur le brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne seront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherais pas; son valet le suivit et je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'était point voilée paraissait avoir quelque trente-cinq ans. Elle me remercia en français

qui ne tenait rien de l'italien, et me dit, entre autres choses, que, si tous ceux de ma nation me ressemblaient, les femmes italiennes ne feraient point de difficulté de vivre à la française. Après cela, comme pour me récompenser du service que je lui avais rendu, elle ajouta qu'ayant empêché que l'on ne vît sa fille malgré elle, il était juste que je la visse de son bon gré. Levez donc votre voile, Léonore, afin que monsieur sache que nous ne sommes pas tout à fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plus tôt achevé de parler que sa fille leva son voile, ou plutôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée et, rencontrant toujours les miens, il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange. Je vis bien que la mère l'aimait extrêmement, car elle me parut participer au plaisir que je prenais à regarder sa fille. Comme je n'étais pas accoutumé à pareilles rencontres et que les jeunes gens se défont aisément en compagnie, je ne leur fis que de fort mauvais compliments quand elles s'en allèrent et je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure et de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avait plus d'apparence de courir après. Je voulus m'enquérir du concierge s'il les connaissait. Nous fûmes longtemps sans nous entendre parce qu'il ne savait pas mieux le français que moi l'italien. Enfin, plutôt par signes qu'autrement, il me fit savoir qu'elles lui étaient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connaissait. Je m'en retournai chez mon apothicaire flamand tout autre que je n'en étais sorti, c'est-à-dire fort amoureux et fort en peine de savoir si cette belle Léonore était courtisane ou honnête fille et si elle avait autant d'esprit que sa mère m'avait témoigné d'en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie et me flattai de mille belles espérances qui me divertirent un peu de temps et m'inquiétèrent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir fait mille

desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être longtemps invisibles en une ville si peu peuplée que Rome et à un homme si amoureux que moi. Dès le jour même, je cherchai partout où je crus les pouvoir trouver et m'en revins au logis plus las et plus chagrin que je n'en étais parti. Le lendemain, je cherchai encore avec plus de soin et je ne fis que me lasser et m'inquiéter davantage. De la façon que j'observais les jalousies et les fenêtres et de l'impétuosité avec laquelle je courais après toutes les femmes qui avaient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois, dans les rues et dans les églises, pour le plus fou de tous les Français qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne sais comment je pus reprendre mes forces en un temps où j'étais une vraie âme damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon esprit demeura malade et si partagé entre l'honneur qui m'appelait en Candie et l'amour qui me retenait à Rome que je doutai quelquefois si j'obéirais aux lettres que je recevais souvent de Verville, qui me conjurait par notre amitié de l'aller trouver sans se servir du droit qu'il avait de me commander. Enfin, ne pouvant avoir nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportasse, je payai mon hôte et préparai mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le seigneur Stéphano Vambergue (c'est ainsi que s'appelait mon hôte) me dit qu'il me voulait donner à dîner chez une de ses amies et me faire avouer qu'il ne l'avait pas mal choisie pour un Flamand, ajoutant qu'il ne m'y avait voulu mener qu'à la veille de mon départ parce qu'il en était un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaisance plutôt qu'autrement et nous y allâmes à l'heure de dîner. Le logis où nous entrâmes n'avait ni la mine ni les meubles de celui de la maîtresse d'un apothicaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique où je fus reçu par Léonore et par sa mère. Vous pouvez vous imaginer

combien cette surprise me fut agréable. La mère de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la française et je vous avoue qu'elle me baisa plutôt que je ne la baisai. J'étais si interdit que je ne voyais goutte et que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin, l'esprit et la vue me revinrent et je vis Léonore plus belle et plus charmante que je ne l'avais encore vue, mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussitôt que je l'eus faite et, sans songer à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon visage que la pudeur avait fait monter d'incarnat en celui de Léonore. Sa mère me dit que, devant que je partisse, elle avait voulu me remercier du soin que j'avais eu de chercher sa demeure et ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle parée à la française, où sa fille ne nous accompagna point, me trouvant sans doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le seigneur Stéphano, tandis que je faisais auprès de sa mère mon vrai personnage, c'est-à-dire le paysan. Elle eut la bonté de fournir à la conversation toute seule et s'en acquitta avec beaucoup d'esprit, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paraître avec une personne qui n'en a point. Pour moi, je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre et, si elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit après plusieurs choses auxquelles à peine répondis-je oui et non, qu'elle était Française de naissance, et que je saurais du seigneur Stéphano les raisons qui la retenaient dans Rome. Il fallut aller dîner et me traîner encore dans la salle comme on avait fait dans la ruelle, car j'étais si troublé que je ne savais pas marcher. Je fus toujours le même stupide devant et après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée et que, pour me punir, elle eut toujours les yeux baissés. Si la mère n'eût toujours parlé, le dîner se fût passé à la chartreuse[57]; mais elle discourut avec le seigneur Stéphano des affaires de Rome, au moins

je me l'imagine, car je ne donnai pas assez d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin, on sortit de table pour le soulagement de tout le monde, excepté de moi, qui empirais à vue d'œil. Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choses obligeantes, à quoi je ne répondis que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant de plus que je n'avais fait en arrivant, c'est que je baisai Léonore et que je m'achevai de perdre. Stéphano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi en tout le temps que nous mîmes à retourner en son logis. Je m'enfermai dans ma chambre où je me jetai sur mon lit sans quitter mon manteau ni mon épée. Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'était arrivé. Léonore se présenta à mon imagination plus belle qu'elle n'avais fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avais témoigné devant la mère et la fille et, toutes les fois que cela me venait dans l'esprit, la honte me mettait le visage tout en feu. Je souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance; je me forgeai cent belles aventures avantageuses à ma fortune et à mon amour. Enfin, ne songeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne m'en aller pas, et n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étais déjà que trop disposé. Je lui voulus écrire, mais tout ce que j'écrivis ne me satisfit point et je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurais peut-être osé envoyer quand je l'aurais achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la première fois pour m'abandonner tout entier à ma passion, et je fis aussi dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin était en un lieu des plus écartés de la ville, au milieu de plusieurs vieux bâtiments inhabitables. Comme je passais en rêvant sous les ruines d'un portique, j'entendis marcher derrière moi et en même temps je me sentis donner un coup d'épée au-dessous des reins. Je me tournai brusquement, mettant l'épée à la main, et, me trouvant en tête le valet

du jeune Français dont je vous ai tantôt parlé, je pensais bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avait donné en trahison; mais, comme je le poussai assez loin sans le pouvoir joindre, parce qu'il lâchait le pied en parant, son maître sortit d'entre les ruines du portique et, m'attaquant par derrière, me donna un grand coup sur la tête et un autre dans la cuisse qui me fit tomber. Il n'y avait pas apparence que j'échappasse de leurs mains, ayant été surpris de la sorte; mais comme, en une mauvaise action, on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement, le valet blessa le maître à la main droite et, en même temps, deux pères minimes de la Trinité du Mont [58], qui passaient auprès de là, et qui virent de loin qu'on m'assassinait, étant accourus à mon secours, mes assassins se sauvèrent et me laissèrent blessé de trois coups d'épée. Ces bons religieux étaient Français, pour mon grand bonheur; car, en un lieu si écarté, un Italien qui m'aurait vu en si mauvais état, se serait éloigné de moi plutôt que de me secourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne le soupçonnât d'être lui-même mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables religieux me confessa, l'autre courut en mon logis avertir mon hôte de ma disgrâce. Il vint aussitôt à moi et me fit porter demi-mort dans mon lit. Avec tant de blessures et tant d'amour, je ne fus pas longtemps sans avoir une fièvre très violente. On désespéra de ma vie et je n'en espérai pas mieux que les autres. Cependant, l'amour de Léonore ne me quittait point; au contraire, il augmentait toujours à mesure que mes forces diminuèrent. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant sans m'en décharger, ni me résoudre à mourir sans faire savoir à Léonore que je n'aurais voulu vivre que pour elle, je demandai une plume et de l'encre. On crut que je rêvais; mais je le fis avec une si grande instance, et je protestai si bien que l'on me mettrait au désespoir si l'on me refusait ce que je demandais que le seigneur Stéphano, qui avait bien reconnu ma passion et qui était assez clairvoyant pour se douter à peu près

de mon dessein, me fit donner tout ce qu'il fallait pour écrire; et, comme s'il eût su mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avais écrits un peu auparavant pour me servir des pensées que j'avais déjà eues sur le même sujet. Enfin, voici ce que j'écrivis à Léonore :

« Aussitôt que je vous vis, je ne pus m'empêcher de « vous aimer. Ma raison ne s'y opposa point; elle me dit, « aussi bien que mes yeux, que vous étiez la plus aimable « personne du monde, au lieu de me représenter que je « n'étais pas digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait « qu'irriter mon mal par des remèdes inutiles et, après « m'avoir fait faire quelque résistance, il aurait toujours « fallu céder à la nécessité de vous aimer que vous imposez « à tous ceux qui vous voient. Je vous ai donc aimée, « belle Léonore, et d'un amour si respectueux que vous « ne m'en devez pas haïr, bien que j'aie la hardiesse de « vous le découvrir. Mais le moyen de mourir pour vous « et de ne s'en glorifier pas! et quelle peine pouvez-vous « avoir à me pardonner un crime que vous aurez si peu « de temps à me reprocher ? Il est vrai que vous avoir « pour la cause de sa mort est une récompense qui ne « se peut mériter que par un grand nombre de services « et vous avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-là « sans y penser. Ne me le plaignez point, aimable Léo- « nore, puisque vous ne me le pouvez plus faire perdre « et que c'est la seule faveur que j'aie jamais reçue de la « fortune, laquelle ne pourra jamais s'acquitter de ce « qu'elle doit à votre mérite qu'en vous donnant des « adorateurs autant au-dessus de moi que toutes les « beautés du monde sont au-dessous de la vôtre. Je ne « suis donc pas assez vain pour espérer que le moindre « sentiment de pitié... »

Je ne pus achever ma lettre; tout d'un coup les forces me manquèrent et la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui allait si vite. Sans cela ce long commencement de lettre que je viens de vous réciter n'aurait été que la moindre partie de la

mienne, tant la fièvre et l'amour m'avaient échauffé l'imagination. Je demeurai longtemps évanoui sans donner aucun signe de vie. Le seigneur Stéphano, qui s'en aperçut, ouvrit la porte de la chambre pour envoyer quérir un prêtre. Au même temps Léonore et sa mère me vinrent voir. Elles avaient appris que j'avais été assassiné; et, parce qu'elles crurent que cela ne m'était arrivé que pour les avoir voulu servir, et ainsi qu'elles étaient la cause innocente de ma mort, elles n'avaient point fait difficulté de me venir voir en l'état où j'étais. Mon évanouissement dura si longtemps qu'elles s'en allèrent devant que je fusse revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on put juger, et dans la croyance que je n'en reviendrais pas. Elles lurent ce que j'avais écrit et la mère, plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avais laissés sur mon lit, entre lesquels il y avait une lettre de mon père Garigues. Je fus longtemps entre la mort et la vie, mais enfin la jeunesse fut la plus forte. En quinze jours, je fus hors de danger et au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disait souvent des nouvelles de Léonore; il m'apprit la charitable visite que sa mère et elle m'avaient rendue, dont j'eus une extrême joie et, si je fus un peu en peine de ce qu'on avait lu la lettre de mon père, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avait été lue aussi. Je ne pouvais parler d'autre chose que de Léonore, toutes les fois que je me trouvais seul avec Stéphano. Un jour, me souvenant que la mère de Léonore m'avait dit qu'il me pourrait apprendre qui elle était et ce qui la retenait dans Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en savait. Il me dit qu'elle s'appelait mademoiselle de la Boissière; qu'elle était venue à Rome avec la femme de l'ambassadeur de France; qu'un homme de condition, proche parent de l'ambassadeur, était devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avait pas haï et que d'un mariage clandestin il en avait eu cette belle Léonore. Il m'apprit, de plus, que ce seigneur en avait été brouillé avec toute la maison de l'ambassadeur; que cela l'avait obligé de

quitter Rome et d'aller demeurer quelque temps à Venise, avec cette mademoiselle de la Boissière, pour laisser passer le temps de l'ambassade; que, l'ayant ramenée dans Rome, il lui avait meublé une maison et donné tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne de condition, tandis qu'il serait en France, où son père le faisait revenir et où il n'avait osé mener sa maîtresse ou, si vous voulez, sa femme, sachant bien que son mariage ne serait approuvé de personne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentais bientôt d'une pensée si criminelle et lui souhaitais une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritait, quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange; car, l'aimant plus que ma vie, je prévoyais bien que je ne pourrais jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans la rendre malheureuse. Lorsque j'achevais de me guérir et que, d'un si grand mal, il ne me restait que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la grande quantité de sang que j'avais perdu, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la peste qui infectait tout le Levant ne leur ayant pas permis d'y exercer plus longtemps leur courage. Verville m'aimait encore comme il m'a toujours aimé et Saint-Far ne me témoignait point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'était arrivé, à la réserve de l'amour que j'avais pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connaître et je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mère et de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi, puisque l'amour entre dans l'âme aussi bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent bien fait du mal à ceux qui s'y sont laissés aller et vous allez voir si j'en puis parler par expérience. Saint-Far me demandait tous les jours quand je le mènerais chez

mademoiselle de la Boissière. Un jour qu'il me pressait plus qu'il n'avait jamais fait, je lui dis que je ne savais pas si elle l'aurait agréable, parce qu'elle vivait fort retirée. Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille, me repartit-il; et, ajoutant qu'il irait bien la voir sans moi, il me rompit si rudement en visière, et je parus si étonné qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnait pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries et me mit en un tel désordre que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal et me mena au cours, où je fus extrêmement triste, quelque peine que prit Verville à me divertir par une bonté extraordinaire à une personne de son âge et d'une condition si éloignée à la mienne. Cependant son brutal de frère travaillait à sa satisfaction ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez mademoiselle de la Boissière, où l'on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avait avec lui le valet de mon hôte qui m'y avait accompagné plusieurs fois; et je crois que sans cela on ne l'y aurait pas reçu. Mademoiselle de la Boissière fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far que, ne le connaissant point, elle ne savait à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisait de la visiter. Saint-Far lui dit sans marchander qu'il était le maître d'un jeune garçon qui avait été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mère ni à la fille, comme j'ai su depuis, et ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hasarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avait d'abord fait voir qu'il n'en avait guère, le brutal se divertit fort peu avec elles et elles s'ennuyèrent beaucoup avec lui. Ce qui le pensa faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelque instante prière qu'il lui fit de lever le voile qu'elle portait d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite et s'en retourna chez le seigneur

Stéphano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avait rendu. Depuis ce temps-là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris si insupportables et me désobligea si souvent que j'eusse cent fois perdu le respect que je devais à sa condition, si Verville, par des bontés continuelles, ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frère. Je ne savais point encore le mal qu'il m'avait fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvais bien mademoiselle de la Boissière plus froide qu'elle n'était au commencement de notre connaissance; mais étant également civile, je ne remarquai point que je lui fusse à charge. Pour Léonore, elle me paraissait fort rêveuse devant sa mère et, quand elle n'en était pas observée, il me semblait qu'elle en avait le visage moins triste et que j'en recevais des regards plus favorables. Le Destin contait ainsi son histoire et les comédiennes l'écoutaient attentivement sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir lorsque deux heures après minuit sonnèrent. Mademoiselle de la Caverne fit souvenir Le Destin qu'il devait le lendemain tenir compagnie à la Rappinière jusqu'à une maison qu'il avait à deux ou trois lieues de la ville, où il avait promis de leur donner le plaisir de la chasse. Le Destin prit donc congé des comédiennes et se retira dans sa chambre où il y a apparence qu'il se coucha. Les comédiennes firent la même chose; et ce qui restait de la nuit se passa fort paisiblement dans l'hôtellerie, le poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouvelles stances.

CHAPITRE XIV

ENLÈVEMENT DU CURÉ DE DOMFRONT

Ceux qui auront eu assez de temps à perdre pour l'avoir employé à lire les chapitres précédents doivent savoir,

s'ils ne l'ont oublié, que le curé de Domfront [59] était dans l'un des brancards qui se trouvèrent quatre de compagnie dans un petit village, par une rencontre qui ne s'était peut-être jamais faite; mais, comme tout le monde sait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce curé donc, qui s'était logé dans la même hôtellerie que nos comédiens, fit consulter sa gravelle par les médecins du Mans qui lui dirent, en latin fort élégant, qu'il avait la gravelle (ce que le pauvre homme ne savait que trop), et ayant aussi achevé d'autres affaires [qui] ne sont pas venues à ma connaissance, il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune nièce qu'il avait, habillée en demoiselle, soit qu'elle le fût ou non, se mit, au devant du brancard, aux pieds du bonhomme qui était gros et court. Un paysan, nommé Guillaume, conduisait par la bride le cheval de devant par l'ordre exprès du curé, de peur que ce cheval ne mît le pied en faute; et le valet du curé, nommé Julian, avait soin de faire aller le cheval de derrière, qui était si rétif que Julian était souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du curé, qui était de cuivre jaune reluisant comme de l'or, parce qu'il avait été écuré dans l'hôtellerie, était attaché au côté droit du brancard, ce qui le rendait bien plus recommandable que le gauche, qui n'était paré que d'un chapeau dans un étui de carte [60], que le curé avait retiré du messager de Paris pour un gentilhomme de ses amis, qui avait sa maison auprès de Domfront. A une lieue et demie de la ville, comme le brancard allait son petit train dans un chemin creux, revêtu de haies plus fortes que des murailles, trois cavaliers, soutenus de deux fantassins, arrêtèrent le vénérable brancard. L'un d'eux, qui paraissait être le chef de ces coureurs de grand chemin, dit d'une voix effroyable : Par la mort! le premier qui soufflera, je le tue, et présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du paysan Guillaume qui conduisait le brancard. Un autre en fit autant à Julian, et un des

hommes de pied coucha en joue la nièce du curé, qui cependant dormait dans son brancard fort paisiblement et ainsi fut exempté de l'effroyable peur qui saisit son petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vite que les méchants chevaux qui le portaient n'en avaient envie. Jamais le silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La nièce du curé était plus morte que vive; Guillaume et Julian pleuraient sans oser ouvrir la bouche, à cause de l'effroyable vision des armes à feu; et le curé dormait toujours, comme je vous ai déjà dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop et prit le devant. Cependant le brancard gagna un bois, à l'entrée duquel le cheval de devant, qui mourait peut-être de peur aussi bien que celui qui le menait, ou par belle malice, ou parce que l'on le faisait aller plus vite qu'il ne lui était permis par sa nature pesante et endormie, ce pauvre cheval donc mit le pied dans une ornière et broncha si rudement que monsieur le curé s'en éveilla et sa nièce tomba du brancard sur la maigre croupe de la haridelle. Le bonhomme appela Julian, qui n'osa lui répondre; il appela sa nièce, qui n'avait garde d'ouvrir la bouche; le paysan eut le cœur aussi dur que les autres et le curé se mit en colère tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu, mais je ne puis croire cela d'un curé du bas Maine. La nièce du curé s'était relevée de dessus la croupe du cheval et avait repris sa place sans oser regarder son oncle, et le cheval, s'étant relevé vigoureusement, marchait plus fort qu'il n'avait jamais fait, nonobstant le bruit du curé qui criait de sa voix de lutrin : Arrête! arrête! Ses cris redoublés excitaient le cheval et le faisaient aller encore plus vite, et cela faisait crier le curé encore plus fort. Il appelait tantôt Julian, tantôt Guillaume et, plus souvent que les autres, sa nièce, au nom de laquelle il joignait souvent l'épithète de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé, si elle eût voulu, car celui qui lui faisait garder le silence si exactement était allé joindre les gens de cheval qui avaient pris le devant et qui étaient éloignés

du brancard de quarante ou cinquante pas; mais la peur de la carabine la rendait insensible aux injures de son oncle qui se mit enfin à hurler et à crier à l'aide et au meurtre, voyant qu'on lui désobéissait si opiniâtrement. Là-dessus, les deux cavaliers qui avaient pris le devant et que le fantassin avait fait revenir sur leurs pas, rejoignirent le brancard et le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume : Qui est le fou qui crie là-dedans ? Hélas! monsieur, vous le savez mieux que moi, répondit le pauvre Guillaume. Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents et, le présentant à la nièce, lui commanda de se démasquer et de lui dire qui elle était. Le curé, qui voyait de son brancard tout ce qui se passait et qui avait un procès avec un gentilhomme de ses voisins, nommé de Laune, crut que c'était lui qui voulait l'assassiner. Il se mit donc à crier : Monsieur de Laune, si vous me tuez, je vous cite devant Dieu; je suis sacré prêtre indigne et vous serez excommunié comme un loup-garou. Cependant sa pauvre nièce se démasquait et faisait voir au cavalier un visage effrayé qui lui était inconnu. Cela fit un effet à quoi l'on ne s'attendait point. Cet homme colère lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portait le devant du brancard et, d'un autre pistolet qu'il avait à l'arçon de sa selle, donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied, en disant : Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis. Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé et à son train. Il demanda confession; Julian et Guillaume se mirent à genoux et la nièce du curé se rangea auprès de son oncle. Mais ceux qui leur faisaient tant de peur les avaient déjà quittés et s'étaient éloignés d'eux autant que leurs chevaux avaient pu courir, leur laissant en dépôt celui qui avait été tué d'un coup de pistolet. Julian et Guillaume se levèrent en tremblant et dirent au curé et à sa nièce que les gendarmes s'en étaient allés. Il fallut dételer le cheval de derrière afin que le brancard ne penchât pas tant sur le devant et Guillaume fut envoyé en un bourg prochain pour trouver un autre cheval. Le curé

ne savait que penser de ce qui lui était arrivé; il ne pouvait deviner pourquoi on l'avait enlevé, pourquoi on l'avait quitté sans le voler et pourquoi ce cavalier avait tué un des siens même, dont le curé n'était pas si scandalisé que de son pauvre cheval tué, qui vraisemblablement n'avait jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluait toujours que c'était de Laune qui l'avait voulu assassiner et qu'il en aurait la raison. Sa nièce lui soutenait que ce n'était point de Laune, qu'elle connaissait bien, mais le curé voulait que ce fût lui pour lui faire un bon grand procès criminel, se fiant peut-être aux témoins à gages qu'il espérait de trouver à Gorron [61], où il avait des parents. Comme ils contestaient là-dessus, Julian, qui vit paraître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La nièce du curé, qui vit fuir Julian, crut qu'il en avait du sujet et s'enfuit aussi; ce qui fit perdre au curé la tramontane, ne sachant plus ce qu'il devait penser de tant d'événements extraordinaires. Enfin il vit aussi la cavalerie que Julian avait vue, et, qui pis est, il vit qu'elle venait droit à lui. Cette troupe était composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avait un homme lié et garrotté sur un méchant cheval et défait comme ceux qu'on mène pendre. Le curé se mit à prier Dieu et se recommanda de bon cœur à sa toute bonté, sans oublier le cheval qui lui restait, mais il fut bien étonné et rassuré tout ensemble quand il reconnut la Rappinière et quelques-uns de ses archers. La Rappinière lui demanda ce qu'il faisait là et si c'était lui qui avait tué l'homme qu'il voyait roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui était arrivé, et conclut encore que c'était de Laune qui l'avait voulu assassiner; de quoi la Rappinière verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire enlever le corps mort et revint avec la nièce du curé et Julian, qui s'étaient rassurés et qui avaient rencontré Guillaume ramenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre où, tant qu'il vivra, il contera son

enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avait été tué fut enterré je ne sais où; et la Rappinière, Le Destin, la Rancune et l'Olive, les archers et le prisonnier, s'en retournèrent au Mans. Et voilà le succès de la chasse de la Rappinière et des comédiens qui prirent un homme au lieu de prendre un lièvre.

CHAPITRE XV

ARRIVÉE D'UN OPÉRATEUR DANS L'HÔTELLERIE. SUITE DE L'HISTOIRE DE DESTIN ET DE L'ÉTOILE. SÉRÉNADE

Il vous souviendra, s'il vous plaît, que dans le précédent chapitre, l'un de ceux qui avaient enlevé le curé de Domfront avait quitté ses compagnons et s'en était allé au galop je ne sais où. Comme il pressait extrêmement son cheval dans un chemin fort creux et fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venaient à lui; il voulut retourner sur ses pas pour les éviter et tourna son cheval si court et avec tant de précipitation qu'il se cabra et se renversa sur son maître. La Rappinière et sa troupe (car c'étaient ceux qu'il avait vus) trouvèrent fort étrange qu'un homme, qui venait à eux si vite, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupçon à la Rappinière qui, de son naturel, en était fort susceptible, outre que sa charge l'obligeait à croire plutôt le mal que le bien. Son soupçon s'augmenta beaucoup quand, étant auprès de cet homme qui avait une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paraissait pas tant effrayé de sa chute que de ce qu'il en avait des témoins. Comme il ne hasardait rien en augmentant sa peur et qu'il savait faire sa charge mieux que prévôt du royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien ? Ah! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas si lourdement. Ces paroles étour-

dirent le malheureux bien plus que n'avait fait sa chute; et la Rappinière et les siens remarquèrent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée que tout autre, moins entreprenant que lui, n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses archers de lui aider à se relever et le fit lier et garrotter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du curé de Domfront, dans le désordre que vous avez vu, auprès d'un homme mort et d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui [assura] [62] qu'il ne s'était pas mépris : à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Le Destin le regardait plus attentivement que les autres, pensant le reconnaître et ne pouvant se remettre en mémoire où il l'avait vu. Il travailla en vain sa réminiscence durant le chemin; il ne put y trouver ce qu'il cherchait. Enfin ils arrivèrent au Mans où la Rappinière fit emprisonner le prétendu criminel, et les comédiens, qui devaient commencer le lendemain à représenter, se retirèrent en leur hôtellerie pour donner ordre à leurs affaires. Ils se réconcilièrent avec l'hôte; et le poëte, qui était libéral comme un poëte, voulut payer le souper. Ragotin, qui se trouva dans l'hôtellerie et qui ne s'en pouvait éloigner depuis qu'il était amoureux de l'Étoile, en fut convié par le poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avaient été spectateurs de la bataille qui s'était donnée, la nuit précédente, en chemise entre les comédiens et la famille de l'hôte. Un peu devant le souper, la bonne compagnie qui était déjà dans l'hôtellerie, augmenta d'un opérateur et de son train, qui était composé de sa femme, d'une vieille servante maure, d'un singe et de deux valets. La Rancune le connaissait il y avait longtemps; ils se firent force caresses; et le poëte, qui faisait aisément connaissance, ne quitta point l'opérateur et sa femme qu'à force de compliments pompeux, et qui ne disaient pourtant pas grand'chose, il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feraient l'honneur de souper avec lui. On soupa; il ne s'y passa rien de remarquable; on y but

beaucoup, et on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ses yeux du visage de l'Étoile, ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala; et il parla fort peu durant le souper, quoique le poëte lui donnât une belle matière à contester, blâmant tout net les vers de Théophile [63], dont Ragotin était grand admirateur. Les comédiennes firent quelque temps conversation avec la femme de l'opérateur, qui était Espagnole et n'était pas désagréable. Elles se retirèrent ensuite dans leur chambre, où Le Destin les conduisit pour achever son histoire, que la Caverne et sa fille mouraient d'impatience d'entendre. L'Étoile cependant se mit à étudier son rôle; et Le Destin ayant pris une chaise auprès d'un lit où la Caverne et sa fille s'assirent, reprit son histoire en cette sorte :

Vous m'avez vu jusques ici fort amoureux et bien en peine de l'effet que ma lettre aurait fait dans l'esprit de Léonore et de sa mère; vous m'allez voir encore plus amoureux et le plus désespéré de tous les hommes. J'allais voir tous les jours mademoiselle de la Boissière et sa fille, si aveuglé de ma passion que je ne remarquais point la froideur que l'on avait pour moi et considérais encore moins que mes trop fréquentes visites pouvaient leur être à la fin incommodes. Mademoiselle de la Boissière s'en trouvait fort importunée depuis que Saint-Far lui avait appris qui j'étais, mais elle ne pouvait civilement me défendre sa maison après ce qui m'était arrivé pour elle. Pour sa fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faisais pitié et elle ne suivait pas en cela les sentiments de sa mère qui ne la perdait jamais de vue afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que sa mère, elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffrais comme une âme damnée et mes fréquentes visites ne me servaient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulais plaire. Un jour que mademoiselle de la Boissière reçut des lettres de France, qui l'obligeaient à sortir, aussitôt qu'elle les eut lues elle envoya louer un carrosse

et chercher le seigneur Stéphano pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule depuis la fâcheuse rencontre où je l'avais servie. J'étais plus prêt et plus propre à lui servir d'écuyer que celui qu'elle envoyait chercher, mais elle ne voulait pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle se voulait défaire. Par bonheur Stéphano ne se trouva point et elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle était de n'avoir personne pour la mener, afin que je m'y offrisse : ce que je fis avec autant de joie qu'elle avait de dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un cardinal, qui était lors protecteur de France et qui lui donna heureusement audience aussitôt qu'elle la lui eut fait demander. Il fallait que son affaire fût d'importance et qu'elle ne fût pas sans difficulté, car elle fut longtemps à lui parler en particulier dans une espèce de grotte ou plutôt une fontaine couverte qui était au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avaient suivi ce cardinal, se promenaient dans les endroits du jardin qui leur plaisaient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers seul avec la belle Léonore, comme je l'avais tant souhaité de fois, et pourtant encore moins hardi que je n'avais jamais été. Je ne sais si elle s'en aperçut et si ce fut par bonté qu'elle parla la première. Ma mère, me dit-elle, aura bien du sujet de quereller le seigneur Stéphano de nous avoir aujourd'hui manqué et d'être cause que nous vous donnons tant de peine. Et moi je lui serai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, sans y penser, la plus grande félicité dont je jouirai jamais. Je vous ai assez d'obligations, repartit-elle, pour prendre part à tout ce qui vous est avantageux; dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse savoir, afin que je m'en réjouisse. J'aurais peur, lui dis-je, que vous ne la fissiez cesser. Moi! reprit-elle, je ne fus jamais envieuse et quand je le serais pour tout autre, je ne le serais jamais pour une personne qui a mis sa vie en hasard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je.

Et par quel autre motif m'opposerai-je à votre félicité ? reprit-elle. Par mépris, lui dis-je. Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce que je mépriserais et de quelle façon le mépris que je ferais de quelque chose vous la rendrait moins agréable. Il m'est bien aisé de m'expliquer, lui répondis-je, mais je ne sais si vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point, me dit-elle, car, quand on doute si on voudra bien entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est point intelligible ou qu'elle peut déplaire. Je vous avoue que je me suis étonné cent fois comment je lui pouvais répondre, songeant bien moins à ce qu'elle me disait, qu'à sa mère qui pouvait revenir et me faire perdre l'occasion de lui parler de mon amour. Enfin, je m'enhardis et, sans employer plus de temps en une conversation qui ne me conduisait pas assez vite où je voulais aller, je lui dis, sans répondre à ses dernières paroles, qu'il y avait longtemps que je cherchais l'occasion de lui parler pour lui confirmer ce que j'avais pris la hardiesse de lui écrire et que je ne me serais jamais hasardé à cela si je n'avais su qu'elle avait lu ma lettre. Je lui redis ensuite une grande partie de ce que je lui avais écrit et ajoutai qu'étant près de partir pour la guerre que le pape faisait à quelques princes d'Italie et étant résolu d'y mourir, puisque je n'étais pas digne de vivre pour elle, je la priais de m'apprendre les sentiments qu'elle aurait eus pour moi si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avais eue de l'aimer. Elle m'avoua, en rougissant, que ma mort ne lui serait pas indifférente. Et si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis, ajouta-t-elle, conservez-nous-en un qui nous a été si utile; ou, du moins, si vous êtes si pressé de mourir, par une raison plus forte que celle que vous me venez de dire, différez votre mort jusques à temps que nous nous soyons revus en France où je dois bientôt retourner avec ma mère. Je la pressai de me dire plus clairement les sentiments qu'elle avait pour moi, mais sa mère se trouva lors si près de nous qu'elle n'eût pu

me répondre quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissière me fit une mine assez froide, à cause peut-être que j'avais eu le temps d'entretenir Léonore en particulier et cette belle fille même me parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de temps chez elles. Je les quittai le plus content du monde et tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de la réponse de Léonore. Le lendemain je ne manquai pas de les aller voir, suivant ma coutume; on me dit qu'elles étaient sorties et on me dit la même chose trois jours de suite que j'y retournai sans me rebuter. Enfin le seigneur Stéphano me conseilla de n'y aller plus, parce que mademoiselle de la Boissière ne permettrait pas que je visse sa fille, ajoutant qu'il me croyait trop raisonnable pour m'aller faire donner un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrâce. La mère de Léonore l'avait trouvée qui m'écrivait une lettre et, après l'avoir fort maltraitée, elle avait donné ordre à ses gens de me dire qu'elles n'y étaient pas toutes les fois que je les viendrais voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avait rendu Saint-Far et que, depuis ce temps-là, mes visites avaient fort importuné la mère. Pour la fille, Stéphano m'assura de sa part que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune si sa mère eût été aussi peu intéressée qu'elle. Je ne vous dirai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles; je m'affligeai autant que si on m'eût refusé Léonore injustement, quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder; je m'emportai contre Saint-Far, et je songeai même à me battre contre lui, mais enfin, me remettant devant les yeux ce que je devais à son père et à son frère, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, et je m'ennuyai partout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore. Nous fîmes une campagne dans l'armée du pape où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle l'avait toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchais et j'acquis quelque réputation que je

ne cherchais point et qui m'aurait satisfait en un autre temps, mais pour lors rien ne me pouvait satisfaire que le souvenir de Léonore. Verville et Saint-Far furent obligés de retourner en France où le baron d'Arques les reçut en père idolâtre de ses enfants. Ma mère me reçut fort froidement. Pour mon père, il se tenait à Paris chez le comte de Glaris, qui l'avait choisi pour être le gouverneur de son fils. Le baron d'Arques, qui avait su ce que j'avais fait dans la guerre d'Italie, où même j'avais sauvé la vie à Verville, voulut que je fusse à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon père à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avait fait sa femme. Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien fait que moi, l'eût présenté au comte écossais, mais mon père me tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étais trop brave; que j'avais la mine d'être glorieux et que j'aurais mieux fait d'apprendre un métier que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penser que ces discours-là n'étaient guère agréables à un jeune homme qui avait été bien élevé, qui s'était mis en quelque réputation à la guerre et enfin qui avait osé aimer une fort belle fille, et même lui découvrir sa passion. Je vous avoue que les sentiments de respect et d'amitié que l'on doit avoir pour un père n'empêchèrent point que je ne le regardasse comme un très fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me caressant de la sorte que je vous viens de dire, et puis me quitta tout d'un coup, me défendant expressément de le revenir voir. Je n'eus pas grand'peine à me résoudre de lui obéir. Je le quittai et m'en allai voir monsieur de Saint-Sauveur, qui me reçut en père. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, et me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligèrent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, en une fort belle maison que l'on avait bâtie depuis peu, avec beaucoup d'autres

qui ont rendu ce faubourg-là aussi beau que la ville. Saint-Far et Verville faisaient leur cour, allaient au Cours [64] ou en visite, et faisaient tout ce que font les jeunes gens de leur condition en cette grande ville, qui fait passer pour campagnards les habitants des autres villes du royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnais point, je m'allais exercer dans toutes les salles des tireurs d'armes, ou bien j'allais à la comédie : ce qui est cause peut-être de ce que je suis passable comédien.

Un jour Verville me tira en particulier et me découvrit qu'il était devenu fort amoureux d'une demoiselle qui demeurait dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avait un frère nommé Saldagne, qui était aussi jaloux d'elle et d'une autre sœur qu'elle avait que s'il eût été leur mari et il me dit de plus qu'il avait fait assez de progrès auprès d'elle pour l'avoir persuadée de lui donner, la nuit suivante, entrée dans son jardin qui répondait par une porte de derrière à la campagne, comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner et de faire tout ce que je pourrais pour me mettre aux bonnes grâces de la fille qu'elle devait avoir avec elle. Je ne pouvais refuser à l'amitié que m'avait toujours témoignée Verville de faire tout ce qu'il voulait. Nous sortîmes par la porte de derrière de notre jardin, sur les dix heures du soir, et fûmes reçus, dans celui où on nous attendait, par la maîtresse et la suivante. La pauvre mademoiselle de Saldagne tremblait comme la feuille et n'osait parler; Verville n'était guère plus assuré; la suivante ne disait mot et moi, qui n'étais là que pour accompagner Verville, je ne parlais point et n'en avais pas envie. Enfin Verville s'évertua et mena sa maîtresse dans une allée couverte, après avoir bien recommandé à la suivante et à moi de faire bon guet : ce que nous fîmes avec tant d'attention que nous nous promenâmes assez longtemps sans nous dire la moindre parole l'un à l'autre. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amants. Verville me demanda assez haut si j'avais bien entretenu madame

Madelon. Je lui répondis que je ne croyais pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. Non assurément, dit aussitôt la soubrette, car il ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit à rire et assura cette Madelon que je valais bien la peine que l'on fît conversation avec moi, quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole et dit que sa femme de chambre n'était pas aussi une fille à mépriser; et là-dessus ces amants bienheureux nous quittèrent, nous recommandant de bien prendre garde que l'on ne les surprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante qui m'allait demander sans doute combien je gagnais de gages, quelles servantes je connaissais dans le quartier, si je savais des chansons nouvelles et si j'avais bien des profits avec mon maître. Je m'attendais après cela d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne et tous les défauts, tant de lui que de ses sœurs, car peu de suivants se rencontrent ensemble sans se dire tout ce qu'ils savent de leur maître et sans trouver à redire au peu de soin qu'ils ont de faire leur fortune et celle de leurs gens; mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante qui me dit d'abord : Je te conjure, esprit muet, de me confesser si tu es valet et, si tu es valet, par quelle vertu admirable tu t'es empêché jusqu'à cette heure de me dire du mal de ton maître. Ces paroles, si extraordinaires en la bouche d'une femme de chambre, me surprirent. Je lui demandai de quelle autorité elle se mêlait de m'exorciser. Je vois bien, me dit-elle, que tu es un esprit opiniâtre et qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, esprit rebelle, par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisants et glorieux, dis-moi qui tu es. Je suis un pauvre garçon, lui répondis-je, qui voudrais bien être endormi dans mon lit. Je vois bien, repartit-elle, que j'aurai bien de la peine à te connaître; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guère galant, car, ajouta-t-elle, ne me devais-tu pas parler le premier, me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main, te faire donner deux ou trois souf-

flets, autant de coups de pied, te faire bien égratigner, enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune ? Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je serais ravi de porter les marques; mais il y en a aussi que je ne voudrais pas seulement envisager, de peur d'avoir de mauvais songes. Tu veux dire, reprit-elle, que je suis peut-être laide. Hé, monsieur le difficile, ne sais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris ? Je ne veux rien faire la nuit, lui répliquai-je, dont je puisse me repentir le jour. Et si je suis belle ? me dit-elle. Je ne vous aurais pas porté assez de respect, lui dis-je, outre qu'avec l'esprit que vous me faites paraître, vous mériteriez d'être servie et galantisée par les formes. Et servirais-tu bien une fille de mérite par les formes ? me demanda-t-elle. Mieux qu'homme au monde, lui dis-je, pourvu que je l'aimasse. Que t'importe, ajouta-t-elle, pourvu que tu en fusses aimé ? Il faut que l'un et l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerais, lui repartis-je. Vraiment, dit-elle, si je dois juger du maître par le valet, ma maîtresse a bien choisi en M. de Verville et la servante, pour qui tu te radoucirais, aurait grand sujet de faire l'importante. Ce n'est pas assez de m'ouïr parler, lui dis-je, il faut aussi me voir. Je crois, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre conversation ne put durer davantage, car M. de Saldagne heurtait à grands coups à la porte de la rue, que l'on ne se hâtait point d'ouvrir par l'ordre de sa sœur, qui voulait avoir le temps de gagner sa chambre. La demoiselle et la femme de chambre se retirèrent si troublées et avec tant de précipitation qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que je l'accompagnasse en sa chambre aussitôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux et plus satisfait. Il m'exagéra l'esprit de sa maîtresse et me dit qu'il n'aurait point l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses et je ne pus m'aller coucher qu'alors que le point du jour commença de paraître. Pour moi,

j'étais fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation et je vous avoue que j'eus quelque envie de savoir si elle était belle, quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyais tous les jours dans Paris. Nous dormîmes, Verville et moi, jusqu'à midi. Il écrivit, aussitôt qu'il fut éveillé, à mademoiselle de Saldagne et envoya sa lettre par son valet, qui en avait déjà porté d'autres et qui avait correspondance avec sa femme de chambre. Ce valet était Bas-Breton d'une figure fort désagréable et d'un esprit qui l'était encore plus. Il me vint en l'esprit, quand je le vis partir, que si la fille que j'avais entretenue le voyait vilain comme il était, et parlait un moment à lui, qu'assurément elle ne le soupçonnerait point d'être celui qui avait accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot; il trouva mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée, qui s'appelait mademoiselle de Léri, à qui elle avait fait confidence de l'amour que Verville avait pour elle. Comme il attendait sa réponse, M. de Saldagne fut ouï chanter sur le degré. Il venait à la chambre de ses sœurs, qui cachèrent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frère ne fut pas longtemps avec ses sœurs et le Breton fut tiré de sa cachette; mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville et mademoiselle de Léri fit conversation avec le Breton, qui sans doute ne la divertit guère. Sa sœur, qui avait achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à son maître avec un billet par lequel elle lui promettait de l'attendre à la même heure dans le même jardin.

Aussitôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avait donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin et je me vis en tête la même personne que j'avais entretenue et que j'avais trouvée si spirituelle. Elle me le parut encore plus qu'elle n'avait fait, et je vous avoue que le son de sa voix et la façon dont elle disait les choses

me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvait croire que je fusse le Bas-Breton qu'elle avait vu, ni comprendre pourquoi j'avais plus d'esprit la nuit que le jour, car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avait fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante en lui protestant que je n'avais pas tant eu de peur pour moi que pour mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvait avoir que je ne fusse pas le valet de Verville et je remarquai que, depuis cela, elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce monsieur de Saldagne était un terrible homme et que, s'étant trouvé fort jeune sans père ni mère avec beaucoup de bien et peu de parents, il exerçait une grande tyrannie sur ses sœurs pour les obliger à se faire religieuses, les traitant non pas seulement en père injuste, mais en mari jaloux et insupportable. Je lui allais parler à mon tour du baron d'Arques et de ses enfants, quand la porte du jardin, que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; et nous vîmes entrer M. de Saldagne, suivi de deux laquais, dont l'un lui portait un flambeau. Il revenait d'un logis qui était au bout de la rue, dans la même ligne du sien et du nôtre, où l'on jouait tous les jours et où Saint-Far allait souvent se divertir. Ils y avaient joué ce jour-là l'un et l'autre; et Saldagne ayant perdu son argent de bonne heure, était rentré dans son logis par la porte de derrière, contre sa coutume; et, l'ayant trouvée ouverte, nous avait surpris comme je vous viens de dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte, ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne et de ses gens. La demoiselle demeura dans le jardin sous prétexte de prendre le frais; et, pour rendre la chose plus vraisemblable, elle se mit à chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser. Cependant Verville, ayant escaladé la muraille par une treille, s'était jeté de l'autre côté; mais un troisième laquais de Saldagne, qui n'était pas encore entré, le vit sauter et ne manqua pas de venir

dire à son maître qu'il venait de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même temps on m'ouït tomber dans le jardin fort rudement, la même treille par laquelle s'était sauvé Verville s'étant malheureusement rompue sous moi. Le bruit de ma chute, joint au rapport du laquais, émut tous ceux qui étaient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avait entendu, suivi de ses trois laquais; et, voyant un homme l'épée à la main (car aussitôt que je fus relevé, je m'étais mis en état de me défendre), il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étais pas aisé à battre. Le laquais qui portait le flambeau s'avança plus que les autres; cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour le même Français qui m'avait autrefois voulu assassiner dans Rome pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous ai tantôt dit. Il me reconnut aussi, et, ne doutant point que je ne fusse venu là pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperais pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts, et alors je me trouvai fort pressé, outre que je m'étais quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, en lâchant le pied, un cabinet dans lequel j'avais vu entrer la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas le temps, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me sentis augmenter le courage quand je vis que je ne pouvais être attaqué que par la porte du cabinet, qui était assez étroite. Je blessai Saldagne en une main et le plus opiniâtre de ses laquais en un bras; ce qui me fit donner un peu de relâche. Je n'espérais pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tuerait à coups de pistolet quand je leur aurais bien donné de la peine à coups d'épée; mais Verville vint à mon secours. Il ne s'était point voulu retirer dans son logis sans moi; et, ayant ouï la rumeur et le bruit des épées, il était venu me tirer du péril où il m'avait mis ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avait déjà fait connaissance, crut qu'il le venait secourir, comme son

ami et son voisin; il s'en tint fort obligé et lui dit en l'abordant : Vous voyez, monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter, qu'il était son serviteur contre tout autre, mais qu'il n'était là que dans l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne, enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendrait bien à bout lui seul de deux traîtres, et en même temps chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami; et, surprenant le laquais qui portait le flambeau, je ne le voulus pas tuer; je me contentai de lui donner un estramaçon sur la tête, qui l'effraya si fort qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne, criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi. Pour ce qui est de Saldagne, au même temps que la lumière du flambeau nous manqua, je le vis tomber dans une palissade, soit que Verville l'eût blessé ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever, mais bien de nous retirer bien vite. La sœur de Saldagne, que j'avais vue dans le cabinet, et qui savait bien que son frère était homme à lui faire de grandes violences, en sortit alors et vint nous prier, parlant bas et fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laissée, et nous ne la fermâmes point pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir si nous étions obligés de sortir. Il y avait dans notre jardin une salle basse, peinte et fort enjolivée, où l'on mangeait en été et qui était détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres et moi y faisions quelquefois des armes; et, comme c'était le lieu le plus agréable de la maison, le baron d'Arques, ses enfants et moi, en avions chacun une clef, afin que les valets n'y entrassent point et que les livres et les meubles qui y étaient fussent en sûreté. Ce fut là où nous mîmes notre demoiselle qui ne pouvait se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté et à la nôtre et que nous reviendrions à elle

dans un moment. Verville fut un gros quart d'heure à réveiller son valet breton qui avait fait la débauche. Aussitôt qu'il nous eut allumé de la chandelle, nous songeâmes quelque temps à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne; enfin nous résolûmes de la mettre dans ma chambre, qui était au haut du logis et qui n'était fréquentée que de mon valet et de moi. Nous retournâmes à la salle du jardin avec de la lumière. Verville fit un grand cri en y entrant, ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il avait, car j'ouïs parler à la porte de la salle, que quelqu'un ouvrit à l'instant que j'éteignais ma chandelle. Verville demanda : Qui va là ? Son frère Saint-Far nous répondit : C'est moi. Que diable faites-vous ici sans chandelle à l'heure qu'il est ? Je m'entretenais avec Garigues parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville. Et moi, dit Saint-Far, je ne puis dormir aussi et viens occuper la salle à mon tour; je vous prie de m'y laisser tout seul. Nous ne nous fîmes pas prier deux fois. Je fis sortir notre demoiselle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entre elle et Saint-Far qui entrait en même temps. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer et revins trouver Verville dans la sienne où son valet ralluma de la chandelle. Verville me dit avec un visage affligé, qu'il fallait nécessairement qu'il retournât chez Saldagne. Et qu'en voulez-vous faire ? lui dis-je, l'achever ? Ha! mon pauvre Garigues, s'écria-t-il, je suis le plus malheureux homme du monde si je ne tire mademoiselle de Saldagne d'entre les mains de son frère! Et y est-elle encore puisqu'elle est dans ma chambre ? lui répondis-je. Plût à Dieu que cela fût! me dit-il en soupirant. Je crois que vous rêvez, lui repartis-je. Je ne rêve point, reprit-il; nous avons pris la sœur aînée de mademoiselle Saldagne pour elle. Quoi! lui dis-je aussitôt, n'étiez-vous pas ensemble dans le jardin ? Il n'y a rien de plus assuré, me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire assommer chez son frère, lui répondis-je, puisque la sœur que vous demandez est dans ma chambre?

Ha! Garigues, s'écria-t-il encore, je sais bien ce que j'ai vu. Et moi aussi, lui dis-je; et, pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir mademoiselle de Saldagne. Il me dit que j'étais fou et me suivit le plus affligé homme du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction quand je vis dans ma chambre une demoiselle que je n'avais jamais vue et qui n'était point celle que j'avais amenée. Verville en fut aussi étonné que moi, mais en récompense le plus satisfait homme du monde, car il se trouvait avec mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'était lui qui s'était trompé, mais je ne pouvais lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiselle que j'avais toujours accompagnée s'était transformée en une autre à venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardais attentivement la maîtresse de Verville, qui n'était point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne et qui même ne lui ressemblait pas. Verville me voyant si éperdu : Qu'as-tu donc ? me dit-il, je te confesse encore une fois que je me suis trompé. Je le suis plus que vous si mademoiselle de Saldagne est entrée céans avec nous, lui répondis-je. Et avec qui donc ? reprit-il. Je ne sais, lui dis-je, ni qui le peut savoir que mademoiselle même. Je ne sais pas aussi avec qui je suis venue, si ce n'est avec monsieur, nous dit alors mademoiselle de Saldagne, parlant de moi; car, continua-t-elle, ce n'est pas monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frère, c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti. Je ne sais pas si les plaintes de mon frère en furent cause ou si nos laquais, qui entrèrent en même temps que lui, l'avaient averti de ce qui s'était passé. Il fit porter mon frère dans sa chambre et ma femme de chambre, m'étant venue apprendre ce que je vous viens de dire et qu'elle avait remarqué que cet homme était de la connaissance de mon frère et de nos voisins, je l'allai attendre dans le jardin où je le conjurai de me mener chez lui jusqu'au lendemain que je me ferais mener chez une dame de mes amies pour laisser passer

la furie de mon frère, que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire partout où je voudrais et me promit de me protéger contre mon frère, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez.

Ce que nous dit mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entièrement, mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à peu près de quelle façon la chose était arrivée. Pour Verville, il avait été si attentif à considérer sa maîtresse qu'il ne l'avait été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit; il se mit à lui dire cent douceurs sans se mettre beaucoup en peine de savoir par quelle voie elle était venue dans ma chambre. Je pris de la lumière, et, les laissant ensemble, je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far, quand bien il me devrait dire quelque chose de désobligeant, selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver au lieu de lui la même demoiselle que je savais très certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir toute en désordre comme une personne à qui on a fait une violence; sa coiffure était toute défaite et le mouchoir qui lui couvrait la gorge était sanglant en quelques endroits aussi bien que son visage. Verville, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit paraître, ne m'approche point si ce n'est pour me tuer. Tu feras bien mieux que d'entreprendre une seconde violence. Si j'ai eu assez de force pour me défendre de la première, Dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher les yeux si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu disais avoir pour ma sœur ? Oh! que la complaisance que j'ai eue pour ses folies me coûte bon! et quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus! Mais que délibères-tu ? me dit-elle encore, me voyant tout étonné; as-tu quelques remords de ta

mauvaise action? Si cela est, je l'oublierai de bon cœur; tu es jeune, et j'ai été trop imprudente de me fier en la discrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frère, je t'en conjure; tout violent qu'il est, je le crains moins que toi, qui n'es qu'un brutal ou plutôt un ennemi mortel de notre maison, qui n'as pu être satisfait d'une fille séduite et d'un gentilhomme assassiné, si tu n'y ajoutais un plus grand crime. En achevant ces paroles, qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence, elle se mit à pleurer avec tant de violence que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut là où j'achevai de perdre le peu d'esprit que [j'avais] conservé en une si grande confusion; et si elle n'eût cessé de parler d'elle-même, je n'eusse jamais osé l'interrompre de la façon que j'étais étonné et de l'autorité avec laquelle elle m'avait fait tous ces reproches. Mademoiselle, lui répondis-je, non seulement je ne suis point Verville, mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action, comme celle dont vous vous plaignez. Quoi! reprit-elle, tu n'es point Verville ? je ne t'ai point vu aux mains avec mon frère ? un gentilhomme n'est point venu à ton secours ? et tu ne m'as pas conduite céans à ma prière où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi et de moi ? Elle ne put me rien dire davantage, tant la douleur la suffoquait. Pour moi, je ne fus jamais en plus grand'peine, ne pouvant comprendre comme elle connaissait Verville et ne le connaissait point. Je lui dis que la violence qu'on lui avait faite m'était inconnue, et puisqu'elle était sœur de monsieur de Saldagne, que je la mènerais, si elle voulait, où était sa sœur. Comme j'achevais de parler, je vis entrer dans la salle Verville et mademoiselle de Saldagne qui voulait absolument qu'on la ramenât chez son frère; je ne sais pas d'où lui était venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassèrent aussitôt qu'elles se virent et se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre, leur représentant la difficulté qu'il y aurait de faire ouvrir

chez monsieur de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle était, outre le péril qu'il y avait pour elles entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvaient être découvertes; que le jour allait bientôt paraître et que, selon les nouvelles que l'on aurait de Saldagne, on aviserait à ce que l'on aurait à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condescendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes en ma chambre où, après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettaient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu que la violence que l'on avait faite à mademoiselle de Léri venait infailliblement de Saint-Far, ne sachant que trop, Verville et moi, qu'il était encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures; Saint-Far avait joué dans la même maison où Saldagne avait perdu son argent et, passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'était rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avaient fait le récit de ce qui était arrivé à leur maître, qu'ils assuraient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs pour excuser la lâcheté qu'ils avaient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin et ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avait prié de la mettre à couvert des violences de son frère et était venue avec lui, comme avait fait sa sœur avec nous. Il avait donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous ai dit; et, parce qu'il n'avait pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, et que par hasard les deux sœurs se trouvèrent l'une auprès de l'autre, quand il entra et quand nous sortîmes, je trouvai sous ma main la sienne au même temps qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre, et ainsi les demoiselles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faisable que j'avais éteint la lumière et qu'elles

étaient vêtues l'une comme l'autre, et si éperdues aussi bien que nous qu'elles ne savaient ce qu'elles faisaient. Aussitôt que nous l'eûmes laissé dans la salle, se voyant seul avec une fort belle fille, et ayant bien plus d'instinct que de raison, ou, pour parler de lui comme il mérite, étant la brutalité même, il avait voulu profiter de l'occasion, sans considérer ce qui en pourrait arriver et qu'il faisait un outrage irréparable à une fille de condition, qui s'était mise entre ses bras comme dans un asile. Sa brutalité fut punie comme elle méritait. Mademoiselle de Léri se défendit en lionne, le mordit, l'égratigna et le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher et s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus déraisonnable. Vous êtes peut-être en peine de savoir comment mademoiselle de Léri se trouvait dans le jardin quand son frère nous y surprit, elle qui n'y était point venue comme avait fait sa sœur. C'est ce qui m'embarrassait aussi bien que vous, mais j'appris de l'une et de l'autre que mademoiselle de Léri avait accompagné sa sœur dans le jardin pour ne se fier pas à la discrétion d'une servante; et c'était elle que j'avais entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avais trouvé tant d'esprit en une femme de chambre; et mademoiselle de Léri m'avoua qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin et m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet, celui de Verville qui lui avait fait voir qu'il n'avait guère d'esprit et qu'elle prenait encore le lendemain pour moi, l'avait extrêmement étonnée. Depuis ce temps-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime, et j'ose dire qu'elle était pour le moins aussi aise que moi de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité et de proportion que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut que nous étions encore ensemble. Nous laissâmes nos demoiselles dans ma chambre où elles s'endormirent si elles voulurent et nous allâmes songer, Verville et moi, à ce que nous

avions à faire. Pour moi, qui n'étais pas amoureux comme Verville, je mourais d'envie de dormir, mais il n'y avait pas apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avais un laquais aussi avisé que le valet de chambre de Verville était maladroit. Je l'instruisis autant que je pus et l'envoyai découvrir ce qui se passait chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit et nous rapporta que les gens de Saldagne disaient que des voleurs l'avaient fort blessé et que l'on ne parlait non plus de ses sœurs que si jamais il n'en eût eu, soit qu'il ne se souciât point d'elles ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler pour étouffer le bruit d'une chose qui lui était si désavantageuse. Je vois bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville. Et peut-être de l'assassinat, lui répondis-je. Et là-dessus je lui appris que Saldagne était le même qui m'avait voulu assassiner dans Rome, que nous nous étions reconnus l'un l'autre; et j'ajoutai que, s'il croyait que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie, comme il y avait grande apparence, qu'assurément il ne soupçonnait rien encore de l'intelligence que ses sœurs avaient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris; et cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentiments et si nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avait le visage fort égratigné, mais, quelque question que Verville lui put faire, il n'en put tirer autre chose, sinon que, revenant de jouer, il avait trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte, sa maison en rumeur, et lui fort blessé entre les bras de ses gens qui le portaient dans sa chambre. Voilà un grand accident, lui dit Verville, et ses sœurs en seront bien affligées : ce sont de fort belles filles, je veux leur aller rendre visite. Que m'importe ? lui répondit ce brutal, qui se mit ensuite à siffler sans plus rien répondre à son frère, pour tout ce qu'il put lui dire. Verville le quitta et revint dans ma chambre, où j'employais toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéraient et n'attendaient que des violences extrêmes de l'étrange

humeur de leur frère, qui était sans doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla querir à manger dans le prochain cabaret, ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tînmes cachées dans ma chambre où, par bonheur, elles ne furent point découvertes parce qu'elle était au haut du logis et éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse, mais, à cause de l'aventure fâcheuse qui leur était arrivée, elles avaient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un couvent quand elles voudraient après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissaient et Saint-Far, que nous observions, l'allait visiter tous les jours. Verville ne bougeait de ma chambre; à quoi on ne prenait pas garde dans le logis, ayant accoutumé d'y passer souvent les jours entiers à lire ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentait tous les jours pour mademoiselle de Saldagne et elle l'aimait autant qu'elle en était aimée. Je ne déplaisais pas à sa sœur aînée et elle ne m'était pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avais pour Léonore fût diminuée, mais je n'espérais plus rien de ce côté-là. Et quand je l'aurais pu posséder, j'aurais fait conscience de la rendre malheureuse.

Un jour Verville reçut un billet de Saldagne qui le voulait voir l'épée à la main et qui l'attendait avec un de ses amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville était prié de ne se servir point d'un autre que de moi, ce qui me donna quelque soupçon que peut-être il nous voulait prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon était assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il savait faire, mais Verville ne s'y voulut pas arrêter, ayant résolu de lui donner toutes sortes de satisfactions et d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya querir un carrosse de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendait et où Verville fut bien étonné de trouver son frère qui servait son ennemi. Nous n'oubliâmes ni soumissions,

ni prières pour faire passer les choses par accommodement. Il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étais au désespoir de tirer l'épée contre lui et je ne répondis qu'avec des soumissions et des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin il me dit brutalement que je lui avais toujours déplu et que, pour regagner ses bonnes grâces, il fallait que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque temps, résolu d'essayer d'en venir aux prises, au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention, il tomba à mes pieds. Je le laissai relever et cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin, m'ayant blessé légèrement à une épaule, il me cria, comme aurait fait un laquais, que j'en tenais, avec un emportement si insolent que ma patience se lassa. Je le pressai et, l'ayant mis en désordre, je passai si heureusement sur lui que je pus lui saisir la garde de son épée. Cet homme que vous haïssez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de saison sans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il était, quoique je lui représentasse que nous devions aller séparer son frère et Saldagne qui se roulaient l'un sur l'autre; mais je vis bien qu'il fallait agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus et je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée que je jetai assez loin de lui. Je courus aussitôt au secours de Verville qui était aux prises avec son homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venaient à nous. Saldagne fut désarmé et, en même temps, je me sentis donner un coup d'épée par derrière. C'était le généreux Saint-Far qui se servait si lâchement de l'épée que je lui avais laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment; je lui en portai un qui lui fit une grande blessure. Le baron d'Arques, qui survint à l'heure même et qui vit que je blessais son fils, m'en voulut d'autant plus de mal qu'il m'avait toujours voulu beaucoup de

bien. Il poussa son cheval sur moi et me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étaient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis, mais il eût fallu céder au nombre si Verville, le plus généreux ami du monde, ne se fût mis entre eux et moi, au péril de sa vie. Il donna un grand estramaçon sur les oreilles de son valet qui me pressait plus que les autres pour se faire de fête. Je présentai mon épée par la garde au baron d'Arques : cela ne le fléchit point. Il m'appela coquin, ingrat, et me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté, que tout coquin et tout ingrat que j'étais, j'avais donné la vie à son fils et que je ne l'avais blessé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son père que je n'avais pas tort, mais il dit toujours qu'il ne me voulait jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques dans le carrosse où l'on avait mis Saint-Far; et Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos princes, où il avait des amis, et se retira chez son père. Monsieur de Saint-Sauveur m'envoya la nuit même un carrosse et me reçut en son logis secrètement, où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain et me conta que son père avait été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne qu'il avait trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite, avec grande joie, que l'affaire s'accommoderait par un double mariage aussitôt que son frère serait guéri, qui n'était pas blessé en lieu dangereux; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne; et pour son père, qu'il n'était plus en colère et était bien fâché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri pour avoir part à tant de réjouissances. Mais je lui répondis que je ne pouvais plus demeurer dans un pays où l'on pouvait me reprocher ma basse naissance, comme avait fait son père, et que je quitterais bientôt le royaume pour me faire tuer

à la guerre ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentiments d'honneur que son exemple m'avait donnés. Je veux croire que ma résolution l'affligea, mais un homme amoureux n'est pas longtemps occupé par une autre passion que l'amour.

Le Destin continuait ainsi son histoire, quand on ouït tirer dans la rue un coup d'arquebuse et tout aussitôt jouer des orgues. Cet instrument, qui peut-être n'avait point encore été ouï à la porte d'une hôtellerie, fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'arquebuse avait éveillés. On continuait toujours de jouer des orgues et ceux qui s'y connaissaient remarquèrent même que l'organiste jouait un chant d'église. Personne ne pouvait rien comprendre en cette dévote sérénade, qui pourtant n'était pas encore bien reconnue pour telle. Mais on n'en douta plus quand on ouït deux méchantes voix, dont l'une chantait le dessus et l'autre râlait une basse. Ces deux voix de lutrin se joignirent aux orgues et firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chantèrent : *Allons, de nos voix et de nos luths d'ivoire, ravir les esprits,* et le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on ouït la voix de quelqu'un qui parlait bas, le plus haut qu'il pouvait, en reprochant aux chantres qu'ils chantaient toujours une même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne savaient pas ce qu'on voulait qu'ils chantassent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi haut la même personne; il faut chanter puisqu'on vous paye bien. Après cet arrêt définitif, les orgues changèrent de ton, et on ouït un bel *Exaudiat* qui fut chanté fort dévotement. Personne des auditeurs n'avait encore osé parler de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fût pas tu en une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut : On fait donc ici le service divin dans les rues ? Quelqu'un des écoutants prit la parole et dit que l'on pouvait proprement appeler cela *chanter ténèbres.* Un autre ajouta que c'était une procession de nuit; enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la musique sans

que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnait et encore moins à qui ni pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avançait toujours chemin, lorsque dix ou douze chiens, qui suivaient une chienne de mauvaise vie, vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des musiciens; et, comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas longtemps d'accord, après avoir grondé et juré quelque temps les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils se pillèrent avec tant d'animosité et de furie que les musiciens craignirent pour leurs jambes et gagnèrent au pied, laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces amants immodérés n'en usèrent pas bien; ils renversèrent une table à tréteaux qui soutenait la machine harmonieuse et je ne voudrais pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe et ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connaissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce. Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie et voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table et les tréteaux. Comme ses valets et lui s'occupaient à cette œuvre charitable, l'organiste revint à ses orgues, accompagné de trois personnes, entre lesquelles il y avait une femme et un homme qui se cachait le nez de son manteau. Cet homme était le véritable Ragotin, qui avait voulu donner une sérénade à mademoiselle de l'Étoile et s'était adressé pour cela à un petit châtré, organiste d'une église. Ce fut ce monstre, ni homme ni femme, qui chanta le dessus, et qui joua des orgues que sa servante avait apportées; un enfant de chœur qui avait déjà mué chanta la basse, et tout cela pour le prix et somme de deux testons, tant il faisait déjà cher vivre dans ce bon pays du Maine. Aussitôt que l'hôte eut reconnu les auteurs de la sérénade, il dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui étaient aux fenêtres de l'hôtellerie : C'est donc vous, monsieur Ragotin, qui venez chanter vêpres à ma porte ? Vous feriez bien

mieux de dormir et de laisser dormir mes hôtes. Ragotin lui répondit qu'il le prenait pour un autre, mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignait de vouloir nier. Cependant l'organiste, qui trouva ses orgues rompues et qui était fort colère, comme sont tous les animaux imberbes, dit à Ragotin, en jurant, qu'il les lui fallait payer. Ragotin lui répondit qu'il se moquait de cela. Ce n'est pourtant pas moquerie, repartit le châtré; je veux être payé. L'hôte et ses valets donnèrent leur voix pour lui, mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorants, que cela ne se pratiquait point en sérénade; et cela dit, s'en alla tout fier de sa galanterie. La musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré, qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule et suivi de l'enfant de chœur qui portait les deux tréteaux. L'hôtellerie fut refermée. Le Destin donna le bonsoir aux comédiennes et remit la fin de son histoire à la première occasion.

CHAPITRE XVI

L'OUVERTURE DU THÉATRE, ET AUTRES CHOSES QUI NE SONT PAS DE MOINDRE CONSÉQUENCE

Le lendemain, les comédiens s'assemblèrent dès le matin en une des chambres qu'ils occupaient dans l'hôtellerie, pour répéter la comédie qui se devait représenter après dîner. La Rancune, à qui Ragotin avait déjà fait confidence de la sérénade et qui avait fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons que le petit homme ne manquerait pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée, et ajouta que, toutes les fois qu'il en voudrait parler, il fallait en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même temps; et, après avoir salué

les comédiens en général, il voulut parler de sa sérénade à mademoiselle de l'Étoile, qui fut alors pour lui une étoile errante, car elle changea de place sans lui répondre autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'était couchée et comment elle avait passé la nuit. Il la quitta pour mademoiselle Angélique qui, au lieu de lui parler, ne fit qu'étudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne qui ne le regarda seulement pas. Tous les comédiens, l'un après l'autre, suivirent exactement l'ordre qu'avait donné la Rancune et ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin ou changèrent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin, pressé de sa vanité et ne pouvant laisser languir sa réputation davantage, il dit tout haut, parlant à tout le monde : Voulez-vous que je vous avoue une vérité ? Vous en userez comme il vous plaira, répondit quelqu'un. C'est moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une sérénade. On les donne donc en ce pays avec des orgues ? lui dit Le Destin; et à qui la donniez-vous ? N'est-ce point, continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble ? Il n'en faut pas douter, dit l'Olive, car ces animaux de nature mordante n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse à moins que d'être rivaux et même jaloux de M. Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole et dit qu'il ne doutait point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse et qu'il ne l'aimât à bonne intention puisqu'il y allait si ouvertement. Enfin, tous ceux qui étaient dans la chambre poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade, à la réserve de la Rancune qui lui fit grâce, ayant été honoré de l'honneur de sa confidence; et il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étaient dans la chambre si le poëte qui, en son espèce, était aussi sot et aussi vain que Ragotin et qui de toutes les choses tirait matière de contenter sa vanité, n'eût rompu les chiens, en disant, du ton d'un homme de condition, ou plutôt qui le fait à fausses enseignes : A propos de sérénade, il me souvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de suite

qui était composée de plus de cent sortes d'instruments. Elle courut par tout le Marais [65]; les plus galantes dames de la place Royale [66] l'adoptèrent; plusieurs galants s'en firent honneur, et elle donna même de la jalousie à un homme de condition, qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnaient, mais ils n'y trouvèrent pas leur compte; car ils étaient tous de mon pays, braves gens s'il en est au monde et dont la plus grande partie avaient été officiers dans un régiment que je mis sur pied quand les communes de nos quartiers se soulevèrent. La Rancune, qui avait contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le poëte qu'il persécutait continuellement. Il prit donc la parole, et dit au nourrisson des Muses : Votre sérénade, de la façon que vous nous la représentez, était plutôt un charivari dont un homme de condition fut importuné et envoya la canaille de sa maison pour le faire taire ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'est que votre femme est morte de vieillesse et six mois après votre hyménée pour vous parler en vos termes. Elle mourut pourtant du mal de mère, dit le poëte. Dites plutôt de grand'mère, d'aïeule ou de bisaïeule, répondit la Rancune. Dès le règne d'Henri quatrième, la mère [67] ne lui faisait plus de mal, ajouta-t-il; et pour vous montrer que j'en sais plus de nouvelles que vous-même, quoique vous nous la prôniez si souvent, je vous veux apprendre une chose d'elle qui n'est jamais venue à votre connaissance. Dans la cour de la reine Marguerite [68]... Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étaient dans la chambre, qui savaient bien qu'il avait des mémoires contre tout le genre humain. Le poëte, qui le redoutait extrêmement, l'interrompit en lui disant : Je gage cent pistoles que non. Ce défi de gager, fait si à propos, fit rire toute la compagnie et le fit sortir hors de la chambre. C'était toujours ainsi par des gageures de sommes considérables que le pauvre homme défendait ses hyperboles quotidiennes qui pouvaient bien monter chaque semaine à la

somme de mille ou douze cents impertinences sans y comprendre les menteries. La Rancune était le contrôleur général, tant de ses actions que de ses paroles; et l'ascendant qu'il avait sur lui était si grand que je l'ose comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine : cela s'entend prix pour prix et sans faire comparaison de deux comédiens de campagne à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son conte, et en ayant été interrompu par le poëte, comme je vous ai dit, chacun le pria instamment de l'achever, mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du poëte tout entière et que celle de sa femme y serait comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devait jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîner et on joua fort bien. Mademoiselle de l'Étoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle et l'une et l'autre s'acquitt[èrent] de [leur] personnage à la satisfaction de tout le monde.

Le Destin et ses camarades firent aussi des merveilles, et ceux de l'assistance qui avaient souvent ouï la comédie dans Paris, avouèrent que les comédiens du roi n'eussent pas mieux représenté. Ragotin ratifia en sa tête la donation qu'il avait faite de son corps et se son âme à mademoiselle de l'Étoile, passée par-devant la Rancune, qui lui promettait tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand sujet d'histoire tragique d'un méchant petit avocat. Je ne dirai point si les comédiens plurent autant aux dames du Mans que les comédiennes avaient fait aux hommes; quand j'en saurais quelque chose, je n'en dirais rien; mais, parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue, je finirai le présent chapitre, pour m'ôter tout sujet de tentation.

CHAPITRE XVII

LE MAUVAIS SUCCÈS QU'EUT LA CIVILITÉ DE RAGOTIN

Aussitôt que Destin eut quitté sa vieille broderie et repris son habit de tous les jours, la Rappinière le mena aux prisons de la ville à cause que l'homme qu'ils avaient pris le jour que le curé de Domfront fut enlevé, demandait à lui parler. Cependant les comédiennes s'en retournèrent en leur hôtellerie, avec un grand cortège de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de mademoiselle de la Caverne, dans le temps qu'elle sortait du jeu de paume où l'on avait joué, lui présenta la main pour la remener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service-là à sa chère l'Étoile. Il en fit autant à mademoiselle Angélique, tellement qu'il se trouva écuyer à droite et à gauche. Cette double civilité fut cause d'une incommodité triple; car la Caverne, qui avait le haut de la rue, comme de raison, était pressée par Ragotin, afin qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus, le petit homme, qui ne leur venait qu'à la ceinture, tirait si fort leurs mains en bas qu'elles avaient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodait encore davantage, c'est qu'il se retournait à tout moment pour regarder mademoiselle de l'Étoile, qu'il entendait parler derrière lui à deux godelureaux qui la remenaient malgré elle. Les pauvres comédiennes essayèrent souvent de se déprendre les mains; mais il tint toujours si ferme qu'elles eussent autant aimé avoir les osselets. Elles le prièrent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur répondait seulement : Serviteur! Serviteur! (c'était son compliment ordinaire), et leur serra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre où elles espérèrent d'être remises en liberté, mais Ragotin n'était pas homme à cela. En disant toujours serviteur, serviteur à tout ce qu'elles lui purent

dire, il essaya premièrement de monter de front avec les deux comédiennes; ce qui s'étant trouvé impossible parce que l'escalier était trop étroit, la Caverne se mit le dos contre la muraille et monta la première, tirant après soi Ragotin, qui tirait après soi Angélique, qui ne tirait rien et qui riait comme une folle. Pour nouvelle incommodité, à quatre ou cinq degrés de leur chambre, ils trouvèrent un valet de l'hôte, chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive, qui leur dit à grand'peine, tant il était accablé de son fardeau, qu'ils eussent à descendre parce qu'il ne pouvait remonter chargé comme il était. Ragotin voulut répliquer; le valet jura tout net qu'il laisserait tomber son sac sur eux. Ils défirent donc avec précipitation ce qu'ils avaient fait fort posément sans que Ragotin voulût encore quitter les mains des comédiennes. Le valet, chargé d'avoine, les pressait étrangement; ce qui fut cause que Ragotin fit un faux pas qui ne l'eût pas pourtant fait tomber, se tenant comme il faisait, aux mains des comédiennes; mais il s'attira sur le corps la Caverne, laquelle le soutenait davantage que sa fille, à cause de l'avantage du lieu. Elle tomba donc sur lui et lui marcha sur l'estomac et sur le ventre, se donnant de la tête contre celle de sa fille si rudement qu'elles en tombèrent et l'une et l'autre. Le valet, qui crut que tant de monde ne se relèverait pas sitôt et qui ne pouvait plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine, le déchargea enfin sur les degrés, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sac se délia ou se rompit par malheur. L'hôte y arriva, qui pensa enrager contre son valet, le valet enrageait contre les comédiennes, les comédiennes enrageaient contre Ragotin qui enrageait plus que pas un de ceux qui enragèrent, parce que mademoiselle de l'Étoile, qui arriva en même temps, fut encore témoin de cette disgrâce, presque aussi fâcheuse que celle du chapeau que l'on lui avait coupé avec des ciseaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne la mènerait jamais et montra à mademoiselle de l'Étoile ses mains

qui étaient toutes meurtries. L'Étoile lui dit que Dieu l'avait punie de lui avoir ravi monsieur Ragotin, qui l'avait retenue devant la comédie pour la remener, et ajouta qu'elle était bien aise de ce qui était arrivé au petit homme, puisqu'il lui avait manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela; car l'hôte parlait de lui faire payer le déchet de son avoine, ayant déjà, pour le même sujet, voulu battre son valet qui appela Ragotin avocat de causes perdues. Angélique lui fit la guerre à son tour et lui reprocha qu'elle avait été son pis-aller. Enfin la fortune fit bien voir jusque-là qu'elle ne prenait encore nulle part dans les promesses, que la Rancune avait faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine, à y comprendre même le Perche et Laval. L'avoine fut ramassée et les comédiennes montèrent dans leur chambre l'une après l'autre sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point et je n'ai pas bien su où il alla. L'heure du souper vint; on soupa dans l'hôtellerie. Chacun prit parti après le souper et Le Destin s'enferma avec les comédiennes pour continuer son histoire.

CHAPITRE XVIII

SUITE DE L'HISTOIRE DE DESTIN ET DE L'ÉTOILE

J'ai fait le précédent chapitre un peu court, peut-être que celui-ci sera plus long; je n'en suis pourtant pas bien assuré, nous allons voir. Le Destin se mit à sa place accoutumée et reprit son histoire en cette sorte : Je m'en vais vous achever le plus succinctement que je pourrai une vie qui ne vous a déjà ennuyés que trop longtemps. Verville m'étant venu voir, comme je vous ai dit, et n'ayant pu me persuader de retourner chez son père, il me quitta fort affligé de ma résolution, à ce qu'il me

parut, et s'en retourna chez lui où, quelque temps après, il se maria avec mademoiselle de Saldagne, et Saint-Far en fit autant avec mademoiselle de Léri. Elle était aussi spirituelle que Saint-Far l'était peu et j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux esprits si disproportionnés se seront accordés ensemble. Cependant je me guéris entièrement et le généreux M. de Saint-Sauveur, ayant approuvé la résolution que j'avais prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage, et Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval et de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie à dessein de repasser par Rome; et, après y avoir vu ma Léonore pour la dernière fois, de m'aller faire tuer en Candie pour n'être pas longtemps malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui était proche de la rivière. Étant arrivé de bonne heure et ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenaient aussi, dont l'une, qui paraissait être malade, s'appuyait sur l'autre ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles et me promenai quelque temps sur le pont, songeant à ma malheureuse fortune et plus souvent à mon amour. J'étais assez bien vêtu, comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi-haut : Pour moi, je croirais que ce fût lui s'il n'était point mort. Je ne sais pourquoi je tournai la tête, n'ayant pas sujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avait pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiselle de la Boissière, le visage fort pâle et défait, qui s'appuyait sur sa fille Léonore. J'allai droit à elles avec plus d'assurance que je n'eusse fait dans Rome, m'étant beaucoup formé le corps et l'esprit durant le temps que j'avais demeuré à Paris. Je les trouvai si surprises et si effrayées que je crois qu'elles se fussent mises en fuite si made-

moiselle de la Boissière eût pu courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvais avec les personnes du monde qui m'étaient les plus chères. Elles se rassurèrent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissière me dit que je ne devais point trouver étrange si elles me regardaient avec quelque sorte d'étonnement; que le seigneur Stéphano leur avait fait voir des lettres de l'un des gentilshommes que j'accompagnais dans Rome, par lesquelles on lui mandait que j'avais été tué durant la guerre de Parme, et ajouta qu'elle était ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avait si fort affligée ne se trouvait pas véritable. Je lui répondis que la mort n'était pas le plus grand malheur qui me pouvait arriver et que je m'en allais à Venise faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristèrent de ma résolution et la mère me fit alors des caresses extraordinaires dont je ne pouvais deviner la cause. Enfin, j'appris d'elle-même ce qui la rendait si civile. Je pouvais encore lui rendre service et l'état où elle se trouvait ne lui permettait pas de me mépriser et de me faire mauvais visage, comme elle avait fait dans Rome. Il leur était arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étaient fort beaux et en quantité, elles étaient parties de Rome avec une servante française qui les servait il y avait longtemps, et le seigneur Stéphano leur avait donné son valet, qui était Flamand comme lui, et qui voulait retourner en son pays. Ce valet et cette servante s'aimaient à dessein de se marier ensemble et leur amour n'était connu de personne. Mademoiselle de la Boissière, étant arrivée à Roanne, se mit sur la rivière. A Nevers, elle se trouva si mal qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie, elle fut assez difficile à servir et sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin, le valet et la servante ne se trouvèrent plus; et, ce qui fut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie et elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers pour attendre des

nouvelles de Paris d'où elle espérait recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissière m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les remenai en leur hôtellerie, qui était aussi la mienne et, après avoir été quelque temps avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi, je ne mangeai point et je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins. Je les allai voir aussitôt qu'elles m'eurent fait dire que j'y serais le bienvenu. Je trouvai la mère dans son lit et la fille me parut avec un visage aussi triste que je l'avais trouvée gaie un moment auparavant. Sa mère était encore plus triste qu'elle, et je le devins aussi. Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Enfin, mademoiselle de la Boissière me montra des lettres qu'elle avait reçues de Paris, qui [les] [69] rendaient, sa fille et elle, les personnes les plus affligées du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une si grande effusion de larmes, et sa fille, que je vis pleurer aussi fort que sa mère, me toucha tellement que je ne crus pas leur témoigner assez bien mon ressentiment, quoique je leur offrisse tout ce qui dépendait de moi d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. Je ne sais pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je, mais, s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites-moi donc, madame, ce qu'il faut que je fasse; j'ai de l'argent si vous en manquez; j'ai du courage si vous avez des ennemis, et je ne prétends, de tous les services que je vous offre, que la satisfaction de vous avoir servie. Mon visage et mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avais dans l'âme que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Boissière me lut une lettre par laquelle une femme de ses amies lui mandait qu'une personne qu'elle ne nommait point, et que je m'aperçus bien être le père de Léonore, avait eu commandement de se retirer de la cour et qu'il s'en était allé en Hollande. Ainsi la pauvre demoiselle se trouvait dans un pays inconnu, sans argent et sans

espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'en avais, qui pouvait monter à cinq cents écus, et lui dis que je la conduirais en Hollande et au bout du monde si elle y voulait aller. Enfin, je l'assurai qu'elle avait retrouvé en moi une personne qui la servirait comme un valet et de qui elle serait aimée et respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils, mais je n'étais plus cet homme odieux à qui l'on avait refusé la porte dans Rome et pour qui Léonore n'était pas visible, et mademoiselle de la Boissière n'était plus pour moi une mère sévère. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours que Léonore me serait fort obligée. Tout se passait au nom de Léonore et vous eussiez dit que sa mère n'était plus qu'une suivante qui parlait pour sa maîtresse : tant il est vrai que la plupart du monde ne considère les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées et me retirai en ma chambre le plus satisfait homme du monde.

Je passai la nuit fort agréablement, quoiqu'en veillant, ce qui me retint au lit assez tard, n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'était le jour de devant, et elle put bien remarquer que je ne m'étais pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mère qui était encore trop faible. Nous dînâmes ensemble et depuis ce temps-là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissière me témoignait beaucoup de reconnaissance des services que je lui rendais et me protestait souvent qu'elle n'en mourrait pas ingrate. Je vendis mon cheval et aussitôt que la malade fut assez forte, nous prîmes une cabane [70], et baissâmes jusqu'à Orléans. Durant le temps que nous fûmes sur l'eau, je jouis de la conversation de Léonore sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mère. Je trouvai des lumières, dans l'esprit de cette belle fille, aussi brillantes que celles de ses yeux; et le mien, dont peut-être elle avait pu douter à Rome, ne lui déplut pas alors. Que vous dirais-je davantage ? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimais; et

vous avez bien pu reconnaître, depuis le temps que vous nous voyez l'un et l'autre, que cet amour réciproque n'est point encore diminué. Quoi! interrompit Angélique, mademoiselle de l'Étoile est donc Léonore ? Et qui donc ? lui répondit Le Destin. Mademoiselle de l'Étoile prit la parole et dit que sa compagne avait raison de douter qu'elle fût cette Léonore dont Le Destin avait fait une beauté de roman. Ce n'est point par cette raison-là, repartit Angélique, mais c'est à cause que l'on a toujours de la peine à croire une chose que l'on a beaucoup désirée. Mademoiselle de la Caverne dit qu'elle n'en avait point douté et ne voulut pas que ce discours allât plus avant, afin que le Destin poursuivît son histoire qu'il reprit de cette sorte : Nous arrivâmes à Orléans, où notre entrée fut si plaisante que je vous en veux apprendre les particularités. Un tas de faquins, qui attendent sur le port ceux qui viennent par eau pour porter leurs hardes, se jetèrent à la foule dans notre cabane. Ils se présentèrent plus de trente à se charger de deux ou trois petits paquets que le moins fort d'entre eux eût pu porter sous ses bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour ne m'emporter point contre ces insolents. Huit d'entre eux saisirent une petite cassette qui ne pesait pas vingt livres et, ayant fait semblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre, enfin ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui était sur le port se mit à rire et nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étais pourtant tout rouge de honte d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil, car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvait porter, en occupa une vingtaine et mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes dans la ville dans l'ordre que je vais vous dire. Huit grands pendards ivres, ou qui le devaient être, portaient au milieu d'eux une petite cassette, comme je vous ai déjà dit. Mes pistolets suivaient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissière, qui enrageait aussi

bien que moi, allait immédiatement après : elle était assise dans une grande chaise de paille soutenue sur deux grands bâtons de batelier et portée par quatre hommes qui se relayaient les uns les autres et qui lui disaient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivait, qui était composé d'une petite valise et d'un paquet couvert de toile, que sept ou huit de ces coquins se jetaient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot cassé. Je conduisais la queue du triomphe, tenant Léonore par la main, qui riait si fort qu'il fallait malgré moi que je prisse plaisir à cette friponnerie. Durant notre marche, les passants s'arrêtaient dans les rues pour nous considérer et le bruit que l'on y faisait à cause de nous attirait tout le monde aux fenêtres. Enfin nous arrivâmes au faubourg qui est du côté de Paris, suivis de force canaille et nous logeâmes à l'enseigne des Empereurs. Je fis entrer mes dames dans une salle basse et menaçai ensuite ces coquins si sérieusement qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai, l'hôte et l'hôtesse les ayant querellés. Mademoiselle de la Boissière, que la joie de n'être plus sans argent avait guérie plutôt qu'autre chose, se trouva assez forte pour aller en carrosse. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partait le lendemain et en deux jours nous arrivâmes heureusement à Paris. En descendant à la maison des coches, je fis connaissance avec la Rancune, qui était venu d'Orléans aussi bien que nous, dans un coche qui accompagna notre carrosse. Il ouït que je demandais où était l'hôtellerie des coches de Calais; il me dit qu'il y allait à l'heure même et que, si nous n'avions point de logis arrêté, qu'il nous mènerait loger, si nous voulions, chez une femme de sa connaissance, qui logeait en chambre garnie où nous serions fort commodément. Nous le crûmes et nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme était veuve d'un homme qui avait été toute sa vie tantôt portier et tantôt décorateur d'une troupe de comédiens et même avait tâché autrefois de réciter et n'y avait pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les comédiens, il s'était

mêlé de loger en chambre garnie et de prendre des pensionnaires, et par là s'était mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avait eues du père de Léonore et en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligèrent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque temps notre voyage de Hollande où elle avait résolu que je la conduirais; et la Rancune, qui allait y joindre une troupe de comédiens, voulut bien nous attendre après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière était souvent visitée par une de ses amies, qui avait servi en même temps qu'elle la femme de l'ambassadeur de Rome en qualité de femme de chambre et qui avait même été sa confidente pendant le temps qu'elle fut aimée du père de Léonore. C'était d'elle qu'elle avait appris l'éloignement de son prétendu mari et nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le temps que nous fûmes à Paris. Je ne sortais que le moins souvent que je pouvais de peur d'être vu de quelqu'un de ma connaissance; et je n'avais pas grand'peine à garder le logis, puisque j'étais avec Léonore et que, par les soins que je rendais à sa mère, je me mettais toujours de mieux en mieux en son esprit. A la persuasion de cette femme dont je vous viens de parler, nous allâmes un jour nous promener à Saint-Cloud pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie et la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins [71]; et après avoir fait collation, la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau, tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable qui me retint plus longtemps que je ne pensais. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus et m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la rivière, qui remenait mes gens à Paris sans moi et sans me laisser même un petit laquais qui portait mon épée et mon manteau.

Comme j'étais sur le bord de l'eau, bien en peine de savoir pourquoi on ne m'avait pas attendu, j'ouïs une grande rumeur dans une cabane et, m'en étant approché, je vis deux ou trois gentilshommes, ou qui avaient la mine de l'être, qui voulaient battre un batelier parce qu'il refusait d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hasard dans cette cabane dans le temps qu'elle quittait le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais, si j'avais été en peine de ce que ma compagnie m'avait laissé à Saint-Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisait cette violence était le même Saldagne à qui j'avais tant de sujet de vouloir du mal. Dans le moment que je le reconnus, il passa du bout du bateau où il était à celui où j'étais. Fort empêché de ma contenance, je lui cachai mon visage le mieux que je pus, mais, me trouvant si près de lui qu'il était impossible qu'il ne me reconnût et me trouvant sans épée, je pris la résolution la plus désespérée du monde, dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnaissait et me jetai dans la rivière avec lui. Il ne put se prendre à moi, soit que ses gants l'en empêchassent ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut plus près de se noyer que lui. La plupart des bateaux allèrent à son secours, chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident; et Saldagne seul sachant de quelle façon la chose était arrivée, et n'étant pas en état de s'en plaindre sitôt ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine, n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêcha point de nager et, l'affaire valant bien la peine d'aller vite, je fus fort éloigné de Saint-Cloud devant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le sauver, je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étais hasardé pour le perdre, car je ne vois pas pourquoi il en aurait fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris où je n'entrai que de nuit, sans avoir eu besoin de me faire sécher, le soleil et l'exercice

violent que j'avais fait en courant n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin je me revis avec ma chère Léonore que je trouvai véritablement affligée. La Rancune et notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir, aussi bien que mademoiselle de la Boissière qui, pour mieux faire croire que j'étais son fils à la Rancune et à notre hôtesse, avait bien fait de la mère affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avait pas attendu et m'avoua que la peur qu'elle avait eue de Saldagne l'avait empêchée de songer en moi, outre qu'à la réserve de la Rancune, le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarrasser si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie ou du cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avait suivis jusqu'au bateau; qu'il avait prié fort incivilement Léonore de se démasquer et que sa mère l'ayant reconnu pour le même homme qui avait attenté la même chose dans Rome, elle avait regagné son bateau fort effrayée et l'avait fait avancer dans la rivière sans m'attendre. Saldagne cependant avait été joint par deux hommes de même trempe; et, après avoir quelque temps tenu conseil sur le bord de l'eau, il était entré avec eux dans le bateau où je le trouvai menaçant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avais fait. Mademoiselle de la Boissière devint malade quelque temps après, la mélancolie y contribuant beaucoup; et cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fûmes avertis qu'un prélat italien, qui revenait d'Espagne, passait en Flandres par Péronne. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire comprendre, dans son passe-port, en qualité de comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce prélat italien, qui était logé dans la rue de Seine, nous soupâmes par complaisance dans le faubourg Saint-Germain avec des comédiens de la connaissance de la Rancune. Comme nous passions, lui et moi, sur le Pont-Neuf, bien avant dans la nuit, nous fûmes attaqués par cinq ou six tire-laine [72]. Je me

défendis le mieux que je pus et, pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvait faire et me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fusse saisi par ces voleurs, mon épée m'étant malheureusement tombée. La Rancune, qui se démêla vaillamment d'entre eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout, à la réserve de mon habit; et, ce qui me pensa désespérer, ils me prirent une boîte de portrait dans laquelle celui du père de Léonore était en émail et dont mademoiselle de la Boissière m'avait prié de vendre les diamants. Je retrouvai la Rancune chez un chirurgien au bout du Pont-Neuf. Il était blessé au bras et au visage et moi je l'étais fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissière s'affligea fort de la perte de son portrait; mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin nous partîmes de Paris pour Péronne; de Péronne nous allâmes à Bruxelles et de Bruxelles à la Haye. Le père de Léonore en était parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre où il était allé servir le roi contre les parlementaires. La mère de Léonore en fut si affligée qu'elle en tomba malade et en mourut. Elle me vit en mourant aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille et me fit promettre que je ne l'abandonnerais point et que je ferais ce que je pourrais pour trouver son père et la lui remettre entre les mains. A quelque temps de là je fus volé par un Français de tout ce qui me restait d'argent; et la nécessité où je me trouvai avec Léonore fut telle que nous prîmes parti dans votre troupe qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous savez le reste de mes aventures. Elles ont été depuis ce temps-là communes avec les vôtres jusques à Tours où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne; et, si je ne me trompe, je ne serai pas longtemps en ce pays sans le trouver, ce que je crains moins pour moi que pour Léonore qui serait abandonnée d'un serviteur fidèle si elle me perdait ou si quelque malheur me séparait d'avec elle. Le Destin finit ainsi son histoire; et, après avoir consolé

quelque temps mademoiselle de l'Étoile que le souvenir de ses malheurs faisait alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse, il prit congé des comédiennes et s'alla coucher.

CHAPITRE XIX

QUELQUES RÉFLEXIONS QUI NE SONT PAS HORS DE PROPOS. NOUVELLE DISGRÂCE DE RAGOTIN ET AUTRES CHOSES QUE VOUS LIREZ, S'IL VOUS PLAÎT.

L'amour, qui fait tout entreprendre aux jeunes et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troie et de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit; il inspira cent mille désirs déréglés à la Rappinière, qui en était fort susceptible, et rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur, ajoutant à sa vanité, bravoure et poésie, une quatrième folie, ou plutôt lui faisant faire une double infidélité; car il avait parlé d'amour longtemps auparavant à l'Étoile et à Angélique qui lui avaient conseillé l'une et l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha aussi de l'insensibilité et de la misanthropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'opératrice ; et ainsi le poëte Roquebrune, pour ses péchés et pour l'expiation des livres réprouvés qu'il avait mis en lumière, eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette opératrice avait nom dona Inézilla del Prado, native de Malaga, et son mari, ou soi-disant tel, le seigneur Ferdinando Ferdinandi [73], gentilhomme vénitien, natif de

Caen en Normandie. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal, aussi dangereusement pour le moins que ceux dont je viens de vous révéler le secret; mais nous vous les ferons connaître en temps et lieu. La Rappinière était devenu amoureux de mademoiselle de l'Étoile, en lui voyant représenter *Chimène* [74] et avait fait dessein en même temps de découvrir son mal à la Rancune qu'il jugeait capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune [75] s'était imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage. Pour la Rancune, je ne sais pas bien par quels charmes cette étrangère put rendre capable d'aimer un homme qui haïssait tout le monde. Ce vieil comédien, devenu âme damnée devant le temps, je veux dire amoureux devant sa mort, était encore au lit quand Ragotin, pressé de son amour comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire et d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passerait pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappinière entra en même temps dans la chambre de la Rancune qui achevait de s'habiller et, l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité et lui dit que, s'il le pouvait mettre aux bonnes grâces de mademoiselle de l'Étoile, il n'y avait rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui, jusqu'à une charge d'archer et une sienne nièce en mariage, qui serait son héritière parce qu'il n'avait point d'enfants. Le fourbe la Rancune lui promit encore plus qu'il n'avait fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances. Roquebrune vint aussi consulter l'oracle. Il était le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne et il s'était imaginé que l'on croyait tout ce qu'il disait de sa bonne maison, richesse, poésie et valeur, si bien qu'il ne s'offensait point des persécutions et des rompements de visière que lui faisait continuellement la Rancune. Il croyait que ce qu'il en faisait n'était que pour allonger la conversation, outre qu'il entendait la raillerie mieux

qu'homme au monde et la souffrait en philosophe chrétien, quand même elle allait au solide. Il se croyait donc admiré de tous les comédiens, voire de la Rancune qui avait assez d'expérience pour n'admirer guère de choses et qui, bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâchelaurier, s'était instruit amplement de ce qu'il était pour savoir si les évêques et grands seigneurs de son pays, qu'il alléguait à tous moments comme ses parents, étaient véritablement des branches d'un arbre généalogique que ce fou d'alliances et d'armoiries, aussi bien que de beaucoup d'autres choses, avait fait faire en vieil parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela le dût embarrasser moins qu'un autre, ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes et de faire secret de tout et fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier et n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il était bien en peine de savoir si la femme de l'opérateur avait beaucoup de l'esprit, parce qu'il avait aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Espagnoles, et si elle valait la peine qu'il s'y amusât; qu'il ne serait pas plus pauvre quand il lui aurait fait un présent des cent pistoles qu'il offrait de gager à toutes rencontres, ce qui lui arrivait aussi souvent que de parler de sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connaissait pas assez la dona Inézilla pour lui répondre de son esprit; qu'il s'était trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du royaume où il vendait le mithridate [76]; et que, pour s'informer de ce qu'il désirait savoir, il n'y avait qu'à faire conversation avec elle puisqu'elle parlait français passablement. Roquebrune lui voulut confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race. Mais la Rancune lui dit que cela était meilleur à faire un chevalier de Malte qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en sa main et dit à la Rancune : Vous savez bien quel homme je suis. Oui, oui, lui répondit la Rancune, je sais bien quel homme vous êtes et quel

homme vous serez toute votre vie. Le poëte s'en retourna comme il était venu et la Rancune, son rival et son confident tout ensemble, se rapprocha de la Rappinière et de Ragotin, qui étaient rivaux aussi sans le savoir. Pour le vieil la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi et que naturellement il haïssait tout le monde, il avait de plus toujours eu grande aversion pour le poëte qui, sans doute, ne la fit point cesser par cette confidence. La Rancune fit donc dessein, à l'heure même, de lui faire tous les plus méchants tours qu'il pourrait, à quoi son esprit de singe était fort propre. Pour ne perdre point de temps, il commença, dès le jour même, par une insigne méchanceté, à lui emprunter de l'argent dont il se fit habiller depuis les pieds jusqu'à la tête et se donna du linge. Il avait été malpropre toute sa vie, mais l'amour, qui fait de plus grands miracles, le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenait à un vieil comédien de campagne et commença de se teindre et raser le poil si souvent et avec tant de soin que ses camarades s'en aperçurent. Ce jour-là les comédiens avaient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisait un grand festin et donnait le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes dont il était tuteur. L'assemblée se faisait dans une maison des plus belles du pays, qu'il avait quelque part à une lieue de la ville, je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étaient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en alla en deux carrosses et partit du Mans sur les [dix] heures du matin pour arriver à l'heure du dîner où ils devaient jouer la comédie. L'Espagnole dona Inézilla fut de la partie, aux prières des comédiennes et de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carrosse en une hôtellerie qui était au bout du faubourg et attacha un beau cheval, qu'il avait emprunté, aux grilles d'une salle basse qui répondait sur la rue. A

peine se mettait-il à table pour dîner qu'on l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour, une grande épée à son côté et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande munition d'armes offensives, et la Rancune même, son cher confident, ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval, les carrosses se trouvèrent si près de lui qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit Saint-George. Comme il n'était pas fort bon écuyer et qu'il ne s'était pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grâce, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier et porta la jambe droite de l'autre côté de la selle, mais les sangles, qui étaient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme, car la selle tourna sur le cheval quand il pensa monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là, mais la maudite carabine, qu'il portait en bandoulière et qui lui pendait au col comme un collier, s'était mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en aperçût, tellement qu'il s'en fallait beaucoup que son cul ne touchât au siège de la selle, qui n'était pas fort rase, et que la carabine traversait depuis le pommeau jusqu'à la croupière. Ainsi il ne se trouva pas à son aise et ne put pas seulement toucher les étriers du bout des pieds. Là-dessus les éperons qui armaient ses jambes courtes se firent sentir au cheval en un endroit où jamais éperon n'avait touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes, le cheval leva le derrière et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesants, se trouva sur le col du cheval et s'y froissa le nez, le cheval ayant levé la tête pour une furieuse saccade que l'imprudent lui donna, mais, pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta, ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle et le mit sur la croupe,

toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'était pas accoutumé d'y porter quelque chose, fit une croupade [77] qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes et le cheval releva le cul encore plus fort, et alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses, où nous le laisserons comme sur un pivot pour nous reposer un peu; car, sur mon honneur, cette description m'a plus coûté que tout le reste du livre et encore n'en suis-je pas trop bien satisfait.

CHAPITRE XX

LE PLUS COURT DU PRÉSENT LIVRE. SUITE DU TRÉBUCHEMENT DE RAGOTIN ET QUELQUE CHOSE DE SEMBLABLE QUI ARRIVA A ROQUEBRUNE.

Nous avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle, fort empêché de sa contenance et fort en peine de ce qui arriverait de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuse mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son père que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne; et, s'il ne lui en coûta pas la vie comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune sur les caprices de laquelle j'aurais un beau champ pour m'étendre si je n'étais obligé en conscience de le tirer vitement du péril où il se trouve; car nous en aurons beaucoup à faire tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Ragotin ne se sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps qui étaient les plus charnues et sur lesquelles il avait accoutumé de s'asseoir, comme font tous les autres animaux raisonnables; je veux dire qu'aussitôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose, il quitta la bride en homme de jugement et se prit aux crins du

cheval qui se mit aussitôt à courre. Là-dessus la carabine tira. Ragotin crut en avoir au travers du corps; son cheval crut la même chose et broncha si rudement que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servait de siège, tellement qu'il pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle et l'autre pied et le reste du corps attendant le décrochement de ce pied accroché pour donner en terre, de compagnie avec la carabine, l'épée, et le baudrier, et la bandoulière. Enfin le pied se décrocha, ses mains lâchèrent le crin et il fallut tomber; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avait monté. Tout cela se passa à la vue des carrosses qui s'étaient arrêtés pour le secourir ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval, qui ne branla pas depuis sa chute et, pour le consoler, on le reçut dans l'un des carrosses en la place du poëte, qui fut bien aise d'être à cheval pour galantiser à la portière où était Inézilla. Ragotin lui résigna l'épée et l'arme à feu qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il allongea les étriers, ajusta la bride et se prit sans doute mieux que Ragotin à monter sur sa bête. Mais il y avait quelque sort jeté sur ce malencontreux animal : la selle mal sanglée tourna comme à Ragotin et ce qui attachait ses chausses s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque temps un pied dans l'étrier, l'autre servant de cinquième jambe au cheval, et les parties de derrière du citoyen de Parnasse fort exposées aux yeux des assistants, ses chausses lui étant tombées sur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avait fait rire personne, à cause de la peur qu'on avait eue qu'il ne se blessât; mais celui de Roquebrune fut accompagné de grands éclats de risée que l'on fit dans les carrosses. Les cochers en arrêtèrent leurs chevaux pour rire leur soûl et tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune, au bruit de laquelle il se sauva dans une maison, laissant le cheval sur sa bonne foi, mais il en usa mal, car il s'en retourna vers la ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, se fit descendre de carrosse et alla après; et le poëte, qui avait recouvert ses posté-

rieures, rentra dans un des carrosses, fort embarrassé et embarrassant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin qui eut encore cette troisième disgrâce, devant sa maîtresse, par où nous finirons le vingtième chapitre.

CHAPITRE XXI

QUI PEUT-ÊTRE NE SERA PAS TROUVÉ FORT DIVERTISSANT

Les comédiens furent fort bien reçus du maître de la maison qui était honnête homme et des plus considérés du pays. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes et pour se préparer en liberté à la comédie, qui fut remise à la nuit. On les fit aussi dîner en particulier et, après dîner, ceux qui voulurent se promener eurent à choisir d'un grand bois et d'un beau jardin. Un jeune conseiller du parlement de Rennes [78], proche parent du maître de la maison, accosta nos comédiens et s'arrêta à faire conversation avec eux, ayant reconnu que Le Destin avait de l'esprit et que les comédiennes, outre qu'elles étaient fort belles, étaient capables de dire autre chose que des vers appris par cœur. On parla des choses dont l'on parle d'ordinaire avec des comédiens, de pièces de théâtre et de ceux qui les font. Ce jeune conseiller dit entre autres choses que les sujets connus, dont on pouvait faire des pièces régulières, avaient tous été mis en œuvre; que l'histoire était épuisée et que l'on serait réduit à la fin à se dispenser de la règle des vingt-quatre heures; que le peuple et la plus grande partie du monde ne savaient point à quoi étaient bonnes les règles sévères du théâtre; que l'on prenait plus de plaisir à voir représenter les choses qu'à ouïr des récits; et cela étant, que l'on pourrait faire des pièces qui seraient fort bien reçues sans tomber dans les extravagances des Espagnols et sans se géhenner par la rigueur des règles d'Aristote.

De la comédie on vint à parler des romans. Le conseiller dit qu'il n'y avait rien de plus divertissant que quelques romans modernes; que les Français seuls en savaient faire de bons, et que les Espagnols avaient le secret de faire de petites histoires, qu'ils appellent Nouvelles, qui sont bien plus à notre usage et plus selon la portée de l'humanité que ces héros imaginaires de l'antiquité qui sont quelquefois incommodes à force d'être trop honnêtes gens; enfin, que les exemples imitables étaient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avait presque peine à concevoir. Et il conclut que, si l'on faisait des nouvelles en français, aussi bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auraient cours autant que les romans héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit fort absolument qu'il n'y avait point de plaisir à lire des romans s'ils n'étaient composés d'aventures de princes, et encore de grands princes, et que par cette raison-là l'*Astrée* ne lui avait plu qu'en quelques endroits. Et dans quelles histoires trouverait-on assez de rois et d'empereurs pour vous faire des romans nouveaux ? lui repartit le conseiller. Il en faudrait faire, dit Roquebrune, comme dans les romans tout à fait fabuleux et qui n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je vois bien, repartit le conseiller, que le livre de don Quichotte n'est pas trop bien avec vous. C'est le plus sot livre que j'aie jamais vu, reprit Roquebrune, quoiqu'il plaise à quantité de gens d'esprit. Prenez garde, dit Le Destin, qu'il ne vous déplaise par votre faute plutôt que par la sienne. Roquebrune n'eût pas manqué de repartie s'il eût ouï ce qu'avait dit Le Destin; mais il était occupé à conter ses prouesses à quelques dames qui s'étaient approchées des comédiennes, auxquelles il ne promettait pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effacerait les *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Polexandre* et *Cyrus* [79], quoique ce dernier ait le surnom de *grand*, aussi bien que le fils de Pépin. Cependant le conseiller disait à Destin et aux comédiennes, qu'il avait essayé

de faire des nouvelles à l'imitation des Espagnols, et qu'il leur en voulait communiquer quelques-unes. Inézilla prit la parole et dit en français, qui tenait plus du gascon que de l'espagnol, que son premier mari avait eu la réputation de bien écrire dans la cour d'Espagne; qu'il avait composé quantité de nouvelles qui y avaient été bien reçues et qu'elle en avait encore d'écrites à la main qui réussiraient en français si elles étaient bien traduites. Le conseiller était fort curieux de cette sorte de livre. Il témoigna à l'Espagnole qu'elle lui ferait un extrême plaisir de lui en donner la lecture, ce qu'elle lui accorda fort civilement. Et même, ajouta-t-elle : Je pense en savoir autant que personne du monde et, comme quelques femmes de notre nation se mêlent d'en faire et des vers aussi, j'ai voulu l'essayer comme les autres et je vous en puis montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit témérairement, selon sa coutume, à les mettre en français. Inézilla, qui était peut-être la plus déliée Espagnole qui ait jamais passé les Pyrénées pour venir en France, lui répondit que ce n'était pas assez de bien savoir le français, qu'il fallait savoir également l'espagnol et qu'elle ne ferait point difficulté de lui donner ses nouvelles à traduire quand elle saurait assez de français pour juger s'il en était capable. La Rancune, qui n'avait point encore parlé, dit qu'il n'en fallait point douter puisqu'il avait été correcteur d'imprimerie. Il n'eut pas plutôt lâché la parole qu'il se ressouvint que Roquebrune lui avait prêté de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume, le voyant déjà tout défait de ce qu'il avait dit et avouant avec grande confusion qu'il avait véritablement corrigé quelque temps chez les imprimeurs, mais que ce n'avait été que ses propres ouvrages. Mademoiselle de l'Étoile dit alors à la dona Inézilla que, puisqu'elle savait tant d'historiettes, qu'elle l'importunerait souvent de lui en conter. L'Espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot; tous ceux de la compagnie se mirent alentour d'elle; et alors elle commença une histoire, non pas du tout dans les termes

que vous l'allez lire dans le suivant chapitre, mais pourtant assez intelligiblement pour faire voir qu'elle avait bien de l'esprit en espagnol puisqu'elle en faisait beaucoup paraître en une langue dont elle ne savait pas les beautés.

CHAPITRE XXII

A TROMPEUR, TROMPEUR ET DEMI [80]

Une jeune dame de Tolède, nommée Victoria, de l'ancienne maison de Portocarrero, s'était retirée en une maison qu'elle avait sur les bords du Tage, à demi-lieue de Tolède, en l'absence de son frère, qui était capitaine de cavalerie dans les Pays-Bas. Elle était demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, d'un vieil gentilhomme qui s'était enrichi aux Indes et qui, s'étant perdu en mer six mois après son mariage, avait laissé beaucoup de biens à sa femme. Cette belle veuve, depuis la mort de son mari, s'était retirée auprès de son frère, et y avait vécu d'une façon si approuvée de tout le monde qu'à l'âge de vingt ans les mères la proposaient à leurs filles comme un exemple, les maris à leurs femmes et les galants à leurs désirs, comme une conquête digne de leur mérite; mais si sa vie retirée avait refroidi l'amour de plusieurs, elle avait d'un autre côté augmenté l'estime que tout le monde avait pour elle. Elle goûtait en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs, quand un matin ses bergers lui amenèrent deux hommes qu'ils avaient trouvés dépouillés de tous leurs habits et attachés à des arbres où ils avaient passé la nuit. On leur avait donné à chacun une méchante cape de berger pour se couvrir et ce fut dans ce bel équipage-là qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha point la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête homme et lui dit qu'il était

un gentilhomme de Cordoue appelé dom Lopès de Gongora; qu'il venait de Séville et qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance et s'étant amusé à jouer à une demi-journée de Tolède, où il avait dîné le jour auparavant, que la nuit l'avait surpris; qu'il s'était endormi et son valet aussi en attendant un muletier qui était demeuré derrière; et que des voleurs, l'ayant trouvé comme il dormait, l'avaient lié à un arbre, et son valet aussi, après les avoir dépouillés jusqu'à la chemise. Victoria ne douta point de la vérité de ses paroles; sa bonne mine parlait en sa faveur, et il y avait toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement que, parmi les hardes que son frère lui avait laissées en garde, il y avait quelques habits; car les Espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais quand ils en prennent de neufs. On choisit le plus beau et le mieux fait à la taille du maître; et le valet fut aussi revêtu de ce que l'on put trouver sur-le-champ de plus propre pour lui. L'heure du dîner étant venue, cet étranger, que Victoria fit manger à sa table, parut à ses yeux si bien fait et l'entretint avec tant d'esprit qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendait ne pouvait jamais être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour et se plurent tellement l'un à l'autre que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avaient accoutumé. L'étranger voulut envoyer son valet à Madrid querir de l'argent, et faire faire des habits, ou, du moins, il en fit semblant. La belle veuve ne le voulut pas permettre et lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même et elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux jeunes personnes, quantité de serments d'un côté, trop de franchise et de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte et la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil écuyer et d'une suivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable et mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle

dame de Tolède. Huit jours durant ce ne fut que feu et flammes entre les jeunes amants. Il fallut se séparer; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laissait perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle, lui protestant que le gain qu'il avait fait de son cœur lui faisait négliger celui d'un procès qu'il avait à Madrid et même ses prétentions de la cour, elle fut la première à hâter son départ, ne l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui à son avancement. Elle fit faire des habits à Tolède pour lui et pour son valet et lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid, monté sur une bonne mule et son valet sur une autre, la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit et lui, s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaisant avec la plus grande hypocrisie du monde. Le jour même qu'il partit, une servante, faisant la chambre où il avait couché, trouva une boîte de portraits enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse, qui vit dans la boîte un visage parfaitement beau et fort jeune et lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui voulaient dire la même chose :

« Monsieur mon cousin,

« Je vous envoie le portrait de la belle Elvire de Silva. « Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus « belle que le peintre ne l'a su faire. Dom Pédro de Silva, « son père, vous attend avec impatience. Les articles de « votre mariage sont tels que vous les avez souhaités « et ils vous sont fort avantageux, à ce qu'il me semble. « Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre « voyage.

« Dom Antoine de Ribéra.

« De Madrid, ce, etc... »

La lettre s'adressait à Fernand de Ribéra, à Séville. Représentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria

à la lecture d'une telle lettre qui, selon toutes les apparences du monde, ne pouvait être écrite à un autre qu'à son Lopès de Gongora. Elle voyait, mais trop tard, que cet étranger qu'elle avait si fort obligé, et si vite, lui avait déguisé son nom et, par ce déguisement-là, elle devait être tout assurée de son infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devait pas moins mettre en peine, et ce mariage, dont les articles étaient déjà passés, achevait de la désespérer. Jamais personne ne s'affligea tant; ses soupirs la pensèrent suffoquer et elle pleura jusqu'à s'en faire mal à la tête. Misérable que je suis! disait-elle quelquefois en elle-même et quelquefois aussi devant son vieil écuyer et sa suivante qui avaient été témoins de son mariage, ai-je été si longtemps sage pour faire une faute irréparable et devais-je refuser tant de personnes de condition de ma connaissance, qui se fussent estimées heureuses de me posséder, pour me donner à un inconnu qui se moque peut-être de moi après m'avoir rendue malheureuse pour toute ma vie ? Que dira-t-on dans Tolède et que dira-t-on dans toute l'Espagne ? Un jeune homme lâche et trompeur sera-t-il discret ? Devais-je lui témoigner que je l'aimais devant que de savoir si j'en étais aimée ? M'aurait-il caché son nom s'il avait été sincère et dois-je espérer, après cela, qu'il cache les avantages qu'il a sur moi ? Que ne fera point mon frère contre moi, après ce que j'ai fait moi-même, et de quoi lui sert l'honneur qu'il acquiert en Flandre tandis que je le déshonore en Espagne ? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre puisque nous avons tout oublié; mais, devant que d'en venir à la vengeance et aux derniers remèdes, il faut essayer de gagner par adresse ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à temps de se perdre quand il n'y aura plus rien à espérer. Victoria avait l'esprit bien fort, d'être capable de prendre sitôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieil écuyer et sa suivante la voulurent conseiller; elle leur dit qu'elle savait bien tout ce qu'on lui pouvait dire, mais qu'il n'était plus question que

d'agir. Dès le jour même un chariot et une charrette furent chargés de meubles et de tapisseries, et Victoria, faisant courir le bruit parmi ses domestiques qu'il fallait qu'elle allât à la cour pour les affaires pressantes de son frère, elle monta en carrosse avec son écuyer et sa suivante, prit le chemin de Madrid et se fit suivre par son bagage. Aussitôt qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de dom Pédro de Silva; et, l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieil écuyer avait nom Rodrigue Santillane; il avait été nourri jeune par le père de Victoria et il aimait sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant forces habitudes dans Madrid, où il avait passé sa jeunesse, il sut en peu de temps que la fille de dom Pédro de Silva se mariait à un gentilhomme de Séville qu'on appelait Fernand de Ribéra; qu'un de ses cousins de même nom que lui avait fait ce mariage et que dom Pédro songeait déjà aux personnes qu'il mettrait auprès de sa fille. Dès le lendemain, Rodrigue Santillane, honnêtement vêtu, Victoria, habillée en veuve de médiocre condition, et Béatrix, sa suivante, faisant le personnage de sa belle-mère, femme de Rodrigue, allèrent chez dom Pédro et demandèrent à lui parler. Dom Pédro les reçut fort civilement et Rodrigue lui dit, avec beaucoup d'assurance, qu'il était un pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède; qu'il avait eu une fille unique de sa première femme, qui était Victoria, dont le mari était mort depuis peu à Séville où il demeurait; et que, voyant sa fille veuve avec peu de bien, il l'avait amenée à la cour pour lui chercher condition; qu'ayant ouï parler de lui et de sa fille qu'il était près de marier, il avait cru lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve très propre à servir de duègna à la nouvelle mariée et ajouta que le mérite de sa fille le rendait hardi à la lui offrir et qu'il en serait pour le moins aussi satisfait qu'il l'avait pu être de sa bonne mine. Devant que d'aller plus avant, il faut que j'apprenne, à ceux qui ne le savent pas, que les dames en Espagne ont des duègnes auprès d'elles; et ces duègnas sont à peu près la même

chose que les gouvernantes ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes de grande condition. Il faut que je dise encore que ces duègnas ou duègnes sont animaux rigides et fâcheux, aussi redoutés pour le moins que des belles-mères. Rodrigue joua si bien son personnage et Victoria, belle comme elle était, parut, en son habit simple, si agréable et de si bon augure aux yeux de dom Pédro de Silva qu'il la retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue et à sa femme place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa et lui dit qu'il avait quelques raisons pour ne recevoir pas l'honneur qu'il lui voulait faire, mais que, logeant dans le même quartier, il serait prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il le voudrait employer. Voilà donc Victoria dans la maison de dom Pédro, fort aimée de lui et de sa fille Elvire, et fort enviée de tous les valets. Dom Antoine de Ribéra, qui avait fait le mariage de son infidèle cousin avec la fille de dom Pédro de Silva, lui venait souvent dire que son cousin était en chemin et qu'il lui avait écrit en partant de Séville et cependant ce cousin ne venait point; cela le mettait bien en peine. Dom Pédro et sa fille ne savaient qu'en penser et Victoria y prenait encore plus de part. Dom Fernand n'avait garde de venir si vite. Le jour même qu'il partit de chez Victoria, Dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à Illescas, un chien, qui sortit d'une maison à l'improviste, fit peur à son mulet, qui lui froissa une jambe contre une muraille et le jeta par terre. Dom Fernand se démit une cuisse et se trouva si mal de sa chute qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des médecins et chirurgiens du pays, qui n'étaient pas des meilleurs; et son mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit savoir à son cousin son infortune et le pria de lui envoyer un brancard. A cette nouvelle on s'affligea de sa chute et on se réjouit de ce que l'on savait enfin ce qu'il était devenu. Victoria, qui l'aimait encore, en fut fort inquiétée. Dom Antoine envoya querir dom Fernand; il fut amené à Madrid où, tandis que l'on fit des habits pour lui et pour

son train, qui fut fort magnifique (car il était aimé de sa maison et fort riche), les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Illescas, le guérirent parfaitement. Dom Pédro de Silva et sa fille Elvire furent avertis du jour que dom Antoine de Ribéra leur devait amener son cousin dom Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas et que Victoria ne fut pas sans émotion. Elle vit entrer son infidèle, paré comme un nouveau marié et, s'il lui avait plu mal vêtu et mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de noces. Dom Pédro n'en fut pas moins satisfait et sa fille eût été bien difficile si elle y eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regardèrent le serviteur de leur jeune maîtresse de toute la grandeur de leurs yeux et tout le monde de la maison en eut le cœur épanoui, à la réserve de Victoria qui sans doute l'eût bien serré. Dom Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire et avoua à son cousin qu'elle était encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers compliments en homme d'esprit et, parlant à elle et à son père, s'abstint le plus qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement, à un beau-père et à une maîtresse, un homme qui demande à se marier. Dom Pédro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux cousins et avec un homme d'affaires pour ajouter quelque chose qui manquait aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre, environnée de toutes ses femmes qui se réjouissaient devant elle de la bonne mine de son serviteur. La seule Victoria demeura froide et sérieuse dans les emportements des autres. Elvire le remarqua et la tira à part pour lui dire qu'elle s'étonnait de ce qu'elle ne lui disait rien de l'heureux choix que son père avait fait d'un gendre qui paraissait avoir tant de mérite et ajouta qu'au moins, par flatterie ou par civilité, elle lui en devait dire quelque chose. Madame, lui dit Victoria, ce qui paraît de votre serviteur est si fort à son avantage qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. La froideur que vous avez remarquée ne vient point d'indifférence et je serais

indigne des bontés que vous avez pour moi si je ne prenais part en tout ce qui vous touche. Je me serais donc réjouie de votre mariage aussi bien que les autres si je connaissais moins celui qui doit être votre mari. Le mien était de Séville et sa maison n'était pas éloignée de celle du père de votre serviteur. Il est de bonne maison, il est riche, il est bien fait et je veux croire qu'il a de l'esprit; enfin il est digne de vous, mais vous méritez l'affection tout entière d'un homme et il ne vous peut donner ce qu'il n'a pas. Je m'empêcherais bien de vous dire des choses qui peuvent vous déplaire, mais je ne m'acquitterais pas de tout ce que je vous dois si je ne vous découvrais tout ce que je sais de dom Fernand, en une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit sa gouvernante; elle la pria de ne différer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avait mis dans l'esprit. Victoria lui dit que cela ne se pouvait dire devant ses servantes, ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre où Victoria lui dit, aussitôt qu'elle se vit seule avec elle, que Fernand de Ribéra était amoureux, à Séville, d'une Lucrèce de Monsalve, demoiselle fort aimable quoique fort pauvre; qu'il en avait trois enfants sous promesse de mariage; que, du vivant du père de Ribéra, la chose avait été tenue secrète et qu'après sa mort, Lucrèce lui ayant demandé l'accomplissement de sa promesse, il s'était extrêmement refroidi; qu'elle avait remis cette affaire entre les mains de deux gentilshommes de ses parents; que cela avait fait grand éclat dans Séville et que dom Fernand s'en était absenté quelque temps, par le conseil de ses amis, pour éviter les parents de cette Lucrèce qui le cherchaient partout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire était en cet état-là quand elle quitta Séville, il y avait un mois, et que le bruit courait en même temps que dom Fernand allait se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucrèce était fort belle. Victoria lui dit qu'il ne lui manquait que du bien, et la laissa fort rêveuse et

faisant dessein d'informer promptement son père de ce qu'elle venait d'apprendre. On la vint appeler en même temps pour revenir trouver son serviteur, qui avait achevé avec son père ce qui les avait fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla; et, cependant, Victoria demeura dans l'antichambre où elle vit entrer ce même valet qui accompagnait son infidèle quand elle le reçut si généreusement en sa maison auprès de Tolède. Ce valet apportait à son maître un paquet de lettres qu'on lui avait donné à la poste de Séville. Il ne put reconnaître Victoria que la coiffure de veuve avait fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître pour lui donner ses lettres. Elle lui dit qu'il ne lui pourrait parler de longtemps, mais que, s'il lui voulait confier son paquet, elle irait le lui porter quand on pourrait parler à lui. Le valet n'en fit point de difficulté et, lui ayant mis son paquet entre les mains, s'en retourna où il avait affaire. Victoria, qui n'avait rien à négliger, monta dans sa chambre, ouvrit le paquet et en un moins de rien le referma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux cousins achevèrent leur visite. Elvire vit le paquet de dom Fernand entre les mains de sa gouvernante et lui demanda ce que c'était. Victoria lui dit indifféremment que le valet de dom Fernand le lui avait donné pour le rendre à son maître et qu'elle allait envoyer après parce qu'elle ne s'était point trouvée quand il était sorti. Elvire lui dit qu'il n'y avait point de danger de l'ouvrir et que l'on y trouverait peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avait apprise. Victoria, qui ne demandait pas autre chose, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres et ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettres de femme, qui s'adressait à Fernand de Ribéra, à Madrid. Voici ce qu'elle y lut :

« Votre absence et la nouvelle que j'ai apprise que l'on « vous mariait à la cour vous feront bientôt perdre une « personne qui vous aime plus que sa vie si vous ne venez « bientôt la désabuser et accomplir ce que vous ne pouvez « différer ou lui refuser sans une froideur ou une trahison

« manifeste. Si ce que l'on dit de vous est véritable et « si vous ne songez plus que vous ne faites en moi et en « nos enfants, au moins devriez-vous songer à votre vie « que mes cousins sauront bien vous faire perdre quand « vous me réduirez à les en prier, puisqu'ils ne vous la « laissent qu'à ma prière.

« LUCRÈCE DE MONSALVE.

« De Séville, etc. »

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avait dit sa gouvernante après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son père, qui ne put assez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût assez lâche pour manquer de fidélité à une demoiselle qui le valait bien et de qui il avait eu des enfants. A l'heure même, il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville de ses grands amis, par lequel il avait déjà été instruit du bien et des affaires de dom Fernand. A peine fut-il sorti que dom Fernand vint demander ses lettres, suivi de son valet, qui lui avait dit que la gouvernante de sa maîtresse s'était chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la salle et lui dit qu'encore que deux visites lui fussent pardonnables dans les termes il où était avec elle, qu'il ne venait pas tant pour la voir que pour demander ses lettres que son valet avait laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les lui avait prises; qu'elle avait eu la curiosité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville; et que, si sa curiosité ne l'avait pas beaucoup satisfaite, qu'elle lui avait appris en récompense que ceux qui se mariaient ensemble devant que de se connaître hasardaient beaucoup. Elle ajouta ensuite qu'elle ne voulait pas lui retarder davantage le plaisir de lire ses lettres, les lui remit entre les mains et, lui faisant la révérence, le quitta sans attendre réponse Dom Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à sa maîtresse. Il lut la lettre supposée et vit bien que l'on voulait troubler son mariage par une

fourbe. Il s'adressa à Victoria, qui était demeurée dans la salle, et lui dit, sans s'arrêter beaucoup à son visage, que quelque rival ou quelque personne malicieuse avait supposé la lettre qu'il venait de lire. Moi, une femme dans Séville! s'écriait-il tout étonné; moi, des enfants! Ha! si ce n'est la plus impudente imposture du monde, je veux qu'on me coupe la tête! Victoria lui dit qu'il pouvait bien être innocent, mais que sa maîtresse ne pouvait moins faire que de s'en éclaircir et que très assurément le mariage ne passerait pas outre, que dom Pedro ne fût assuré par un gentilhomme de Séville de ses amis, qu'il était allé chercher exprès, que ce[tte] prétendu[e] intrigue fût supposé[e] [81]. C'est ce que je souhaite, lui répondit dom Fernand, et s'il y a seulement en Séville une dame qui ait le nom de Lucrèce de Monsalve, je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur ; et je vous prie, continua-t-il, si vous êtes bien dans l'esprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle. Je crois, sans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé, mais je connais aussi son humeur; on ne l'apaise pas aisément quand elle se croit désobligée. Et comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous et hasarder de me mettre mal auprès d'elle en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajouta-t-elle, et c'est à moi beaucoup perdre que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'allait manquer, je serais veuve toute ma vie, quoique, jeune comme je suis, je puisse encore plaire à quelque honnête homme; mais on dit bien vrai que sans argent... Elle allait enfiler un long prône de gouvernante, car, pour la bien contrefaire, il fallait parler beaucoup. Mais dom Fernand lui dit en l'interrompant : Rendez-moi le service que je vous demande et je vous mettrai en état de vous pouvoir passer des récompenses de votre maîtresse; et pour vous

montrer, ajouta-t-il, que je vous veux donner autre chose que des paroles, donnez-moi du papier et de l'encre et je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez. Jésus! Monsieur, lui dit la fausse gouvernante, la parole d'un honnête homme suffit, mais, pour vous plaire, je m'en vais querir ce que vous demandez. Elle revint avec ce qu'il fallait pour faire une promesse de plus de cent millions d'or et dom Fernand fut si galant homme, ou plutôt il avait la possession d'Elvire tellement à cœur qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier pour l'obliger par cette confiance à le servir de bonne façon. Voilà Victoria sur les nues; elle promit des merveilles à dom Fernand et lui dit qu'elle voulait être la plus malheureuse du monde si elle n'allait travailler en cette affaire comme pour elle-même; et elle ne mentait pas. Dom Fernand la quitta, rempli d'espérance; et Rodrigue Santillane, son écuyer, qui passait pour son père, l'étant venu voir pour apprendre ce qu'elle avait avancé pour son dessein, elle lui en rendit compte et lui montra le blanc signé dont il loua Dieu avec elle, et lui fit remarquer que tout semblait contribuer à sa satisfaction. Pour ne point perdre de temps, il s'en retourna en son logis, que Victoria avait loué auprès de celui de dom Pédro, comme je vous ai déjà dit, et là il écrivit, au-dessus du seing de dom Fernand, une promesse de mariage, attestée de témoins et datée du temps que Victoria reçut cet infidèle dans sa maison des champs. Il écrivait aussi bien qu'homme qui fût en Espagne et avait si bien étudié la lettre de dom Fernand sur des vers qu'il avait écrits de sa main et qu'il avait laissés à Victoria que dom Fernand même s'y fût trompé. Dom Pédro de Silva ne trouva point le gentilhomme qu'il était allé chercher pour s'informer du mariage de dom Fernand; il lui laissa un billet en son logis et revint au sien, où le soir même Elvire ouvrit son cœur à sa gouvernante, et lui assura qu'elle désobéirait plutôt à son père que d'épouser jamais dom Fernand, lui avouant de plus qu'elle était engagée d'affection avec un Diégo de Maradas,

il y avait longtemps; qu'elle avait assez déféré à son père en forçant son inclination pour lui plaire; et, puisque Dieu avait permis que la mauvaise foi de dom Fernand fût découverte, qu'elle croyait en le refusant obéir à la volonté divine qui semblait lui destiner un autre époux. Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions et ne lui parla pas alors selon l'intention de dom Fernand. Dom Diégo de Maradas, lui dit alors Elvire, est mal satisfait de moi à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon père, mais aussitôt que je le favoriserai seulement d'un regard, je suis assurée de le faire revenir, quand il serait aussi éloigné de moi que dom Fernand l'est présentement de sa Lucrèce. Écrivez-lui, mademoiselle, lui dit Victoria et je m'offre à lui porter votre lettre. Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carrosse pour Victoria qui monta dedans avec un beau poulet pour dom Diégo; et, s'étant fait descendre chez son père Santillane, renvoya le carrosse de sa maîtresse, disant au cocher qu'elle irait bien à pied où elle voulait aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avait faite; et elle écrivit aussitôt deux billets, l'un à Diégo de Maradas et l'autre à Pédro de Silva, père de sa maîtresse. Par ces billets, signés *Victoria Portocarrero*, elle leur enseignait son logis et les priait de la venir trouver pour une affaire qui leur était de grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étaient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habilla richement, fit paraître ses cheveux, que l'on m'a assuré avoir été des plus beaux et se coiffa en dame fort galante. Dom Diégo de Maradas la vint trouver un moment après pour savoir ce que lui voulait une dame dont il n'avait jamais ouï parler. Elle le reçut fort civilement; et à peine avait-il pris un siège auprès d'elle qu'on lui vint dire que Pédro de Silva demandait à la voir. Elle pria dom Diégo de se cacher dans son alcôve en l'assurant qu'il lui importait extrêmement d'entendre la conversation qu'elle allait avoir

avec dom Pédro. Il fit sans résistance ce que voulut une dame si belle et de si bonne mine; et dom Pédro fut introduit dans la chambre de Victoria qu'il ne put reconnaître tant sa coiffure, différente de celle qu'elle portait chez lui, et la richesse de ses habits avaient augmenté sa bonne mine et changé l'air de son visage. Elle fit asseoir dom Pédro en un lieu d'où dom Diégo pouvait entendre tout ce qu'elle lui disait et lui parla en ces termes : Je crois, monsieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je suis, pour ne vous laisser pas plus longtemps dans l'impatience où vous devez être de le savoir. Je suis de Tolède, de la maison de Portocarrero; j'ai été mariée à seize ans et me suis trouvée veuve six mois après mon mariage. Mon père portait la croix de Saint-Jacques et mon frère est de l'ordre de Calatrava. Dom Pédro l'interrompit pour lui dire que son père avait été de ses intimes amis. Ce que vous m'apprenez là me réjouit extrêmement, lui répondit Victoria, car j'aurai besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle apprit ensuite à dom Pédro ce qui lui était arrivé avec dom Fernand et lui mit entre les mains la promesse qu'avait contrefaite Santillane. Aussitôt qu'il l'eut lue, elle reprit la parole et lui dit : Vous savez, monsieur, à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justice ne serait pas de mon côté, mes parents et mes amis ont beaucoup de crédit et sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter au plus loin qu'elle puisse aller. J'ai cru, monsieur, que je devais vous avertir de mes prétentions afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de mademoiselle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidèle et je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on lui pourrait disputer. Quand il serait un grand d'Espagne, répondit dom Pédro, je n'en voudrais point s'il était injuste; non seulement il n'épousera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maison; et pour vous, madame, je vous offre ce que j'ai de crédit et d'amis. J'avais déjà été averti qu'il était homme à prendre son plaisir partout

où il le trouve et même de le chercher aux dépens de sa réputation. Étant de cette humeur-là, quand bien il ne serait pas à vous, il ne serait jamais à ma fille, laquelle, s'il plaît à Dieu, ne manquera point de mari dans la cour d'Espagne. Dom Pédro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avait rien davantage à lui dire; et Victoria fit sortir dom Diégo de derrière son alcôve, d'où il avait ouï toute la conversation qu'elle avait eue avec le père de sa maîtresse. Elle ne fit donc point une seconde relation de son histoire; elle lui donna la lettre d'Elvire qui le ravit d'aise et, parce qu'il eût pu être en peine de savoir par quelle voie elle était venue entre ses mains, elle lui fit confidence de sa métamorphose en duègne, sachant bien qu'il avait autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secrète. Dom Diégo, devant que de quitter Victoria, écrivit à sa maîtresse une lettre où la joie de voir ses espérances ressuscitées, faisait bien juger du déplaisir qu'il avait eu quand il les avait cru perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussitôt son habit de gouvernante et s'en retourna chez dom Pédro. Cependant dom Fernand de Ribéra était allé chez sa maîtresse et y avait mené son cousin dom Antoine pour tâcher de raccommoder ce qu'avait gâté la lettre contrefaite par Victoria. Dom Pédro les trouva, avec sa fille qui était bien empêchée à leur répondre quand, pour la justification de dom Fernand, ils ne demandaient pas mieux que l'on s'informât dans Séville même s'il y avait jamais eu une Lucrèce de Monsalve. Ils redirent devant dom Pédro tout ce qui pouvait servir à la décharge de dom Fernand. A quoi il répondit que, si l'attachement avec la dame de Séville était une fourbe, il était aisé de la détruire, mais qu'il venait de voir une dame de Tolède, nommée Victoria Portocarrero, à qui dom Fernand avait promis mariage et à qui il devait encore davantage pour en avoir été généreusement assisté sans en être connu; qu'il ne le pouvait nier puisqu'il lui avait donné une promesse écrite de sa main; et ajouta qu'un gentilhomme d'honneur ne devait point songer à se marier à Madrid,

l'étant déjà dans Tolède. En achevant ces paroles, il fit voir aux deux cousins la promesse de mariage en bonne forme. Dom Antoine reconnut l'écriture de son cousin et dom Fernand, qui s'y trompait lui-même, quoiqu'il sût bien qu'il ne l'avait jamais écrite, devint l'homme du monde le plus confus. Le père et la [fille] se retirèrent, après les avoir salués assez froidement. Dom Antoine querella son cousin de l'avoir employé dans une affaire tandis qu'il songeait à une autre. Ils remontèrent dans leur carrosse où dom Antoine, ayant fait avouer à dom Fernand son mauvais procédé avec Victoria, lui reprocha cent fois la noirceur de son action et lui représenta les fâcheuses suites qu'elle pouvait avoir. Il lui dit qu'il ne fallait plus songer à se marier, non seulement dans Madrid, mais dans toute l'Espagne et qu'il serait bien heureux d'en être quitte pour épouser Victoria, sans qu'il lui en coutât du sang ou peut-être la vie, le frère de Victoria n'étant pas un homme à se contenter d'une simple satisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à dom Fernand à se taire tandis que son cousin lui fit tant de reproches. Sa conscience le convainquait suffisamment d'avoir trompé et trahi une personne qui l'avait obligé et cette promesse le faisait devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avait fait écrire. Victoria, étant revenue chez dom Pédro en son habit de veuve, donna la lettre de dom Diégo à Elvire, laquelle lui conta que les deux cousins étaient venus pour se justifier, mais qu'il y avait bien autre chose à reprocher à dom Fernand que ses amours avec la dame de Séville. Elle lui apprit ensuite ce qu'elle savait mieux qu'elle, dont elle fit bien l'étonnée, détestant cent fois la méchante action de dom Fernand. Ce jour-là même Elvire fut priée d'aller voir représenter une comédie chez une de ses parentes. Victoria, qui ne songeait qu'à son affaire, espéra que si Elvire la voulait croire, cette comédie ne serait pas inutile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maîtresse que si elle se voulait voir dom Diégo, il n'y avait rien de si aisé; que la maison de son père Santillane était le lieu le plus

commode du monde pour cette entrevue et que, la comédie ne commençant qu'à minuit, elle pouvait partir de bonne heure et avoir vu dom Diégo sans arriver trop tard chez sa parente. Elvire, qui aimait véritablement dom Diégo et qui ne s'était laissée aller à épouser dom Fernand que par la déférence qu'elle avait aux volontés de son père n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria. Elles montèrent en carrosse aussitôt que dom Pédro fut couché et allèrent descendre au logis que Victoria avait loué. Santillane, comme maître de la maison, en fit les honneurs, secondé de Béatrix qui jouait le personnage de sa femme, belle-mère de Victoria. Elvire écrivit un billet à dom Diégo qui lui fut porté à l'heure même; et Victoria en particulier en fit un à dom Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandait qu'il ne tiendrait qu'à lui que leur mariage ne s'achevât; qu'elle y était engagée par son mérite et qu'elle ne voulait point se rendre malheureuse pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son père. Par le même billet elle lui donnait des enseignes si remarquables pour trouver sa maison qu'il était impossible de la manquer. Ce second billet partit quelque temps après celui qu'Elvire avait écrit à dom Diégo. Victoria en fit un troisième, que Santillane porta lui-même à Pédro de Silva, par lequel elle lui donnait avis, en gouvernante de bien et d'honneur, que sa fille, au lieu d'aller à la comédie, s'était absolument fait mener à la maison où logeait son père; qu'elle avait envoyé querir dom Fernand pour l'épouser et que, sachant bien qu'il n'y consentirait jamais, elle avait cru l'en devoir avertir pour lui témoigner qu'il ne s'était point trompé dans la bonne opinion qu'il avait eue d'elle en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane, de plus, avertit dom Pédro de ne venir point sans un alguazil, que nous appelons à Paris un commissaire. Dom Pédro, qui était déjà couché, se fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colère. Cependant qu'il s'habillera et qu'il enverra querir un commissaire, retournons voir ce qui se passe chez Victoria. Par une

heureuse rencontre, les billets furent reçus par les deux amoureux. Dom Diégo, qui avait reçu le sien le premier, arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le reçut et le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amants se firent; dom Fernand qui frappe à la porte ne m'en donne pas le temps. Victoria lui alla ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendait dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remercîments, lui promettant encore davantage qu'il ne lui avait donné. Elle le mena dans une chambre où elle le pria d'attendre Elvire qui allait arriver, et l'enferma sans lui laisser de la lumière, lui disant que sa maîtresse le voulait ainsi et qu'ils n'auraient pas été un moment ensemble qu'elle ne se rendît visible, mais qu'il fallait donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle, dans une action si hardie, aurait peine à s'accoutumer d'abord à la vue de celui même pour l'amour de qui elle la faisait. Cela fait, Victoria, le plus diligemment qu'il lui fut possible, se fit extrêmement leste et s'ajusta autant que le peu de temps qu'elle avait le put permettre. Elle entra dans la chambre où était dom Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fût Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle et ayant sur elle des habits et des parfums à la mode d'Espagne qui eussent fait passer la moindre servante pour une personne de condition. Là-dessus dom Pédro, le commissaire et Santillane arrivent. Ils entrent dans la chambre où était Elvire avec son serviteur. Les jeunes amants furent extrêmement surpris. Dom Pédro, dans les premiers mouvements de sa colère, en fut si aveuglé qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyait être dom Fernand. Le commissaire, qui avait reconnu dom Diégo, lui cria, en lui arrêtant le bras, qu'il prît garde à ce qu'il faisait et que ce n'était pas Fernand de Ribéra qui était avec sa fille, mais dom Diégo de Maradas, homme d'aussi grande condition et aussi riche que lui. Dom Pédro en usa en homme sage et releva lui-même sa fille qui s'était jetée

à genoux devant lui. Il considéra que, s'il lui donnait de la peine en s'opposant à son mariage, il s'en donnerait aussi et qu'il ne lui aurait pas trouvé un meilleur parti, quand il l'aurait choisi lui-même. Santillane pria dom Pédro, le commissaire et tous ceux qui étaient dans la chambre de le suivre et les mena dans celle où dom Fernand était enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Dom Fernand l'ayant ouverte et voyant dom Pédro accompagné d'un commissaire, il leur dit, avec beaucoup d'assurance, qu'il était avec sa femme Elvire de Silva. Dom Pédro lui répondit qu'il se trompait, que sa fille était mariée à un autre; et pour vous, ajouta-t-il, vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Portocarrero ne soit votre femme. Victoria se fit alors connaître à son infidèle qui se trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha son ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, et encore moins au commissaire, qui lui dit qu'il ne pouvait pas faire autrement que de le mener en prison. Enfin le remords de sa conscience, la peur d'aller en prison, les exhortations de dom Pédro, qui lui parla en homme d'honneur, les larmes de Victoria, sa beauté qui n'était pas moindre que celle d'Elvire, et plus que toute autre chose, un reste de générosité qui s'était conservé dans l'âme de dom Fernand, malgré toutes les débauches et les emportements de sa jeunesse, le forcèrent de se rendre à la raison et au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse; elle pensa s'évanouir entre ses bras et il y a apparence que les baisers de dom Fernand ne servirent pas peu à l'en empêcher. Dom Pédro, dom Diégo et Elvire prirent part au bonheur de Victoria et Santillane et Béatrix en pensèrent mourir de joie. Dom Pédro donna force louanges à dom Fernand d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes dames s'embrassèrent avec autant de témoignage d'amitié que si elles eussent baisé leurs amants. Dom Diégo de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-père, ou du moins qui le devait bientôt être. Dom Pédro, devant que de s'en retourner chez lui avec sa fille, prit parole des

uns et des autres que le lendemain ils viendraient tous dîner chez lui, où quinze jours durant il voulait que la réjouissance fît oublier les inquiétudes que l'on avait souffertes. Le commissaire en fut instamment prié; il promit de s'y trouver. Dom Pédro le remena chez lui et dom Fernand demeura avec Victoria qui eut alors autant de sujet de se réjouir qu'elle en avait eu de s'affliger.

CHAPITRE XXIII

MALHEUR IMPRÉVU QUI FUT CAUSE QU'ON NE JOUA POINT LA COMÉDIE

Inézilla conta son histoire avec une grâce merveilleuse. Roquebrune en fut si satisfait qu'il lui prit la main et la lui baisa par force. Elle lui dit en espagnol que l'on souffrait tout des grands seigneurs et des fous, de quoi la Rancune lui sut bon gré en son âme. Le visage de cette Espagnole commençait à se passer, mais on y voyait encore de beaux restes et, quand elle eût été moins belle, son esprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avaient ouï son histoire demeurèrent d'accord qu'elle l'avait rendue agréable en une langue qu'elle ne savait pas encore et dans laquelle elle était contrainte de mêler quelquefois de l'italien et de l'espagnol pour se bien faire entendre. L'Étoile lui dit qu'au lieu de lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler, elle attendait des remerciements d'elle pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avait beaucoup d'esprit. Le reste de l'après-dîner se passa en conversation; le jardin fut plein de dames et des plus honnêtes gens de la ville jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans, c'est-à-dire que l'on fit fort bonne chère, et tout le monde prit place pour entendre la comédie. Mais mademoiselle de la Caverne et sa fille ne s'y trouvèrent

point; on les envoya chercher; on fut une demi-heure sans en avoir de nouvelles. Enfin, on ouït une grande rumeur hors de la salle, et presque en même temps on y vit entrer la pauvre la Caverne échevelée, le visage meurtri et sanglant, et criant comme une femme furieuse que l'on avait enlevé sa fille. A cause des sanglots qui la suffoquaient, elle avait tant de peine à parler qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle que des hommes qu'elle ne connaissait point étaient entrés dans le jardin par une porte de derrière, comme elle répétait son rôle avec sa fille; que l'un d'eux l'avait saisie, auquel elle avait pensé arracher les yeux, voyant que deux autres emmenaient sa fille; que cet homme l'avait mise en l'état où l'on la voyait et s'était remis à cheval et ses compagnons aussi, dont l'un tenait sa fille devant lui. Elle dit encore qu'elle les avait suivis longtemps criant : Aux voleurs! mais que n'étant ouïe de personne, elle était revenue demander du secours. En achevant de parler, elle se mit si fort à pleurer qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Le Destin monta sur un cheval, sur lequel Ragotin venait d'arriver du Mans (je ne sais pas au vrai si c'était le même qui l'avait déjà jeté par terre). Plusieurs jeunes hommes de la compagnie montèrent sur les premiers chevaux qu'ils trouvèrent et coururent après Le Destin qui était déjà bien loin. La Rancune et l'Olive allèrent à pied, après ceux qui allaient à cheval. Roquebrune demeura avec l'Étoile et Inézilla qui consolaient la Caverne le mieux qu'elles pouvaient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivit pas ses compagnons. Quelques-uns ont cru que c'était par poltronnerie et d'autres, plus indulgents, ont trouvé qu'il n'avait pas mal fait de demeurer auprès des dames. Cependant on fut réduit dans la compagnie à danser aux chansons, le maître de la maison n'ayant point fait venir de violons à cause de la comédie. La pauvre Caverne se trouva si mal qu'elle se coucha dans un des lits de la chambre où étaient leurs hardes. L'Étoile en eut soin comme si elle eût été sa mère et Inézilla se montra fort officieuse.

La malade pria qu'on la laissât seule et Roquebrune mena les deux dames dans la salle où était la compagnie. A peine y avaient-elles pris place qu'une des servantes de la maison vint dire à l'Étoile que la Caverne la demandait. Elle dit au poëte et à l'Espagnole qu'elle allait revenir et alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occasion et représenta ses nécessités à l'agréable Inézilla. Cependant, aussitôt que la Caverne vit l'Étoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre et de s'approcher de son lit. Aussitôt qu'elle la vit auprès d'elle, la première chose qu'elle fit, ce fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer et de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ses larmes, pleurant et sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Étoile la voulut consoler en lui faisant espérer que sa fille serait bientôt trouvée puisque tant de gens étaient allés après les ravisseurs. Je voudrais qu'elle n'en revînt jamais, lui répondit la Caverne, en pleurant encore plus fort; je voudrais qu'elle n'en revînt jamais, répéta-t-elle, et que je n'eusse qu'à la regretter, mais il faut que je la blâme, il faut que je la haïsse et que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez, dit-elle, donnant un papier à l'Étoile, voyez l'honnête compagne que vous aviez et lisez dans cette lettre l'arrêt de ma mort et l'infamie de ma fille. La Caverne se remit à pleurer et l'Étoile lut ce que vous allez lire, si vous en voulez prendre la peine.

« Vous ne devez point douter de tout ce que je vous ai dit de ma bonne maison et de mon bien puisqu'il n'y a « pas apparence que je trompe par une imposture une « personne à qui je ne puis me rendre recommandable « que par ma sincérité. C'est par là, belle Angélique, que « je vous puis mériter. Ne différez donc point de me « promettre ce que je vous demande puisque vous n'aurez « à me le donner qu'alors que vous ne pourrez plus « douter de ce que je suis. »

Aussitôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre, la Caverne lui demanda si elle en connaissait l'écriture.

Comme la mienne propre, lui dit l'Étoile, c'est de Léandre [62], le valet de mon frère, qui écrit tous nos rôles. C'est le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre comédienne. Voyez s'il ne s'y prend pas bien, ajouta-t-elle encore, en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de l'Étoile. La voici mot pour mot :

« Il ne tiendra qu'à vous de me rendre heureux si vous « êtes encore dans la résolution où vous étiez il y a deux « jours. Ce fermier de mon père, qui me prête de l'ar- « gent, m'a envoyé cent pistoles et deux bons chevaux; « c'est plus qu'il ne nous faut pour passer en Angleterre « d'où je me trompe fort si un père, qui aime son fils « unique plus que sa vie, ne condescend à tout ce qu'il « voudra pour le faire bientôt revenir. »

Eh bien, que dites-vous de votre compagne et de votre valet, de cette fille que j'avais si bien élevée et de ce jeune homme dont nous admirions tous l'esprit et la sagesse ? Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on ne les a jamais vu parler ensemble et que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait soupçonner de pouvoir devenir amoureuse; et cependant elle l'est, ma chère l'Étoile, et si éperdument qu'il y a plutôt de la furie que de l'amour. Je l'ai tantôt surprise qui écrivait à son Léandre en des façons de parler si passionnées que je ne pourrais le croire si je ne l'avais vu. Vous ne l'avez jamais ouïe parler sérieusement. Ah ! vraiment, elle parle bien un autre langage dans ses lettres; et, si je n'avais déchiré celle que je lui ai prise, vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans elle en sait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avais menée dans ce petit bois où elle a été enlevée pour lui reprocher sans témoins qu'elle me récompensait mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle. Je vous les apprendrai, ajouta-t-elle, et vous verrez si jamais fille a été plus obligée à aimer sa mère. L'Étoile ne savait que répondre à de si justes plaintes; et puis il était bon de laisser un peu prendre cours à une si grande affliction. Mais, reprit la Caverne, s'il aimait tant ma fille, pourquoi assassiner

sa mère ? car celui de ses compagnons qui m'a saisie m'a cruellement battue et s'est même acharné sur moi longtemps après que je ne lui faisais plus de résistance. Et si ce malheureux garçon est si riche, pourquoi enlève-t-il ma fille comme un voleur ? La Caverne fut encore longtemps à se plaindre, l'Étoile la consolant le mieux qu'elle pouvait. Le maître de la maison vint voir comme elle se portait et pour lui dire qu'il y avait un carrosse prêt, si elle voulait retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit en sa maison, ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Étoile demeura pour lui tenir compagnie et quelques dames du Mans reçurent dans leur carrosse Inézilla, qui ne voulut pas être si longtemps éloignée de son mari. Roquebrune, qui n'osa honnêtement quitter les comédiennes, en fut bien fâché, mais on n'a pas en ce monde tout ce qu'on désire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

A MADAME

LA SURINTENDANTE [83]

MADAME,

Si vous êtes de l'humeur de M. le surintendant, qui ne prend pas plaisir à être loué, je vous fais mal ma cour en vous dédiant un livre. On n'en dédie point sans louer; et, sans même vous dédier de livre, on ne peut parler de vous qu'on ne vous loue. Les personnes qui, comme vous, servent d'exemple au public, doivent souffrir les louanges de tout le monde, parce qu'on les leur doit. Il leur est même permis de se louer, parce qu'elles ne font rien que de louable; qu'elles doivent être aussi équitables pour elles-mêmes que pour les autres, et qu'on pardonnerait plutôt de n'être pas quelquefois modeste que de n'être pas toujours véritable. De mon naturel, sans avoir bien examiné si je suis juge compétent de la réputation d'autrui, bonne ou mauvaise, j'exerce de tout temps une justice bien sévère sur tout ce qui mérite de l'estime ou du blâme. Je punis une sottise bien avérée, c'est-à-dire je la taille en pièces d'une rude manière, mais aussi je récompense magnifiquement le mérite où je le trouve; je ne me lasse point d'en parler avec beaucoup de chaleur et je me crois par là aussi bon ami, quoique inutile, que grand ennemi, quoique peu

à craindre. C'est donc tout ce que vous pourriez faire, avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, que de m'empêcher de vous donner des louanges autant que je le puis, si ce n'est autant que vous en méritez. Vous êtes belle sans être coquette; vous êtes jeune sans être imprudente et vous avez beaucoup d'esprit sans ambition de le faire paraître. Vous êtes vertueuse sans rudesse, pieuse sans ostentation, riche sans orgueil et de bonne maison sans mauvaise gloire. Vous avez pour mari un des plus illustres hommes du siècle, dont les honneurs et les emplois ne récompensent pas encore assez la vertu; qui est estimé de tout le monde et n'est haï de personne et qui, de tout temps, a eu l'âme si grande qu'il ne s'est servi de son bien qu'à en faire, comme s'il ne s'était réservé que l'espérance. Enfin, MADAME, vous êtes parfaitement heureuse, et ce n'est pas la moindre de toutes les louanges qu'on vous peut donner, puisque le bonheur est un bien que le ciel ne donne pas toujours à ceux à qui, comme à vous, il a donné tous les autres.

Après vous avoir dit à vous-même ce que tout le monde en dit, il faut que je m'acquitte d'une obligation particulière que je vous ai et que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de me venir voir. Je vous proteste, MADAME, que je ne l'oublierai jamais et, quoique je reçoive souvent de pareilles faveurs de plusieurs personnes de condition de l'un et de l'autre sexe, que je n'ai jamais reçu de visite qui m'ait été si agréable que la vôtre. Aussi, suis-je plus que personne du monde,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant
serviteur,

SCARRON.

SECONDE PARTIE [84]

CHAPITRE PREMIER

QUI NE SERT QUE D'INTRODUCTION AUX AUTRES

Le soleil donnait à plomb sur nos antipodes et ne prêtait à sa sœur qu'autant de lumière qu'il lui en fallait pour se conduire dans une nuit fort obscure. Le silence régnait sur toute la terre, si ce n'était dans les lieux où se rencontraient des grillons, des hiboux et des donneurs de sérénades. Enfin, tout dormait dans la nature, ou, du moins, tout devait dormir, à la réserve de quelques poëtes qui avaient dans la tête des vers difficiles à tourner, de quelques malheureux amants, de ceux qu'on appelle âmes damnées, et de tous les animaux, tant raisonnables que brutes qui, cette nuit-là, avaient quelque chose à faire. Il n'est pas nécessaire de vous dire que Le Destin était de ceux qui ne dormaient pas, non plus que les ravisseurs de mademoiselle Angélique, qu'il poursuivait autant que pouvait galoper un cheval à qui les nuages dérobaient souvent la faible clarté de la lune. Il aimait tendrement mademoiselle de la Caverne parce qu'elle était fort aimable et qu'il était assuré d'en être aimé et sa fille ne lui était pas moins chère; outre que sa mademoiselle de l'Étoile, ayant de nécessité à faire la comédie, n'eût pu trouver en toutes les caravanes des comédiens de campagne deux comédiennes qui eussent plus de vertu

que ces deux-là. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait de la profession qui n'en manquent point, mais dans l'opinion du monde, qui se trompe peut-être, elles en sont moins chargées que de vieille broderie et de fard. Notre généreux comédien courait donc après ces ravisseurs plus fort et avec plus d'animosité que les Lapithes ne coururent après les Centaures. Il suivit d'abord une longue allée, sur laquelle répondait la porte du jardin par où Angélique avait été enlevée, et, après avoir galopé quelque temps, il enfila au hasard un chemin creux, comme le sont la plupart de ceux du Maine. Ce chemin était plein d'ornières et de pierres; et, bien qu'il fît clair de lune, l'obscurité y était si grande que Le Destin ne pouvait faire aller son cheval plus vite que le pas. Il maudissait intérieurement un si méchant chemin quand il se sentit sauter en croupe quelque homme ou quelque diable qui lui passa les bras alentour du col. Le Destin eut grand'peur et son cheval en fut si fort effrayé qu'il l'eût jeté par terre si le fantôme qui l'avait investi et qui le tenait embrassé, ne l'eût affermi dans la selle. Son cheval s'emporta comme un cheval qui avait peur et Le Destin le hâta à coups d'éperons, sans savoir ce qu'il faisait, fort mal satisfait de sentir deux bras nus à l'entour de son col et contre sa joue un visage froid qui soufflait à reprises à la cadence du galop du cheval. La carrière fut longue parce que ce chemin n'était pas court. Enfin, à l'entrée d'une lande, le cheval modéra sa course impétueuse, et Le Destin sa peur, car on s'accoutume à la longue aux maux les plus insupportables. La lune luisait alors assez pour lui faire voir qu'il avait un grand homme nu en croupe et un vilain visage auprès du sien. Il ne lui demanda point qui il était, je ne sais si ce fut par discrétion. Il fit toujours continuer le galop à son cheval, qui était fort essoufflé et, lorsqu'il l'espérait le moins, le chevaucheur croupier se laissa tomber à terre et se mit à rire. Le Destin repoussa son cheval de plus belle et, regardant derrière lui, il vit son fantôme qui courait à toutes jambes vers le lieu d'où il était venu. Il a avoué

depuis que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de là, il trouva un grand chemin qui le conduisit dans un hameau dont il trouva tous les chiens éveillés, ce qui lui fit croire que ceux qu'il suivait pouvaient y avoir passé. Pour s'en éclaircir, il fit ce qu'il put pour éveiller les habitants endormis de trois ou quatre maisons qui étaient sur le chemin. Il n'en put avoir audience et fut querellé de leurs chiens. Enfin, ayant ouï crier des enfants dans la dernière maison qu'il trouva, il en fit ouvrir la porte à force de menaces, et apprit d'une femme en chemise, qui ne lui parla qu'en tremblant, que les gendarmes avaient passé par leur village il n'y avait pas longtemps et qu'ils emmenaient avec eux une femme qui pleurait bien fort et qu'ils avaient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre qu'il avait faite de l'homme nu et elle lui apprit que c'était un paysan de leur village qui était devenu fou et qui courait les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avaient passé par son hameau lui donna courage de passer outre et lui fit hâter le train de sa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha et eut peur de son ombre; il suffit que vous sachiez qu'il s'égara dans un bois et que, tantôt ne voyant goutte et tantôt étant éclairé de la lune, il trouva le jour auprès d'une métairie où il jugea à propos de faire repaître son cheval et où nous le laisserons.

CHAPITRE II

DES BOTTES

Cependant que Le Destin courait à tâtons après ceux qui avaient enlevé Angélique, la Rancune et l'Olive, qui n'avaient pas si à cœur que lui cet enlèvement, ne cou-

rurent pas si vite que lui après les ravisseurs, outre qu'ils étaient à pied. Ils n'allèrent donc pas loin et ayant trouvé dans le prochain bourg une hôtellerie qui n'était pas encore fermée, ils y demandèrent à coucher. On les mit dans une chambre où était déjà couché un hôte, noble ou roturier, qui y avait soupé et qui, ayant à faire diligence pour des affaires qui ne sont pas venues à ma connaissance, faisait état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des comédiens ne servit pas au dessein qu'il avait d'être à cheval de bonne heure, car il en fut éveillé et peut-être en pesta-t-il en son âme, mais la présence de deux hommes d'assez bonne mine fut, possible, cause qu'il n'en témoigna rien. La Rancune, qui était d'une accostante manière, lui fit d'abord des excuses de ce qu'ils troublaient son repos et lui demanda ensuite d'où il venait. Il lui dit qu'il venait d'Anjou, et qu'il s'en allait en Normandie pour une affaire pressée. La Rancune, en se déshabillant, et pendant qu'on chauffait des draps, continuait ses questions ; mais comme elles n'étaient utiles ni à l'un ni à l'autre et que le pauvre homme qu'on avait éveillé n'y trouvait pas son compte, il le pria de le laisser dormir. La Rancune lui en fit des excuses fort cordiales et, en même temps, l'amour-propre lui faisant oublier celui du prochain, il fit dessein de s'approprier une paire de bottes neuves qu'un garçon de l'hôtellerie venait de rapporter dans la chambre après les avoir nettoyées. L'Olive, qui n'avait alors autre envie que de bien dormir, se jeta dans le lit et la Rancune demeura auprès du feu, non tant pour voir la fin du fagot qu'on avait allumé que pour contenter sa noble ambition d'avoir une paire de bottes neuves aux dépens d'autrui. Quand il crut l'homme qu'il allait voler bien et dûment endormi, il prit ses bottes qui étaient au pied de son lit et, les ayant chaussées à cru, sans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre, ainsi botté et éperonné qu'il était, auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il se tint sur le bord du lit de peur que ses jambes armées ne touchassent aux jambes nues de son camarade qui ne se fût pas tu

d'une si nouvelle façon de se mettre entre deux draps et ainsi aurait pu faire avorter son entreprise. Le reste de la nuit se passa assez paisiblement. La Rancune dormit ou en fit le semblant. Les coqs chantèrent; le jour vint et l'homme qui couchait dans la chambre de nos comédiens se fit allumer du feu et s'habilla. Il fut question de se botter; une servante lui présenta les vieilles bottes de la Rancune qu'il rebuta rudement; on lui soutint qu'elles étaient à lui; il se mit en colère et fit une rumeur diabolique. L'hôte monta dans la chambre et lui jura foi de maître cabaretier qu'il n'y avait point d'autres bottes que les siennes, non seulement dans la maison, mais aussi dans le village, le curé même n'allant jamais à cheval. Là-dessus, il lui voulut parler des bonnes qualités de son curé et lui conter de quelle façon il avait eu sa cure et depuis quand il la possédait. Le babil de l'hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune et l'Olive, qui s'étaient éveillés au bruit, prirent connaissance de l'affaire et la Rancune exagéra l'énormité du cas et dit à l'hôte que cela était bien vilain. Je me soucie d'une paire de bottes neuves comme d'une savate, disait le pauvre débotté à la Rancune, mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition à qui j'aimerais moins avoir manqué qu'à mon propre père; et, si je trouvais les plus méchantes bottes du monde à vendre, j'en donnerais plus qu'on ne m'en demanderait. La Rancune, qui s'était mis le corps hors du lit, haussait les épaules de temps en temps et ne lui répondait rien, se repaissant les yeux de l'hôte et de la servante qui cherchaient inutilement les bottes et du malheureux qui les avait perdues, qui cependant maudissait sa vie et méditait peut-être quelque chose de funeste quand la Rancune, par une générosité sans exemple et qui ne lui était pas ordinaire, dit tout haut, en s'enfonçant dans son lit comme un homme qui meurt d'envie de dormir : Morbleu! monsieur, ne faites plus tant de bruit pour vos bottes et prenez les miennes, mais à condition que vous nous laisserez dormir, comme vous voulûtes hier

que j'en fisse autant. Le malheureux, qui ne l'était plus puisqu'il retrouvait des bottes, eut peine à croire ce qu'il entendait; il fit un grand galimatias de mauvais remercîments d'un ton de voix si passionné que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne le vînt embrasser dans son lit. Il s'écria donc en colère et jurant doctement : Eh, morbleu! monsieur, que vous êtes fâcheux, et quand vous perdez vos bottes, et quand vous remerciez ceux qui vous en donnent! Au nom de Dieu, prenez les miennes, encore un coup et je ne vous demande autre chose sinon que vous nous laissiez dormir, ou bien rendez-moi mes bottes et faites tant de bruit que vous voudrez. Il ouvrait la bouche pour répliquer, quand la Rancune s'écria : Ah! mon Dieu! que je dorme ou que mes bottes me demeurent! Le maître du logis, à qui une façon de parler si absolue avait donné beaucoup de respect pour la Rancune, poussa hors de la chambre son hôte qui n'en eût pas demeuré là, tant il avait de ressentiment d'une paire de bottes si généreusement donnée. Il fallut pourtant sortir de la chambre et s'aller botter dans la cuisine et lors la Rancune se laissa aller au sommeil plus tranquillement qu'il n'avait fait la nuit, sa faculté de dormir n'étant plus combattue du désir de voler des bottes et de la crainte d'être pris sur le fait. Pour l'Olive, qui avait mieux employé la nuit que lui, il se leva de grand matin et, s'étant fait tirer du vin, s'amusa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire. La Rancune dormit jusqu'à onze heures. Comme il s'habillait, Ragotin entra dans la chambre. Il avait, le matin, visité les comédiennes et, mademoiselle de l'Étoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyait guère de ses amis puisqu'il n'était pas de ceux qui couraient après sa compagne, il lui promit de ne retourner point dans le Mans qu'il n'en eût appris des nouvelles, mais n'ayant pu trouver de cheval ni à louer, ni à emprunter, il n'eût pu tenir sa promesse si son meunier ne lui eût prêté un mulet sur lequel il monta sans bottes et arriva, comme je vous viens de dire, dans le bourg où avaient couché les deux comédiens.

La Rancune avait l'esprit fort présent; il ne vit pas plutôt Ragotin en souliers qu'il crut que le hasard lui fournissait un beau moyen de cacher son larcin dont il n'était pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord qu'il le priait de lui prêter ses souliers et de vouloir prendre ses bottes qui le blessaient à un pied à cause qu'elles étaient neuves. Ragotin prit le parti avec grand'joie; car, en chevauchant son mulet, un ardillon qui avait percé son bas lui avait fait regretter de n'être pas botté. Il fut question de dîner; Ragotin paya pour les comédiens et pour son mulet. Depuis son trébuchement, quand la carabine tira entre ses jambes, il fit serment de ne monter jamais sur animal chevauchable sans prendre toutes ses sûretés. Il prit donc avantage pour monter sur sa bête, mais, avec toute sa précaution, il eut bien de la peine à se placer dans le bât du mulet. Son esprit vif ne lui permettait pas d'être judicieux et il avait inconsidérément relevé les bottes de la Rancune qui lui venaient jusqu'à la ceinture et lui empêchaient de plier son petit jarret qui n'était pas le plus vigoureux de la province. Enfin donc, Ragotin sur son mulet et les comédiens à pied, suivirent le premier chemin qu'ils trouvèrent et, chemin faisant, Ragotin découvrit aux comédiens le dessein qu'il avait de faire la comédie avec eux, leur protestant qu'encore qu'il fût assuré d'être bientôt le meilleur comédien de France, il ne prétendait tirer aucun profit de son métier, qu'il voulait faire seulement par curiosité et pour faire voir qu'il était né à tout ce qu'il voulait entreprendre. La Rancune et l'Olive le fortifièrent dans sa noble envie et, à force de le louer et de lui donner courage, le mirent en si belle humeur qu'il se prit à réciter de dessus son mulet des vers de *Pyrame et Thisbé*, du poëte Théophile [85]. Quelques paysans qui accompagnaient une charrette chargée et qui faisaient le même chemin, crurent qu'il prêchait la parole de Dieu, le voyant déclamer là comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nue et le respectèrent comme un prédicateur de grands chemins.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE DE LA CAVERNE

Les deux comédiennes, que nous avons laissées dans la maison où Angélique avait été enlevée, n'avaient pas dormi davantage que Le Destin. Mademoiselle de l'Étoile s'était mise dans le même lit que la Caverne, pour ne la laisser pas seule avec son désespoir et pour tâcher de lui persuader de ne s'affliger pas tant qu'elle faisait. Enfin, jugeant qu'une affliction si juste ne manquait pas de raisons pour se défendre, elle ne la combattit plus avec les siennes; mais, pour faire diversion, elle se mit à se plaindre de sa mauvaise fortune aussi fort que sa compagne faisait de la sienne; et ainsi l'engagea adroitement à lui conter ses aventures d'autant plus aisément que la Caverne ne pouvait souffrir alors que quelqu'un se dît plus malheureux qu'elle. Elle s'essuya donc les larmes qui lui mouillaient le visage en grande abondance et, soupirant une bonne fois pour n'avoir pas sitôt à y retourner, elle commença ainsi son histoire : Je suis née comédienne, fille d'un comédien, à qui je n'ai jamais ouï dire qu'il eût des parents d'autre profession que de la sienne. Ma mère était fille d'un marchand de Marseille, qui la donna à mon père en mariage pour le récompenser d'avoir exposé sa vie pour sauver la sienne qu'avait attaquée à son avantage un officier des galères aussi amoureux de ma mère qu'il en était haï. Ce fut une bonne fortune pour mon père, car on lui donna, sans qu'il la demandât, une femme jeune, belle et plus riche qu'un comédien de campagne ne la pouvait espérer. Son beau-père fit ce qu'il put pour lui faire quitter sa profession, lui proposant et plus d'honneur, et plus de profit dans celle de marchand; mais ma mère, qui était charmée de la comédie, empêcha mon père de la quitter. Il n'avait point de répugnance à suivre l'avis que lui donnait le

père de sa femme, sachant mieux qu'elle que la vie comique n'est pas si heureuse qu'elle le paraît. Mon père sortit de Marseille un peu après ses noces, emmena ma mère faire sa première campagne, qui en avait plus grande impatience que lui, et en fit en peu de temps une excellente comédienne. Elle fut grosse dès la première année de son mariage et accoucha de moi derrière le théâtre. J'eus un frère un an après, que j'aimais beaucoup et qui m'aimait aussi. Notre troupe était composée de notre famille et de trois comédiens, dont l'un était marié avec une comédienne qui jouait les seconds rôles. Nous passions un jour de fête par un bourg de Périgord, et ma mère, l'autre comédienne et moi, étions sur la charrette qui portait notre bagage et nos hommes nous escortaient à pied quand notre petite caravane fut attaquée par sept ou huit vilains hommes si ivres qu'ayant fait dessein de tirer en l'air un coup d'arquebuse pour nous faire peur, j'en fus toute couverte de dragée [86] et ma mère en fut blessée au bras. Ils saisirent mon père et deux de ses camarades devant qu'ils se pussent mettre en défense et les battirent cruellement. Mon frère et le plus jeune de nos comédiens s'enfuirent et, depuis ce temps-là, je n'ai pas ouï parler de mon frère. Les habitants du bourg se joignirent à ceux qui nous faisaient une si grande violence et firent retourner notre charrette sur ses pas. Ils marchaient fièrement et à la hâte, comme des gens qui ont fait un grand butin et le veulent mettre en sûreté et ils faisaient un bruit à ne s'entendre pas les uns les autres. Après une heure de chemin, ils nous firent entrer dans un château où, aussitôt que nous fûmes entrés, nous ouïmes plusieurs personnes crier avec grande joie que les Bohémiens étaient pris. Nous reconnûmes par là qu'on nous prenait pour ce que nous n'étions pas et cela nous donna quelque consolation. La jument qui traînait notre charrette tomba morte de lassitude, ayant été trop pressée et trop battue. La comédienne à qui elle était, et qui la louait à la troupe en fit des cris aussi pitoyables que si elle eût vu mourir son mari; ma mère

en même temps s'évanouit de la douleur qu'elle sentait en son bras, et les cris que je fis pour elle furent encore plus grands que ceux que la comédienne avait faits pour sa jument. Le bruit que nous faisions et que faisaient les brutaux et les ivrognes qui nous avaient amenés fit sortir d'une salle basse le seigneur du château, suivi de quatre ou cinq casaques ou manteaux rouges de fort mauvaise mine. Il demanda d'abord où étaient les voleurs de Bohémiens et nous fit grand'peur; mais, ne voyant entre nous que des personnes blondes, il demanda à mon père qui il était et n'eut pas plutôt appris que nous étions de malheureux comédiens qu'avec une impétuosité qui nous surprit, et jurant de la plus furieuse façon que j'aie jamais ouï jurer, il chargea à grands coups d'épée ceux qui nous avaient pris, qui disparurent en un moment, les uns blessés, les autres fort effrayés. Il fit délier mon père et ses compagnons, commanda qu'on menât les femmes dans une chambre et qu'on mît nos hardes en lieu sûr. Des servantes se présentèrent pour nous servir et dressèrent un lit à ma mère, qui se trouvait fort mal de la blessure de son bras. Un homme, qui avait la mine d'un maître d'hôtel, nous vint faire des excuses de la part de son maître de ce qui s'était passé. Il nous dit que les coquins qui s'étaient si malheureusement mépris [en] avaient été chassés, la plupart battus ou estropiés; que l'on allait envoyer querir un chirurgien dans le prochain bourg pour panser le bras de ma mère, et nous demanda instamment si l'on ne nous avait rien pris, nous conseillant de faire visiter nos hardes pour savoir s'il y manquait quelque chose. A l'heure du souper on nous apporta à manger dans notre chambre. Le chirurgien qu'on avait envoyé chercher arriva; ma mère fut pansée et se coucha avec une violente fièvre. Le jour suivant, le seigneur du château fit venir devant lui les comédiens. Il s'informa de la santé de ma mère et dit qu'il ne voulait pas la laisser sortir de chez lui qu'elle ne fût guérie. Il eut la bonté de faire chercher dans les lieux d'alentour mon frère et le jeune comédien qui

s'étaient sauvés; ils ne se trouvèrent point et cela augmenta la fièvre de ma mère. On fit venir d'une petite ville prochaine un médecin et un chirurgien plus expérimentés que celui qui l'avait pansée la première fois; et enfin les bons traitements qu'on nous fit nous firent bientôt oublier la violence qu'on nous avait faite. Ce gentilhomme, chez qui nous étions, était fort riche, plus craint qu'aimé dans tout le pays, violent dans toutes ses actions comme un gouverneur de place frontière et qui avait la réputation d'être vaillant autant qu'on le pouvait être. Il s'appelait le baron de Sigognac; au temps où nous sommes il serait pour le moins un marquis et, en ce temps-là, il était un vrai tyran de Périgord. Une compagnie de Bohémiens, qui avaient logé sur ses terres, avaient volé les chevaux d'un haras qu'il avait à une lieue de son château et ses gens qu'il avait envoyés après s'étaient mépris à nos dépens, comme je vous ai déjà dit. Ma mère se guérit parfaitement; et mon père et ses camarades, pour se montrer reconnaissants, autant que de pauvres comédiens le pouvaient faire, du bon traitement qu'on leur avait fait, offrirent de jouer la comédie dans le château tant que le baron de Sigognac l'aurait agréable. Un grand page, âgé pour le moins de vingt-quatre ans et qui devait être sans doute le doyen des pages du royaume, et une manière de gentilhomme suivant, apprirent les rôles de mon frère et du comédien qui s'était enfui avec lui. Le bruit se répandit dans le pays qu'une troupe de comédiens devait représenter une comédie chez le baron de Sigognac. Force noblesse périgourdine y fut conviée; et lorsque le page sut son rôle, qui lui fut si difficile à apprendre qu'on fut contraint d'en couper et de le réduire à deux vers, nous représentâmes *Roger et Bradamante*, du poëte Garnier [87]. L'assemblée était fort belle, la salle bien éclairée, le théâtre fort commode et la décoration accommodée au sujet. Nous nous efforçâmes tous de bien faire et nous y réussîmes. Ma mère parut belle comme un ange, armée en amazone et, sortant d'une maladie qui l'avait un peu

pâlie, son teint éclata plus que toutes les lumières dont la salle était éclairée. Quelque grand sujet que j'aie d'être fort triste, je ne puis songer à ce jour-là que je ne rie de la plaisante façon dont le grand page s'acquitta de son rôle. Il ne faut pas que ma mauvaise humeur vous cache une chose si plaisante; peut-être que vous ne la trouverez-vous pas telle, mais je vous assure qu'elle fit bien rire toute la compagnie et que j'en ai bien ri depuis, soit qu'il y eût véritablement de quoi en rire ou que je sois de ceux qui rient de peu de chose. Il jouait le page du vieil duc Aymond et n'avait que deux vers à réciter en toute la pièce; c'est alors que ce vieillard s'emporte terriblement contre sa fille Bradamante de ce qu'elle ne veut point épouser le fils de l'empereur, étant amoureuse de Roger. Le page dit à son maître :

> *Monsieur, rentrons dedans ; je crains que vous tombiez,*
> *Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos pieds.*

Ce grand sot de page, encore que son rôle fût aisé à retenir, ne laissa pas de le corrompre et dit de fort mauvaise grâce et tremblant comme un criminel :

> *Monsieur, rentrons dedans ; je crains que vous tombiez ;*
> *Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.*

Cette mauvaise rime surprit tout le monde. Le comédien qui faisait le personnage d'Aymond s'en éclata de rire et ne put plus représenter un vieillard en colère. Toute l'assistance n'en rit pas moins et pour moi, qui avais la tête passée dans l'ouverture de la tapisserie pour voir le monde et pour me faire voir, je pensai me laisser choir à force de rire. Le maître de la maison, qui était de ces mélancoliques qui ne rient que rarement et ne rient pas pour peu de chose, trouva tant de quoi rire dans le défaut de mémoire de son page et dans sa mauvaise manière de réciter des vers qu'il pensa crever à force de se contraindre à garder un peu de gravité; mais enfin il fallut rire aussi fort que les autres, et ses gens nous avouèrent qu'ils ne lui en avaient jamais vu tant faire;

et, comme il s'était acquis une grande autorité dans le pays, il n'y eut personne de la compagnie qui ne rît autant ou plus que lui, ou par complaisance ou de bon courage. J'ai grand'peur, ajouta alors la Caverne, d'avoir fait ici comme ceux qui disent : Je m'en vais vous faire un conte qui vous fera mourir de rire et qui ne tiennent pas leur parole, car j'avoue que je vous ai fait trop de fête de celui de mon page. Non, lui répondit l'Étoile, je l'ai trouvé tel que vous me l'aviez fait espérer. Il est bien vrai que la chose peut avoir paru plus plaisante à ceux qui la virent qu'elle ne le sera à ceux à qui on en fera le récit, la mauvaise action du page servant beaucoup à la rendre telle, outre que le temps, le lieu et la pente naturelle que nous avons à nous laisser aller au rire des autres peuvent lui avoir donné des avantages qu'elle n'a pu avoir depuis. La Caverne ne fit pas davantage d'excuses pour son conte et, reprenant son histoire où elle l'avait laissée : Après, continua-t-elle, que les acteurs et les auditeurs eurent ri de toutes les forces de leur faculté risible, le baron de Sigognac voulut que son page reparût sur le théâtre pour y réparer sa faute ou plutôt pour faire rire encore la compagnie; mais le page, le plus grand brutal que j'aie jamais vu, n'en voulut rien faire, quelque commandement que lui fît un des plus rudes maîtres du monde. Il prit la chose comme il était capable de la prendre, c'est-à-dire fort mal; et son déplaisir, qui ne devait être que très léger, s'il eût été raisonnable, nous causa depuis le plus grand malheur qui nous pouvait arriver. Notre comédie eut l'applaudissement de toute l'assemblée. La farce divertit encore plus que la comédie, comme il arrive d'ordinaire partout ailleurs hors de Paris. Le baron de Sigognac et les autres gentilshommes ses voisins y prirent tant de plaisir qu'ils eurent envie de nous voir jouer encore. Chaque gentilhomme se cotisa pour les comédiens, selon qu'il eut l'âme libérale; le baron se cotisa le premier pour montrer l'exemple aux autres et la comédie fut annoncée pour la première fête. Nous jouâmes un mois durant

devant cette noblesse périgourdine, régalés à l'envi des hommes et des femmes, et même la troupe en profita de quelques habits demi-usés. Le baron nous faisait manger à sa table, ses gens nous servaient avec empressement et nous disaient souvent qu'ils nous étaient obligés de la bonne humeur de leur maître, qu'ils trouvaient tout changé depuis que la comédie l'avait humanisé. Le page seul nous regardait comme ceux qui l'avaient perdu d'honneur et le vers qu'il avait corrompu, et que tout le monde de la maison, jusqu'au moindre marmiton, lui récitait à toute heure, lui était, toutes les fois qu'il en était persécuté, un cruel coup de poignard dont enfin il résolut de se venger sur quelqu'un de notre troupe. Un jour que le baron de Sigognac avait fait une assemblée de ses voisins et de ses paysans pour délivrer ses bois d'une grande quantité de loups qui s'y étaient adonnés et dont le pays était fort incommodé, mon père et ses camarades y portèrent chacun une arquebuse, comme firent aussi tous les domestiques du baron. Le méchant page en fut aussi et, croyant avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait d'exécuter le mauvais dessein qu'il avait contre nous, il ne vit pas plutôt mon père et ses camarades séparés des autres, qui rechargeaient leurs arquebuses et s'entre-fournissaient l'un à l'autre de la poudre et du plomb, qu'il leur tira la sienne de derrière un arbre et perça mon malheureux père de deux balles. Ses compagnons, bien empêchés à le soutenir, ne songèrent point d'abord à courir après cet assassin qui s'enfuit et, depuis, quitta le pays. A deux jours de là mon père mourut de sa blessure. Ma mère en pensa mourir de déplaisir, en retomba malade et j'en fus affligée autant qu'une fille de mon âge le pouvait être. La maladie de ma mère tirant en longueur, les comédiens et la comédienne de notre troupe prirent congé du baron de Sigognac et allèrent quelque part ailleurs chercher à se remettre dans une autre troupe. Ma mère fut malade plus de deux mois et enfin elle se guérit, après avoir reçu du baron de Sigognac des marques de générosité et de bonté, qui

ne s'accordaient pas avec la réputation qu'il avait dans le pays d'être le plus grand tyran qui se soit jamais fait craindre dans un pays où la plupart des gentilshommes se mêlent de l'être. Ses valets, qui l'avaient toujours vu sans humanité et sans civilité, étaient étonnés de le voir vivre avec nous de la manière la plus obligeante du monde. On eût pu croire qu'il était amoureux de ma mère; mais il ne parlait presque point à elle et n'entrait jamais dans notre chambre où il nous faisait servir à manger depuis la mort de mon père. Il est bien vrai qu'il envoyait souvent savoir de ses nouvelles. On ne laissa pas d'en médire dans le pays, ce que nous sûmes depuis. Mais ma mère, ne pouvant demeurer plus longtemps avec bienséance dans le château d'un homme de cette condition-là, avait déjà songé à en sortir et avait fait dessein de se retirer à Marseille chez son père. Elle le fit donc savoir au baron de Sigognac, le remercia de tous les bienfaits que nous en avions reçus et le pria d'ajouter à toutes les obligations qu'elle lui avait déjà celle de lui faire avoir des montures pour elle et pour moi jusqu'à je ne sais quelle ville, et une charrette pour porter notre petit bagage qu'elle voulait tâcher de vendre au premier marchand qu'elle trouverait, si peu qu'on lui en voulût donner. Le baron parut fort surpris du dessein de ma mère et elle ne fut pas peu surprise de n'avoir pu tirer de lui ni un consentement, ni un refus. Le jour d'après, le curé d'une des paroisses dont il était seigneur nous vint voir dans notre chambre. Il était accompagné de sa nièce, une bonne et agréable fille avec qui j'avais fait grande connaissance. Nous laissâmes son oncle et ma mère ensemble et allâmes nous promener dans le jardin du château. Le curé fut longtemps en conversation avec ma mère et ne la quitta qu'à l'heure du souper. Je la trouvai fort rêveuse; je lui demandai deux ou trois fois ce qu'elle avait sans qu'elle me répondît; je la vis pleurer et je me mis à pleurer aussi. Enfin, après m'avoir fait fermer la porte de la chambre, elle me dit, pleurant encore plus fort qu'elle n'avait fait, que ce curé lui avait

appris que le baron de Sigognac était éperdument amoureux d'elle et lui avait de plus assuré qu'il l'estimait si fort, qu'il n'avait jamais osé lui dire ou lui faire dire qu'il l'aimât qu'en même temps il ne lui offrît de l'épouser. En achevant de parler, ses soupirs et ses sanglots la pensèrent suffoquer. Je lui demandai encore une fois ce qu'elle avait. Quoi! ma fille, me dit-elle, ne vous ai-je pas assez dit pour vous faire voir que je suis la plus malheureuse personne du monde ? Je lui dis que ce n'était pas un si grand malheur à une comédienne que de devenir femme de condition. Ah! pauvre petite, me dit-elle, que tu parles bien comme une jeune fille sans expérience! S'il trompe ce bon curé pour me tromper, ajouta-t-elle, s'il n'a pas dessein de m'épouser, comme il me le veut faire accroire, quelles violences ne dois-je pas craindre d'un homme tout à fait esclave de ses passions ? et s'il veut véritablement m'épouser et que j'y consente, quelle misère dans le monde approchera de la mienne quand sa fantaisie sera passée ? et combien pourra-t-il me haïr s'il se repent un jour de m'avoir aimée ? Non, non, ma fille, la bonne fortune ne me vient pas chercher comme tu penses; mais un effroyable malheur, après m'avoir ôté un mari qui m'aimait et que j'aimais, m'en veut donner un par force qui, peut-être, me haïra et m'obligera à le haïr. Son affliction, que je trouvais sans raison, augmenta si fort sa violence qu'elle pensa étouffer pendant que je lui aidai à se déshabiller. Je la consolais du mieux que je pouvais et me servais contre son déplaisir de toutes les raisons dont une fille de mon âge était capable, n'oubliant pas à lui dire que la manière obligeante et respectueuse dont le moins caressant de tous les hommes avait toujours vécu avec nous me semblait de bon présage et surtout le peu de hardiesse qu'il avait eue à déclarer sa passion à une femme d'une profession qui n'inspire pas toujours le respect. Ma mère me laissa dire tout ce que je voulus, se mit au lit fort affligée et s'y affligea toute la nuit au lieu de dormir. Je voulus résister au sommeil; mais il fallut se rendre et je dormis au-

tant qu'elle dormit peu. Elle se leva de bonne heure et quand je m'éveillai, je la trouvai habillée et assez tranquille. J'étais bien en peine de savoir quelle résolution elle avait prise, car pour vous dire la vérité, je flattais mon imagination de la future grandeur où j'espérais de voir arriver ma mère si le baron de Sigognac parlait selon ses véritables sentiments et si ma mère pouvait réduire les siens à lui accorder ce qu'il voulait obtenir d'elle. La pensée d'ouïr appeler ma mère madame la baronne occupait agréablement mon esprit et l'ambition s'emparait peu à peu de ma jeune tête.

La Caverne contait ainsi son histoire et l'Étoile l'écoutait attentivement, quand elles ouïrent marcher dans leur chambre, ce qui leur sembla d'autant plus étrange qu'elles se souvenaient fort bien d'avoir fermé leur porte au verrou. Cependant elles entendaient toujours marcher; elles demandèrent qui était là. On ne leur répandit rien; et un moment après la Caverne vit au pied du lit, qui n'était point fermé, la figure d'une personne qu'elle ouït soupirer et qui, s'appuyant sur le pied du lit, lui pressa les pieds. Elle se leva à demi pour voir de plus près ce qui commençait à lui faire peur et, résolue à lui parler, elle avança la tête dans la chambre et ne vit plus rien. La moindre compagnie donne quelquefois de l'assurance, mais quelquefois aussi la peur ne diminue pas pour être partagée. La Caverne s'effraya de n'avoir rien vu et l'Étoile s'effraya de ce que la Caverne s'effrayait. Elles s'enfoncèrent dans leur lit, se couvrirent la tête de leur couverture et se serrèrent l'une contre l'autre, ayant grand'peur et ne s'osant presque parler. Enfin la Caverne dit à l'Étoile que sa pauvre fille était morte et que c'était son âme qui était venue soupirer auprès d'elle. L'Étoile allait peut-être lui répondre quand [elles] entendirent encore marcher dans la chambre. L'Étoile s'enfonça encore plus avant dans le lit qu'elle n'avait fait et la Caverne, devenue plus hardie par la pensée qu'elle avait que c'était l'âme de sa fille, se leva encore sur le lit comme elle avait fait et, voyant encore paraître la même

figure qui soupirait encore et s'appuyait sur ses pieds, elle avança la main et en toucha une fort velue qui lui fit faire un cri effroyable et la fit tomber sur le lit à la renverse. Dans le même temps, elles ouïrent aboyer dans leur chambre, comme quand un chien a peur la nuit de ce qu'il rencontre. La Caverne fut encore assez hardie pour regarder ce que c'était et alors elle vit un grand lévrier qui aboyait contre elle. Elle le menaça d'une voix forte et il s'enfuit en aboyant vers un coin de la chambre où il disparut. La courageuse comédienne sortit hors du lit et, à la clarté de la lune qui perçait les fenêtres, elle découvrit au coin de la chambre, où le fantôme lévrier avait disparu, une petite porte d'un petit escalier dérobé. Il lui fut aisé de juger que c'était un lévrier de la maison qui était entré par là dans leur chambre. Il avait eu envie de se coucher sur leur lit et, ne l'osant faire sans le consentement de ceux qui y étaient couchés, avait soupiré en chien et s'était appuyé des jambes de devant sur le lit qui était haut sur les siennes, comme sont tous les lits à l'antique, et s'était caché dessous quand la Caverne avança la tête dans la chambre la première fois. Elle n'ôta pas d'abord à l'Étoile la croyance qu'elle avait que c'était un esprit et fut longtemps à lui faire comprendre que c'était un lévrier. Tout affligée qu'elle était, elle railla sa compagne de sa poltronnerie et remit la fin de son histoire à quelque autre temps que le sommeil ne leur serait pas si nécessaire qu'il le leur était alors. La pointe du jour commençait à paraître; elles s'endormirent et se levèrent sur les dix heures, qu'on les vint avertir que le carrosse qui les devait mener au Mans était prêt de partir quand elles voudraient.

CHAPITRE IV

LE DESTIN TROUVE LÉANDRE

Le Destin cependant allait de village en village, s'informant de ce qu'il cherchait et n'en apprenant aucune nouvelle. Il battit un grand pays, et ne s'arrêta point que sur les deux ou trois heures que sa faim et la lassitude de son cheval le firent retourner dans un gros bourg qu'il venait de quitter. Il y trouva une assez bonne hôtellerie, parce qu'elle était sur le grand chemin, et n'oublia pas de s'informer si on n'avait point ouï parler d'une troupe de gens de cheval qui enlevaient une femme. Il y a un gentilhomme là-haut qui vous en peut dire des nouvelles, dit le chirurgien du village qui se trouva là. Je crois, ajouta-t-il, qu'il a eu quelque démêlé avec eux et en a été maltraité. Je lui viens appliquer un cataplasme anodin et résolutif sur une tumeur livide qu'il a sur les vertèbres du col et je lui ai pansé une grande plaie qu'on lui a faite à l'occiput. Je l'ai voulu saigner, parce qu'il a le corps tout couvert de contusions, mais il n'a pas voulu; il en a pourtant bien besoin. Il faut qu'il ait fait quelque lourde chute et qu'il ait été excédé de coups. Ce chirurgien de village prenait tant de plaisir à débiter les termes de son art qu'encore que Le Destin l'eût quitté et qu'il ne fût écouté de personne, il continua longtemps le discours qu'il avait commencé jusqu'à temps que l'on le vînt querir pour saigner une femme qui se mourait d'une apoplexie. Cependant Le Destin montait dans la chambre de celui dont le chirurgien lui avait parlé. Il y trouva un jeune homme bien vêtu, qui avait la tête bandée et qui s'était couché sur un lit pour reposer. Le Destin lui voulut faire des excuses de ce qu'il était entré dans sa chambre devant que d'avoir su s'il l'aurait agréable, mais il fut bien surpris quand, aux premières paroles de son compliment, l'autre se leva de

son lit, et le vint embrasser, se faisant connaître à lui pour son valet Léandre qui l'avait quitté depuis quatre ou cinq jours sans prendre congé de lui et que la Caverne croyait être le ravisseur de sa fille. Le Destin ne savait de quelle façon il lui devait parler, le voyant bien vêtu et de fort bonne mine. Pendant qu'il le considéra, Léandre eut le temps de se rassurer, car il avait paru d'abord fort interdit. J'ai beaucoup de confusion, dit-il au Destin, de n'avoir pas eu pour vous toute la sincérité que je devais avoir, vous estimant comme je fais; mais vous excuserez un jeune homme sans expérience qui, devant que de vous bien connaître, vous croyait fait comme le sont d'ordinaire ceux de votre profession et qui n'osait pas vous confier un secret d'où dépend tout le bonheur de sa vie. Le Destin lui dit qu'il ne pouvait savoir que de lui-même en quoi il lui avait manqué de sincérité. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre si peut-être vous ne les savez déjà, lui répondit Léandre; mais auparavant il faut que je sache ce qui vous amène ici. Le Destin lui conta de quelle façon Angélique avait été enlevée. Il lui dit qu'il courait après ses ravisseurs; qu'il avait appris en entrant dans l'hôtellerie qu'il les avait trouvés et lui en pourrait apprendre des nouvelles. Il est vrai que je les ai trouvés, lui répondit Léandre en soupirant, et que j'ai fait contre eux ce qu'un homme seul pouvait faire contre plusieurs; mais mon épée s'étant rompue dans le corps du premier que j'ai blessé, je n'ai pu rien faire pour le service de mademoiselle Angélique, ni mourir en la servant, comme j'étais résolu à l'un ou à l'autre événement. Ils m'ont mis en l'état où vous me voyez. J'ai été étourdi du coup d'estramaçon que j'ai reçu sur la tête. Ils m'ont cru mort et ont passé outre à grand'hâte. Voilà tout ce que je sais de mademoiselle Angélique. J'attends ici un valet qui vous en apprendra davantage. Il les a suivis de loin après m'avoir aidé à reprendre mon cheval qu'ils m'ont peut-être laissé à cause qu'il ne valait pas grand'chose. Le Destin lui demanda pourquoi il l'avait quitté sans l'en avertir, d'où il venait et qui il était, ne

doutant plus qu'il ne lui eût caché son nom et sa condition. Léandre lui avoua qu'il en était quelque chose, et s'étant recouché, à cause que les coups qu'il avait reçus lui faisaient beaucoup de douleur, Le Destin s'assit sur le pied du lit et Léandre lui dit ce que vous allez lire dans le suivant chapitre.

CHAPITRE V

HISTOIRE DE LÉANDRE

Je suis un gentilhomme d'une maison assez connue dans la province. J'espère un jour d'avoir pour le moins douze mille livres de rentes pourvu que mon père meure; car encore qu'il y ait quatre-vingts ans qu'il fait enrager tous ceux qui dépendent de lui ou qui ont affaire à lui, il se porte si bien qu'il y a plus à craindre pour moi qu'il ne meure jamais qu'à espérer que je lui succède un jour en trois fort belles terres qui sont tout son bien. Il me veut faire conseiller au parlement de Bretagne contre mon inclination et c'est pour cela qu'il m'a fait étudier de bonne heure. J'étais écolier à la Flèche quand votre troupe y vint représenter. Je vis mademoiselle Angélique et j'en devins tellement amoureux que je ne pus plus faire autre chose que de l'aimer. Je fis bien davantage, j'eus l'assurance de lui dire que je l'aimais; elle ne s'en offensa point. Je lui écrivis; elle reçut ma lettre et ne m'en fit pas plus mauvais visage. Depuis ce temps-là une maladie, qui fit garder la chambre à mademoiselle de la Caverne pendant que vous fûtes à la Flèche, facilita beaucoup les conversations que sa fille et moi eûmes ensemble. Elle les aurait sans doute empêchées, trop sévère comme elle est pour être d'une profession qui semble dispenser du scrupule et de la sévérité ceux qui la suivent. Depuis que je devins amoureux de sa fille.

je n'allai plus au collège et ne manquai pas un jour d'aller à la comédie. Les pères Jésuites me voulurent remettre dans mon devoir; mais je ne voulus plus obéir à de si malplaisants maîtres après avoir choisi la plus charmante maîtresse du monde. Votre valet fut tué à la porte de la comédie par des écoliers bretons, qui firent cette année-là beaucoup de désordre dans la Flèche parce qu'ils y étaient en grand nombre et que le vin y fut à bon marché. Cela fut cause en partie que vous quittâtes la Flèche pour aller à Angers. Je ne dis point adieu à mademoiselle Angélique, sa mère ne la perdant point de vue. Tout ce que je pus faire, ce fut de paraître devant elle en la voyant partir le désespoir peint sur le visage et les yeux mouillés de larmes. Un regard triste qu'elle me jeta me pensa faire mourir. Je m'enfermai dans ma chambre; je pleurai le reste du jour et toute la nuit; et, dès le matin, changeant mon habit en celui de mon valet, qui était de ma taille, je le laissai à la Flèche pour vendre mon équipage d'écolier et lui laissai une lettre pour un fermier de mon père qui me donne de l'argent quand je lui en demande, avec ordre de me venir trouver à Angers. J'en pris le chemin après vous et vous attrapai à Duretail [88], où plusieurs personnes de condition qui y couraient le cerf vous arrêtèrent sept ou huit jours. Je vous offris mon service et vous me prîtes pour votre valet, soit que vous fussiez incommodé de n'en point avoir, ou que ma mine et mon visage, qui peut-être ne vous déplurent pas, vous obligeassent à me prendre. Mes cheveux, que j'avais fait couper fort courts, me rendirent méconnaissable à ceux qui m'avaient vu souvent auprès de mademoiselle Angélique, outre que le méchant habit de mon valet, que j'avais pris pour me déguiser, me rendait bien différent de ce que je paraissais avec le mien, qui était plus beau que ne l'est d'ordinaire celui d'un écolier. Je fus d'abord reconnu de mademoiselle Angélique, qui m'avoua depuis qu'elle n'avait point douté que la passion que j'avais pour elle ne fût très violente puisque je quittais tout pour la suivre. Elle fut assez généreuse pour m'en

vouloir dissuader et pour me faire trouver ma raison qu'elle voyait bien que j'avais perdue. Elle me fit longtemps éprouver des rigueurs qui eussent refroidi un moins amoureux que moi. Mais enfin, à force de l'aimer, je l'engageai à m'aimer autant que je l'aimais. Comme vous avez l'âme d'une personne de condition qui l'aurait fort belle, vous reconnûtes bientôt que je n'avais pas celle d'un valet. Je gagnai vos bonnes grâces; je me mis bien dans l'esprit de tous les messieurs de votre troupe et même je ne fus pas haï de la Rancune, qui passe parmi vous pour n'aimer personne et pour haïr tout le monde. Je ne perdrai point de temps à vous redire tout ce que deux jeunes personnes qui s'entr'aiment se sont pu dire toutes les fois qu'elles se sont trouvées ensemble : vous le savez assez par vous-même. Je vous dirai seulement que mademoiselle de la Caverne, se doutant de notre intelligence, ou plutôt n'en doutant plus, défendit à sa fille de me parler; que sa fille ne lui obéit pas et que, l'ayant surprise qui m'écrivait, elle la traita si cruellement, et en public et en particulier, que je n'eus pas depuis grand'-peine à la faire résoudre de se faire enlever. Je ne crains point de vous l'avouer, vous connaissant généreux autant qu'on le peut être, et amoureux pour le moins autant que moi. Le Destin rougit à ces dernières paroles de Léandre, qui continua son discours et dit au Destin qu'il n'avait quitté la compagnie que pour s'aller mettre en état d'exécuter son dessein; qu'un fermier de son père lui avait promis de lui donner de l'argent et qu'il espérait encore d'en recevoir à Saint-Malo du fils d'un marchand, de qui l'amitié lui était assurée et qui était depuis peu maître de son bien par la mort de ses parents. Il ajouta que, par le moyen de son ami, il espérait de passer facilement en Angleterre, et là de faire sa paix avec son père sans exposer à sa colère mademoiselle Angélique, contre laquelle vraisemblablement, aussi bien que contre sa mère, il aurait exercé toutes sortes d'actes d'hostilité avec tout l'avantage qu'un homme riche et de condition peut avoir sur deux pauvres comédiennes.

Le Destin fit avouer à Léandre qu'à cause de sa jeunesse et de sa condition, son père n'aurait pas manqué d'accuser de rapt mademoiselle de la Caverne. Il ne tâcha point de lui faire oublier son amour, sachant bien que les personnes qui aiment ne sont pas capables de croire d'autres conseils que ceux de leur passion et sont plus à plaindre qu'à blâmer; mais il désapprouva fort le dessein qu'il avait eu de se sauver en Angleterre et lui représenta ce qu'on pourrait s'imaginer de deux jeunes personnes ensemble qui seraient dans un pays étranger; les fatigues et les hasards d'un voyage par mer; la difficulté de recouvrer de l'argent s'il leur arrivait d'en manquer et enfin les entreprises que feraient faire sur eux, et la beauté de mademoiselle Angélique, et la jeunesse de l'un et de l'autre. Léandre ne défendit point une mauvaise cause; il demanda encore une fois pardon au Destin de s'être si longtemps caché de lui et Le Destin lui promit qu'il se servirait de tout le pouvoir qu'il croyait avoir sur l'esprit de mademoiselle de la Caverne pour la lui rendre favorable. Il lui dit encore que, s'il était tout à fait résolu à n'avoir jamais d'autre femme que mademoiselle Angélique, il ne devait point quitter la troupe. Il lui représenta que cependant son père pouvait mourir ou sa passion se ralentir ou peut-être se passer. Léandre s'écria là-dessus que cela n'arriverait jamais. Eh bien donc, dit Le Destin, de peur que cela n'arrive à votre maîtresse, ne la perdez point de vue. Faites la comédie avec nous; vous n'êtes pas seul qui la ferez et qui pourriez faire quelque chose de meilleur. Écrivez à votre père; faites-lui croire que vous êtes à la guerre et tâchez d'en tirer de l'argent. Cependant je vivrai avec vous comme avec un frère et tâcherai par là de vous faire oublier les mauvais traitements que vous pouvez avoir reçus de moi tandis que je n'ai pas connu ce que vous valiez. Léandre se fût jeté à ses pieds si la douleur que les coups qu'il avait reçus lui faisaient sentir par tout son corps lui eût permis de le faire. Il le remercia au moins en des termes si obligeants et lui fit des protestations d'amitié si tendres

qu'il en fut aimé dès ce temps-là autant qu'un honnête homme le peut être d'un autre. Ils parlèrent ensuite de chercher mademoiselle Angélique; mais une grande rumeur qu'ils entendirent interrompit leur conversation et fit descendre Le Destin dans la cuisine de l'hôtellerie, où se passait ce que vous allez voir dans le suivant chapitre.

CHAPITRE VI

COMBAT A COUPS DE POING. MORT DE L'HÔTE, ET AUTRES CHOSES MÉMORABLES

Deux hommes, l'un vêtu de noir comme un magister de village et l'autre de gris, qui avait bien la mine d'un sergent, se tenaient aux cheveux et à la barbe et s'entredonnaient de temps en temps des coups de poing d'une très cruelle manière. L'un et l'autre étaient ce que leurs habits et leurs mines voulaient qu'ils fussent. Le vêtu de noir, magister du village, était frère du curé et le vêtu de gris, sergent du même village, était frère de l'hôte. Cet hôte était alors dans une chambre à côté de la cuisine, prêt à rendre l'âme d'une fièvre chaude qui lui avait si fort troublé l'esprit qu'il s'était cassé la tête contre une muraille; et sa blessure, jointe à sa fièvre, l'avait mis si bas, qu'alors que sa frénésie le quitta, il se vit contraint de quitter la vie qu'il regrettait peut-être moins que son argent mal acquis. Il avait porté les armes longtemps et était enfin revenu dans son village, chargé d'ans et de si peu de probité qu'on pouvait dire qu'il en avait encore moins que d'argent, quoiqu'il fût extrêmement pauvre. Mais comme les femmes se prennent souvent par où elles devraient moins se laisser prendre, ses cheveux de drille, plus longs que ceux des autres paysans du village, ses serments à la soldate, une plume hérissée qu'il mettait les fêtes quand il ne pleuvait point et une épée rouillée

qui lui battait de vieilles bottes encore qu'il n'eût point de cheval, tout cela donna dans la vue d'une vieille veuve qui tenait hôtellerie. Elle avait été recherchée par les plus riches fermiers du pays, non tant pour sa beauté que pour le bien qu'elle avait amassé avec son défunt mari à vendre bien cher et à faire mauvaise mesure de vin et d'avoine. Elle avait constamment résisté à tous ses prétendants, mais enfin un vieil soldat avait triomphé d'une vieille hôtesse. Le visage de cette nymphe tavernière était le plus petit et son ventre était le plus grand du Maine, quoique cette province abonde en personnes ventrues. Je laisse aux naturalistes le soin d'en chercher la raison aussi bien que de la graisse des chapons du pays. Pour revenir à cette grosse petite femme, qu'il me semble que je vois toutes les fois que j'y songe, elle se maria avec son soldat sans en parler à ses parents; et après avoir achevé de vieillir avec lui et bien souffert aussi, elle eut le plaisir de le voir mourir la tête cassée; ce qu'elle attribuait à un juste jugement de Dieu, parce qu'il avait souvent joué à casser la sienne. Quand Le Destin entra dans la cuisine de l'hôtellerie, cette hôtesse et sa servante aidaient au vieil curé du bourg à séparer les combattants qui s'étaient cramponnés comme deux vaisseaux; mais les menaces du Destin et l'autorité avec laquelle il parla achevèrent ce que les exhortations du bon pasteur n'avaient pu faire, et les deux mortels ennemis se séparèrent, crachant la moitié de leurs dents sanglantes, saignant du nez et le menton et la tête pelés. Le curé était honnête homme et savait bien son monde. Il remercia Le Destin fort civilement; et Le Destin, pour lui faire plaisir, fit embrasser en bonne amitié ceux qui un moment auparavant ne s'embrassaient que pour s'étrangler. Pendant l'accommodement l'hôte acheva son obscure destinée sans en avertir ses amis, tellement qu'on trouva qu'il n'y avait plus qu'à l'ensevelir quand on entra dans sa chambre après que la paix fut conclue. Le curé fit des prières sur le mort, et les fit bonnes, car il les fit courtes. Son vicaire le vint relayer et cependant

la veuve s'avisa de hurler et le fit avec beaucoup d'ostentation et de vanité. Le frère du mort fit semblant d'être triste ou le fut véritablement et les valets et servantes s'en acquittèrent presque aussi bien que lui. Le curé suivit Le Destin dans sa chambre, lui faisant des offres de service; il en fit autant à Léandre et ils le retinrent à manger avec eux. Le Destin, qui n'avait pas mangé de tout le jour et avait fait beaucoup d'exercice, mangea très avidement. Léandre se reput d'amoureuses pensées plus que de viande et le curé parla plus qu'il ne mangea. Il leur fit cent contes plaisants de l'avarice du défunt et leur apprit les plaisants différends que cette passion dominante lui avait fait avoir, tant avec sa femme qu'avec ses voisins. Il leur fit le récit entre autres d'un voyage qu'il avait fait à Laval avec sa femme, au retour duquel le cheval qui les portait tous deux s'étant déferré de deux pieds, et qui pis est, les fers s'étant perdus, il laissa sa femme tenant son cheval par la bride au pied d'un arbre et retourna jusqu'à Laval, cherchant exactement ses fers partout où il crut avoir passé; mais il perdit sa peine, tandis que sa femme pensa perdre patience à l'attendre, car il était retourné sur ses pas de deux grandes lieues et elle commençait d'en être en peine quand elle le vit revenir les pieds nus, tenant ses bottes et ses chausses dans ses mains. Elle s'étonna fort de cette nouveauté, mais elle n'osa lui en demander la raison, tant, à force d'obéir à la guerre, il s'était rendu capable de bien commander dans sa maison. Elle n'osa pas même repartir quand il la fit déchausser aussi, ni lui en demander le sujet. Elle se douta seulement que ce pouvait être par dévotion. Il fit prendre à sa femme son cheval par la bride, marchant derrière pour le hâter; et ainsi l'homme et la femme sans chaussure et le cheval déferré de deux pieds, après avoir bien souffert, gagnèrent la maison bien avant dans la nuit, les uns et les autres fort las, et l'hôte et l'hôtesse ayant les pieds si écorchés qu'ils furent près de quinze jours sans pouvoir presque marcher. Jamais il ne se sut si bon gré de quelque autre

chose qu'il eût faite et, quand il y songeait, il disait en riant à sa femme que s'ils ne se fussent déchaussés en revenant de Laval, ils en eussent eu pour deux paires de souliers, outre deux fers d'un cheval. Le Destin et Léandre ne s'émurent pas beaucoup du conte que le curé leur donnait pour bon, soit qu'ils ne le trouvassent pas si plaisant qu'il le leur avait dit, ou qu'ils ne fussent pas alors en humeur de rire. Le curé, qui était grand parleur, n'en voulut pas demeurer là et, s'adressant au Destin, lui dit que ce qu'il venait d'entendre ne valait pas ce qu'il avait encore à lui dire de la belle manière dont le défunt s'était préparé à la mort. Il y a quatre ou cinq jours, ajouta-t-il, qu'il sait bien qu'il n'en peut échapper. Il ne s'est jamais plus tourmenté de son ménage. Il a eu regret à tous les œufs frais qu'il a mangés pendant sa maladie. Il a voulu savoir à quoi monterait son enterrement et même l'a voulu marchander avec moi le jour que je l'ai confessé. Enfin, pour achever comme il avait commencé, deux heures devant que de mourir, il ordonna devant moi à sa femme de l'ensevelir dans un certain vieil drap de sa connaissance qui avait plus de cent trous. Sa femme lui représenta qu'il y serait fort mal enseveli; il s'opiniâtra à n'en vouloir point d'autre. Sa femme ne pouvait y consentir et, parce qu'elle le voyait en état de ne la pouvoir battre, elle soutint son opinion plus vigoureusement qu'elle n'avait jamais fait avec lui, sans pourtant sortir du respect qu'une honnête femme doit à un mari, fâcheux ou non. Elle lui demanda enfin comment il pourrait paraître dans la vallée de Josaphat, un méchant drap tout troué sur les épaules, et en quel équipage il pensait ressusciter. Le malade s'en mit en colère et, jurant comme il avait accoutumé en sa santé : Eh! morbleu, vilaine! s'écria-t-il, je ne veux point ressusciter. J'eus autant de peine à m'empêcher de rire qu'à lui faire comprendre qu'il avait offensé Dieu, se mettant en colère, et plus encore par ce qu'il avait dit à sa femme, qui était en quelque façon une impiété. Il en fit un acte de contrition tel quel, et encore lui fallut-il

donner parole qu'il ne serait point enseveli dans un autre drap que celui qu'il avait choisi. Mon frère, qui s'était éclaté de rire quand il avait renoncé si hautement et si clairement à sa résurrection, ne pouvait s'empêcher d'en rire encore toutes les fois qu'il y songeait. Le frère du défunt s'en était formalisé; et, de paroles en paroles, mon frère et lui, tous deux aussi brutaux l'un que l'autre, s'étaient entre-harpés après s'être donné mille coups de poing, et se battraient peut-être encore si on ne les avait séparés. Le curé acheva ainsi sa relation, adressant sa parole au Destin, parce que Léandre ne lui donnait pas grande attention. Il prit congé des comédiens après leur avoir encore offert son service; et Le Destin tâcha de consoler l'affligé Léandre, lui donnant les meilleures espérances dont il se put aviser. Tout brisé qu'était le pauvre garçon, il regardait de temps en temps par la fenêtre pour voir si son valet ne venait point, comme s'il en eût dû venir plus tôt. Mais, quand on attend quelqu'un avec impatience, les plus sages sont assez sots pour regarder souvent du côté qu'il doit venir, et je finirai par là mon sixième chapitre.

CHAPITRE VII

TERREUR PANIQUE DE RAGOTIN, SUIVIE DE DISGRÂCES. AVENTURE DU CORPS MORT. ORAGE DE COUPS DE POING ET AUTRES ACCIDENTS SURPRENANTS, DIGNES D'AVOIR PLACE EN CETTE VÉRITABLE HISTOIRE.

Léandre regardait donc par la fenêtre de sa chambre, du côté qu'il attendait son valet, quand, tournant la tête de l'autre côté, il vit arriver le petit Ragotin, botté jusqu'à la ceinture, monté sur un petit mulet et ayant à ses étriers, comme deux estafiers, la Rancune d'un côté et l'Olive de l'autre. Ils avaient appris de village

en village des nouvelles du Destin et, à force de l'avoir suivi, l'avaient enfin trouvé. Le Destin descendit en bas au-devant d'eux et les fit monter dans la chambre. Ils ne reconnurent point d'abord le jeune Léandre, qui avait changé de mine aussi bien que d'habit. Afin qu'on ne le connût pas pour ce qu'il était, Le Destin lui commanda d'aller faire apprêter le souper avec la même autorité dont il avait accoutumé de lui parler; et les comédiens, qui le reconnurent par là, ne lui eurent pas plutôt dit qu'il était bien brave que Le Destin répondit pour lui et leur dit qu'un oncle riche qu'il avait au bas Maine l'avait équipé de pied en cap, comme ils le voyaient, et même lui avait donné de l'argent pour l'obliger à quitter la comédie, ce qu'il n'avait pas voulu faire, et ainsi l'avait laissé sans lui dire adieu. Le Destin et les autres s'entre-demandèrent des nouvelles de leur quête et ne s'en dirent point. Ragotin assura Le Destin qu'il avait laissé les comédiennes en bonne santé, quoique fort affligées de l'enlèvement de mademoiselle Angélique. La nuit vint, on soupa et les nouveaux venus burent autant que les autres burent peu. Ragotin se mit en bonne humeur, défia tout le monde à boire, comme un fanfaron de taverne qu'il était, fit le plaisant et chanta des chansons en dépit de tout le monde; mais, n'étant pas secondé et le beau-frère de l'hôtesse ayant représenté à la compagnie que ce n'était pas bien fait de faire la débauche auprès d'un mort, Ragotin en fit moins de bruit et en but plus de vin. On se coucha. Le Destin et Léandre dans la chambre qu'ils avaient déjà occupée; Ragotin, la Rancune et l'Olive dans une petite chambre qui était auprès de la cuisine, et à côté de celle où était le corps du défunt qu'on n'avait pas encore commencé d'ensevelir. L'hôtesse coucha dans une chambre haute, qui était voisine de celle où couchaient Le Destin et Léandre; et elle s'y mit pour n'avoir pas devant les yeux l'objet funeste d'un mari mort et pour recevoir les consolations de ses amis qui la vinrent visiter en grand nombre; car elle était une des plus grosses dames du bourg et y avait

toujours été autant aimée de tout le monde que son mari y avait toujours été haï. Le silence régnait dans l'hôtellerie; les chiens y dormaient, puisqu'ils n'aboyaient point; tous les autres animaux y dormaient aussi ou le devaient faire; et cette tranquillité-là durait encore entre deux et trois heures du matin quand tout à coup Ragotin se mit à crier de toute sa force que la Rancune était mort. Tout d'un temps il éveilla l'Olive, alla faire lever Le Destin et Léandre et les fit descendre dans sa chambre pour venir pleurer ou du moins voir la Rancune qui venait de mourir subitement à son côté, à ce qu'il disait. Le Destin et Léandre le suivirent, et la première chose qu'ils virent en entrant dans la chambre, ce fut la Rancune qui se promenait dans la chambre en homme qui se porte bien, quoique cela soit assez difficile après une mort subite. Ragotin, qui entrait le premier, ne l'eût pas plutôt aperçu qu'il se rejeta en arrière, comme s'il eût été près de marcher sur un serpent ou de mettre le pied dans un trou. Il fit un grand cri, devint pâle comme un mort et heurta si rudement Le Destin et Léandre, lorsqu'il se jeta hors de la chambre à corps perdu, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne les portât par terre. Cependant que sa peur le fait fuir jusque dans le jardin de l'hôtellerie où il hasarde de se morfondre, Le Destin et Léandre demandent à la Rancune des particularités de sa mort. La Rancune leur dit qu'il n'en savait pas tant que Ragotin et ajouta qu'il n'était pas sage. L'Olive cependant riait comme un fol; la Rancune demeurait froid sans parler, selon sa coutume, et l'Olive et lui ne se déclaraient pas davantage. Léandre alla après Ragotin et le trouva caché derrière un arbre, tremblant de peur plus que de froid, quoiqu'il fût en chemise. Il avait l'imagination si pleine de la Rancune mort qu'il prit d'abord Léandre pour son fantôme et pensa s'enfuir quand il s'approcha de lui. Là-dessus Le Destin arriva, qui lui parut aussi autre fantôme. Ils n'en purent tirer la moindre parole, quelque chose qu'ils lui pussent dire; et enfin ils le prirent sous les bras pour le remener

dans sa chambre; mais dans le temps qu'ils allaient sortir du jardin, la Rancune s'étant présenté pour y entrer, Ragotin se défit de ceux qui le tenaient et s'alla jeter, regardant derrière lui d'un œil égaré, dans une grosse touffe de rosiers où il s'embarrassa depuis les pieds jusqu'à la tête et ne s'en put tirer assez vite pour s'empêcher d'être joint par la Rancune, qui l'appela cent fois fol, et lui dit qu'il le fallait enchaîner. Ils le tirèrent à trois hors de la touffe de rosiers où il s'était fourré. La Rancune lui donna une claque sur la peau nue pour lui faire voir qu'il n'était pas mort; et enfin le petit homme effrayé fut remené dans sa chambre et remis dans son lit; mais à peine y fut-il qu'une clameur de voix féminines, qu'ils entendirent dans la chambre voisine, leur donna à deviner ce que ce pouvait être. Ce n'étaient point les plaintes d'une femme affligée, c'étaient des cris effroyables de plusieurs femmes ensemble, comme quand elles ont peur. Le Destin y alla et trouva quatre ou cinq femmes avec l'hôtesse qui cherchaient sous les lits, regardaient dans la cheminée et paraissaient fort effrayées. Il leur demanda ce qu'elles avaient; et l'hôtesse, moitié hurlant, moitié parlant, lui dit qu'elle ne savait ce qu'était devenu le corps de son pauvre mari. En achevant de parler, elle se mit à hurler; et les autres femmes, comme de concert, lui répondirent en chœur et toutes ensemble firent un bruit si grand et si lamentable que tout ce qu'il y avait de gens dans l'hôtellerie entra dans la chambre et ce qu'il y avait de voisins et de passants entra dans l'hôtellerie. Dans ce temps-là un maître chat s'était saisi d'un pigeon qu'une servante avait laissé demi-lardé sur la table de la cuisine et, se sauvant avec sa proie dans la chambre de Ragotin, s'était caché sous le lit où il avait couché avec la Rancune. La servante le suivit, un bâton de fagot à la main et, regardant sous le lit pour voir ce qu'était devenu son pigeon, elle se mit à crier tant qu'elle put, qu'elle avait trouvé son maître et le répéta si souvent que l'hôtesse et les autres femmes vinrent à elle. La servante sauta au col de sa maîtresse,

lui disant qu'elle avait trouvé son maître, avec un si grand transport de joie que la pauvre veuve eut peur que son mari ne fût ressuscité; car on remarqua qu'elle devint pâle comme un criminel qu'on juge. Enfin la servante les fit regarder sous le lit où ils aperçurent le corps mort dont ils étaient tant en peine. La difficulté ne fut pas si grande à le tirer de là, quoiqu'il fût bien pesant, qu'à savoir qui l'y avait mis. On le rapporta dans la chambre où l'on commença de l'ensevelir. Les comédiens se retirèrent dans celle où avait couché Le Destin, qui ne pouvait rien comprendre dans ces bizarres accidents. Pour Léandre, il n'avait dans la tête que sa chère Angélique, ce qui le rendait aussi rêveur que Ragotin était fâché de ce que la Rancune n'était pas mort, dont les railleries l'avaient si fort mortifié qu'il ne parlait plus, contre sa coutume de parler incessamment et de se mêler en toutes sortes de conversations, à propos ou non. La Rancune et l'Olive s'étaient si peu étonnés, et de la terreur panique de Ragotin, et de la transmigration d'un corps mort d'une chambre à l'autre sans aucun secours humain, au moins dont on eût connaissance, que Le Destin se douta qu'ils avaient grande part dans le prodige. Cependant l'affaire s'éclaircissait dans la cuisine de l'hôtellerie. Un valet de charrue, revenu des champs pour dîner, ayant ouï conter à une servante, avec grande frayeur, que le corps de son maître s'était levé de lui-même et avait marché, lui dit qu'en passant par la cuisine, à la pointe du jour, il avait vu deux hommes en chemise qui le portaient sur leurs épaules dans la chambre où l'on l'avait trouvé. Le frère du mort ouït ce que disait le valet et trouva l'action fort mauvaise. La veuve le sut aussitôt et ses amies aussi; les uns et les autres s'en scandalisèrent bien fort et conclurent tout d'une voix qu'il fallait que ces hommes-là fussent des sorciers qui voulaient faire quelque méchanceté de ce corps mort. Dans le temps que l'on jugeait si mal de la Rancune, il entra dans la cuisine pour faire porter à déjeuner dans leur chambre. Le frère du défunt lui de-

manda pourquoi il avait porté le corps de son frère dans sa chambre. La Rancune, bien loin de lui répondre, ne le regarda pas seulement. La veuve lui fit la même question, il eut la même indifférence pour elle, ce que la bonne dame n'eut pas pour lui. Elle lui sauta aux yeux, furieuse comme une lionne à qui on a ravi ses petits (j'ai peur que la comparaison ne soit ici trop magnifique). Son beau-frère donna un coup de poing à la Rancune, les amies de l'hôtesse ne l'épargnèrent pas; les servantes s'en mêlèrent et les valets aussi; mais il n'y avait pas place en un homme seul pour tant de frappeurs, et ils s'entrenuisaient les uns aux autres. La Rancune seul contre plusieurs, et, par conséquent, plusieurs contre lui, ne s'étonna point du nombre de ses ennemis et, faisant de nécessité vertu, commença à jouer des bras de toute la force que Dieu lui avait donnée, laissant le reste au hasard. Jamais combat inégal ne fut plus disputé. Mais aussi la Rancune, conservant son jugement dans le péril, se servait de son adresse aussi bien que de sa force, ménageait ses coups et les faisait profiter le plus qu'il pouvait. Il donna tel soufflet qui, ne donnant pas à plomb sur la première joue qu'il rencontrait et ne faisant que glisser, s'il faut ainsi dire, allait jusqu'à la seconde, même troisième joue, parce qu'il donnait la plupart de ses coups en faisant la demi-pirouette, et tel soufflet tira trois sons différents de trois différentes mâchoires. Au bruit des combattants, l'Olive descendit dans la cuisine; et, à peine eut-il le temps de discerner son compagnon d'entre tous ceux qui le battaient, qu'il se vit battre et même plus que lui de qui la vigoureuse résistance commençait à se faire craindre. Deux ou trois donc des plus maltraités par la Rancune se jetèrent sur l'Olive, peut-être pour se racquitter. Le bruit en augmenta; et en même temps l'hôtesse reçut un coup de poing dans son petit œil qui lui fit voir cent mille chandelles (c'est un nombre certain pour un incertain) et la mit hors de combat. Elle hurla plus fort et plus franchement qu'elle n'avait fait à la mort de son mari. Ses hurlements atti-

rèrent les voisins dans la maison et firent descendre dans la cuisine Le Destin et Léandre. Quoiqu'ils y vinssent avec un esprit de pacification, on leur fit d'abord la guerre sans la leur déclarer. Les coups de poing ne leur manquèrent pas et ils n'en laissèrent point manquer ceux qui leur en donnèrent. L'hôtesse, ses amies et ses servantes criaient aux voleurs et n'étaient plus que les spectatrices du combat, les unes les yeux pochés, les autres le nez sanglant, les autres les mâchoires brisées et toutes décoiffées. Les voisins avaient pris parti pour la voisine contre ceux qu'elle appelait voleurs. Il faudrait une meilleure plume que la mienne pour bien représenter les beaux coups de poing qui s'y donnèrent. Enfin, l'animosité et la fureur se rendant maîtresses des uns et des autres, on commençait à se saisir des broches et des meubles qui se peuvent jeter à la tête quand le curé entra dans la cuisine et tâcha de faire cesser le combat. En vérité, quelque respect que l'on eût pour lui, il eût bien eu de la peine à séparer les combattants, si leur lassitude ne s'en fût mêlée. Tous actes d'hostilité cessèrent donc de part et d'autre, et non pas le bruit; car, chacun voulant parler le premier, et les femmes plus que les hommes avec leurs voix de fausset, le pauvre bonhomme fut contraint de se boucher les oreilles et de gagner la porte. Cela fit taire les plus tumultueux. Il rentra dans le champ de bataille, et le frère de l'hôte, ayant pris la parole par son ordre, lui fit des plaintes du corps mort transporté d'une chambre à l'autre. Il eût exagéré la méchante action plus qu'il ne fit s'il eût eu moins de sang à cracher qu'il n'en avait, outre celui qui sortait de son nez, qu'il ne pouvait arrêter. La Rancune et l'Olive avouèrent ce qu'on leur imputait et protestèrent qu'ils ne l'avaient pas fait à mauvaise intention, mais seulement pour faire peur à un de leurs camarades, comme ils avaient fait. Le curé les en blâma fort et leur fit comprendre la conséquence d'une telle entreprise, qui passait la raillerie et, comme il était homme d'esprit et avait grand crédit parmi ses paroissiens, il n'eut pas

grand'peine à pacifier le différend, et qui plus y mit, plus y perdit. Mais la Discorde, aux crins de couleuvre, n'avait pas encore fait dans cette maison-là tout ce qu'elle avait envie d'y faire. On ouït dans la chambre haute des hurlements non guère différents de ceux que fait un pourceau qu'on égorge; et celui qui les faisait n'était autre que le petit Ragotin. Le curé, les comédiens et plusieurs autres coururent à lui et le trouvèrent tout le corps, à la réserve de la tête, enfoncé dans un grand coffre de bois qui servait à serrer le linge de l'hôtellerie; et, ce qui était de plus fâcheux pour le pauvre encoffré, le dessus du coffre, fort pesant et massif, était tombé sur ses jambes et les pressait d'une manière fort douloureuse à voir. Une puissante servante, qui n'était pas loin du coffre quand ils entrèrent, et qui leur paraissait fort émue, fut soupçonnée d'avoir si mal placé Ragotin. Il était vrai, et elle en était toute fière, si bien que, s'occupant à faire un des lits de la chambre, elle ne daigna pas regarder de quelle façon on tirait Ragotin du coffre, ni même répondre à ceux qui lui demandèrent d'où venait le bruit qu'on avait entendu. Cependant le demi-homme fut tiré de sa chausse-trape et ne fut pas plutôt sur ses pieds qu'il courut à une épée. On l'empêcha de la prendre, mais on ne put l'empêcher de joindre la grande servante, qu'il ne put aussi empêcher qu'elle ne lui donnât un si grand coup sur la tête que tout le vaste siège de son étroite raison en fut ébranlé. Il en fit trois pas en arrière, mais c'eût été reculer pour mieux sauter si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses, comme il s'allait élancer comme un serpent contre sa redoutable ennemie. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent; la ceinture de ses chausses s'en rompit et le silence aussi de l'assistance, qui se mit à rire. Le curé en oublia sa gravité et le frère de l'hôte d'en faire le triste. Le seul Ragotin n'avait pas envie de rire et sa colère s'était tournée contre l'Olive qui, s'en sentant injurié, le porta tout brandi, comme l'on dit à Paris, sur le lit que faisait la servante et là, d'une force d'Hercule, il acheva de faire tomber ses chausses

dont la ceinture était déjà rompue et haussant et baissant les mains dru et menu sur ses cuisses et sur les lieux voisins, en moins de rien les rendit rouges comme de l'écarlate. Le hasardeux Ragotin se précipita courageusement du lit en bas, mais un coup si hardi n'eut pas le succès qu'il méritait. Son pied entra dans un pot de chambre que l'on avait laissé dans la ruelle du lit pour son grand malheur et y entra si avant que, ne l'en pouvant retirer à l'aide de son autre pied, il n'osa sortir de la ruelle du lit où il était de peur de divertir davantage la compagnie et d'en attirer sur soi la raillerie, qu'il entendait moins que personne du monde. Chacun s'étonnait fort de le voir si tranquille après avoir été si ému. La Rancune se douta que ce n'était pas sans cause. Il le fit sortir de la ruelle du lit, moitié bon gré, moitié par force; et lors tout le monde vit où était l'enclouure, et personne ne put s'empêcher de rire, voyant le pied de métal que s'était fait le petit homme. Nous le laisserons foulant l'étain d'un pied superbe pour aller recevoir un train qui entra en même temps dans l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII

CE QUI ARRIVA DU PIED DE RAGOTIN

Si Ragotin eût pu de son chef et sans l'aide de ses amis se dépoter le pied, je veux dire le tirer hors du méchant pot de chambre où il était si malheureusement entré, sa colère eût pour le moins duré le reste du jour; mais il fut contraint de rabattre quelque chose de son orgueil naturel et de filer doux, priant humblement Le Destin et la Rancune de travailler à la liberté de son pied droit ou gauche, je n'ai pas su lequel. Il ne s'adressa pas à l'Olive à cause de ce qui s'était passé entre eux, mais l'Olive vint à son secours sans se faire prier et ses deux camarades et lui

firent ce qu'ils purent pour le soulager. Les efforts que le petit homme avait faits pour tirer son pied hors du pot l'avaient enflé et ceux que faisaient Le Destin et l'Olive l'enflaient encore davantage. La Rancune y avait d'abord mis la main, mais si maladroitement, ou plutôt si malicieusement, que Ragotin crut qu'il le voulait estropier à perpétuité. Il l'avait prié instamment de ne s'en mêler plus; il pria les autres de la même chose et se coucha sur un lit en attendant qu'on lui eût fait venir un serrurier pour lui limer le pot de chambre sur le pied. Le reste du jour se passa assez pacifiquement dans l'hôtellerie et assez tristement entre Le Destin et Léandre, l'un, fort en peine de son valet qui ne revenait point lui apprendre des nouvelles de sa maîtresse comme il lui avait promis et l'autre ne se pouvant réjouir éloigné de sa chère mademoiselle de l'Étoile, outre qu'il prenait part à l'enlèvement de mademoiselle Angélique et que Léandre lui faisait pitié, sur le visage duquel il voyait toutes les marques d'une extrême affliction. La Rancune et l'Olive prirent bientôt parti avec quelques habitants du bourg qui jouaient à la boule; et Ragotin, après avoir fait travailler à son pied, dormit le reste du jour, soit qu'il en eût envie ou qu'il fût bien aise de ne paraître pas en public, après les mauvaises affaires qui lui étaient arrivées. Le corps de l'hôte fut porté à sa dernière demeure et l'hôtesse, nonobstant les belles pensées de la mort que lui devait avoir données celle de son mari, ne laissa pas de faire payer en Arabe deux Anglais qui allaient de Bretagne à Paris. Le soleil venait de se coucher quand Le Destin et Léandre, qui ne pouvaient quitter la fenêtre de leur chambre, virent arriver dans l'hôtellerie un carrosse à quatre chevaux, suivi de trois hommes de cheval et de quatre ou cinq laquais. Une servante les vint prier de vouloir céder leur chambre au train qui venait d'arriver; et ainsi Ragotin fut obligé de se faire voir, quoiqu'il eût envie de garder la chambre, et suivit Le Destin et Léandre dans celle où le jour précédent il avait cru avoir vu mourir la Rancune. Le Destin fut reconnu dans la cui-

sine de l'hôtellerie par un des messieurs du carrosse, ce même conseiller du parlement de Rennes avec qui il avait fait connaissance pendant les noces qui furent si malheureuses à la pauvre Caverne. Ce sénateur breton demanda au Destin des nouvelles d'Angélique et lui témoigna d'avoir du déplaisir de ce qu'elle n'était point retrouvée. Il se nommait la Garouffière [89], ce qui me fait croire qu'il était plutôt Angevin que Breton, car on ne voit pas plus de noms bas bretons commencer par *ker* que l'on en voit d'angevins se terminer en *ière*, de normands en *ville*, de picards en *cour* et des peuples voisins de la Garonne en *ac*. Pour revenir à monsieur de la Garouffière, il avait de l'esprit, comme je vous ai déjà dit et ne se croyait point homme de province en nulle manière, venant d'ordinaire, hors de son semestre, manger quelque argent dans les auberges de Paris et prenant le deuil quand la cour le prenait; ce qui, bien vérifié et enregistré, devrait être une lettre, non pas de noblesse tout à fait, mais de non-bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. De plus, il était bel esprit par la raison que tout le monde presque se pique d'être sensible aux divertissements de l'esprit, tant ceux qui les connaissent que les ignorants présomptueux ou brutaux qui jugent témérairement des vers et de la prose, encore qu'ils croient qu'il y a du déshonneur à bien écrire et qu'ils reprocheraient, en cas de besoin, à un homme *qu'il fait des livres*, comme ils lui reprocheraient *qu'il ferait la fausse monnaie.* Les comédiens s'en trouvent bien. Ils en sont caressés davantage dans les villes où ils représentent, car, étant les perroquets ou sansonnets des poëtes, et même quelques-uns d'entre eux qui sont nés avec de l'esprit se mêlant quelquefois de faire des comédies, ou de leur propre fonds, ou de parties empruntées, il y a quelque sorte d'ambition à les connaître ou à les hanter. De nos jours on a rendu en quelque façon justice à leur profession et on les estime plus que l'on ne faisait autrefois. Aussi est-il vrai qu'en la comédie le peuple trouve un divertissement des plus innocents et qui peut à la fois instruire et plaire. Elle

est aujourd'hui purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avait de licencieux. Il serait à souhaiter qu'elle le fût aussi des filous, des pages et des laquais et autres ordures du genre humain que la facilité de prendre des manteaux y attire encore plus que ne faisaient autrefois les mauvaises plaisanteries des farceurs; mais aujourd'hui la farce est comme abolie et j'ose dire qu'il y a des compagnies particulières où l'on rit de bon cœur des équivoques basses et sales qu'on y débite, desquelles on se scandaliserait dans les premières loges de l'hôtel de Bourgogne. Finissons la digression. Monsieur de la Garouffière fut ravi de trouver Le Destin dans l'hôtellerie et lui fit promettre de souper avec la compagnie du carrosse, qui était composée du nouveau marié du Mans et de la nouvelle mariée qu'il menait en son pays de Laval, de madame sa mère, j'entends du marié, d'un gentilhomme de la province, d'un avocat du conseil, et de monsieur de la Garouffière, tous parents les uns des autres et que Le Destin avait vus à la noce où mademoiselle Angélique avait été enlevée. Ajoutez, à tous ceux que je viens de nommer, une servante ou femme de chambre, et vous trouverez que le carrosse qui les portait était bien plein; outre que madame Bouvillon [90] (c'est ainsi que s'appelait la mère du marié) [91] était une des plus grosses femmes de France, quoique des plus courtes; et l'on m'a assuré qu'elle portait d'ordinaire sur elle, bon an mal an, trente quintaux de chair, sans les autres matières pesantes ou solides qui entrent dans la composition d'un corps humain. Après ce que je viens de vous dire, vous n'aurez pas peine à croire qu'elle était très succulente, comme sont toutes les femmes ragotes. On servit à souper. Le Destin y parut avec sa bonne mine qui ne le quittait point et qui n'était point altérée alors par du linge sale, Léandre lui en ayant prêté de blanc. Il parla peu, selon sa coutume et quand il eût parlé autant que les autres lui parlèrent beaucoup, il n'eût peut-être pas tant dit de choses inutiles qu'ils en dirent. La Garouffière lui servit de tout ce qu'il y avait de

meilleur sur la table. Madame Bouvillon en fit de même à l'envi de la Garouffière, avec si peu de discrétion que tous les plats de la table se trouvèrent vides en un moment et l'assiette du Destin si pleine d'ailes et de cuisses de poulets que je me suis souvent étonné depuis comment on avait pu faire par hasard une si haute pyramide de viande sur si peu de base qu'est le cul d'une assiette. La Garouffière n'y prenait pas garde, tant il était attentivement occupé à parler de vers au Destin et à lui donner bonne opinion de son esprit. Madame Bouvillon, qui avait aussi son dessein, continuait toujours ses bons offices au comédien et, ne trouvant plus de poulets à couper, fut réduite à lui servir des tranches de gigot de mouton. Il ne savait où les mettre et en tenait une en chacune de ses mains pour leur trouver place quelque part, quand le gentilhomme, qui ne s'en voulut pas taire au préjudice de son appétit, demanda au Destin, en souriant, s'il mangerait bien tout ce qui était sur son assiette. Le Destin y jeta les yeux, et fut bien étonné d'y voir, presque au niveau de son menton, la pile de poulets dépecés dont la Garouffière et la Bouvillon avaient érigé un trophée à son mérite. Il en rougit et ne put s'empêcher d'en rire; la Bouvillon en fut défaite; la Garouffière en rit bien fort et donna si bien le branle à toute la compagnie qu'elle en éclata à quatre ou cinq reprises. Les valets reprirent où leurs maîtres avaient quitté et rirent à leur tour; ce que la jeune mariée trouva si plaisant que, s'ébouffant de rire en commençant de boire, elle couvrit le visage de sa belle-mère et celui de son mari de la plus grande partie de ce qui était dans son verre et distribua le reste sur la table et sur les habits de ceux qui y étaient assis. On recommença à rire et la Bouvillon fut la seule qui n'en rit point, mais qui rougit beaucoup et regarda d'un œil courroucé sa pauvre bru, ce qui rabattit un peu sa joie. Enfin on acheva de rire, parce que l'on ne peut pas rire toujours. On s'essuya les yeux; la Bouvillon et son fils s'essuyèrent le vin qui leur dégouttait des yeux et du visage et la jeune mariée leur en fit des

excuses, ayant encore bien de la peine à s'empêcher de rire. Le Destin mit son assiette au milieu de la table et chacun y reprit ce qui lui appartenait. On ne put parler d'autre chose tant que le souper dura; et la raillerie, bonne ou mauvaise, en fut poussée bien loin, quoique le sérieux dont s'arma mal à propos madame Bouvillon troublât en quelque façon la gaieté de la compagnie. Aussitôt qu'on eut desservi, les dames se retirèrent dans leurs chambres; l'avocat et le gentilhomme se firent donner des cartes et jouèrent au piquet. La Garouffière et Le Destin, qui n'étaient pas de ceux qui ne savent que faire quand ils ne jouent point, s'entretinrent ensemble fort spirituellement et firent peut-être une des plus belles conversations qui se soient jamais faites dans une hôtellerie du bas Maine. La Garouffière parla à dessein de tout ce qu'il croyait devoir être le plus caché à un comédien de qui l'esprit a ordinairement de plus étroites limites que la mémoire et Le Destin en discourut comme un homme fort éclairé et qui savait bien son monde. Entre autres choses, il fit, avec tout le discernement imaginable, la distinction des femmes qui ont beaucoup d'esprit et qui ne le font paraître que quand elles ont à s'en servir, d'avec celles qui ne s'en servent que pour le faire paraître; et de celles qui envient aux mauvais plaisants leurs qualités de drôles et de bons compagnons, qui rient des allusions et équivoques licencieuses, qui en font elles-mêmes et, pour tout dire, qui sont des rieuses de quartier, d'avec celles qui font la plus aimable partie du beau monde et qui sont de la bonne cabale. Il parla aussi des femmes qui savent aussi bien écrire que les hommes qui s'en mêlent et, quand elles ne donnent point au public les productions de leur esprit, qui ne le font que par modestie. La Garouffière, qui était fort honnête homme et qui se connaissait bien en honnêtes gens, ne pouvait comprendre comment un comédien de campagne pouvait avoir une si parfaite connaissance de la véritable honnêteté. Cependant qu'il l'admire en soi-même et que l'avocat et le gentilhomme,

qui ne jouaient plus parce qu'ils s'étaient querellés sur une carte tournée, bâillent fréquemment de trop grande envie de dormir, on leur vint dresser trois lits dans la chambre où ils avaient soupé et Le Destin se retira dans celle de ses camarades, où il coucha avec Léandre.

CHAPITRE IX

AUTRE DISGRÂCE DE RAGOTIN

La Rancune et Ragotin couchèrent ensemble. Pour l'Olive, il passa une partie de la nuit à recoudre son habit qui s'était décousu en plusieurs endroits quand il s'était harpé avec le colère Ragotin. Ceux qui ont connu particulièrement ce petit Manceau ont remarqué que toutes les fois qu'il avait eu à se gourmer contre quelqu'un, ce qui lui arrivait souvent, il avait toujours décousu ou déchiré les habits de son ennemi, en tout ou en partie. C'était son coup sûr; et qui eût eu affaire contre lui à coups de poing en combat assigné, eût pu défendre son habit comme on défend le visage en faisant des armes. La Rancune lui demanda en se couchant s'il se trouvait mal parce qu'il avait fort mauvais visage. Ragotin lui dit qu'il ne s'était jamais mieux porté. Ils ne furent pas longtemps à s'endormir et bien en prit à Ragotin de ce que la Rancune respecta la bonne compagnie qui était arrivée dans l'hôtellerie et n'en voulut pas troubler le repos, sans cela le petit homme eût mal passé la nuit. L'Olive cependant travaillait à son habit et, après y avoir fait tout ce qu'il y avait à faire, il prit les habits de Ragotin et, aussi adroitement qu'aurait fait un tailleur, il en étrécit le pourpoint et les chausses et les remit en leur place; et, ayant passé la plus grande partie de la nuit à coudre et à découdre, se coucha dans le lit où dormaient Ragotin et la Rancune. On se leva de bonne

heure, comme on fait toujours dans les hôtelleries, où le bruit commence avec le jour. La Rancune dit encore à Ragotin qu'il avait mauvais visage; l'Olive lui dit la même chose. Il commença de le croire et, trouvant en même temps son habit trop étroit de plus de quatre doigts, il ne douta plus qu'il n'eût enflé d'autant dans le peu de temps qu'il avait dormi et s'effraya fort d'une enflure si subite. La Rancune et l'Olive lui exagéraient toujours son mauvais visage et Le Destin et Léandre, qu'ils avaient avertis de la tromperie, lui dirent aussi qu'il était fort changé. Le pauvre Ragotin en avait la larme à l'œil; Le Destin ne put s'empêcher d'en sourire, dont il se fâcha bien fort. Il alla dans la cuisine de l'hôtellerie où tout le monde lui dit ce que lui avaient dit les comédiens, même les gens du carrosse, qui, ayant une grande traite à faire, s'étaient levés de bonne heure. Ils firent déjeuner les comédiens avec eux et tout le monde but à la santé de Ragotin malade qui, au lieu de leur en faire civilité, s'en alla, grondant contre eux et fort désolé, chez le chirurgien du bourg à qui il rendit compte de son enflure. Le chirurgien discourut de la cause et de l'effet de son mal, qu'il connaissait aussi peu que l'algèbre et lui parla un quart d'heure durant en termes de son art, qui n'était non plus à propos au sujet que s'il lui eût parlé du prêtre Jean [92], Ragotin s'en impatienta et lui demanda, jurant Dieu admirablement bien pour un petit homme, s'il n'avait autre chose à lui dire. Le chirurgien voulait encore raisonner; Ragotin le voulut battre et l'eût fait s'il ne se fût humilié devant ce colère malade à qui il tira trois palettes de sang et lui ventousa les épaules vaille que vaille. La cure venait d'être achevée quand Léandre vint dire à Ragotin que, s'il lui voulait promettre de ne se fâcher point, il lui apprendrait une méchanceté qu'on lui avait faite. Il promit plus que Léandre ne voulut et jura sur sa damnation éternelle de tenir tout ce qu'il promettait. Léandre dit qu'il voulait avoir des témoins de son serment et le remena dans l'hôtellerie où, en la présence de tout ce

qu'il y avait de maîtres et de valets, il le fit jurer de nouveau et lui apprit qu'on lui avait étréci ses habits. Ragotin d'abord en rougit de honte; et puis, pâlissant de colère, il allait enfreindre son horrible serment, quand sept ou huit personnes se mirent à lui faire des remontrances à la fois, avec tant de véhémence que, bien qu'il jurât de toute sa force, on n'en entendit rien. Il cessa de parler, mais les autres ne cessèrent pas de lui crier aux oreilles et le firent si longtemps que le pauvre homme en pensa perdre l'ouïe. Enfin il s'en tira mieux qu'on ne pensait et se mit à chanter de toute sa force les premières chansons qui lui vinrent à la bouche, ce qui changea le grand bruit de voix confuses en de grands éclats de risées qui passèrent des maîtres aux valets et du lieu où se passa l'action dans tous les endroits de l'hôtellerie, où différents sujets attiraient différentes personnes. Tandis que le bruit de tant de personnes, qui riaient ensemble, diminue peu à peu et se perd dans l'air, de la façon à peu près que fait la voix des échos, le chronologiste fidèle finira le présent chapitre sous le bon plaisir du lecteur bénévole ou malévole, ou tel que le ciel l'aura fait naître.

CHAPITRE X

COMMENT MADAME BOUVILLON NE PUT RÉSISTER A UNE TENTATION ET EUT UNE BOSSE AU FRONT

Le carrosse, qui avait à faire une grande journée, fut prêt de bonne heure. Les sept personnes qui l'emplissaient à bonne mesure s'y entassèrent. Il partit et, à dix pas de l'hôtellerie, l'essieu se rompit par le milieu. Le cocher en maudit sa vie; on le gronda, comme s'il eût été responsable de la durée d'un essieu. Il se fallut tirer du carrosse un à un et reprendre le chemin de l'hôtellerie. Les habitants du carrosse échoué furent fort embar-

rassés quand on leur dit qu'en tout le pays il n'y avait point de charron plus près que celui d'un gros bourg à trois lieues de là. Ils tinrent conseil et ils ne résolurent rien, voyant bien que leur carrosse ne serait pas en état de rouler que le jour suivant. La Bouvillon, qui s'était conservé une grande autorité sur son fils parce que tout le bien de la maison venait d'elle, lui commanda de monter sur un des chevaux qui portaient les valets de chambre et de faire monter sa femme sur l'autre pour aller rendre visite à un vieil oncle qu'elle avait, curé du même bourg où on était allé chercher un charron. Le seigneur de ce bourg était parent du conseiller et connu de l'avocat et du gentilhomme. Il leur prit envie de l'aller voir de compagnie. L'hôtesse leur fit trouver des montures en les louant un peu cher et ainsi la Bouvillon, seule de sa troupe, demeura dans l'hôtellerie, se trouvant un peu fatiguée ou feignant de l'être, outre que sa taille ronde ne lui permettait pas de monter même sur un âne, quand on en aurait pu trouver d'assez fort pour la porter. Elle envoya sa servante au Destin le prier de venir dîner avec elle et, en attendant le dîner, se recoiffa, frisa et poudra, se mit un tablier et un peignoir à dentelle et, d'un collet de point de Gênes de son fils, se fit une cornette. Elle tira d'une cassette une des jupes de noces de sa bru et s'en para, enfin elle se transforma en une petite nymphe replète. Le Destin eût bien voulu dîner en liberté avec ses camarades, mais comment eût-il refusé sa très humble servante madame Bouvillon, qui l'envoya querir pour dîner aussitôt que l'on eut servi ? Le Destin fut surpris de la voir si gaillardement vêtue. Elle le reçut d'un visage riant, lui prit les mains pour le faire laver et les lui serra d'une manière qui voulait dire quelque chose. Il songeait moins à dîner qu'au sujet pourquoi il en avait été prié, mais la Bouvillon lui reprocha si souvent qu'il ne mangeait point qu'il ne s'en put défendre. Il ne savait que lui dire, outre qu'il parlait peu de son naturel. Pour la Bouvillon, elle n'était que trop ingénieuse à se trouver matière de parler. Quand une personne qui parle beau-

coup se rencontre tête à tête avec une autre qui ne parle guère et qui ne lui répond pas, elle en parle davantage; car, jugeant d'autrui par soi-même et voyant qu'on n'a point reparti à ce qu'elle a avancé, comme elle aurait fait en pareille occasion, elle croit que ce qu'elle a dit n'a point assez plu à son indifférent auditeur; elle veut réparer sa faute par ce qu'elle dira, qui vaut le plus souvent encore moins que ce qu'elle a déjà dit, et ne déparle point tant qu'on a de l'attention pour elle. On s'en peut séparer mais, parce qu'il se trouve de ces infatigables parleurs qui continuent de parler seuls quand ils s'en sont mis en humeur en compagnie, je crois que le mieux que l'on puisse faire avec eux, c'est de parler autant et plus qu'eux, s'il se peut; car tout le monde ensemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui lui aura rompu le dé et le voudra faire auditeur par force. J'appuie cette réflexion-là sur plusieurs expériences et même je ne sais si je ne suis point de ceux que je blâme. Pour la nonpareille Bouvillon, elle était la plus grande diseuse de riens qui ait jamais été et non seulement elle parlait seule, mais aussi elle se répondait. La taciturnité du Destin lui faisant beau jeu et ayant dessein de lui plaire, elle battit un grand pays. Elle lui conta tout ce qui se passait dans la ville de Laval où elle faisait sa demeure, lui en fit l'histoire scandaleuse et ne déchira point de particulier ou de famille entière qu'elle ne tirât du mal qu'elle en disait matière de dire du bien d'elle; protestant, à chaque défaut qu'elle remarquait en son prochain, que, pour elle, encore qu'elle eût plusieurs défauts, elle n'avait pas celui-là dont elle parlait. Le Destin en fut fort mortifié au commencement et ne lui répondait point; mais enfin il se crut obligé de sourire de temps en temps et de dire quelquefois ou : Cela est fort plaisant ou Cela est fort étrange, et le plus souvent il dit l'un et l'autre fort mal à propos. On desservit quand Le Destin cessa de manger, madame Bouvillon le fit asseoir auprès d'elle sur le pied d'un lit et sa servante, qui laissa sortir celles des hôtelleries les premières,

en sortant de la chambre tira la porte après elle. La Bouvillon, qui crut peut-être que Le Destin y avait pris garde, lui dit : Voyez un peu cette étourdie qui a fermé la porte sur nous! Je l'irai ouvrir, s'il vous plaît, lui répondit Le Destin. Je ne dis pas cela, répondit la Bouvillon en l'arrêtant, mais vous savez bien que deux personnes seules enfermées ensemble, comme (elles) [93] peuvent faire ce qui leur plaira, on en peut aussi croire ce que l'on voudra. Ce n'est pas des personnes qui vous ressemblent que l'on fait des jugements téméraires, lui repartit Le Destin. Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon, mais on ne peut avoir trop de précaution contre la médisance. Il faut qu'elle ait quelque fondement, lui repartit Le Destin; et pour ce qui est de vous et de moi, l'on sait bien le peu de proportion qu'il y a entre un pauvre comédien et une femme de votre condition. Vous plaît-il donc, continua-t-il, que j'aille ouvrir la porte? Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon en l'allant fermer au verrou; car, ajouta-t-elle, peut-être qu'on ne prendra pas garde si elle est fermée ou non; et, fermée pour fermée, il vaut mieux qu'elle ne se puisse ouvrir que de notre consentement. L'ayant fait comme elle l'avait dit, elle approcha du Destin son gros visage fort enflammé et ses petits yeux fort étincelants, et lui donna bien à penser de quelle façon il se tirerait à son honneur de la bataille que vraisemblablement elle lui allait présenter. La grosse sensuelle ôta son mouchoir de col et étala aux yeux du Destin, qui n'y prenait pas grand plaisir, dix livres de tetons pour le moins, c'est-à-dire la troisième partie de son sein, le reste étant distribué à poids égal sous ses deux aisselles. Sa mauvaise intention la faisant rougir (car elles rougissent aussi les dévergondées), sa gorge n'avait pas moins de rouge que son visage et l'un et l'autre ensemble auraient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate [94]. Le Destin rougissait aussi, mais de pudeur, au lieu que la Bouvillon, qui n'en avait plus, rougissait je vous laisse à penser de quoi. Elle s'écria qu'elle avait quelque petite bête dans le dos et,

se remuant en son harnais comme quand on y sent quelque démangeaison, elle pria Le Destin d'y fourrer la main. Le pauvre garçon le fit en tremblant, et cependant la Bouvillon, lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'était point chatouilleux. Il fallait combattre ou se rendre, quand Ragotin se fit ouïr de l'autre côté de la porte, frappant des pieds et des mains comme s'il l'eût voulu rompre et criant au Destin qu'il ouvrît promptement. Le Destin tira sa main du dos suant de la Bouvillon pour aller ouvrir à Ragotin qui faisait toujours un bruit de diable et, voulant passer entre elle et la table, assez adroitement pour ne la pas toucher, il rencontra du pied quelque chose qui le fit broncher et se choqua la tête contre un banc, assez rudement pour en être quelque temps étourdi. La Bouvillon cependant, ayant repris son mouchoir à la hâte, alla ouvrir à l'impétueux Ragotin qui, en même temps, poussant la porte de l'autre côté de toute sa force, la fit donner si rudement contre le visage de la pauvre dame qu'elle en eut le nez écaché et de plus une bosse au front grosse comme le poing. Elle cria qu'elle était morte. Le petit étourdi ne lui en fit pas la moindre excuse et, sautant et répétant : Mademoiselle Angélique est trouvée! mademoiselle Angélique est ici! pensa mettre en colère Le Destin, qui appelait tant qu'il pouvait la servante de la Bouvillon au secours de sa maîtresse et n'en pouvait être entendu à cause du bruit de Ragotin. Cette servante enfin apporta de l'eau et une serviette blanche. Le Destin et elle réparèrent le mieux qu'ils purent le dommage que la porte, trop rudement poussée, avait fait à la pauvre dame. Quelque impatience qu'eût Le Destin de savoir si Ragotin disait vrai, il ne suivit point son impétuosité et ne quitta point la Bouvillon que son visage ne fût lavé et essuyé et la bosse de son front bandée, non sans appeler souvent Ragotin étourdi, qui, pour tout cela, ne laissa pas de le tirailler pour le faire venir où il avait envie de le conduire.

CHAPITRE XI

DES MOINS DIVERTISSANTS DU PRÉSENT VOLUME.

Il était vrai que mademoiselle Angélique venait d'arriver, conduite par le valet de Léandre. Ce valet eut assez d'esprit pour ne donner point à connaître que Léandre fût son maître et mademoiselle Angélique fit l'étonnée de le voir si bien vêtu et fit par adresse ce que la Rancune et l'Olive avaient fait tout de bon. Léandre demandait à mademoiselle [Angélique][95] et à son valet, qu'il faisait passer pour un de ses amis, où et comment il l'avait trouvée, lorsque Ragotin entra, menant Le Destin comme en triomphe, ou plutôt le traînant après soi parce qu'il n'allait pas assez vite au gré de son esprit chaud. Le Destin et Angélique s'embrassèrent avec de grands témoignages d'amitié et avec cette tendresse que ressentent les personnes qui s'aiment quand, après une longue absence, ou quand, n'espérant plus de se revoir, elles se trouvent ensemble par une rencontre inopinée. Léandre et elle ne se caressèrent que de leurs yeux, qui se dirent bien des choses si peu qu'ils se regardèrent, remettant le reste à la première entrevue particulière. Cependant le valet de Léandre commença sa narration et dit à son maître, comme s'il eût parlé à son ami, qu'après qu'il l'eut quitté pour suivre les ravisseurs d'Angélique, comme il l'en avait prié, il ne les avait perdus de vue qu'à la couchée et le lendemain jusqu'à un bois, à l'entrée duquel il avait été bien étonné d'y trouver mademoiselle Angélique seule, à pied et fort éplorée. Et il ajouta que, lui ayant dit qu'il était ami de Léandre et que c'était à sa prière qu'il la suivait, elle s'était fort consolée et l'avait conjuré de la conduire au Mans ou de la mener auprès de Léandre s'il savait où le trouver. C'est, continua-t-il, à mademoiselle à vous dire pourquoi ceux qui l'enlevaient l'ont

ainsi abandonnée, car je ne lui en ai osé parler, la voyant si affligée pendant le chemin que nous avons fait ensemble que j'ai eu souvent peur que ses sanglots ne la suffoquassent. Les moins curieux de la compagnie eurent grande impatience d'apprendre de mademoiselle Angélique une aventure qui leur semblait si étrange, car que pouvait-on se figurer d'une fille enlevée avec tant de violence et rendue ou bien abandonnée si facilement et sans que les ravisseurs y fussent forcés? Mademoiselle Angélique pria qu'on fît en sorte qu'elle se pût coucher, mais, l'hôtellerie se trouvant pleine, le bon curé lui fit donner une chambre chez sa sœur qui logeait dans la maison voisine et qui était veuve d'un des plus riches fermiers du pays. Angélique n'avait pas si grand besoin de dormir que de se reposer; c'est pourquoi Le Destin et Léandre l'allèrent trouver aussitôt qu'ils surent qu'elle était dans son lit. Encore qu'elle fût bien aise que Le Destin fût confident de son amour, elle ne le pouvait regarder sans rougir. Le Destin eut pitié de sa confusion; et, pour l'occuper à autre chose qu'à se défaire, la pria de leur conter ce que le valet de Léandre ne leur avait pu dire, ce qu'elle fit en cette sorte : Vous vous pouvez bien figurer quelle fut la surprise de ma mère et de moi, lorsque, nous promenant dans le parc de la maison où nous étions, nous en vîmes ouvrir une petite porte qui donnait dans la campagne et entrer par là cinq ou six hommes qui se saisirent de moi sans presque regarder ma mère et m'emportèrent demi-morte de frayeur jusqu'auprès de leurs chevaux. Ma mère, que vous savez être une des plus résolues femmes du monde, se jeta toute furieuse sur le premier qu'elle trouva et le mit en si pitoyable état que, ne pouvant se tirer de ses mains, il fut contraint d'appeler ses compagnons à son aide. Celui qui le secourut et qui fut assez lâche pour battre ma mère, comme je l'en ouïs vanter par le chemin, était l'auteur de l'entreprise. Il ne s'approcha point de moi tant que la nuit dura, pendant laquelle nous marchâmes comme des gens

qui fuient et que l'on suit. Si nous eussions passé par des lieux habités, mes cris étaient capables de les faire arrêter; mais ils se détournèrent autant qu'ils purent de tous les villages qu'ils trouvèrent, à la réserve d'un hameau dont je réveillai tous les habitants par mes cris. Le jour vint; mon ravisseur s'approcha de moi et ne m'eut pas sitôt regardée au visage que, faisant un grand cri, il assembla ses compagnons et tint avec eux un conseil qui dura, à mon avis, près d'une demi-heure. Mon ravisseur me paraissait aussi enragé que j'étais affligée. Il jurait à faire peur à tous ceux qui l'entendaient et querella presque tous ses camarades. Enfin leur conseil tumultueux finit et je ne sais ce qu'on y avait résolu. On se remit à marcher et je commençai à n'être plus traitée si respectueusement que je l'avais été. Ils me querellaient toutes les fois qu'ils m'entendaient plaindre et faisaient des imprécations contre moi, comme si je leur eusse fait bien du mal. Ils m'avaient enlevée, comme vous avez vu, avec un habit de théâtre et, pour le cacher, ils m'avaient couverte d'une de leurs casaques. Ils trouvèrent un homme sur le chemin, de qui ils s'informèrent de quelque chose. Je fus bien étonnée de voir que c'était Léandre et je crois qu'il fut bien surpris de me reconnaître; ce qu'il fit aussitôt que mon habit, que je découvris exprès et qui lui était fort connu, lui frappa la vue en même temps qu'il me vit au visage. Il vous aura dit ce qu'il fit. Pour moi, voyant tant d'épées tirées sur Léandre, je m'évanouis entre les mains de celui qui me tenait embrassée sur son cheval et, quand je revins de mon évanouissement, je vis que nous marchions et ne vis plus Léandre. Mes cris en redoublèrent et mes ravisseurs, dont il y en avait un de blessé, prirent leur chemin à travers les champs et s'arrêtèrent hier dans un village où ils couchèrent comme des gens de guerre. Ce matin, à l'entrée d'un bois, ils ont rencontré un homme qui conduisait une demoiselle à cheval. Ils l'ont démasquée, l'ont reconnue et, avec toute la joie que font paraître ceux qui

trouvent ce qu'ils cherchent, l'ont emmenée après avoir donné quelques coups à celui qui la conduisait. Cette demoiselle faisait des cris autant que j'en avais fait et il me semblait que sa voix ne m'était pas inconnue. Nous n'avions pas avancé cinquante pas dans le bois que celui que je vous ai dit paraître le maître des autres s'approcha de l'homme qui me tenait et lui dit, parlant de moi : Fais mettre pied à terre à cette crieuse. Il fut obéi; ils me laissèrent, se dérobèrent à ma vue et je me trouvai seule et à pied. L'effroi que j'eus de me voir seule eût été capable de me faire mourir si monsieur, qui m'a conduite ici et qui nous suivait de loin, comme il vous a dit, ne m'eût trouvée. Vous savez tout le reste. Mais, continua-t-elle, adressant la parole au Destin, je crois vous devoir dire que la demoiselle qu'ils m'ont ainsi préférée ressemble à votre sœur, ma compagne, a même son de voix, et qui je ne sais qu'en croire; car l'homme qui était avec elle ressemble au valet que vous avez pris depuis que Léandre vous a quitté et je ne puis m'ôter de l'esprit que ce ne soit lui-même. Que me dites-vous là? dit alors Le Destin fort inquiet. Ce que je pense, lui répondit Angélique. On peut, continua-t-elle, se tromper à la ressemblance des personnes, mais j'ai grand'peur de ne m'être pas trompée. J'en ai grand'-peur aussi, repartit Le Destin, le visage tout changé et je crois avoir un ennemi dans la province, de qui je dois tout craindre. Mais qui aurait mis à l'entrée de ce bois ma sœur que Ragotin quitta hier au Mans? Je vais prier quelqu'un de mes camarades d'y aller en diligence et je l'attendrai ici pour déterminer ce que j'aurai à faire selon les nouvelles qu'il m'apprendra. Comme il achevait ces paroles, il s'ouït appeler dans la rue; il regarda par la fenêtre et vit M. de la Garouffière qui était revenu de sa visite et qui lui dit qu'il avait une importante affaire à lui communiquer. Il l'alla trouver et laissa Léandre et Angélique ensemble, qui eurent ainsi la liberté de se caresser après une fâcheuse absence et de se faire part des sentiments qu'ils avaient

eus l'un pour l'autre. Je crois qu'il y eût eu bien du plaisir à les entendre, mais il vaut mieux pour eux que leur entrevue ait été secrète. Cependant Le Destin demandait à la Garouffière ce qu'il désirait de lui. Connaissez-vous un gentilhomme nommé Verville et est-il de vos amis? lui dit la Garouffière. C'est la personne du monde à qui je suis le plus obligé et que j'honore le plus et je crois n'en être pas haï, dit Le Destin. Je le crois, repartit la Garouffière; je l'ai vu aujourd'hui chez le gentilhomme que j'étais allé voir. En dînant on a parlé de vous, et Verville depuis n'a pu parler d'autre chose; il m'a fait cent questions sur vous dont je ne l'ai pu satisfaire, et, sans la parole que je lui ai donnée que je vous enverrais le trouver (ce qu'il ne doute point que vous ne fassiez), il serait venu ici, quoiqu'il ait des affaires où il est. Le Destin le remercia des bonnes nouvelles qu'il lui apprenait et, s'étant informé du lieu où il trouverait Verville, se résolut d'y aller, espérant d'apprendre de lui des nouvelles de son ennemi Saldagne, qu'il ne doutait point être l'auteur de l'enlèvement d'Angélique et qu'il n'eût aussi entre ses mains sa chère l'Étoile, s'il était vrai que ce fût elle qu'Angélique pensait avoir reconnue. Il pria ses camarades de retourner au Mans réjouir la Caverne des nouvelles de sa fille retrouvée et leur fit promettre de lui renvoyer un homme exprès ou que quelqu'un d'eux reviendrait lui-même lui dire en quel état serait mademoiselle de l'Étoile. Il s'informa de la Garouffière du chemin qu'il devait prendre et du nom du bourg où il devait trouver Verville. Il fit promettre au curé que sa sœur aurait soin d'Angélique jusqu'à tant qu'on la vînt querir du Mans, prit le cheval de Léandre et arriva devers le soir dans le bourg qu'il cherchait. Il ne jugea pas à propos d'aller chercher lui-même Verville, de peur que Saldagne, qu'il croyait dans le pays, ne se rencontrât avec lui quand il l'aborderait. Il descendit donc dans une méchante hôtellerie, d'où il envoya un petit garçon dire à monsieur de Verville que le gentilhomme

qu'il avait souhaité de voir le demandait. Verville le vint trouver, se jeta à son col, et le tint longtemps embrassé sans lui pouvoir parler, de trop de tendresse. Laissons-les s'entre-caresser comme deux personnes qui s'aiment beaucoup et qui se rencontrent après avoir cru qu'elles ne se verraient jamais, et passons au suivant chapitre.

CHAPITRE XII

QUI DIVERTIRA PEUT-ÊTRE AUSSI PEU QUE LE PRÉCÉDENT

Verville et Le Destin se rendirent compte de tout ce qu'ils ignoraient des affaires de l'un et de l'autre. Verville lui dit des merveilles de la brutalité de son frère Saint-Far et de la vertu de sa femme à la souffrir. Il exagéra la félicité dont il jouissait en possédant la sienne et lui apprit des nouvelles du baron d'Arques et de monsieur de Saint-Sauveur. Le Destin lui conta toutes ses aventures, sans lui rien cacher et Verville lui avoua que Saldagne était dans le pays, toujours un fort malhonnête homme et fort dangereux, et lui promit, si mademoiselle de l'Étoile était entre ses mains, de faire tout son possible pour le découvrir et de servir Le Destin, et de sa personne, et de tous ses amis, en tout ce qu'il en aurait à faire pour la délivrer. Il n'a point d'autre retraite dans le pays, lui dit Verville, que chez mon père et chez je ne sais quel gentilhomme qui ne vaut pas mieux que lui et qui n'est pas maître en sa maison, étant cadet des cadets. Il faut qu'il nous revienne voir, s'il demeure dans la province; mon père et nous le souffrons à cause de l'alliance; Saint-Far ne l'aime plus, quelque rapport qu'il y ait entre eux. Je suis donc d'avis que vous veniez demain avec moi; je sais où je vous mettrai, vous n'y serez vu que de ceux que vous

voudrez voir; et cependant je ferai observer Saldagne et on l'éclairera de si près qu'il ne fera rien que nous ne le sachions. Le Destin trouva beaucoup de raison dans le conseil que lui donnait son ami et résolut de le suivre. Verville retourna souper avec le seigneur du bourg, vieil homme, son parent, et dont il pensait hériter; et Le Destin mangea ce qu'il trouva dans son hôtellerie et se coucha de bonne heure pour ne faire pas attendre Verville, qui faisait état de partir de grand matin pour retourner chez son père. Ils partirent à l'heure arrêtée et, durant trois lieues qu'ils firent ensemble, s'entr'apprirent plusieurs particularités qu'ils n'avaient pas eu le temps de se dire. Verville mit Le Destin chez un valet qu'il avait marié dans le bourg et qui y avait une petite maison fort commode, à cinq cents pas du château du baron d'Arques. Il donna ordre qu'il y fût secrètement et lui promit de le revenir trouver bientôt. Il n'y avait pas plus de deux heures que Verville l'avait quitté quand il le vint retrouver et lui dit, en l'abordant, qu'il avait bien des choses à lui dire. Le Destin pâlit et s'affligea par avance et Verville par avance lui fit espérer un remède au malheur qu'il lui allait apprendre. En mettant pied à terre, lui dit-il, j'ai trouvé Saldagne que l'on portait à quatre dans une chambre basse; son cheval s'est abattu sur lui à une lieue d'ici et l'a tout brisé. Il m'a dit qu'il avait à me parler et m'a prié de le venir trouver dans sa chambre aussitôt qu'un chirurgien, qui était présent, aurait vu sa jambe qui est fort foulée de sa chute. Lorsque nous avons été seuls : Il faut, m'a-t-il dit, que je vous révèle toujours mes fautes, encore que vous soyez le moins indulgent de mes censeurs et que votre sagesse fasse toujours peur à ma folie. Ensuite de cela, il m'a avoué qu'il avait enlevé une comédienne dont il avait été toute sa vie amoureux et qu'il me conterait des particularités de cet enlèvement qui me surprendraient. Il m'a dit que ce gentilhomme que je vous ai dit être de ses amis, ne lui avait pu trouver de retraite

en toute la province et avait été obligé de le quitter et d'emmener avec lui les hommes qu'il lui avait fournis pour le servir dans son entreprise, à cause qu'un de ses frères, qui se mêlait de faire des convois de faux sel, était guetté par les archers des gabelles et avait besoin de ses amis pour se mettre à couvert. Tellement, m'a-t-il dit, que n'osant paraître dans la moindre ville, à cause que mon affaire a fait grand bruit, je suis venu ici avec ma proie. J'ai prié ma sœur, votre femme, de la retirer dans son appartement, loin de la vue du baron d'Arques, dont je redoute la sévérité; et je vous conjure, puisque je ne la puis garder céans et que je n'ai que deux valets les plus sots du monde, de me prêter le vôtre pour la conduire avec les miens jusqu'en la terre que j'ai en Bretagne où je me ferai porter aussitôt que je pourrai monter à cheval. Il m'a demandé si je ne lui pourrais point donner quelques hommes outre mon valet, car, tout étourdi qu'il est, il voit bien qu'il est difficile à trois hommes de mener loin une fille enlevée sans son consentement. Pour moi, je lui ai fait la chose fort aisée, ce qu'il a cru bientôt comme les fous espèrent facilement. Ses valets ne vous connaissent point; le mien est fort habile et m'est fort fidèle. Je lui ferai dire à Saldagne qu'il aura avec lui un homme de résolution de ses amis : ce sera vous; votre maîtresse en sera avertie; et, cette nuit, qu'ils feront état de faire grande traite à la clarté de la lune, elle se feindra malade au premier village; il faudra s'arrêter. Mon valet tâchera d'enivrer les hommes de Saldagne, ce qui est fort aisé; il vous facilitera les moyens de vous sauver avec la damoiselle et, faisant accroire aux deux ivrognes que vous êtes déjà allé après, il les mènera par un chemin contraire au vôtre. Le Destin trouva beaucoup de vraisemblance en ce que lui proposa Verville, dont le valet, qu'il avait envoyé querir, entra à l'heure même dans la chambre. Ils concertèrent ensemble ce qu'ils avaient à faire. Verville fut enfermé le reste du jour avec Le Destin, ayant peine à le quitter après une si longue absence qui,

possible, devait être bientôt suivie d'une autre plus longue encore. Il est vrai que Le Destin espéra de voir Verville à Bourbon [96] où il devait aller et où le Destin lui promit de faire aller sa troupe. La nuit vint; Le Destin se trouva au lieu assigné avec le valet de Verville; les deux valets de Saldagne n'y manquèrent pas et Verville lui-même leur mit entre les mains mademoiselle de l'Étoile. Figurez-vous la joie de deux jeunes amants qui s'aimaient autant qu'on se peut aimer et la violence qu'ils se firent à ne se parler point. A demi-lieue de là, l'Étoile commença de se plaindre; on l'exhorta d'avoir courage jusqu'à un bourg distant de deux lieues, où l'on lui fit espérer qu'elle se reposerait. Elle feignit que son mal augmentait toujours; le valet de Verville et Le Destin en faisaient fort les empêchés pour préparer les valets de Saldagne à ne trouver pas étrange que l'on s'arrêtât si près du lieu d'où ils étaient partis. Enfin on arriva dans le bourg et on demanda à loger dans l'hôtellerie qui, heureusement, se trouva pleine d'hôtes et de buveurs. Mademoiselle de l'Étoile fit encore mieux la malade à la chandelle qu'elle ne l'avait fait dans l'obscurité; elle se coucha tout habillée et pria qu'on la laissât reposer seulement une heure et dit qu'après cela elle croyait pouvoir monter à cheval. Les valets de Saldagne, de francs ivrognes, laissèrent tout faire au valet de Verville, qui était chargé des ordres de leur maître et s'attachèrent bientôt à quatre ou cinq paysans, ivrognes aussi grands qu'eux. Les uns et les autres se mirent à boire sans songer à tout le reste du monde. Le valet de Verville de temps en temps buvait un coup avec eux pour les mettre en train et, sous prétexte d'aller voir comment se portait la malade, pour partir le plus tôt qu'elle le pourrait, il l'alla faire remonter à cheval, et Le Destin aussi qu'il informa du chemin qu'il devait prendre. Il retourna à ses buveurs, leur dit qu'il avait trouvé leur demoiselle endormie et que c'était signe qu'elle serait bientôt en état de monter à cheval. Il leur dit aussi que Le Destin s'était jeté sur un lit; et

puis se mit à boire et à porter des santés aux deux valets de Saldagne qui avaient déjà la leur fort endommagée. Ils burent avec excès, s'enivrèrent de même et ne purent jamais se lever de table. On les porta dans une grange, car ils eussent gâté les lits où on les eût couchés. Le valet de Verville fit l'ivrogne et, ayant dormi jusqu'au jour, éveilla brusquement les valets de Saldagne, leur disant, d'un visage fort affligé, que leur demoiselle s'était sauvée, qu'il avait fait partir après son camarade et qu'il fallait monter à cheval et se séparer pour ne la manquer pas. Il fut plus d'une heure à leur faire comprendre ce qu'il leur disait et je crois que leur ivresse dura plus de huit jours. Comme toute l'hôtellerie s'était enivrée cette nuit-là, jusqu'à l'hôtesse et aux servantes, on ne songea seulement pas à s'informer ce qu'étaient devenus Le Destin et sa demoiselle, et même je crois que l'on ne se souvint non plus d'eux que si on ne les eût jamais vus. Cependant que tant de gens cuvent leur vin, que le valet de Verville fait l'inquiété et presse les valets de Saldagne de partir et que ces deux ivrognes ne s'en hâtent pas davantage, Le Destin gagne pays avec sa chère mademoiselle de l'Étoile, ravi de joie de l'avoir retrouvée et ne doutant point que le valet de Verville n'eût fait prendre à ceux de Saldagne un chemin contraire au sien. La lune était alors fort claire et ils étaient dans un grand chemin aisé à suivre et qui les conduisait en un village où nous les allons faire arriver dans le suivant chapitre.

CHAPITRE XIII

MÉCHANTE ACTION DU SIEUR DE LA RAPPINIÈRE

Le Destin avait grande impatience de savoir de sa chère l'Étoile par quelle aventure elle s'était trouvée

dans le bois où Saldagne l'avait prise; mais il avait encore plus grand'peur d'être suivi. Il ne songea donc qu'à piquer sa bête, qui n'était pas fort bonne, et à presser de la voix et d'une houssine qu'il rompit à un arbre le cheval de l'Étoile, qui était une puissante haquenée. Enfin les deux jeunes amants se rassurèrent et s'étant dit quelque douce tendresse (car il y avait lieu d'en dire après ce qui venait d'arriver, et pour moi, je n'en doute point, quoique je n'en sache rien de particulier); après donc s'être bien attendri le cœur l'un à l'autre, l'Étoile fit savoir au Destin tous les bons offices qu'elle avait rendus à la Caverne. Et je crains bien, lui dit-elle, que son affliction ne la fasse malade, car je n'en vis jamais une pareille. Pour moi, mon cher frère, vous pouvez bien penser que j'eus autant besoin de consolation qu'elle, depuis que votre valet, m'ayant amené un cheval de votre part, m'apprit que vous aviez trouvé les ravisseurs d'Angélique et que vous en aviez été fort blessé. Moi, blessé! interrompit Le Destin, je ne l'ai point été, ni en danger de l'être et je ne vous ai point envoyé de cheval; il y a quelque mystère ici que je ne comprends point. Je me suis aussi tantôt étonné de ce que vous m'avez si souvent demandé comment je me portais et si je n'étais point incommodé d'aller si vite. Vous me réjouissez et m'affligez tout ensemble, lui dit l'Étoile; vos blessures m'avaient donné une terrible inquiétude, et ce que vous me venez de dire me fait croire que votre valet a été gagné par nos ennemis pour quelque mauvais dessein qu'on a contre nous. Il a plutôt été gagné par quelqu'un qui est trop de nos amis, lui dit Le Destin. Je n'ai point d'ennemi que Saldagne, mais ce ne peut être lui qui a fait agir mon traître de valet puisque je sais qu'il l'a battu quand il vous a trouvée. Et comment le savez-vous? lui demanda l'Étoile, car je ne me souviens pas de vous en avoir rien dit. Vous le saurez aussitôt que vous m'aurez appris de quelle façon on vous a tirée du Mans. Je ne vous en puis apprendre autre chose que ce que je vous viens

de dire, reprit l'Étoile. Le jour d'après que nous fûmes revenues au Mans, la Caverne et moi, votre valet m'amena un cheval de votre part et me dit, faisant fort l'affligé, que vous aviez été blessé par les ravisseurs d'Angélique, et que vous me priiez de vous aller trouver. Je montai à cheval dès l'heure même, encore qu'il fût bien tard; je couchai à cinq lieues du Mans, en un lieu dont je ne sais pas le nom et le lendemain, à l'entrée d'un bois, je me trouvai arrêtée par des personnes que je ne connaissais point. Je vis battre votre valet et j'en fus fort touchée. Je vis jeter fort rudement une femme de dessus un cheval et je reconnus que c'était ma compagne; mais le pitoyable état où je me trouvais et l'inquiétude que j'avais pour vous m'empêchèrent de songer davantage en elle. On me mit en sa place et on marcha jusqu'au soir, après avoir fait beaucoup de chemin, le plus souvent au travers des champs. Nous arrivâmes bien avant dans la nuit auprès d'une gentilhommière où je remarquai qu'on ne nous voulut pas recevoir. Ce fut là que je reconnus Saldagne et sa vue acheva de me désespérer. Nous marchâmes encore longtemps et enfin on me fit entrer comme en cachette dans la maison d'où vous m'avez heureusement tirée. L'Étoile achevait la relation de ses aventures quand le jour commença de paraître. Ils se trouvèrent alors dans le grand chemin du Mans et pressèrent leurs bêtes plus fort qu'ils n'avaient fait encore pour gagner un bourg qu'ils voyaient devant eux. Le Destin souhaitait ardemment d'attraper son valet pour découvrir de quel ennemi, outre le méchant Saldagne, ils avaient à se garder dans le pays; mais il n'y avait pas grande apparence qu'après le méchant tour qu'il lui avait fait, il se remît en lieu où il le pût trouver. Il apprenait à sa chère l'Étoile tout ce qu'il savait de sa compagne Angélique, quand un homme, étendu de son long auprès d'une haie, fit si grand'peur à leurs chevaux que celui du Destin se déroba presque de dessous lui et celui de mademoiselle de l'Étoile la jeta par terre. Le Destin, effrayé de sa chute, l'alla

relever aussi vite que le lui put permettre son cheval, qui reculait toujours, ronflant, soufflant et bronchant comme un cheval effarouché qu'il était. La demoiselle n'était point blessée; les chevaux se rassurèrent, et Le Destin alla voir si l'homme gisant était mort ou endormi. On peut dire qu'il était l'un et l'autre puisqu'il était si ivre qu'encore qu'il ronflât bien fort (marque assurée qu'il était en vie), Le Destin eut bien de la peine à l'éveiller. Enfin, à force d'être tiraillé, il ouvrit les yeux et se découvrit au Destin pour être son même valet qu'il avait si grande envie de trouver. Le coquin, tout ivre qu'il était, reconnut bientôt son maître et se troubla si fort en le voyant que Le Destin ne douta plus de la trahison qu'il lui avait faite, dont il ne l'avait encore que soupçonné. Il lui demanda pourquoi il avait dit à mademoiselle de l'Étoile qu'il était blessé, pourquoi il l'avait fait sortir du Mans où il l'avait voulu mener, qui lui avait donné un cheval; mais il n'en put tirer la moindre parole, soit qu'il fût trop ivre ou qu'il le contrefît plus qu'il ne l'était. Le Destin se mit en colère, lui donna quelques coups de plat d'épée et, lui ayant lié les mains du licol de son cheval, se servit de celui du cheval de mademoiselle de l'Étoile pour mener en laisse le criminel. Il coupa une branche d'arbre, dont il se fit un bâton de taille considérable pour s'en servir en temps et lieu quand son valet refuserait de marcher de bonne grâce. Il aida à sa demoiselle à monter à cheval, il monta sur le sien et continua son chemin, son prisonnier à son côté, en guise de limier. Le bourg qu'avait vu Le Destin était le même d'où il était parti deux jours devant et où il avait laissé monsieur de la Garouffière et sa compagnie qui y étaient encore, à cause que madame Bouvillon avait été malade d'un furieux *choléra morbus*. Quand Le Destin y arriva, il n'y trouva plus la Rancune, l'Olive et Ragotin qui étaient retournés au Mans. Pour Léandre, il ne quitta point sa chère Angélique. Je ne vous dirai point de quelle façon elle reçut mademoiselle de l'Étoile. On peut aisément

se figurer les caresses que se devaient faire deux filles qui s'aimaient beaucoup et même après les dangers où elles s'étaient trouvées. Le Destin informa monsieur de la Garouffière du succès de son voyage et, après l'avoir quelque temps entretenu en particulier, on fit entrer dans une chambre de l'hôtellerie le valet du Destin. Là, il fut interrogé de nouveau et, sur ce qu'il voulut encore faire le muet, on fit apporter un fusil pour lui serrer les pouces. A l'aspect de la machine, il se mit à genoux, pleura bien fort, demanda pardon à son maître et lui avoua que la Rappinière lui avait fait faire tout ce qu'il avait fait et lui avait promis en récompense de le prendre à son service. On sut aussi de lui que la Rappinière était en une maison à deux lieues de là, qu'il avait usurpée sur une pauvre veuve. Le Destin parla encore en particulier à monsieur de la Garouffière, qui envoya en même temps un laquais dire à la Rappinière qu'il le vînt trouver pour une affaire de conséquence. Ce conseiller de Rennes avait grand pouvoir sur ce prévôt du Mans. Il l'avait empêché d'être roué en Bretagne et l'avait toujours protégé dans toutes les affaires criminelles qu'il avait eues. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un grand scélérat, mais la femme de la Rappinière était un peu sa parente. Le laquais qu'on avait envoyé à la Rappinière le trouva prêt à monter à cheval pour aller au Mans. Aussitôt qu'il eut appris que monsieur de la Garouffière le demandait, il partit pour le venir trouver. Cependant la Garouffière, qui prétendait fort au bel esprit, s'était fait apporter un portefeuille, d'où il tira des vers de toutes les façons, tant bons que mauvais. Il les lut au Destin et ensuite une historiette qu'il avait traduite de l'espagnol, que vous allez lire dans le suivant chapitre.

CHAPITRE XIV

NOUVELLE. LE JUGE DE SA PROPRE CAUSE [97]

Ce fut en Afrique, entre des rochers voisins de la mer, et qui ne sont éloignés de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin, que le prince Mulei, fils du roi de Maroc, se trouva seul et la nuit, après s'être égaré à la chasse. Le ciel était sans le moindre nuage; la mer était calme et la lune et les étoiles la rendaient toute brillante, enfin il faisait une de ces belles nuits des pays chauds qui sont plus agréables que les plus beaux jours de nos régions froides. Le prince maure, galopant le long du rivage, se divertissait à regarder la lune et les étoiles, qui paraissaient sur la surface de la mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percèrent ses oreilles et lui donnèrent la curiosité d'aller jusqu'au lieu d'où il croyait qu'ils pouvaient partir. Il y poussa son cheval, qui sera, si l'on veut, un barbe et trouva entre des rochers une femme qui se défendait, autant que ses forces le pouvaient permettre, contre un homme qui s'efforçait de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchait de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune prince empêcha ceux qui faisaient cette violence de la continuer et donna quelque relâche à celle qu'ils traitaient si mal. Mulei lui demanda ce qu'elle avait à crier et aux autres ce qu'ils lui voulaient faire, mais, au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimeterre à la main et lui en porta un coup qui l'eût dangereusement blessé s'il ne l'eût évité par la vitesse de son cheval. Méchant, lui cria Mulei, oses-tu t'attaquer au prince de Fez? Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure, mais c'est à cause que tu es mon prince et que tu me peux punir qu'il faut que j'aie ta vie ou que je perde la mienne. En achevant ces paroles, il se lança contre Mulei avec tant de furie

que le prince, tout vaillant qu'il était, fut réduit à songer moins à attaquer qu'à se défendre d'un si dangereux ennemi. Les deux femmes cependant étaient aux mains et celle qui, un moment auparavant, se croyait perdue, empêchait l'autre de s'enfuir, comme si elle n'eût point douté que son défenseur n'emportât la victoire. Le désespoir augmente le courage et en donne même quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoique la valeur du prince fût incomparablement plus grande que celle de son ennemi et fût soutenue d'une vigueur et d'une adresse qui n'étaient pas communes, la punition que méritait le crime du Maure lui fit tout hasarder et lui donna tant de courage et de force que la victoire demeura longtemps douteuse entre le prince et lui. Mais le ciel, qui protège d'ordinaire ceux qu'il élève au-dessus des autres, fit heureusement passer les gens du prince assez près de là pour ouïr le bruit des combattants et les cris des deux femmes. Ils y coururent et reconnurent leur maître, dans le temps qu'ayant choqué celui qu'ils virent les armes à la main contre lui, il l'avait porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le réservant à une punition exemplaire. Il défendit à ses gens de lui faire autre chose que de l'attacher à la queue d'un cheval, de façon qu'il ne pût rien entreprendre contre soi-même ni contre les autres. Deux cavaliers portèrent les deux femmes en croupe et, en cet équipage-là, Mulei et sa troupe arrivèrent à Fez à l'heure que le jour commençait de paraître. Ce jeune prince commandait dans Fez aussi absolument que s'il en eût déjà été roi. Il fit venir devant lui le Maure, qui s'appelait Amet et qui était fils d'un des plus riches habitants de Fez. Les deux femmes ne furent connues de personne, à cause que les Maures (les plus jaloux de tous les hommes) ont un extrême soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes et leurs esclaves. La femme que le prince avait secourue le surprit, et toute sa cour aussi, par sa beauté, plus grande que quelque autre qui fût en Afrique et par un air majestueux que ne put cacher aux yeux

de ceux qui l'admirèrent un méchant habit d'esclave. L'autre femme était vêtue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité et pouvait passer pour belle, quoiqu'elle le fût moins que l'autre; mais, quand elle eût pu entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faisait paraître sur son visage diminuait autant ce qu'elle y avait de beau que celui de la première recevait d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faisait éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel et tint toujours les yeux attachés contre terre. Mulei lui commanda de confesser lui-même son crime s'il ne voulait mourir dans les tourments. Je sais bien ceux qu'on me prépare et que j'ai mérités, répondit-il fièrement, et, s'il y avait quelque avantage pour moi à ne rien avouer, il n'y a point de tourments qui me le fissent faire, mais je ne puis éviter la mort puisque je te l'ai voulu donner et je veux bien que tu saches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Espagnoles, ajouta-t-il, ont été mes esclaves; l'une a su prendre un bon parti et s'accommoder à sa fortune, se mariant à mon frère Zaïde; l'autre n'a jamais voulu changer de religion, ni me savoir bon gré de l'amour que j'avais pour elle. Il ne voulut pas parler davantage, quelques menaces qu'on lui pût faire. Mulei le fit jeter dans un cachot, chargé de fers; la renégate, femme de Zaïde, fut mise en une prison séparée et la belle esclave fut conduite chez un Maure nommé Zuléma, homme de condition, Espagnol d'origine, et qui avait abandonné l'Espagne pour n'avoir pu se résoudre à se faire chrétien. Il était de l'illustre maison de Zégris, autrefois si renommée dans Grenade; et sa femme Zoraïde, qui était de la même maison, avait la réputation d'être la plus belle femme de Fez et aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave chrétienne et le fut aussi de son esprit dès les premières conversations qu'elle eut avec elle. Si cette belle

chrétienne eût été capable de consolation, elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde, mais, comme si elle eût évité tout ce qui pouvait soulager sa douleur, elle ne se plaisait qu'à être seule pour pouvoir s'affliger davantage et, quand elle était avec Zoraïde, elle se faisait une extrême violence pour retenir devant elle ses soupirs et ses larmes. Le prince Mulei avait une extrême envie d'apprendre ses aventures. Il l'avait fait connaître à Zuléma et, comme il ne lui cachait rien, il lui avait aussi avoué qu'il se sentait porté à aimer la belle chrétienne et qu'il le lui aurait déjà fait savoir si la grande affliction qu'elle faisait paraître ne lui eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Espagne qui, tout éloigné qu'il eût été, l'eût pu empêcher d'être heureux, même en un pays où il était absolu. Zuléma donna donc ordre à sa femme d'apprendre de la chrétienne les particularités de sa vie et par quel accident elle était devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avait autant d'envie que le prince et n'eut pas grand'peine à y faire résoudre l'esclave espagnole, qui crut ne devoir rien refuser à une personne qui lui donnait tant de marques d'amitié et de tendresse. Elle dit à Zoraïde qu'elle contenterait sa curiosité quand elle voudrait, mais que, n'ayant que des malheurs à lui apprendre, elle craignait de lui faire un récit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le sera pas, lui répondit Zoraïde; par l'attention que j'aurai à l'écouter et, par la part que j'y prendrai, vous connaîtrez que vous ne pouvez en confier le secret à personne qui vous aime plus que moi. Elle l'embrassa en achevant ces paroles, la conjurant de ne différer pas plus longtemps à lui donner la satisfaction qu'elle lui demandait. Elles étaient seules et la belle esclave, après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisait répandre, elle en commença le récit comme vous l'allez lire :

Je m'appelle Sophie; je suis Espagnole, née à Valence, et élevée avec tout le soin que des personnes riches et de qualité, comme étaient mon père et ma mère, devaient

avoir d'une fille qui était le premier fruit de leur mariage et qui, dès son bas âge, paraissait digne de leur plus tendre affection. J'eus un frère plus jeune que moi d'une année; il était aimable autant qu'on le pouvait être; il m'aima autant que je l'aimai et notre amitié mutuelle alla jusqu'au point que, lorsque nous n'étions pas ensemble, on remarquait sur nos visages une tristesse et une inquiétude que les plus agréables divertissements des personnes de notre âge ne pouvaient dissiper. On n'osa donc plus nous séparer; nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfants de bonne maison de l'un et de l'autre sexe, et ainsi il arriva qu'au grand étonnement de tout le monde, je n'étais pas moins adroite que lui dans tous les exercices violents d'un cavalier et qu'il réussissait également bien dans tout ce que les filles de condition savent le mieux faire. Une éducation si extraordinaire fit souhaiter à un gentilhomme des amis de mon père que ses enfants fussent élevés avec nous. Il en fit la proposition à mes parents, qui y consentirent, et le voisinage des maisons facilita le dessein des uns et des autres. Ce gentilhomme égalait mon père en biens et ne lui cédait pas en noblesse. Il n'avait aussi qu'un fils et qu'une fille à peu près de l'âge de mon frère et de moi, et l'on ne doutait point dans Valence que les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Dom Carlos et Lucie (c'était le nom du frère et de la sœur) étaient également aimables; mon frère aimait Lucie et en était aimé; dom Carlos m'aimait et je l'aimais aussi. Nos parents le savaient bien et, loin d'y trouver à redire, ils n'eussent pas différé de nous marier ensemble si nous eussions été moins jeunes que nous étions. Mais l'état heureux de nos amours innocentes fut troublé par la mort de mon aimable frère : une fièvre violente l'emporta en huit jours et ce fut là le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée qu'on ne put jamais l'empêcher de se rendre religieuse. J'en fus malade à la mort et dom Carlos le fut assez pour faire craindre à son père

de se voir sans enfants, tant la perte de mon frère, qu'il aimait, le péril où j'étais et la résolution de sa sœur lui furent sensibles. Enfin la jeunesse nous guérit et le temps modéra notre affliction. Le père de dom Carlos mourut à quelque temps de là et laissa son fils fort riche et sans dettes. Sa richesse lui fournit de quoi satisfaire son humeur magnifique; les galanteries qu'il inventa pour me plaire flattèrent ma vanité, rendirent son amour public et augmentèrent [le mien]. Dom Carlos était souvent aux pieds de mes parents pour les conjurer de ne pas différer davantage de le rendre heureux en lui donnant leur fille. Il continuait cependant ses dépenses et ses galanteries; mon père eut peur que son bien n'en diminuât à la fin et c'est ce qui le fit résoudre à me marier avec lui. Il fit donc espérer à dom Carlos qu'il serait bientôt son gendre, et dom Carlos m'en fit paraître une joie si extraordinaire qu'elle eût pu me persuader qu'il m'aimait plus que sa vie, quand je n'en aurais pas été aussi assurée que je l'étais. Il me donna le bal et toute la ville en fut priée. Pour son malheur et pour le mien, il s'y trouva un comte napolitain que des affaires d'importance avaient amené en Espagne. Il me trouva assez belle pour devenir amoureux de moi et pour me demander en mariage à mon père, après avoir été informé du rang qu'il tenait dans le royaume de Valence. Mon père se laissa éblouir au bien et à la qualité de cet étranger; il lui promit tout ce qu'il lui demanda et, dès le jour même, il déclara à dom Carlos qu'il n'avait rien plus à prétendre en sa fille, me défendit de recevoir ses visites et me commanda en même temps de considérer le comte italien comme un homme qui me devait épouser au retour d'un voyage qu'il allait faire à Madrid. Je dissimulai mon déplaisir devant mon père, mais, quand je fus seule, dom Carlos se représenta à mon souvenir comme le plus aimable homme du monde. Je fis réflexion sur tout ce que le comte italien avait de désagréable; je conçus une furieuse aversion pour lui et je sentis que j'aimais dom Carlos

plus que je n'eusse jamais cru l'aimer et qu'il m'était également impossible de vivre sans lui et d'être heureuse avec son rival. J'eus recours à mes larmes, mais c'était un faible remède pour un mal comme le mien. Dom Carlos entra là-dessus dans ma chambre sans m'en demander la permission, comme il avait accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs, il ne put retenir les siens, quelque dessein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avait dans l'âme, jusqu'à temps qu'il eût reconnu les véritables sentiments de la mienne. Il se jeta à mes pieds et, me prenant les mains qu'il mouilla de ses larmes : Sophie, me dit-il, je vous perds donc et un étranger qui à peine vous est connu sera plus heureux que moi parce qu'il aura été plus riche? Il vous possédera, Sophie, et vous y consentez, vous que j'ai tant aimée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez et qui m'étiez promise par un père! mais, hélas! un père injuste, un père intéressé et qui m'a manqué de parole! Si vous étiez, continua-t-il, un bien qui se pût mettre à prix, c'est ma seule fidélité qui vous pouvait acquérir et c'est par elle que vous seriez encore à moi plutôt qu'à personne au monde si vous vous souveniez de celle que vous m'avez promise. Mais, s'écria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu assez de courage pour élever ses désirs jusqu'à vous n'en ait pas assez pour se venger de celui que vous lui préférez et trouverez-vous étrange qu'un malheureux qui a tout perdu entreprenne toutes choses? Ah! si vous voulez que je périsse seul, il vivra, ce rival bienheureux puisqu'il a pu vous plaire et que vous le protégez; mais dom Carlos, qui vous est odieux et que vous avez abandonné à son désespoir, mourra d'une mort assez cruelle pour assouvir la haine que vous avez pour lui. Dom Carlos, lui répondis-je, vous joignez-vous à un père injuste et à un homme que je ne puis aimer pour me persécuter et m'imputez-vous comme un crime particulier un malheur qui nous est commun? Plaignez-moi au lieu de m'accuser et songez aux moyens de me conserver pour vous plutôt

que de me faire des reproches. Je pourrais vous en faire de plus justes et vous faire avouer que vous ne m'avez jamais assez aimée puisque vous ne m'avez jamais assez connue. Mais nous n'avons point de temps à perdre en paroles inutiles; je vous suivrai partout où vous me mènerez; je vous permets de tout entreprendre et vous promets de tout oser pour ne me séparer jamais de vous. Dom Carlos fut si consolé de mes paroles que sa joie le transporta aussi fort qu'avait fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyait qu'on lui faisait et, m'ayant fait comprendre qu'à moins de me laisser enlever il m'était impossible de n'obéir pas à mon père, je consentis à tout ce qu'il me proposa et je lui promis que la nuit du jour suivant je me tiendrais prête à le suivre partout où il voudrait me mener. Tout est facile à un amant. Dom Carlos en un jour donna ordre à ses affaires, fit provision d'argent et d'une barque de Barcelone qui devait se mettre à la voile à telle heure qu'il voudrait. Cependant j'avais pris sur moi toutes mes pierreries et tout ce que je pus assembler d'argent et, pour une jeune personne, j'avais su si bien dissimuler le dessein que j'avais que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée et je pus sortir la nuit par la porte d'un jardin où je trouvai Claudio, un page qui était cher à Carlos parce qu'il chantait aussi bien qu'il avait la voix belle et faisait paraître, dans sa manière de parler et dans toutes ses actions, plus d'esprit, de bon sens et de politesse que l'âge et la condition d'un page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que son maître l'avait envoyé au-devant de moi pour me conduire où l'attendait une barque et qu'il n'avait pu me venir prendre lui-même pour des raisons que je saurais de lui. Un esclave de dom Carlos, qui m'était fort connu, nous vint joindre. Nous sortîmes de la ville sans peine par le bon ordre qu'on y avait donné et nous ne marchâmes pas longtemps sans voir un vaisseau à la rade et une chaloupe qui nous attendait au bord de la mer.

On me dit que mon cher dom Carlos viendrait bientôt et que je n'avais cependant qu'à passer dans le vaisseau. L'esclave me porta dans la chaloupe et plusieurs hommes, que j'avais vus sur le rivage et que j'avais pris pour des matelots, firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me sembla comme s'en défendre et faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnait déjà l'absence de dom Carlos. Je le demandai à l'esclave qui me dit fièrement qu'il n'y avait plus de Carlos pour moi. Dans le même temps j'ouïs Claudio jetant les hauts cris et qui disait, en pleurant, à l'esclave : Traître Amet! est-ce là ce que tu m'avais promis, de m'ôter une rivale et de me laisser avec mon amant? Imprudente Claudia, lui répondit l'esclave, est-on obligé de tenir sa parole à un traître et ai-je dû espérer qu'une personne qui manque de fidélité à son maître m'en gardât assez pour n'avertir pas les gardes de la côte de courir après moi et de m'ôter Sophie que j'aime plus que moi-même? Ces paroles dites à une femme que je croyais un homme et dans lesquelles je ne pouvais rien comprendre, me causèrent un si furieux déplaisir que je tombai comme morte entre les bras du perfide Maure qui ne m'avait point quittée.

Ma pâmoison fut longue et, lorsque j'en fus revenue, je me trouvais dans une chambre du vaisseau qui était déjà bien avant en mer. Figurez-vous quel dut être mon désespoir, me voyant sans dom Carlos et avec des ennemis de ma loi, car je reconnus que j'étais au pouvoir des Maures, que l'esclave Amet avait toute sorte d'autorité sur eux et que son frère Zaïde était le maître du vaisseau. Cet insolent ne me vit pas plutôt en état d'entendre ce qu'il me dirait qu'il me déclara en peu de paroles qu'il y avait longtemps qu'il était amoureux de moi et que sa passion l'avait forcé à m'enlever et à me mener à Fez où il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse aussi heureuse que j'aurais été en Espagne, comme il ne tiendrait pas à lui que je n'eusse point à y regretter dom Carlos. Je me jetai sur lui, nonobstant

la faiblesse que m'avait laissée ma pâmoison et, avec une adresse vigoureuse à quoi il ne s'attendait pas et que j'avais acquise par mon éducation (comme je vous ai déjà dit), je lui tirai le cimeterre du fourreau, et je m'allais venger de sa perfidie si son frère Zaïde ne m'eût saisi le bras assez à temps pour lui sauver la vie. On me désarma facilement, car, ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma résolution avait fait peur, fit sortir tout le monde de la chambre où l'on m'avait mise et me laissa dans un désespoir tel que vous vous le devez figurer après le cruel changement qui venait d'arriver en ma fortune. Je passai la nuit à m'affliger et le jour qui la suivit ne donna pas le moindre relâche à mon affliction. Le temps, qui adoucit souvent de pareils déplaisirs, ne fit aucun effet sur les miens et au second jour de notre navigation, j'étais encore plus affligée que je ne la fus la sinistre nuit que je perdis avec ma liberté l'espérance de revoir dom Carlos et d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avait trouvée si terrible toutes les fois qu'il avait osé paraître devant moi qu'il ne s'y présentait plus. On m'apportait de temps en temps à manger, que je refusais avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement. Cependant le vaisseau avait passé le détroit et n'était pas loin de la côte de Fez quand Claudio entra dans ma chambre. Aussitôt que je le vis : Méchant, qui m'as trahie, lui dis-je, que t'avais-je fait pour me rendre la plus malheureuse personne du monde et pour m'ôter dom Carlos ? Vous en étiez trop aimée, me répondit-il, et, puisque je l'aimais aussi bien que vous, je n'ai pas fait un crime d'avoir voulu éloigner de lui une rivale. Mais si je vous ai trahie, Amet m'a trahie aussi et j'en serais peut-être aussi affligée que vous si je ne trouvais quelque consolation à n'être pas seule misérable. Explique-moi ces énigmes, lui dis-je, et m'apprends qui tu es afin que je sache si j'ai en toi un ennemi ou une ennemie. Sophie, me dit-il alors, je suis d'un même sexe que vous et comme

vous j'ai été amoureuse de dom Carlos. Mais si nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a pas été avec un même succès. Dom Carlos vous a toujours aimée et a toujours cru que vous l'aimiez et il ne m'a jamais aimée et n'a même jamais dû croire que je pusse l'aimer, ne m'ayant jamais connue pour ce que j'étais. Je suis de Valence comme vous et je ne suis point née avec si peu de noblesse et de bien que dom Carlos, m'ayant épousée, n'eût pu être à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui se mésallient. Mais l'amour qu'il avait pour vous l'occupait tout entier et il n'avait des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miens ne fissent ce qu'ils pouvaient pour exempter ma bouche de la confession honteuse de ma faiblesse. J'allais partout où je le croyais trouver, je me plaçais où il pouvait me voir et je faisais pour lui toutes les diligences qu'il eût dû faire pour moi s'il m'eût aimée comme je l'aimais. Je disposais de mon bien et de moi-même, étant demeurée sans parents dès mon bas âge et l'on me proposait souvent des partis sortables. Mais l'espérance que j'avais toujours eue d'engager enfin dom Carlos à m'aimer m'avait empêchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour, comme aurait fait toute autre personne qui eût eu, comme moi, assez de qualités aimables pour n'être pas méprisée, je m'excitais à l'amour de dom Carlos par la difficulté que je trouvais à m'en faire aimer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre chose qui pût servir à mon dessein, je me fis couper les cheveux et, m'étant déguisée en homme, je me fis présenter à dom Carlos par un domestique qui avait vieilli dans ma maison, et qui se disait mon père, pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède. Mon visage et ma mine, qui ne déplurent pas à votre amant, le disposèrent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, encore qu'il m'eût vue tant de fois, et il fut bientôt aussi persuadé de mon esprit que satisfait de la beauté de ma voix, de ma méthode de chanter et de mon adresse à jouer de tous les instruments de musique dont les

personnes de condition peuvent se divertir sans honte. Il crut avoir trouvé en moi des qualités qui ne se trouvent pas d'ordinaire en des pages et je lui donnai tant de preuves de fidélité et de discrétion qu'il me traita bien plus en confident qu'en domestique. Vous savez mieux que personne du monde si je m'en fais accroire dans ce que je vous viens de dire à mon avantage. Vous-même m'avez cent fois louée à dom Carlos en ma présence et m'avez rendu de bons offices auprès de lui, mais j'enrageais de les devoir à une rivale et, dans le temps qu'ils me rendaient plus agréable à dom Carlos, ils vous rendaient plus haïssable à la malheureuse Claudia (car c'est ainsi que l'on m'appelle). Votre mariage cependant s'avançait et mes espérances reculaient; il fut conclu et elles se perdirent. Le comte italien, qui devint en ce temps-là amoureux de vous et dont la qualité et le bien donnèrent autant dans les yeux de votre père que sa mauvaise mine et ses défauts vous donnèrent d'aversion pour lui, me fit du moins avoir le plaisir de vous voir troublée dans les vôtres et mon âme alors se flatta de ces espérances folles que les changements font toujours avoir aux malheureux. Enfin votre père préféra l'étranger que vous n'aimiez pas à dom Carlos que vous aimiez. Je vis celui qui me rendait malheureuse, malheureux à son tour, et une rivale que je haïssais encore plus malheureuse que moi puisque je ne perdais rien en un homme qui n'avait jamais été à moi; que vous perdiez dom Carlos qui était tout à vous et que cette perte, quelque grande qu'elle fût, vous était peut-être encore un moindre malheur que d'avoir pour votre tyran éternel un homme que vous ne pouviez aimer. Mais ma prospérité ou, pour mieux dire, mon espérance ne fut pas longue. J'appris de dom Carlos que vous vous étiez résolue à le suivre et je fus même employée à donner les ordres nécessaires au dessein qu'il avait de vous emmener à Barcelone et, de là, de passer en France ou en Italie. Toute la force que j'avais eue jusqu'alors à souffrir ma mauvaise fortune m'abandonna après un coup si rude et qui me surprit

d'autant plus que je n'avais jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jusqu'à en être malade et malade jusqu'à en garder le lit. Un jour que je me plaignais à moi-même de ma triste destinée et que la croyance de n'être ouïe de personne me faisait parler aussi haut que si j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paraître devant moi le Maure Amet qui m'avait écoutée et qui, après que le trouble où il m'avait mise fut passé, me dit ces paroles : Je te connais, Claudia, et dès le temps que tu n'avais point encore déguisé ton sexe pour servir de page à dom Carlos; et si je ne t'ai jamais fait savoir que je te connusse, c'est que j'avais un dessein aussi bien que toi. Je te viens d'ouïr prendre des résolutions désespérées; tu veux te découvrir à ton maître pour une jeune fille qui meurt d'amour pour lui et qui n'espère plus d'en être aimée; et puis tu te veux tuer à ses yeux pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pu gagner l'amour. Pauvre fille! que vas-tu faire en te tuant que d'assurer davantage à Sophie la possession de dom Carlos! J'ai bien un meilleur conseil à te donner, si tu es capable de le prendre. Ote ton amant à ta rivale : le moyen en est aisé, si tu me veux croire et, quoiqu'il demande beaucoup de résolution, il ne t'est pas besoin d'en avoir davantage que celle que tu as eue à t'habiller en homme et à hasarder ton honneur pour contenter ton amour. Écoute-moi donc avec attention, continua le Maure; je te vais révéler un secret que je n'ai jamais découvert à personne et, si le dessein que je te vais proposer ne te plaît pas, il dépendra de toi de ne le pas suivre. Je suis de Fez, homme de qualité en mon pays; mon malheur me fit esclave de dom Carlos et la beauté de Sophie me fit le sien. Je t'ai dit en peu de paroles bien des choses. Tu crois ton mal sans remède parce que ton amant enlève sa maîtresse et s'en va avec elle à Barcelone. C'est ton bonheur et le mien, si tu te sais servir de l'occasion. J'ai traité de ma rançon et l'ai payée. Une galiote d'Afrique m'attend à la rade, assez près du lieu où dom Carlos en fait tenir une toute prête pour l'exé-

cution de son dessein. Il l'a différé d'un jour; prévenons-le avec autant de diligence que d'adresse. Va dire à Sophie, de la part de ton maître, qu'elle se tienne prête à partir cette nuit à l'heure que tu la viendras querir; amène-la dans mon vaisseau, je l'emmènerai en Afrique et tu demeureras à Valence seule à posséder ton amant qui, peut-être, t'aurait aimée aussitôt que Sophie s'il avait su que tu l'aimasses.

A ces dernières paroles de Claudia, je fus si pressée de ma juste douleur qu'en faisant un grand soupir, je m'évanouis encore sans donner le moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia, qui se repentait peut-être alors de m'avoir rendue malheureuse sans cesser de l'être attirèrent Amet et son frère dans la chambre du vaisseau où j'étais. On me fit tous les remèdes qu'on me put faire; je revins à moi et j'ouïs Claudia qui reprochait encore au Maure la trahison qu'il nous avait faite. Chien infidèle! lui disait-elle, pourquoi m'as-tu conseillé de réduire cette belle fille au déplorable état où tu la vois si tu ne me voulais pas laisser auprès de mon amant ? Et pourquoi m'as-tu fait faire à un homme qui me fut si cher une trahison qui me nuit autant qu'à lui ? Comment oses-tu dire que tu es de noble naissance dans ton pays si tu es le plus traître et le plus lâche de tous les hommes ? Tais-toi, folle! lui répondit Amet, ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ai déjà dit que, qui a pu trahir un maître, comme toi, méritait bien d'être trahie et que, t'emmenant avec moi, j'assurais ma vie et peut-être celle de Sophie, puisqu'elle pourrait mourir de douleur quand elle saurait que tu serais demeurée avec dom Carlos. Le bruit que firent en même temps les matelots qui étaient près d'entrer dans le port de la ville de Salé et l'artillerie du vaisseau, à laquelle répondit celle du port, interrompirent les reproches que se faisaient Amet et Claudia et me délivrèrent pour un temps de la vue de ces deux personnes odieuses. On se débarqua, on nous couvrit les visages d'un voile, à Claudia et à moi, et nous fûmes logées, avec le perfide Amet, chez

un Maure de ses parents. Dès le jour suivant on nous fit monter dans un chariot couvert et prendre le chemin de Fez où, si Amet y fut reçu de son père avec beaucoup de joie, j'y entrai la plus affligée et plus désespérée personne du monde. Pour Claudia, elle eut bientôt pris parti, renonçant au christianisme et épousant Zaïde, le frère de l'infidèle Amet. Cette méchante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de religion et d'épouser Amet comme elle avait fait Zaïde; et elle devint le plus cruel de mes tyrans, lorsque après avoir en vain essayé de me gagner par toutes sortes de promesses, de bons traitements et de caresses, Amet et tous les siens exercèrent sur moi toute la barbarie dont ils étaient capables. J'avais tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis et j'étais plus forte à souffrir mes peines que je ne le souhaitais quand je commençai à croire que Claudia se repentait d'être méchante. En public elle me persécutait apparemment avec plus d'animosité que les autres et, en particulier, elle me rendait quelquefois de bons offices qui me la faisaient considérer comme une personne qui eût pu être vertueuse si elle eût été élevée à la vertu. Un jour que toutes les autres femmes de la maison étaient allées aux bains publics, comme c'est la coutume de vous autres mahométans, elle me vint trouver où j'étais, ayant le visage composé à la tristesse, et me parla en ces termes : Belle Sophie, quelque sujet que j'aie eu autrefois de vous haïr, ma haine a cessé en perdant l'espoir de posséder jamais celui qui ne m'aimait pas assez, à cause qu'il vous aimait trop. Je me reproche sans cesse de vous avoir rendue malheureuse et d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de ces remords serait capable de me faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles à mon sexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Espagne et de toute terre chrétienne, avec des infidèles entre lesquels je sais bien qu'il est impossible que je trouve mon salut, ni pendant ma vie, ni après ma mort. Vous pouvez juger de mon véri-

table repentir par le secret que je vous confie, qui vous rend maîtresse de ma vie et qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ai été forcée de vous faire. J'ai gagné cinquante esclaves chrétiens, la plupart Espagnols, et tous gens capables d'une grande entreprise. Avec l'argent que je leur ai secrètement donné, ils se sont assurés d'une barque capable de nous porter en Espagne, si Dieu favorise un si bon dessein. Il ne tiendra qu'à vous de suivre ma fortune, de vous sauver si je me sauve ou, périssant avec moi, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis et de finir une vie aussi malheureuse qu'est la vôtre. Déterminez-vous donc, Sophie; et, tandis que nous ne pouvons être soupçonnées d'aucun dessein, délibérons sans perdre de temps sur la plus importante action de votre vie et de la mienne. Je me jetai aux pieds de Claudia et, jugeant d'elle par moi-même, je ne doutai point de la sincérité de ses paroles. Je la remerciai de toutes les forces de mon expression et de toutes celles de mon âme; je ressentis la grâce que je croyais qu'elle me voulait faire. Nous prîmes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer où elle me dit que des rochers tenaient notre petit vaisseau à couvert. Ce jour, que je croyais bienheureux, arriva. Nous sortîmes heureusement, et de la maison, et de la ville. J'admirais la bonté du ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réussir notre dessein et j'en bénissais Dieu sans cesse, mais la fin de mes maux n'était pas si proche que je le pensais. Claudia n'agissait que par l'ordre du perfide Amet et, encore plus perfide que lui, elle ne me conduisait en un lieu écarté, et la nuit, que pour m'abandonner à la violence du Maure, qui n'eût rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son père, quoique mahométan, moralement homme de bien. Je suivais innocemment celle qui me menait perdre et je ne pensais pas pouvoir jamais être assez reconnaissante envers elle de la liberté que j'espérais bientôt avoir par son moyen. Je ne me lassais point de la remercier, ni de marcher bien vite dans des chemins rudes, environnés de

rochers, où elle me disait que ses gens l'attendaient quand j'ouïs du bruit derrière moi et, tournant la tête, j'aperçus Amet le cimeterre à la main. Infâmes esclaves, s'écria-t-il, c'est donc ainsi que l'on se dérobe à son maître! Je n'eus pas le temps de répondre. Claudia me saisit les bras par derrière et Amet, laissant tomber son cimeterre, se joignit à la renégate et, tous deux ensemble, firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'étaient pourvus pour cet effet. Ayant plus de vigueur et d'adresse que les femmes n'en ont d'ordinaire, je résistai longtemps aux efforts de ces deux méchantes personnes, mais à la longue je me sentis affaiblir et, me défiant de mes forces, je n'avais presque plus recours qu'à mes cris, qui pouvaient attirer quelque passant en ce lieu solitaire ou, plutôt, je n'espérais plus rien quand le prince Mulei survint lorsque je l'espérais le moins. Vous avez su de quelle façon il me sauva l'honneur et je puis dire la vie puisque je serais assurément morte de douleur si le détestable Amet eût contenté sa brutalité. Sophie acheva ainsi le récit de ses aventures et l'aimable Zoraïde l'exhorta d'espérer de la générosité du prince les moyens de retourner en Espagne, et dès le jour même elle apprit à son mari tout ce qu'elle avait appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Encore que tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle chrétienne ne flattât point la passion qu'il avait pour elle, il fut pourtant bien aise, vertueux comme il était, d'en avoir eu connaissance et d'apprendre qu'elle était engagée d'affection en son pays afin de n'avoir point à tenter une action blâmable par l'espérance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie et fut porté par la sienne à tâcher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'était. Il lui fit dire par Zoraïde qu'il la renverrait en Espagne quand elle le voudrait et, depuis qu'il en eut pris la résolution, il s'empêcha de la voir, se défiant de sa propre vertu et de la beauté de cette aimable personne. Elle n'était pas peu empêchée à prendre ses sûretés pour son retour. Le trajet était long jusqu'en

Espagne, dont les marchands ne trafiquaient point à Fez. Et, quand elle eût pu trouver un vaisseau chrétien, belle et jeune comme elle était, elle pouvait trouver entre les hommes de sa loi ce qu'elle avait eu peur de trouver entre des Maures. La probité ne se rencontre guère sur un vaisseau; la bonne foi n'y est guère mieux gardée qu'à la guerre; et, en quelque lieu que la beauté et l'innocence se trouvent les plus faibles, l'audace des méchants se sert de son avantage et se porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conseilla à Sophie de s'habiller en homme puisque sa taille, avantageuse plus que celle des autres femmes, facilitait ce déguisement. Elle lui dit que c'était l'avis de Mulei qui ne trouvait personne dans Fez à qui il la pût sûrement confier; et elle lui dit aussi qu'il avait eu la bonté de pourvoir à la bienséance de son sexe, lui donnant une compagne de sa croyance et travestie comme elle et qu'elle serait ainsi garantie de l'inquiétude qu'elle pourrait avoir de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats et des matelots. Ce prince maure avait acheté d'un corsaire une prise qu'il avait faite sur mer : c'était un vaisseau du gouverneur d'Oran qui portait la famille entière d'un gentilhomme espagnol, que, par animosité, ce gouverneur envoyait prisonnier en Espagne. Mulei avait su que ce chrétien était un des plus grands chasseurs du monde et, comme la chasse était la plus forte passion de ce jeune prince, il avait voulu l'avoir pour esclave; et, afin de le mieux conserver, ne l'avait point voulu séparer de sa femme, de son fils et de sa fille. En deux ans qu'il vécut dans Fez au service de Mulei, il apprit à ce prince à tirer parfaitement de l'arquebuse sur toute sorte de gibier qui court sur la terre ou qui s'élève dans l'air et plusieurs chasses inconnues aux Maures. Il avait par là si bien mérité les bonnes grâces du prince et s'était rendu si nécessaire à son divertissement qu'il n'avait jamais voulu consentir à sa rançon, et par toutes sortes de bienfaits avait tâché de lui faire oublier l'Espagne, mais le regret de n'être pas en sa patrie et de

n'avoir plus d'espérance d'y retourner lui avait causé une mélancolie qui finit bientôt par sa mort et sa femme n'avait pas vécu longtemps après son mari. Mulei se sentait du remords de n'avoir pas remis en liberté, quand ils la lui avaient demandée, des personnes qui l'avaient méritée par leurs services et il voulut, autant qu'il le pouvait, réparer envers leurs enfants le tort qu'il croyait leur avoir fait. La fille s'appelait Dorothée, était de l'âge de Sophie, belle, et avait de l'esprit. Son frère n'avait pas plus de quinze ans et s'appelait Sanche. Mulei les choisit l'un et l'autre pour tenir compagnie à Sophie et se servit de cette occasion-là pour les envoyer ensemble en Espagne. On tint l'affaire secrète. On fit faire des habits d'homme à l'espagnole pour les deux demoiselles et pour le petit Sanche; Mulei fit paraître sa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit aussi à Dorothée de beaux présents qui, joints à tous ceux que son père avait déjà reçus de la libéralité du prince, la rendirent riche pour le reste de sa vie.

Charles-Quint, en ce temps-là faisait la guerre en Afrique et avait assiégé la ville de Tunis. Il avait envoyé un ambassadeur à Mulei pour traiter de la rançon de quelques Espagnols de qualité qui avaient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet ambassadeur que Mulei recommanda Sophie sous le nom de dom Fernand, gentilhomme de qualité, qui ne voulait pas être connu par son nom véritable; et Dorothée et son frère passaient pour être de son train, l'un en qualité de gentilhomme, et l'autre de page. Sophie et Zoraïde ne se purent quitter sans regret et il y eut bien des larmes versées de part et d'autre. Zoraïde donna à la belle chrétienne un rang de perles si riche qu'elle ne l'eût point reçu si cette aimable Maure et son mari Zuléma, qui n'aimait pas moins Sophie que faisait sa femme, ne lui eussent fait connaître qu'elle ne pouvait davantage les désobliger qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de lui faire savoir de temps en temps de

ses nouvelles par la voie de Tanger, d'Oran ou des autres places que l'empereur possédait en Afrique. L'ambassadeur chrétien s'embarqua à Salé, emmenant avec lui Sophie, qu'il faut désormais appeler dom Fernand. Il joignit l'armée de l'empereur qui était encore devant Tunis. Notre Espagnole déguisée lui fut présentée comme un gentilhomme d'Andalousie qui avait été longtemps esclave du prince de Fez. Elle n'avait pas assez de sujet d'aimer sa vie pour craindre de la hasarder à la guerre et, voulant passer pour un cavalier, elle n'eût pu avec honneur n'aller pas souvent au combat, comme faisaient tant de vaillants hommes dont l'armée de l'empereur était pleine. Elle se mit donc entre les volontaires, ne perdit pas une occasion de se signaler et le fit avec tant d'éclat que l'empereur ouït parler du faux dom Fernand. Elle fut assez heureuse pour se trouver auprès de lui lorsque, dans l'ardeur d'un combat dont les chrétiens eurent tout le désavantage, il donna dans une embuscade de Maures, fut abandonné des siens et environné des infidèles; il y a apparence qu'il eût été tué, son cheval l'ayant déjà été sous lui, si notre amazone ne l'eût remonté sur le sien, et, secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire, n'eût donné aux chrétiens le temps de se reconnaître et de venir dégager ce vaillant empereur. Une si belle action ne fut pas sans récompense. L'empereur donna à l'inconnu dom Fernand une commanderie de Saint-Jacques de grand revenu et le régiment de cavalerie d'un seigneur espagnol qui avait été tué au dernier combat. Il lui fit donner aussi tout l'équipage d'un homme de qualité et, depuis ce temps-là, il n'y eut personne dans l'armée qui fût plus estimé et plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étaient si naturelles, son visage était si beau et la faisait paraître si jeune, sa vaillance était si admirable en une si grande jeunesse et son esprit était si charmant qu'il n'y avait pas une personne de qualité ou de commandement dans les troupes de l'empereur qui ne recherchât son amitié. Il ne faut donc pas s'éton-

ner si, tout le monde parlant pour elle, et plus encore ses belles actions, elle fut en peu de temps en faveur auprès de son maître. Dans ce temps-là de nouvelles troupes arrivèrent d'Espagne sur les vaisseaux qui apportèrent de l'argent et des munitions pour l'armée. L'empereur les voulut voir sous les armes, accompagné de ses principaux chefs, desquels était notre guerrière. Entre ces soldats nouveaux venus, elle crut avoir vu dom Carlos et elle ne s'était pas trompée. Elle en fut inquiétée le reste du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes et on ne le trouva pas parce qu'il avait changé de nom. Elle n'en dormit point toute la nuit, se leva aussitôt que le soleil et alla chercher elle-même ce cher amant qui lui avait tant fait verser de larmes. Elle le trouva et n'en fut point reconnue, ayant changé de taille, parce qu'elle avait crû, et de visage, parce que le soleil d'Afrique avait changé la couleur du sien. Elle feignit de le prendre pour un autre de sa connaissance et lui demanda des nouvelles de Séville et d'une personne qu'elle lui nomma du premier nom qui lui vint dans l'esprit. Dom Carlos lui dit qu'elle se méprenait, qu'il n'avait jamais été à Séville et qu'il était de Valence. Vous ressemblez extrêmement à une personne qui m'était fort chère, lui dit Sophie et, à cause de cette ressemblance, je veux bien être de vos amis si vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raison, lui répondit dom Carlos, qui vous oblige à m'offrir votre amitié vous aurait déjà acquis la mienne si elle était du prix de la vôtre. Vous ressemblez à une personne que j'ai longtemps aimée, vous avez son visage et sa voix, mais vous n'êtes pas de son sexe et assurément, ajouta-t-il en faisant un grand soupir, vous n'êtes pas de son humeur. Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces dernières paroles de dom Carlos, à quoi il ne prit pas garde à cause peut-être que ses yeux, qui commençaient à se mouiller de larmes, ne purent voir les changements du visage de Sophie. Elle en fut émue et, ne pouvant plus cacher cette émotion,

elle pria dom Carlos de la venir voir en sa tente où elle l'allait attendre, et le quitta après lui avoir appris son quartier et qu'on l'appelait dans l'armée le *mestre de camp dom Fernand*. A ce nom-là dom Carlos eut peur de ne lui avoir pas fait assez d'honneur. Il avait déjà su à quel point il était estimé de l'empereur et que, tout inconnu qu'il était, il partageait la faveur de son maître avec les premiers de la cour. Il n'eut pas grand'peine à trouver son quartier et sa tente, qui n'étaient ignorés de personne, et il en fut reçu autant bien qu'un simple cavalier le pouvait être d'un des principaux officiers du camp. Il reconnut encore le visage de Sophie dans celui de dom Fernand, en fut encore plus étonné qu'il ne l'avait été et il le fut encore davantage du son de sa voix qui y entrait dans l'âme et y renouvelait le souvenir de la personne du monde qu'il avait le plus aimée. Sophie, inconnue à son amant, le fit manger avec [elle] [98]; et, après le repas, ayant fait retirer les domestiques et donné ordre de n'être visitée de personne, se fit redire encore une fois par ce cavalier qu'il était de Valence; et ensuite se fit conter ce qu'elle savait aussi bien que lui de leurs aventures communes jusqu'au jour qu'il avait fait dessein de l'enlever. Croiriez-vous, lui disait dom Carlos, qu'une fille de condition qui avait tant reçu de preuves de mon amour et qui m'en avait tant donné [du sien] [99], fut sans fidélité et sans honneur, eut l'adresse de me cacher de si grands défauts et fut si aveuglée dans son choix qu'elle me préféra un jeune page que j'avais, qui l'enleva un jour devant celui que j'avais choisi pour l'enlever ? Mais en êtes-vous bien assuré ? lui dit Sophie. Le hasard est maître de toutes choses et prend souvent plaisir à confondre nos raisonnements par des succès les moins attendus. Votre maîtresse peut avoir été forcée à se séparer de vous et est peut-être plus malheureuse que coupable. Plût à Dieu, lui répondit dom Carlos, que j'eusse pu douter de sa faute! toutes les pertes et les malheurs qu'elle m'a causés ne m'auraient pas été difficiles à souffrir et même je ne me croirais pas malheu-

reux si je pouvais croire qu'elle me fût encore fidèle, mais elle ne l'est qu'au perfide Claudio et n'a jamais feint d'aimer le malheureux dom Carlos que pour le perdre. Il paraît, par ce que vous dites, lui repartit Sophie, que vous ne l'avez guère aimée, de l'accuser ainsi sans l'entendre et de la publier encore plus méchante que légère. Et peut-on l'être davantage, s'écria dom Carlos, que l'a été cette imprudente fille lorsque, pour ne faire pas soupçonner [m]on page de son enlèvement, elle laissa dans sa chambre, la nuit même qu'elle disparut de chez son père, une lettre qui est de la dernière malice et qui m'a rendu trop misérable pour n'être pas demeurée dans mon souvenir ? Je vous la veux faire entendre et vous faire juger par là de quelle dissimulation cette jeune fille était capable.

LETTRE

« Vous n'avez pas dû me défendre d'aimer dom Carlos « après me l'avoir ordonné. Un mérite aussi grand que « le sien ne me pouvait donner que beaucoup d'amour et, « quand l'esprit d'une jeune personne en est prévenu, « l'intérêt n'y peut trouver de place. Je m'enfuis donc « avec celui que vous avez trouvé bon que j'aimasse dès « ma jeunesse et sans qui il me serait autant impossible « de vivre que de ne mourir pas mille fois le jour avec « un étranger que je ne pourrais aimer, quand il serait « encore plus riche qu'il n'est pas. Notre faute (si c'en « est une) mérite votre pardon. Si vous nous l'accordez, « nous reviendrons le recevoir plus vite que nous n'avons « fui l'injuste violence que vous nous vouliez faire.

« SOPHIE. »

Vous vous pouvez figurer, poursuivit dom Carlos, l'extrême douleur que sentirent les parents de Sophie quand ils eurent lu cette lettre. Ils espérèrent que je serais encore avec leur fille, caché dans Valence, ou que je n'en serais pas loin. Ils tinrent leur perte secrète à tout le

monde, hormis au vice-roi, qui était leur parent et, à peine le jour commençait-il de paraître, que la justice entra dans ma chambre et me trouva endormi. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avais sujet de l'être et quand, après qu'on m'eut demandé où était Sophie, je demandai aussi où elle était, mes parties s'en irritèrent et me firent conduire en prison avec une extrême violence. Je fus interrogé et je ne pus rien dire pour ma défense contre la lettre de Sophie. Il paraissait par là que je l'avais voulu enlever, mais il paraissait encore plus que mon page avait disparu en même temps qu'elle. Les parents de Sophie la faisaient chercher et mes amis, de leur côté, faisaient toutes sortes de diligences pour découvrir où ce page l'avait emmenée; c'était le seul moyen de faire voir mon innocence, mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces amants fugitifs et mes ennemis m'accusèrent alors de la mort de l'un et de l'autre. Enfin l'injustice, appuyée de la force, l'emporta sur l'innocence opprimée. Je fus averti que je serais bientôt jugé et que je le serais à mort. Je n'espérai pas que le ciel fît un miracle en ma faveur et je voulus donc hasarder ma délivrance par un coup de désespoir. Je me joignis à des bandouliers, prisonniers comme moi, et tous gens de résolution; nous forçâmes les portes de notre prison et, favorisés de nos amis, nous eûmes plus tôt gagné les montagnes les plus proches de Valence que le vice-roi n'en put être averti. Nous fûmes longtemps maîtres de la campagne. L'infidélité de Sophie, la persécution de ses parents, tout ce que je croyais que le vice-roi avait fait d'injuste contre moi et enfin la perte de mon bien, me mirent dans un tel désespoir que je hasardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades et moi trouvâmes de la résistance; et je m'acquis par là une telle réputation parmi eux qu'ils voulurent que je fusse leur chef. Je le fus avec tant de succès que notre troupe devint redoutable aux royaumes d'Aragon et de Valence et que nous eûmes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous en fais ici une confidence bien délicate,

ajouta dom Carlos, mais l'honneur que vous me faites et mon inclination me donnent tellement à vous que je veux bien vous faire maître de ma vie, vous en révélant des secrets si dangereux. Enfin, poursuivit-il, je me lassai d'être méchant; je me dérobai de mes camarades qui ne s'y attendaient pas, et je pris le chemin de Barcelone où je fus reçu simple cavalier dans les recrues qui s'embarquaient pour l'Afrique et qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ai pas sujet d'aimer la vie, et, après m'être mal servi de la mienne, je ne la puis mieux employer que contre les ennemis de ma loi et pour votre service puisque la bonté que vous avez pour moi est la seule douceur dont mon âme ait été capable depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. Sophie inconnue prit le parti de Sophie injustement accusée et n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugements de sa maîtresse avant que d'être mieux informé de sa faute. Elle dit au malheureux cavalier qu'elle prenait grande part dans ses infortunes; qu'elle voudrait de bon cœur les adoucir et, pour lui en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le priait de vouloir être à elle et que, lorsque l'occasion s'en présenterait, elle emploierait auprès de l'empereur son crédit et celui de tous ses amis pour le délivrer de la persécution des parents de Sophie et du vice-roi de Valence. Dom Carlos ne se rendit jamais à tout ce que le faux dom Fernand lui put dire pour la justification de Sophie, mais il se rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de sa table et de sa maison. Dès le jour même, cette fidèle amante parla au mestre de camp de dom Carlos et lui fit trouver bon que ce cavalier, qu'elle lui dit être son parent, prît parti avec lui, je veux dire avec elle. Voilà notre amant infortuné au service de sa maîtresse qu'il croyait morte ou infidèle. Il se voit dès le commencement de sa servitude tout à fait bien avec celui qu'il croit son maître et est en peine lui-même de savoir comment il a pu faire en si peu de temps pour s'en faire tant aimer. Il est à la fois son inten-

dant, son secrétaire, son gentilhomme et son confident. Les autres domestiques n'ont guère moins de respect pour lui que pour dom Fernand et il serait sans doute heureux, se connaissant aimé d'un maître qui lui paraît tout aimable et qu'un secret instinct le force d'aimer si Sophie perdue, si Sophie infidèle ne lui revenait sans cesse à la pensée et ne lui causait une tristesse que les caresses d'un si cher maître et sa fortune rendue meilleure ne pouvaient vaincre. Quelque tendresse que Sophie eût pour lui, elle était bien aise de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fût la cause de son affliction. Elle lui parlait si souvent de Sophie et justifiait quelquefois avec tant d'emportement, et même de colère et d'aigreur, celle que dom Carlos n'accusait pas moins que d'avoir manqué à sa fidélité et à son honneur qu'enfin il vint à croire que ce dom Fernand, qui le mettait toujours sur le même sujet, avait peut-être été autrefois amoureux de Sophie et peut-être l'était encore.

La guerre d'Afrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'histoire. L'empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flandres et en divers lieux. Notre guerrière, sous le nom de dom Fernand, augmenta sa réputation de vaillant et expérimenté capitaine par plusieurs actions de valeur et de conduite, quoique la dernière de ces qualités-là ne se rencontre que rarement en une personne aussi jeune que le sexe de cette vaillante fille la faisait paraître. L'empereur fut obligé d'aller en Flandres et de demander au roi de France passage par ses États. Le grand roi qui régnait alors voulut surpasser en générosité et en franchise un mortel ennemi qui l'avait toujours surmonté en bonne fortune et n'en avait pas toujours bien usé, Charles-Quint fut reçu dans Paris comme s'il eût été roi de France. Le beau dom Fernand fut du petit nombre des personnes de qualité qui l'accompagnèrent et, si son maître eût fait un plus long séjour dans la cour du monde la plus galante, cette belle Espagnole, prise pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de dames françaises et de la

jalousie aux plus accomplis de nos courtisans. Cependant le vice-roi de Valence mourut en Espagne. Dom Fernand espéra assez de son mérite et de l'affection que lui portait son maître pour lui oser demander une si importante charge et il l'obtint sans qu'elle lui fût enviée. Il fit savoir le plus tôt qu'il put le bon succès de sa prétention à dom Carlos et lui fit espérer qu'aussitôt qu'il aurait pris possession de la vice-royauté de Valence, il ferait sa paix avec les parents de Sophie, obtiendrait sa grâce de l'empereur pour avoir été chef de bandouliers et même essayerait de le remettre dans la possession de son bien sans cesser de lui en faire dans toutes les occasions qui s'en présenteraient. Dom Carlos eût pu recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses si le malheur de son amour lui eût permis d'être consolable. L'empereur arriva en Espagne et alla droit à Madrid, et dom Fernand alla prendre possession de son gouvernement. Dès le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence, les parents de Sophie présentèrent requête contre dom Carlos qui faisait, auprès du vice-roi, la charge d'intendant de sa maison et de secrétaire de ses commandements. Le vice-roi promit de leur rendre justice et à dom Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre lui; l'on fit ouïr des témoins une seconde fois et enfin les parents de Sophie, animés par le regret qu'ils avaient de la perte de leur fille et par un désir de vengeance qu'ils croyaient légitime, pressèrent si fort l'affaire qu'en cinq ou six jours elle fut en état d'être jugée. Ils demandèrent au vice-roi que l'accusé entrât en prison. Il leur donna sa parole qu'il ne sortirait pas de son hôtel et leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal, qui tenait en suspens toute la ville de Valence, dom Carlos demanda une audience particulière au vice-roi qui la lui accorda. Il se jeta à ses pieds et lui dit ces paroles : C'est demain, monseigneur, que vous devez faire connaître à tout le monde que je suis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouïr me déchargent entièrement du crime dont

on m'accuse, je viens encore jurer à Votre Altesse, comme si j'étais devant Dieu, que non seulement je n'ai pas enlevé Sophie, mais que, le jour devant qu'elle ne fût enlevée, je ne la vis point, je n'eus point de ses nouvelles et n'en ai pas eu depuis. Il est bien vrai que je la devais enlever, mais un malheur qui jusqu'ici m'est inconnu la fit disparaître, ou pour ma perte, ou pour la sienne. C'est assez, dom Carlos, lui dit le vice-roi; va dormir en repos. Je suis ton maître et ton ami, et mieux informé de ton innocence que tu ne penses et, quand j'en pourrais douter, je serais obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir puisque tu es dans ma maison et de ma maison et que tu n'es venu ici avec moi que sous la promesse que je t'ai faite de te protéger. Dom Carlos remercia un si obligeant maître de tout ce qu'il eut d'éloquence; il s'alla coucher et l'impatience qu'il eut de se voir bientôt absous ne lui permit pas de dormir.

Il se leva aussitôt que le jour parut et, propre et paré plus qu'à l'ordinaire, se trouva au lever de son maître; mais je me trompe, il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé, car depuis que Sophie avait déguisé son sexe, la seule Dorothée, déguisée comme elle, et la confidente de son déguisement, couchait dans sa chambre et lui rendait tous les services qui, rendus par un autre, lui eussent pu donner connaissance de ce qu'elle voulait tenir si caché. Dom Carlos entra donc dans la chambre du vice-roi quand Dorothée l'eut ouverte à tout le monde et le vice-roi ne le vit pas plutôt qu'il lui reprocha qu'il s'était levé bien matin pour un homme accusé qui se voulait faire croire innocent et lui dit qu'une personne qui ne dormait point devait sentir sa conscience chargée. Dom Carlos lui répondit, un peu troublé, que la crainte d'être convaincu ne l'avait pas tant empêché de dormir que l'espérance de se voir bientôt à couvert des poursuites de ses ennemis par la bonne justice que lui rendrait Son Altesse. Mais vous êtes bien paré et bien galant, lui dit encore le vice-roi, et je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit délibérer

sur votre vie. Je ne sais plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuse. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur et plus d'indifférence que moi; on ne m'accuse pourtant pas, comme vous, d'en avoir été aimé et de l'avoir tuée, et, possible, le jeune Claudio aussi, sur qui vous voulez faire tomber l'accusation de son enlèvement. Vous dites que vous l'avez aimée, continua le vice-roi, et vous vivez après l'avoir perdue, et vous n'oubliez rien pour vous voir absous et en repos, vous qui devriez haïr la vie et tout ce qui vous la pourrait faire aimer! Ah! inconstant dom Carlos, il faut bien qu'un autre amour vous ait fait oublier [celui] [100] que vous deviez conserver à Sophie perdue si vous l'aviez véritablement aimée quand elle était toute à vous et osait tout faire pour vous. Dom Carlos, demi-mort à ces paroles du vice-roi, voulut y répondre, mais il ne le lui permit pas. Taisez-vous, lui dit-il d'un visage sévère, et réservez votre éloquence pour vos juges, car pour moi je n'en serai pas surpris et je n'irai pas, pour un de mes domestiques, donner à l'empereur mauvaise opinion de mon équité. Et cependant, ajouta le vice-roi se tournant vers le capitaine de ses gardes, que l'on s'assure de lui : qui a rompu sa prison peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne chercher point son impunité dans la fuite. On ôta aussitôt l'épée à dom Carlos qui fit grand'-pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes, pâle et défait, et qui avait bien de la peine à retenir ses larmes. Cependant que le pauvre gentilhomme se repent de ne s'être pas assez défié de l'esprit changeant des grands seigneurs, les juges qui le devaient juger entrèrent dans la chambre et prirent leurs places après que le vice-roi eut pris la sienne. Le comte italien, qui était encore à Valence, et le père et la mère de Sophie parurent et produisirent leurs témoins contre l'accusé, qui était si désespéré de son procès qu'il n'avait pas quasi le courage de répondre. On lui fit reconnaître les lettres qu'il avait autrefois écrites à Sophie; on lui con-

fronta les voisins et les domestiques de la maison de Sophie et enfin on produisit contre lui la lettre qu'elle avait laissée dans sa chambre le jour que l'on prétendait qu'il l'avait enlevée. L'accusé fit ouïr ses domestiques qui témoignèrent d'avoir vu coucher leur maître, mais il pouvait s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il jurait bien qu'il n'avait pas enlevé Sophie et représentait aux juges qu'il ne l'aurait pas enlevée pour se séparer d'elle; mais on ne l'accusait pas moins que de l'avoir tuée, et le page aussi, le confident de son amour. Il ne restait plus qu'à le juger et il allait être condamné tout d'une voix quand le vice-roi le fit approcher et lui dit : Malheureux dom Carlos! tu peux bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que si je t'eusse soupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurais pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te condamner pas si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injustice et tu peux juger du déplaisir que j'ai de ton malheur par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourrait rechercher d'accord tes parties, si elles étaient de moindre qualité ou moins animées à ta perte. Enfin, si Sophie ne paraît elle-même pour te justifier, tu n'as qu'à te préparer à bien mourir. Carlos, désespéré de son salut, se jeta aux pieds du vice-roi et lui dit : Vous vous souvenez bien, monseigneur, qu'en Afrique, et dès le temps que j'eus l'honneur d'entrer au service de Votre Altesse, et toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ai toujours contées d'une même manière ; et elle doit croire qu'en ce pays-là, et partout ailleurs, je n'aurais pas avoué, à un maître qui me faisait l'honneur de m'aimer, ce qu'ici j'aurais dû nier devant un juge. J'ai toujours dit la vérité à Votre Altesse comme à mon Dieu et je lui dis encore que j'aimai, que j'adorai Sophie. Dis que tu l'adores, ingrat, l'interrompit le vice-roi, surprenant tout le monde. Je l'adore, reprit dom Carlos, fort étonné de ce que le vice roi venait de dire. Je lui

ai promis de l'épouser, continua-t-il, et j'ai convenu avec elle de l'emmener à Barcelone, mais si je l'ai enlevée, si je sais où elle se cache, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter, mais je mourrai innocent, si ce n'est mériter la mort que d'avoir aimé plus que ma vie une fille inconstante et perfide. Mais, s'écria le vice-roi, le visage furieux, que sont devenus cette fille et ton page? Ont-ils monté au ciel? Sont-ils cachés sous la terre? Le page était galant, lui répondit dom Carlos, elle était belle; il était homme, elle était femme. Ah! traître! lui dit le vice-roi, que tu découvres bien ici tes lâches soupçons et le peu d'estime que tu as eu pour la malheureuse Sophie! Maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes et s'en fait mépriser par sa trop facile croyance! Ni Sophie n'était point une femme de vertu commune, méchant! ni ton page Claudio un homme. Sophie était une fille constante et ton page une fille perdue, amoureuse de toi et qui t'a volé Sophie qu'elle trahissait comme une rivale. Je suis Sophie, injuste amant! amant ingrat, je suis Sophie, qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritait pas d'être aimé et qui m'a crue capable de la dernière infamie. Sophie n'en put pas dire davantage; son père, qui la reconnut, la prit entre ses bras; sa mère se pâma d'un côté et dom Carlos de l'autre. Sophie se débarrassa des bras de son père pour courir aux deux personnes évanouies qui reprirent leurs esprits tandis qu'elle douta à qui des deux elle courrait. Sa mère lui mouilla le visage de larmes; elle mouilla de larmes le visage de sa mère. Elle embrassa avec toute la tendresse imaginable son cher dom Carlos qui pensa en évanouir encore. Il tint pourtant bon pour le coup et, n'osant pas encore baiser Sophie de toute sa force, se récompensa sur ses mains qu'il baisa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvait à peine suffire à toutes les embrassades et à tous les compliments qu'on lui fit. Le comte italien, en faisant le sien comme les autres, lui voulut parler des prétentions qu'il avait

sur elle, comme lui ayant été promise par son père et par sa mère. Dom Carlos, qui l'ouït, en quitta une des mains de Sophie, qu'il baisait alors avidement et, portant la sienne à son épée qu'on lui venait de rendre, se mit en une posture qui fit peur à tout le monde et, jurant à faire abîmer la ville de Valence, fit bien connaître que toutes les puissances humaines ne lui ôteraient pas Sophie si elle-même ne lui défendait de songer davantage en elle. Mais elle déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que son cher dom Carlos et conjura son père et sa mère de le trouver bon ou de se résoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute sa vie. Ses parents lui laissèrent la liberté de choisir tel mari qu'elle voudrait et le comte italien, dès le jour même, prit la porte pour l'Italie ou pour tout autre pays où il voulut aller. Sophie conta toutes ses aventures, qui furent admirées de tout le monde. Un courrier alla porter la nouvelle de cette merveille à l'empereur qui conserva à dom Carlos, après qu'il aurait épousé Sophie, la vice-royauté de Valence et tous les bienfaits que cette vaillante fille avait mérités sous le nom de dom Fernand, et donna à ce bienheureux amant une principauté dont ses descendants jouissent encore. La ville de Valence fit la dépense des noces avec toute sorte de magnificence, et Dorothée, qui reprit ses habits de femme en même temps que Sophie, fut mariée en même temps qu'elle avec un cavalier proche parent de dom Carlos.

CHAPITRE XV

EFFRONTERIE DU SIEUR DE LA RAPPINIÈRE

Le conseiller de Rennes achevait de lire sa nouvelle, quand la Rappinière arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avait dit qu'était

monsieur de la Garouffière, mais son visage épanoui se changea visiblement quand il vit Le Destin dans un coin de la chambre et son valet, qui était aussi défait et effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffière ferma la porte de la chambre par dedans et ensuite demanda au brave la Rappinière s'il ne devinait pas bien pourquoi il l'avait envoyé querir. N'est-ce pas à cause d'une comédienne dont j'ai voulu avoir ma part? répondit en se riant le scélérat. Comment, votre part! lui dit la Garouffière, prenant un visage sérieux. Sont-ce là les discours d'un juge comme vous êtes et avez-vous jamais fait pendre de si méchant homme que vous? La Rappinière continua de tourner la chose en raillerie et de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon, mais le sénateur le prit toujours d'un ton si sévère qu'enfin il avoua son mauvais dessein et en fit de mauvaises excuses au Destin, qui avait eu besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui l'avait voulu offenser si cruellement après lui être obligé de la vie, comme l'on a pu voir au commencement de ces aventures comiques. Mais il avait encore à démêler avec cet inique prévôt une autre affaire qui lui était de grande importance et qu'il avait communiquée à monsieur de la Garouffière qui lui avait promis de lui faire avoir raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aie prise à bien étudier la Rappinière, je n'ai jamais pu découvrir s'il était moins méchant envers Dieu qu'envers les hommes et moins injuste envers son prochain que vicieux en sa personne. Je sais seulement avec certitude que jamais homme n'a eu plus de vices ensemble et en plus éminent degré. Il avoua qu'il avait eu envie d'enlever mademoiselle de l'Étoile, aussi hardiment que s'il se fût vanté d'une bonne action et il dit effrontément au conseiller et au comédien que jamais il n'avait moins douté du succès d'une pareille entreprise, car, continua-t-il, se tournant vers Le Destin, j'avais gagné votre valet; votre sœur avait donné dans le panneau et, pensant vous venir trouver où je lui avais

fait dire que vous étiez blessé, elle n'était pas à deux lieues de la maison où je l'attendais quand je ne sais qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'amenait et qui m'a perdu un bon cheval après s'être bien fait battre. Le Destin pâlissait de colère et quelquefois aussi rougissait de honte de voir de quel front ce scélérat lui osait parler à lui-même de l'offense qu'il lui avait voulu faire comme s'il lui eût conté une chose indifférente. La Garouffière s'en scandalisait aussi et n'avait pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. Je ne sais pas, lui dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action pour laquelle monsieur Le Destin vous aurait donné cent coups si je ne l'en eusse empêché, mais je vous avertis qu'il le pourra bien faire encore si vous ne lui restituez une boîte de diamants que vous lui avez autrefois volée dans Paris dans le temps que vous y tiriez la laine [101]. Doguin, votre complice alors, et depuis votre valet, lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore et moi je vous déclare que, si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi que je vous ai été utile protecteur. La Rappinière fut foudroyé de ce discours à quoi il ne s'attendait pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avait faite lui manqua au besoin. Il avoua, en bégayant comme un homme qui se trouble, qu'il avait cette boîte au Mans et promit de la rendre avec des serments exécrables qu'on ne lui demandait point, tant on faisait peu de cas de tous ceux qu'il eût pu faire. Ce fut peut-être là une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie et encore n'était-elle pas nette, car il est bien vrai qu'il rendit la boîte, comme il l'avait promis; mais il n'était pas vrai qu'elle fût au Mans puisqu'il l'avait sur lui à l'heure même, à dessein d'en faire un présent à mademoiselle de l'Étoile en cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à monsieur de la Garouffière dont il voulut par là regagner les bonnes grâces,

lui mettant entre les mains cette boîte de portrait pour en disposer comme il lui plairait. Elle était composée de cinq diamants d'un prix considérable. Le père de mademoiselle de l'Étoile y était peint en émail et le visage de cette belle fille avait tant de rapport à ce portrait que cela seul pouvait suffire pour la faire reconnaître à son père. Le Destin ne savait comment remercier assez M. de la Garouffière quand il lui donna la boîte de diamants. Il se voyait exempté par là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappinière qui ne savait rien moins que de restituer et qui eût pu se prévaloir contre un pauvre comédien de sa charge de prévôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand cette boîte fut ôtée au Destin, il en avait eu un déplaisir très grand qui s'augmenta encore par celui qu'en eut la mère de l'Étoile qui gardait chèrement ce bijou comme un gage de l'amitié de son mari. On peut donc aisément se figurer qu'il eut une extrême joie de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à l'Étoile, qu'il trouva chez la sœur du curé du bourg en la compagnie d'Angélique et de Léandre. Ils délibérèrent ensemble de leur retour au Mans qui fut résolu pour le lendemain. Monsieur de la Garouffière leur offrit un carrosse qu'ils ne voulurent pas prendre. Les comédiens et les comédiennes soupèrent avec monsieur de la Garouffière et sa compagnie. On se coucha de bonne heure dans l'hôtellerie et, dès la pointe du jour, Le Destin et Léandre, chacun sa maîtresse en croupe, prirent le chemin du Mans où Ragotin, la Rancune et l'Olive étaient déjà retournés. Monsieur de la Garouffière fit cent offres de service au Destin. Pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'était pour ne point recevoir l'adieu du comédien dont elle n'était pas satisfaite.

CHAPITRE XVI

DISGRACE DE RAGOTIN

Les deux comédiens qui retournèrent au Mans avec Ragotin furent détournés du droit chemin par le petit homme qui les voulut traiter dans une petite maison de campagne qui était proportionnée à sa petitesse. Quoiqu'un fidèle et exact historien soit obligé à particulariser les accidents importants de son histoire et les lieux où ils se sont passés, je ne vous dirai pas fort juste en quel endroit de notre hémisphère était la maisonnette où Ragotin mena ses confrères futurs, que j'appelle ainsi parce qu'il n'était pas encore reçu dans l'ordre vagabond des comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement que la maison était au deçà du Gange, et n'était pas loin de Sillé-le-Guillaume [102]. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de Bohémiens qui, au grand déplaisir de son fermier, s'y étaient arrêtés sous prétexte que la femme du capitaine avait été pressée d'accoucher ou plutôt par la facilité que ces voleurs espérèrent de trouver à manger impunément des volailles d'une métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin se fâcha en petit homme fort colère et menaça les Bohémiens du prévôt du Mans dont il se dit allié à cause qu'il avait épousé une Portail [103]; et là-dessus il fit un long discours, pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portails étaient parents des Ragotins, sans que son long discours apportât aucun tempérament à sa colère immodérée et l'empêchât de jurer scandaleusement. Il les menaça aussi du lieutenant de prévôt la Rappinière au nom duquel tout genou fléchissait, mais le capitaine bohème le fit enrager à force de lui parler civilement et fut assez effronté pour le louer de sa bonne mine qui sentait son homme de qualité et qui ne le faisait pas peu repentir

d'être entré par ignorance dans son château (c'est ainsi que le scélérat appela sa maisonnette qui n'était fermée que de haies). Il ajouta encore que la dame en mal d'enfant serait bientôt délivrée du sien et que la petite troupe délogerait après avoir payé à son fermier ce qu'il leur avait fourni pour eux et pour leurs bêtes. Ragotin se mourait de dépit de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui riait au nez et lui faisait mille révérences, mais ce flegme du Bohémien allait enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune et le frère du capitaine se reconnurent pour avoir été autrefois grands camarades et cette reconnaissance fit grand bien à Ragotin qui s'allait sans doute engager en une mauvaise affaire pour l'avoir prise d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'apaiser, ce qu'il avait grande envie de faire et ce qu'il eût fait de lui-même si son orgueil naturel eût pu y consentir. Dans ce même temps la dame bohémienne accoucha d'un garçon. La joie en fut grande dans la petite troupe et le capitaine pria à souper les comédiens et Ragotin qui avait déjà fait tuer des poulets pour en faire une fricassée. On se mit à table. Les Bohémiens avaient des perdrix et des lièvres qu'ils avaient pris à la chasse et deux poulets d'Inde et autant de cochons de lait qu'ils avaient volés. Ils avaient aussi un jambon et des langues de bœuf et on y entama un pâté de lièvre dont la croûte même fut mangée par quatre ou cinq Bohémillons qui servirent à table. Ajoutez à cela la fricassée de six poulets de Ragotin et vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chère. Les convives, outre les comédiens, étaient au nombre de neuf, tous bons danseurs et encore meilleurs larrons. On commença des santés par celle du roi et de messieurs les princes et on but en général celles de tous les bons seigneurs qui recevaient dans leurs villages les petites troupes. Le capitaine pria les comédiens de boire à la mémoire de défunt Charles Dodo, oncle de la dame accouchée et qui fut pendu pendant le siège de la Rochelle, par la trahison du capitaine La

Grave [104]. On fit de grandes imprécations contre ce capitaine faux frère et contre tous les prévôts, et on fit une grande dissipation du vin de Ragotin dont la vertu fut telle que la débauche fut sans noise et que chacun des conviés, sans même en excepter le misanthrope la Rancune, fit des protestations d'amitié à son voisin, le baisa de tendresse et lui mouilla le visage de larmes. Ragotin fit tout à fait bien les honneurs de sa maison et but comme une éponge. Après avoir bu toute la nuit, ils devaient vraisemblablement se coucher quand le soleil se leva, mais ce même vin qui les avait rendus si tranquilles buveurs leur inspira à tous en même temps un esprit de séparation, si j'ose ainsi dire. La caravane fit ses paquets, non sans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin et le joli seigneur monta sur son mulet et, aussi sérieux qu'il avait été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans sans se mettre en peine si la Rancune et l'Olive le suivaient et n'ayant de l'attention qu'à sucer une pipe à tabac qui était vide il y avait plus d'une heure. Il n'eut pas fait demi-lieue, toujours suçant sa pipe vide, qui ne lui rendait aucune fumée, que celles du vin lui étourdirent tout à coup la tête. Il tomba de son mulet qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il était parti et, pour Ragotin, après quelques soulèvements de son estomac trop chargé, qui fit ensuite parfaitement son devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avait pas longtemps qu'il dormait, ronflant comme une pédale d'orgue, quand un homme nu (comme on peint notre premier père), mais effroyablement barbu, sale et crasseux, s'approcha de lui et se mit à le déshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves que, dans une hôtellerie, la Rancune s'était appropriées par la supposition des siennes, de la manière que je vous l'ai conté en quelque endroit de cette véritable histoire; et tous ses efforts, qui eussent éveillé Ragotin s'il n'eût été mort-ivre, comme on dit, et qui l'eussent fait crier comme un homme qu'on tire à quatre

chevaux, ne firent autre effet que de le traîner à écorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau en tomba de la poche du beau dormeur; ce vilain homme s'en saisit et, comme s'il eût voulu écorcher Ragotin, il lui fendit sur la peau sa chemise, ses bottes et tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps; et, ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'ivrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proie. Nous laisserons courir avec son butin cet homme, qui était le même fou qui avait autrefois fait si grand'-peur au Destin, quand il commença la quête de mademoiselle Angélique, et ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas et qui a grand besoin d'être réveillé. Son corps nu, exposé au soleil, fut bientôt couvert et piqué de mouches et de moucherons de différentes espèces dont pourtant il ne fut point éveillé, mais il le fut quelque temps après par une troupe de paysans qui conduisaient une charrette. Le corps nu de Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la vue qu'ils s'écrièrent : Le voilà! et, s'approchant de lui faisant le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiller, ils s'assurèrent de ses pieds et de ses jambes qu'ils lièrent avec de grosses cordes et, l'ayant ainsi garrotté, le portèrent dans leur charrette, qu'ils firent aussitôt partir avec autant de hâte qu'en a un galant qui enlève une maîtresse contre son gré et celui de ses parents. Ragotin était si ivre que toutes les violences qu'on lui fit ne le purent éveiller, non plus que les rudes cahots de la charrette que ces paysans faisaient aller fort vite et avec tant de précipitation qu'elle versa en un mauvais pas plein d'eau et de boue, et Ragotin par conséquent versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avait quelques pierres ou quelque chose d'aussi dur, et le rude branle de sa chute l'éveillèrent et l'état surprenant où il se trouva l'étonna furieusement. Il se voyait lié pieds et mains et tombé dans de la boue; il se sentait la tête tout étourdie de son ivresse et de sa chute et ne savait que juger de trois ou quatre pay-

sans qui le relevaient et d'autant d'autres qui relevaient une charrette. Il était si effrayé de son aventure que même il ne parla pas en un si beau sujet de parler, lui qui était grand parleur de son naturel, et un moment après il n'eût pu parler à personne quand il l'eût voulu; car les paysans, ayant tenu ensemble un conseil secret, délièrent le pauvre petit homme des pieds seulement et, au lieu de lui en dire la raison ou de lui en faire quelque civilité, observant entre eux un grand silence, tournèrent la charrette du côté qu'elle était venue et s'en retournèrent avec autant de précipitation qu'ils en avaient eu à venir là. Le lecteur discret est, possible, en peine de savoir ce que les paysans voulaient à Ragotin et pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner et ne se peut savoir à moins que d'être révélée. Et, pour moi, quelque peine que j'y aie prise, et après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai su depuis peu de temps que par hasard et lorsque je l'espérais le moins, de la façon que je vous le vais dire. Un prêtre du bas Maine, un peu fou mélancolique, qu'un procès avait fait venir à Paris, en attendant que son procès fût en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avait eues sur l'Apocalypse. Il était si fécond en chimères et si amoureux des dernières productions de son esprit qu'il en haïssait les vieilles, et ainsi pensa faire enrager un imprimeur à qui il faisait vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par là d'en changer souvent et enfin il s'était adressé à celui qui a imprimé le présent livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parlaient de cette même aventure que je vous raconte. Ce bon prêtre en avait plus de connaissance que moi, ayant su des mêmes paysans qui enlevèrent Ragotin de la façon que je vous ai dit, le motif de leur entreprise que je n'avais pu savoir. Il connut donc d'abord où l'histoire était défectueuse et, en ayant donné connaissance à mon imprimeur qui en fut fort étonné (car il avait cru, comme beaucoup d'autres, que mon roman

était un livre fait à plaisir), il ne se fit pas beaucoup prier par l'imprimeur pour me venir voir. Lors j'appris du véritable Manceau que les paysans qui lièrent Ragotin endormi étaient les proches parents du pauvre fou qui courait les champs, que Le Destin avait rencontré de nuit et qui avait dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avaient fait dessein d'enfermer leur parent, avaient souvent essayé de le faire et avaient souvent été bien battus par le fou qui était un fort et puissant homme. Quelques personnes du village, [qui] avaient vu de loin reluire au soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi, et, n'en ayant osé approcher, de peur d'être battus, ils en avaient averti ces paysans qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vues, prirent Ragotin sans le reconnaître et, l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchaient, le laissèrent les mains liées afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce prêtre me donnèrent beaucoup de joie et j'avoue qu'il me rendit un grand service, mais je ne lui en rendis pas un petit en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son livre plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut-être d'avoir conté ici une particularité fort inutile, quelque autre m'en louera de beaucoup de sincérité. Retournons à Ragotin, le corps crotté et meurtri, la bouche sèche, la tête pesante et les mains liées derrière le dos. Il se leva le mieux qu'il put et, ayant porté sa vue de part et d'autre, le plus loin qu'elle se put étendre sans voir ni maisons ni hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les ressorts de son esprit pour connaître quelque chose en son aventure. Ayant les mains liées comme il avait, il recevait une furieuse incommodité de quelques moucherons opiniâtres qui s'attachaient par malheur aux parties de son corps où ses mains garrottées ne pouvaient aller et l'obligeaient quelquefois à se coucher par terre pour s'en délivrer en les écrasant ou en leur faisant quitter prise. Enfin, il attrapa un chemin creux revêtu de haies et plein

d'eau et ce chemin allait au gué d'une petite rivière. Il s'en réjouit, faisant état de se laver le corps qu'il avait plein de boue, mais, en approchant du gué, il vit un carrosse versé d'où le cocher et un paysan tiraient, par les exhortations d'un vénérable homme d'église, cinq ou six religieuses fort mouillées. C'était la vieille abbesse d'Estival [105] qui revenait du Mans où une affaire importante l'avait fait aller et qui, par la faute de son cocher, avait fait naufrage. L'abbesse et les religieuses tirées du carrosse aperçurent de loin la figure nue de Ragotin qui venait droit à elles, dont elles furent fort scandalisées, et encore plus qu'elles, père Giflot, le directeur discret de l'abbaye. Il fit tourner vitement le dos aux bonnes mères, de peur d'irrégularité, et cria de toute sa force à Ragotin qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant et commença d'enfiler une longue planche qui était là pour la commodité des gens de pied, et père Giflot vint au-devant de lui, suivi du cocher et du paysan, et douta d'abord s'il le devait exorciser, tant il trouvait sa figure diabolique. Enfin il lui demanda qui il était, d'où il venait, pourquoi il était nu, pourquoi il avait les mains liées, et lui fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'éloquence et ajustant à ses paroles le ton de la voix et l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement : Qu'en avez-vous affaire? et, voulant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le révérend père Giflot, qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon prêtre entraîna avec lui le cocher, le cocher le paysan; et Ragotin trouva leur manière de tomber dans l'eau si divertissante qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les religieuses qui, le voile baissé, lui tournèrent le dos en haie, toutes le visage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifférence pour les visages des religieuses, et passait outre, pensant en être quitte, ce que ne pensait pas le père Giflot [106]. Il suivit Ragotin, secondé du paysan et du cocher qui, le plus colère des trois, et déjà de mauvaise humeur à cause que madame

l'abbesse l'avait grondé, se détacha du gros, joignit Ragotin et, à grands coups de fouet, se vengea sur la peau d'autrui de l'eau qui avait mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde décharge; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette; et le cocher, qui n'était pas satisfait d'un seul coup de fouet, le hâta d'aller de plusieurs autres qui tous tirèrent le sang de la peau du fustigé. Giflot, quoique essoufflé d'avoir couru, ne se lassait pas de crier : Fouettez, fouettez! de toute sa force; et le cocher de toute la sienne redoublait ses coups sur Ragotin et commençait à s'y plaire quand un moulin se présenta au pauvre homme comme un asile. Il y courut, ayant toujours son bourreau à ses trousses et, trouvant la porte d'une basse-cour ouverte, y entra et y fut reçu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jeta des cris douloureux et gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation qu'il renversa six ruches de mouches à miel qui y étaient posées à l'entrée; et ce fut là le comble de ses infortunes. Ces petits éléphants ailés, pourvus de proboscides et armés d'aiguillons, s'acharnèrent sur ce petit corps nu qui n'avait point de mains pour se défendre et le blessèrent d'une horrible manière. Il en cria si haut que le chien qui le mordait s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien et père Giflot, à qui la colère avait fait oublier pour un temps la charité, se repentit d'avoir été trop vindicatif et alla lui-même hâter le meunier et ses gens qui, à son gré, venaient trop lentement au secours d'un homme qu'on assassinait dans leur jardin. Le meunier retira Ragotin d'entre les glaives pointus et venimeux de ces ennemis volants et, quoiqu'il fût enragé de la chute de ses ruches, il ne laissa pas d'avoir pitié du misérable. Il lui demanda où diable il se venait fourrer nu et les mains liées entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre, il ne l'eût pu dans l'extrême douleur qu'il sentait par tout son corps. Un petit ours nouveau-né, qui n'a point encore été léché de sa mère, est plus formé

en sa figure oursine que ne le fut Ragotin en sa figure humaine après que les piqûres des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la tête. La femme du meunier, pitoyable comme une femme, lui fit dresser un lit et le fit coucher. Père Giflot, le cocher et le paysan retournèrent à l'abbesse d'Estival et à ses religieuses qui se rembarquèrent dans leur carrosse et, escortées du révérend père Giflot, monté sur une jument, continuèrent leur chemin. Il se trouva que le moulin était à l'élu du Rignon [107] ou à son gendre Bagottière (je n'ai pas bien su lequel). Ce du Rignon était parent de Ragotin qui, s'étant fait connaître au meunier et à sa femme, en fut servi avec beaucoup de soin et pansé heureusement par le chirurgien d'un bourg voisin jusqu'à son entière convalescence. Aussitôt qu'il put marcher, il retourna au Mans où la joie de savoir que la Rancune et l'Olive avaient trouvé son mulet et l'avaient ramené au Mans lui fit oublier la chute de la charrette, les coups de fouet du cocher, les morsures du chien et les piqûres des mouches.

CHAPITRE XVII

CE QUI SE PASSA ENTRE LE PETIT RAGOTIN ET LE GRAND BAGUENODIÈRE [108]

Le Destin et l'Étoile, Léandre et Angélique, deux couples de beaux et parfaits amants, arrivèrent dans la capitale du Maine sans faire de mauvaise rencontre. Le Destin remit Angélique dans les bonnes grâces de sa mère à qui il sut si bien faire valoir le mérite, la condition et l'amour de Léandre que la bonne Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon et sa fille avaient l'un pour l'autre autant qu'elle s'y était opposée. La pauvre troupe n'avait pas encore bien

fait ses affaires dans la ville du Mans, mais un homme de condition, qui aimait fort la comédie, suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avait la plus grande partie de son bien dans le Maine, avait pris une maison dans le Mans et y attirait souvent des personnes de condition de ses amis, tant courtisans que provinciaux, et même quelques beaux esprits de Paris, entre lesquels il se trouvait des poëtes du premier ordre; et enfin, il était une manière de Mécénas moderne. Il aimait passionnément la comédie et tous ceux qui s'en mêlaient et c'est ce qui attirait tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de comédiens du royaume. Ce seigneur que je vous dis arriva au Mans dans le temps que nos pauvres comédiens en voulaient sortir, mal satisfaits de l'auditoire manceau; il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui et, pour les y obliger, leur donna cent pistoles et leur en promit autant quand ils s'en iraient. Il était bien aise de donner le divertissement de la comédie à plusieurs personnes de qualité de l'un et l'autre sexe qui arrivèrent au Mans dans le même temps et qui y devaient faire quelque séjour à sa prière. Ce seigneur, que j'appellerai le marquis d'Orsé [109], était grand chasseur et avait fait venir au Mans son équipage de chasse qui était des plus beaux qui fût en France. Les landes et les forêts du Maine font un des plus agréables pays de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf, soit pour le lièvre et, en ce temps-là, la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs que le bruit de cette grande fête y attira, la plupart avec leurs femmes qui furent ravies de voir des dames de la cour pour en pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vu en tel lieu et en tel temps des gens de la cour dont ils prononcent toujours le nom tout sec, comme, par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure [110]; Créqui [111] a tant gagné; Coatquin [112] courre le cerf en

Touraine; et, si on leur laisse quelquefois entamer un discours de politique ou de guerre, ils ne déparlent pas (si j'ose ainsi dire) tant qu'ils aient épuisé la matière autant qu'ils en sont capables. Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de noblesse grosse et menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes et la plupart des gros bourgeois qui logèrent des personnes de qualité ou des nobles campagnards de leurs amis salirent en peu de temps tous leurs draps fins et leur linge damassé. Les comédiens ouvrirent leur théâtre en humeur de bien faire comme des comédiens payés par avance. Le bourgeois du Mans se réchauffa pour la comédie. Les dames de la ville et de la province étaient ravies d'y voir tous les jours des dames de la cour, de qui elles apprirent à se bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faisaient, au grand profit de leurs tailleurs à qui elles donnèrent à réformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnait tous les soirs, où de très méchants danseurs dansèrent de très mauvaises courantes et où plusieurs jeunes gens de la ville dansèrent en bas de drap de Hollande ou d'Usseau [113] et en souliers cirés. Nos comédiens furent souvent appelés pour jouer en visite. L'Étoile et Angélique donnèrent de l'amour aux cavaliers et de l'envie aux dames. Inézilla, qui dansa la sarabande à la prière des comédiens, se fit admirer; Roquebrune en pensa mourir de réplétion d'amour tant le sien s'augmenta tout à coup; et Ragotin avoua à la Rancune que, s'il différait plus longtemps à le mettre bien dans l'esprit de l'Étoile, la France allait être sans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes espérances et, pour lui témoigner l'estime particulière qu'il faisait de lui, le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnaie. Ragotin pâlit à cette prière incivile, se repentit de ce qu'il lui venait de dire et renonça quasi à son amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la somme en toutes sortes d'espèces qu'il tira de différents boursons et la donna fort tristement à la Rancune qui lui promit que, dès le jour d'après, il entendrait parler de lui.

Ce jour-là on joua le *Dom Japhet* [114], ouvrage de théâtre aussi enjoué que celui qui l'a fait a sujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux, la pièce fut bien représentée et tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la comédie et, pour la punition de ses péchés, il se plaça derrière un gentilhomme provincial, homme à large échine et couvert d'une grosse casaque qui grossissait beaucoup sa figure. Il était d'une taille si haute au-dessus des plus grandes qu'encore qu'il fût assis, Ragotin, qui n'était séparé de lui que d'un rang de sièges, crut qu'il était debout et lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir sa tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce gentilhomme, qui se nommait la Baguenodière, ignora longtemps que Ragotin parlât à lui. Enfin Ragotin l'appela monsieur à la plume verte, et comme véritablement il en avait une bien touffue, bien sale et peu fine, il tourna la tête et vit le petit impatient qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodière en fut si peu ému qu'il se retourna vers le théâtre comme si de rien n'eût été. Ragotin lui recria encore qu'il s'assît. Il tourna encore la tête devers lui, le regarda et se retourna vers le théâtre. Ragotin recria; Baguenodière tourna la tête pour la troisième fois, pour la troisième fois regarda son homme et, pour la troisième fois, se retourna vers le théâtre. Tant que dura la comédie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît et la Baguenodière le regarda toujours d'un même flegme capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pu comparer la Baguenodière à un grand dogue et Ragotin à un roquet qui aboie après lui sans que le dogue en fasse autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin tout le monde prit garde à ce qui se passait entre le plus grand homme et le plus petit de la compagnie et tout le monde commença d'en rire dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience sans que la Baguenodière fît autre chose que de le regarder froidement. Ce Baguenodière

était le plus grand homme et le plus grand brutal du monde; il demanda avec sa froideur accoutumée à deux gentilshommes qui étaient auprès de lui de quoi ils riaient. Ils lui dirent ingénument que c'était de lui et de Ragotin et pensaient bien par là le congratuler que plutôt lui déplaire. Ils lui déplurent pourtant et un : *Vous êtes de bons sots*, que la Baguenodière, d'un visage refrogné, leur lâcha assez mal à propos, leur apprit qu'il prenait mal la chose et les obligea à lui repartir, chacun pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodière ne put d'abord que les pousser des coudes à droite et à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque et, devant qu'il les eût libres, les gentilshommes, qui étaient frères et fort actifs de leur naturel, lui purent donner demi-douzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hasard si bien compassés que ceux qui les ouïrent sans les voir donner crurent que quelqu'un avait frappé six fois des mains l'une contre l'autre à égaux intervalles. Enfin Baguenodière tira ses bras de dessous sa lourde casaque, mais, pressé comme il était des deux frères qui le gourmaient comme des lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mouvements libres. Il se voulut reculer et il tomba à la renverse sur un homme qui était derrière lui et le renversa, lui et son siège, sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un autre, qui fut renversé sur un autre, qui fut aussi renversé sur un autre, et ainsi de même jusqu'où finissaient les sièges, dont une file entière fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombants, des dames foulées, de celles qui avaient peur, des enfants qui criaient, des gens qui parlaient, de ceux qui riaient, de ceux qui se plaignaient et de ceux qui battaient des mains fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidents; et ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut pas une épée tirée, quoique le principal démêlé fût entre des personnes qui en portaient et qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux,

c'est que la Baguenodière se gourma et fut gourmé sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente et, de plus, on remarqua que, de toute l'après-dînée, il n'avait pas ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots qui lui attirèrent cette grêle de souffletades et ne l'ouvrit pas jusqu'au soir, tant ce grand homme avait un flegme et une taciturnité proportionnée à sa taille. Ce hideux chaos de tant de personnes et de sièges mêlés les uns dans les autres fut longtemps à se débrouiller. Tandis que l'on y travaillait et que les plus charitables se mettaient entre Baguenodière et ses deux ennemis, on entendait des hurlements effroyables qui sortaient comme de dessous terre. Qui pouvait-ce être que Ragotin? En vérité, quand la fortune a commencé de persécuter un misérable, elle le persécute toujours. Le siège du pauvre petit était justement posé sur l'ais qui couvre l'égout du tripot. Cet égout est toujours au milieu, immédiatement sous la corde. Il sert à recevoir l'eau de la pluie et l'ais qui le couvre se lève comme un dessus de boîte. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'ais de ce tripot où se faisait la comédie était fort pourri et s'était rompu sous Ragotin, quand un homme honnêtement pesant l'accabla de son corps et de son siège. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin était tout entier; cette jambe était bottée et l'éperon en piquait Ragotin à la gorge, ce qui lui faisait faire ces furieux hurlements qu'on ne pouvait deviner. Quelqu'un donna la main à cet homme et, dans le temps que sa jambe, engagée dans le trou, changea de place, Ragotin lui mordit le pied si serré que cet homme crut être mordu d'un serpent et fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secourait qui, de peur, en lâcha prise. Enfin il se reconnut, redonna la main à son homme qui ne criait plus parce que Ragotin ne le mordait plus et tous deux ensemble déterrèrent le petit qui ne vit pas plutôt la lumière du jour que, menaçant tout le monde de la tête et des yeux, et principalement ceux qu'il vit rire

en le regardant, il se fourra dans la presse de ceux qui sortaient, méditant quelque chose de bien glorieux pour lui et bien funeste pour la Baguenodière. Je n'ai pas su de quelle façon la Baguenodière fut accommodé avec les deux frères, tant il y a qu'il le fut; du moins n'ai-je ouï dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la première représentation que firent nos comédiens devant l'illustre compagnie qui se trouvait lors dans la ville du Mans.

CHAPITRE XVIII

QUI N'A PAS BESOIN DE TITRE

On représenta le jour suivant le *Nicomède* de l'inimitable monsieur de Corneille. Cette comédie est admirable à mon jugement et celle de cet excellent poète de théâtre en laquelle il a plus mis du sien et a plus fait paraître la fécondité et la grandeur de son génie [115], donnant à tous les acteurs des caractères fiers tous différents les uns des autres. La représentation n'en fut point troublée et ce fut peut-être à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passait guère de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi sa mauvaise gloire et son esprit violent et présomptueux contribuaient autant que sa mauvaise fortune qui jusqu'alors ne lui avait point fait de quartier. Le petit homme avait passé l'après-dînée dans la chambre du mari d'Inézilla, l'opérateur Ferdinando Ferdinandi, Normand, se disant Vénitien (comme je vous ai déjà dit), médecin spagirique [116] de profession et, pour dire franchement ce qu'il était, grand charlatan et encore plus grand fourbe. La Rancune, pour se donner quelque relâche des importunités que lui faisait sans cesse Ragotin à qui il avait promis de le faire aimer de mademoiselle de l'Étoile,

lui avait fait accroire que l'opérateur était un grand magicien qui pouvait faire courir en chemise après un homme la femme du monde la plus sage, mais qu'il ne faisait de semblables merveilles que pour ses amis particuliers dont il connaissait la discrétion, à cause qu'il s'était mal trouvé d'avoir fait agir son art pour des plus grands seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ragotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes grâces, ce qu'il lui assura ne lui [devoir] [117] pas être difficile, l'opérateur étant homme d'esprit qui devenait aisément amoureux de ceux qui en avaient et qui, quand une fois il aimait quelqu'un, n'avait plus rien de réservé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou à respecter un homme glorieux : on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de même d'un homme patient, il n'est pas aisé à gouverner; et l'expérience apprend qu'une personne humble et qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusée, vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend que celle qui s'offense d'un refus. La Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut et Ragotin, dès l'heure même, alla persuader à l'opérateur qu'il était un grand magicien. Je ne vous redirai point ce qu'il lui dit; il suffit que l'opérateur, qui avait été averti par la Rancune, jou[ât] bien son personnage et ni[ât] qu'il fût magicien, d'une manière à faire croire qu'il l'était. Ragotin passa l'après-dînée auprès de lui qui avait un matras [118] sur le feu pour quelque opération chimique et, pour ce jour-là, n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant il entra dans la chambre de l'opérateur, qui était encore dans le lit. Inézilla le trouva fort mauvais, car elle n'était plus d'âge à sortir de son lit fraîche comme une rose et elle avait besoin tous les matins d'être longtemps enfermée en particulier devant que d'être en état de paraître en public. Elle se coula donc dans un petit cabinet, suivie de sa servante morisque qui lui porta toutes ses munitions d'amour; et cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie et le sieur Ferdinandi

s'ouvrit plus qu'il n'avait fait, mais sans lui vouloir rien promettre. Ragotin lui voulut donner des marques de sa largesse; il fit fort bien apprêter à dîner et y convia les comédiens et les comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas; vous saurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup et qu'on y mangea de grande force. Après dîner, Inézilla fut priée par Le Destin et les comédiennes de leur lire quelque historiette espagnole, de celles qu'elle composait ou traduisait tous les jours, à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avait juré par Apollon et les neuf Sœurs qu'il lui apprendrait dans six mois toutes les grâces et les finesses de notre langue. Inézilla ne se fit point prier et, tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinandi, elle lut d'un ton de voix charmant la nouvelle que vous allez lire dans le suivant chapitre.

CHAPITRE XIX

NOUVELLE : LES DEUX FRÈRES RIVAUX [119]

Dorothée et Féliciane de Monsalve étaient les deux plus aimables filles de Séville, et quand elles ne l'eussent pas été, leur bien et leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui avaient envie de se bien marier. Dom Manuel, leur père, ne s'était encore déclaré en faveur de personne; et Dorothée, sa fille qui, comme aînée, devait être mariée devant sa sœur, avait comme elle si bien ménagé ses regards et ses actions que le plus présomptueux de ses prétendants avait encore à douter si ses promesses amoureuses étaient bien ou mal reçues. Cependant ces belles filles n'allaient point à la messe sans un cortège d'amants bien parés; elles ne prenaient point d'eau bénite que plusieurs mains, belles ou laides, ne leur en offrissent à la fois; leurs beaux yeux ne se

pouvaient lever de dessus leur livre de prières qu'ils ne se trouvassent le centre de je ne sais combien de regards immodérés et elles ne faisaient pas un pas dans l'église qu'elles n'eussent des révérences à rendre. Mais, si leur mérite leur causait tant de fatigue dans les lieux publics et dans les églises, il leur attirait souvent, devant les fenêtres de la maison de leur père, des divertissements qui leur rendaient supportable la sévère clôture à quoi les obligeaient leur sexe et la coutume de la nation. Il ne se passait guère de nuit qu'elles ne fussent régalées de quelque musique et l'on courait fort souvent la bague devant leurs fenêtres qui donnaient sur une place publique. Un jour entre autres un étranger s'y fit admirer par son adresse sur tous les cavaliers de la ville et fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles sœurs. Plusieurs cavaliers de Séville, qui l'avaient connu en Flandres où il avait commandé un régiment de cavalerie, le convièrent de courir la bague avec eux; ce qu'il fit, habillé à la soldate. A quelques jours de là on fit dans Séville la cérémonie de sacrer un évêque. L'étranger, qui se faisait appeler dom Sanche de Sylva, se trouva dans l'église où se faisait la cérémonie avec les plus galants de Séville; et les belles sœurs de Monsalve s'y trouvèrent aussi, entre plusieurs dames déguisées comme elles, à la mode de Séville, avec une mante de grosse étoffe et un petit chapeau couvert de plumes sur la tête. Dom Sanche se trouva par hasard entre les deux belles sœurs et une dame qu'il accosta, mais qui le pria civilement de ne point parler à elle et de laisser libre la place qu'il occupait à une personne qu'elle attendait. Dom Sanche lui obéit et, s'approchant de Dorothée de Monsalve, qui était plus près de lui que sa sœur et qui avait vu ce qui s'était passé entre cette dame et lui : J'avais espéré, lui dit-il, qu'étant étranger, la dame à qui j'ai voulu parler ne me refuserait pas sa conversation, mais elle m'a puni d'avoir cru trop témérairement que la mienne n'était pas à mépriser. Je vous supplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur

qu'elle pour un étranger qu'elle vient de maltraiter et, pour la gloire des dames de Séville, de lui donner sujet de se louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter aussi mal qu'a fait cette dame, lui répondit Dorothée, puisque vous n'avez recours à moi qu'à son refus, mais, afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des dames de mon pays, je veux bien ne parler qu'avec vous tant que durera la cérémonie, et par là vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à personne. C'est de quoi je suis étonné, faite comme vous êtes, lui dit dom Sanche, et il faut que vous soyez bien à craindre ou que les galants de cette ville soient bien timides, ou plutôt que celui dont j'occupe le poste soit absent. Et pensez-vous, lui dit Dorothée, que je sache si peu comment il faut aimer qu'en l'absence d'un galant je ne m'empêchasse pas bien d'aller en une assemblée où je le trouverais à redire ? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connaissez pas. Vous connaîtriez bien, répliqua dom Sanche, que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez si vous me permettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvements ne sont pas toujours bons à suivre, lui dit Dorothée, et, de plus, il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez. Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous, lui repartit dom Sanche. Ce n'est pas un dessein de peu de jours, lui répondit Dorothée; vous ne songez peut-être pas que vous ne faites que passer par Séville, et peut-être ne savez-vous pas aussi que je ne trouverais pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant. Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, et je vous promets que je serai dans Séville toute ma vie. Ce que vous me dites là est bien galant, repartit Dorothée, et je m'étonne fort qu'un homme qui sait dire de pareilles choses n'ait point encore ici choisi de dame à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine ? C'est plutôt qu'il se défie de ses forces, lui dit

dom Sanche. Répondez-moi précisément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, et m'apprenez confidemment celle de nos dames qui aurait le pouvoir de vous arrêter dans Séville. Je vous ai déjà dit que vous m'y arrêteriez si vous vouliez, lui répondit dom Sanche. Vous ne m'avez jamais vue, lui dit Dorothée; déclarez-vous donc sur quelque autre. Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit dom Sanche, que, si Dorothée de Monsalve avait autant d'esprit que vous, je croirais un homme heureux dont elle estimerait le mérite et souffrirait les soins. Il se trouve dans Séville plusieurs dames qui l'égalent et même qui la surpassent, lui dit Dorothée, mais, ajouta-t-elle, n'avez-vous point ouï dire qu'entre ses galants il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres ? Comme je me suis vu fort éloigné de la mériter, lui dit dom Sanche, je ne me suis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. Pourquoi ne la mériteriez-vous pas aussitôt qu'un autre ? lui demanda Dorothée. Le caprice des dames est quelquefois étrange et, souvent, le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès que plusieurs années de service des galants qui sont tous les jours devant leurs yeux. Vous vous défaites de moi adroitement, dit dom Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous et je vois bien par là que vous ne considéreriez guère les services d'un nouveau galant au préjudice de celui avec qui il y a longtemps que vous êtes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'esprit, lui répondit Dorothée, et croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naissante, et même ne m'ayant jamais vue. S'il ne manque que cela à la déclaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit dom Sanche, ne vous cachez pas davantage à un étranger qui est déjà charmé de votre esprit. Le vôtre ne le serait pas de mon visage, lui répondit Dorothée. Ah! vous ne pouvez être que fort belle, répliqua dom Sanche, puisque vous avouez si franchement

que vous ne l'êtes pas et je ne doute plus à cette heure que vous ne vous vouliez défaire de moi parce que je vous ennuie ou que toutes les places de votre cœur ne soient déjà prises. Il n'est donc pas juste, ajouta-t-il, que la bonté que vous avez eue à me souffrir se lasse davantage et je ne veux pas vous laisser croire que je n'ai eu dessein que de passer mon temps lorsque je vous offrais tout celui de ma vie. Pour vous témoigner, lui dit Dorothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je serais bien aise de ne m'en séparer point que je ne sache qui vous êtes. Je ne puis faillir en vous obéissant. Sachez donc, aimable inconnue, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva qui est celui de ma mère, que mon père est gouverneur de Quito dans le Pérou, que je suis dans Séville par son ordre et que j'ai passé toute ma vie en Flandres où j'ai mérité des plus beaux emplois de l'armée et une commanderie de Saint-Jacques. Voilà en peu de paroles ce que je suis, continua-t-il, et il ne tiendra désormais qu'à vous que je ne vous puisse faire savoir, en un lieu moins public, ce que je veux être toute ma vie. Ce sera le plus tôt que je pourrai, lui dit Dorothée, et cependant, sans vous mettre en peine de me connaître davantage, si vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connaître jamais, contentez-vous de savoir que je suis de qualité et que mon visage ne fait pas peur. Dom Sanche la quitta, lui faisant une profonde révérence et alla joindre un grand nombre de galants à louer qui s'entretenaient ensemble. Quelques dames tristes, de celles qui sont toujours en peine de la conduite des autres et fort en repos de la leur, qui se font elles-mêmes arbitres du mal et du bien, quoiqu'on puisse faire des gageures sur leur vertu comme sur tout ce qui n'est pas bien avéré, et qui croient qu'avec un peu de rudesse brutale et de grimace dévote elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouement de leur jeunesse ait été plus scandaleux que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple, ces dames donc, le plus souvent de connaissance très courte, diront ici que made-

moiselle Dorothée est pour le moins une étourdie, non seulement d'avoir si brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connaissait que de vue, mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour; et que si une fille sur qui elles auraient du pouvoir en avait fait autant, elle ne serait pas un quart d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particulières et que, si, en France, les femmes et même les filles qui vont partout sur leur bonne foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour, qu'en Espagne, où elles sont resserrées comme des religieuses, on ne les offense point de leur dire qu'on les aime quand celui qui le leur dirait n'aurait pas de quoi se faire aimer. Elles font bien davantage : ce sont toujours presque les dames qui font les premières avances et qui sont les premières prises parce qu'elles sont les dernières à être vues des galants qu'elles voient tous les jours dans les églises, dans le cours et de leurs balcons et jalousies. Dorothée fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avait eue avec dom Sanche et lui avoua que cet étranger lui plaisait davantage que tous les cavaliers de Séville et sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avait fait sur sa liberté. Les deux belles sœurs moralisèrent longtemps sur les privilèges avantageux qu'avaient les hommes par-dessus les femmes, qui n'étaient presque jamais mariées qu'aux choix de leurs parents qui n'étaient pas toujours à leur gré, au lieu que les hommes se pouvaient choisir des femmes aimables. Pour moi, disait Dorothée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir, mais je suis aussi bien résolue de ne me marier jamais avec un homme qui ne possédera pas lui seul tout ce que j'aurais à chercher en plusieurs autres et j'aime bien mieux passer ma vie dans un couvent qu'avec un mari que je ne pourrais pas aimer. Féliciane dit à sa sœur qu'elle avait pris cette résolution-là aussi bien qu'elle et elles s'y fortifièrent l'une l'autre par tous les raisonnements que leurs beaux

esprits leur fournirent sur le sujet. Dorothée trouvait de la difficulté à tenir à dom Sanche la parole qu'elle lui avait donnée de se faire connaître à lui et elle en témoignait à sa sœur beaucoup d'inquiétude. Mais Féliciane, qui était heureuse à trouver des expédients, fit souvenir sa sœur qu'une dame de leurs parentes et de plus de leurs intimes amies (car toutes les parentes n'en sont pas), la servirait de tout son cœur dans une affaire où il y allait de son repos. Vous savez bien, lui disait cette bonne sœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a servies si longtemps, est mariée à un chirurgien qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne et que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre. Elles sont dans un quartier éloigné et quand on remarquerait que nous irions visiter notre parente plus souvent que nous n'aurions jamais fait, on ne prendra pas garde que ce dom Sanche entre chez un chirurgien, outre qu'il y peut entrer de nuit et déguisé. Cependant que Dorothée dresse, à l'aide de sa sœur, le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa parente à la servir et instruit Marine de ce qu'elle a à faire, dom Sanche songe en son inconnue, ne sait si elle lui a promis de lui faire savoir de ses nouvelles pour se moquer de lui et la voit tous les jours sans la connaître, ou dans les églises, ou à son balcon, recevant les adorations de ses galants, qui sont tous de la connaissance de dom Sanche et les plus grands amis qu'il ait dans Séville. Il s'habillait un matin, songeant à son inconnue, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandait. On la fit entrer et il en reçut le billet que vous allez lire.

BILLET

« Je vous aurais plus tôt fait savoir de mes nouvelles « si je l'avais pu. Si l'envie que vous avez eue de me con- « naître vous dure encore, trouvez-vous au commence- « ment de la nuit où celle qui vous a donné mon billet « vous dira et d'où elle vous conduira où je vous atten- « drai. »

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut. Il embrassa avec emportement la bienheureuse ambassadrice et lui donna une chaîne d'or qu'elle prit après quelque petite cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit, en un lieu écarté qu'elle lui marqua, où il se devait rendre sans suite, et prit congé de lui, le laissant l'homme du monde le plus aise et le plus impatient. Enfin la nuit vint; il se trouva à l'assignation, embelli et parfumé, où l'attendait l'ambassadrice du matin. Il fut introduit par elle dans une petite maison de mauvaise mine et ensuite en un fort bel appartement où il trouva trois dames, toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son inconnue à sa taille et lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levait pas son voile. Elle ne fit point de façons, et sa sœur et elle se découvrirent au bienheureux dom Sanche pour les belles dames de Monsalve. Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant son voile, que je disais la vérité quand je vous assurais qu'un étranger obtenait quelquefois en un moment ce que des galants qu'on voyait tous les jours ne méritaient pas en plusieurs années; et vous seriez, ajouta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes si vous n'estimiez pas la faveur que je vous fais ou si vous en faisiez des jugements à mon désavantage. J'estimerai toujours tout ce qui me viendra de vous comme s'il me venait du ciel, lui dit le passionné dom Sanche, et vous verrez bien, par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez, que si jamais je le perds ce sera plutôt par mon malheur que par ma faute.

Ils se dirent en peu de temps
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il est maître de nos sens.

La maîtresse du logis et Féliciane, qui savaient bien vivre, s'étaient éloignées d'une honnête distance de nos deux amants; et ainsi ils eurent toute la commodité qu'il leur fallait pour s'entre-donner de l'amour encore plus qu'ils n'en avaient, quoiqu'ils en eussent déjà beaucoup, et prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvait,

encore davantage. Dorothée promit à dom Sanche de faire ce qu'elle pourrait pour se voir souvent avec lui. Il l'en remercia le plus spirituellement qu'il put. Les deux autres dames se mêlèrent quelque temps dans leur conversation et Marine les fit souvenir de se séparer quand il en fut temps. Dorothée en fut triste, dom Sanche en changea de visage, mais il fallut pourtant se dire adieu. Le brave cavalier écrivit dès le jour suivant à sa belle dame qui lui fit une réponse telle qu'il la pouvait souhaiter. Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux, car il n'en est point tombé entre mes mains. Ils se virent souvent dans le même lieu et de la même façon qu'ils s'étaient vus la première fois et vinrent à s'aimer si fort que, sans répandre leur sang comme Pyrame et Thisbé [120], ils ne leur en durent guère en tendresse impétueuse. On dit que l'amour, le feu et l'argent ne se peuvent longtemps cacher. Dorothée, qui avait son galant étranger dans la tête, n'en pouvait parler petitement, et elle le mettait si haut au-dessus de tous les gentilshommes de Séville que quelques dames qui avaient leurs intérêts cachés aussi bien qu'elle et qui l'entendaient incessamment parler de dom Sanche et l'élever au mépris de ce qu'elles aimaient, y prirent garde et s'en piquèrent. Féliciane l'avait souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue et, cent fois en compagnie, quand elle la voyait se laisser emporter au plaisir qu'elle prenait de parler de son galant, lui avait marché sur les pieds jusqu'à lui faire mal. Un cavalier, amoureux de Dorothée, en fut averti par une dame de ses intimes amies et n'eut point de peine à croire que Dorothée aimait dom Sanche parce qu'il se souvint que, depuis que cet étranger était dans sa ville, les esclaves de cette belle fille, desquels il était le plus enchaîné, n'en avaient pas reçu le moindre petit regard favorable. Ce rival de dom Sanche était riche, de bonne maison et était agréable à dom Manuel qui ne pressait pourtant pas sa fille de l'épouser à cause que, toutes les fois qu'il lui en parlait, elle le conjurait de ne la marier

pas si jeune. Ce cavalier (je me viens de souvenir qu'il s'appelait dom Diegue) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne faisait encore que soupçonner. Il avait un valet de chambre, de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres ou qui portent le leur, qui font les modes entre les autres valets et qui en sont autant enviés qu'estimés des servantes. Ce valet se nommait Gusman et, ayant du ciel une demi-teinture de poésie, faisait la plupart des romances de Séville, ce qui est à Paris des chansons de Pont-Neuf; il les chantait sur sa guitare et ne les chantait pas toutes unies et sans y faire de la broderie des lèvres ou de la langue. Il dansait la sarabande, n'était jamais sans castagnettes, avait eu envie d'être comédien et faisait entrer dans la composition de son mérite quelque bravoure, mais, pour vous dire les choses comme elles sont, un peu filoutière. Tous ces beaux talents, joints à quelque éloquence de mémoire que lui avait communiquée celle de son maître, l'avaient rendu sans contredit le blanc (si je l'ose ainsi dire) de tous les désirs amoureux des servantes qui se croyaient aimables. Dom Diegue lui commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servait les dames de Monsalve. Il obéit à son maître; Isabelle s'en aperçut et se crut heureuse d'être aimée de Gusman qu'elle aima en peu de temps et qui, de son côté, vint aussi à l'aimer et à continuer tout de bon ce qu'il n'avait commencé que pour obéir à son maître. Si Gusman éveillait la convoitise des servantes de la plus grande ambition, Isabelle était un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle était aimée de ses maîtresses, qui étaient fort libérales, et avait à attendre quelque bien de son père qui était un honnête artisan. Gusman songea donc sérieusement à être son mari; elle l'agréa pour tel; ils se donnèrent mutuellement la foi de mariage et vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été mariés. Isabelle avait bien du déplaisir de ce que Marine, la femme du chirurgien chez qui Dorothée et dom Sanche se voyaient

secrètement, et qui avait servi sa maîtresse devant elle, était encore sa confidente dans une affaire de cette nature où la libéralité d'un amant se faisait toujours paraître. Elle avait eu connaissance de la chaîne d'or que dom Sanche avait donnée à Marine, de plusieurs autres présents qu'il lui avait faits et s'imaginait qu'elle en avait reçu bien d'autres. Elle en haïssait Marine à mort et c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille était un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner si, à la première prière que lui fit Gusman de lui avouer s'il était vrai que Dorothée aimât quelqu'un, elle fit part du secret de sa maîtresse à un homme à qui elle s'était donnée tout entière. Elle lui apprit tout ce qu'elle savait de l'intrigue de nos jeunes amants et exagéra longtemps la bonne fortune de Marine, que dom Sanche enrichissait et ensuite pesta contre elle d'emporter ainsi des profits qui étaient mieux dus à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorothée se trouverait avec son galant. Elle le fit et il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avait appris de la peu fidèle Isabelle. Dom Diegue, habillé en pauvre, se posta auprès de la porte du logis de Marine la nuit que lui marqua son valet, y vit entrer son rival et, à quelque temps de là, arrêter un carrosse devant la maison de la parente de Dorothée d'où cette belle fille et sa sœur descendirent, laissant dom Diegue dans la rage que vous pouvez vous imaginer. Il fit dessein dès lors de se délivrer d'un si redoutable rival en l'ôtant du monde, s'assura d'assassins de louage, attendit dom Sanche plusieurs nuits de suite et enfin le trouva et l'attaqua, secondé de deux braves bien armés aussi bien que lui. Dom Sanche, de son côté, était en état de se défendre et, outre le poignard et l'épée, avait deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord comme un lion et connut bien que ses ennemis en voulaient à sa vie et étaient couverts à l'épreuve des coups d'épée. Dom Diegue le pressait plus que les autres, qui n'agissaient qu'au prix de l'argent qu'ils en avaient reçu. Il lâcha quelque

temps le pied devant ses ennemis pour tirer le bruit du combat loin de la maison où était sa Dorothée, mais enfin, craignant de se faire tuer à force d'être trop discret, et se voyant trop pressé de dom Diegue, il lui tira un de ses pistolets et l'étendit par terre demi-mort et demandant un prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet les braves disparurent; dom Sanche se sauva chez lui et les voisins sortirent dans la rue et trouvèrent dom Diegue, qu'ils reconnurent, tirant à la fin et qui accusa dom Sanche de sa mort. Notre cavalier en fut averti par ses amis qui lui dirent que, quand la justice ne le chercherait pas, les parents de dom Diegue ne laisseraient pas la mort de leur parent impunie et tâcheraient assurément de le tuer en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Il se retira donc dans un couvent, d'où il fit savoir de ses nouvelles à Dorothée et donna ordre à ses affaires pour pouvoir sortir de Séville quand il le pourrait faire sûrement. La justice cependant fit ses diligences, chercha dom Sanche et ne le trouva point.

Après que la première ardeur des poursuites fut passée et que tout le monde fut persuadé qu'il s'était sauvé, Dorothée et sa sœur, sous un prétexte de dévotion, se firent mener par leur parente dans le couvent où s'était retiré dom Sanche; et là, par l'entremise d'un bon père, les deux amants se virent dans une chapelle, se promirent une fidélité à toutes épreuves, et se séparèrent avec tant de regrets et se dirent des choses si pitoyables que sa sœur, sa parente et le bon religieux, qui en furent témoins, en pleurèrent et en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont songé. Il sortit déguisé de Séville et laissa, devant que de partir, des lettres au facteur de son père pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces lettres il lui faisait savoir l'accident qui l'obligeait à s'absenter de Séville et qu'il se retirait à Naples. Il y arriva heureusement et fut bien venu auprès du vice-roi, à qui il avait l'honneur d'appartenir. Quoiqu'il en reçût toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples pendant une année entière, puisqu'il n'avait point de nouvelles

de Dorothée. Le vice-roi arma six galères qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de dom Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer; et celui qui commandait ces galères le reçut dans la sienne et le logea dans la chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition et de son mérite. Les six galères de Naples en trouvèrent huit turques presque à la vue de Messine et n'hésitèrent point à les attaquer. Après un long combat les chrétiens prirent trois galères ennemies et en coulèrent deux à fond. La patronne des galères chrétiennes s'était attachée à celle des Turcs qui, pour être mieux armée que les autres, avait fait aussi plus de résistance. La mer cependant était devenue grosse et l'orage s'était augmenté si furieusement qu'enfin les chrétiens et les Turcs songèrent moins à s'entre-nuire qu'à se garantir de l'orage. On déprit donc de part et d'autre les crampons de fer dont les galères avaient été accrochées et la patronne turque s'éloigna de la chrétienne dans le temps que le trop hardi dom Sanche s'était jeté dedans et n'avait été suivi de personne. Quand il se vit lui seul au pouvoir des ennemis, il préféra la mort à l'esclavage et, au hasard de tout ce qui en pourrait arriver, se lança dans la mer, espérant en quelque façon, comme il était grand nageur, de gagner à nage les galères chrétiennes, mais le mauvais temps empêcha qu'il n'en fût aperçu, quoique le général chrétien, qui avait été témoin de l'action de dom Sanche et qui se désespérait de sa perte qu'il croyait inévitable, fît revirer sa galère du côté qu'il s'était jeté dans la mer. Dom Sanche cependant fendait les vagues de toute la force de ses bras et, après avoir nagé quelque temps vers la terre, où le vent et la marée le portaient, il trouva heureusement une planche de galères turques que le canon avait brisée et se servit utilement de ce secours venu à propos qu'il crut que le ciel lui avait envoyé. Il n'y avait pas plus d'une lieue et demie du lieu où le combat s'était fait jusqu'à la côte de Sicile et dom Sanche y aborda plus vite qu'il ne l'espérait, aidé, comme il

était, du vent et de la marée. Il prit terre sans se blesser contre le rivage et, après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un péril si évident, il alla plus avant en terre, autant que sa lassitude le put permettre; et, d'une éminence qu'il monta, aperçut un hameau habité de pêcheurs qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avait faits pendant le combat, qui l'avaient fort échauffé, et ceux qu'il avait faits dans la mer et le froid qu'il y avait souffert, et ensuite dans ses habits mouillés, lui causèrent une violente fièvre qui lui fit longtemps garder le lit; mais enfin il guérit sans y faire autre chose que de vivre de régime. Pendant sa maladie, il fit dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devait avoir de sa mort pour n'avoir plus tant à se garder de ses ennemis les parents de dom Diegue et pour éprouver la fidélité de Dorothée. Il avait fait grande amitié en Flandres avec un marquis sicilien, de la maison de Montalte, qui s'appelait Fabio. Il donna ordre à un pêcheur de s'informer s'il était à Messine où il savait qu'il demeurait; et, ayant su qu'il y était, il y alla en habit de pêcheur et entra la nuit chez ce marquis, qui l'avait pleuré avec tous ceux qui avaient été affligés de sa perte. Le marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avait cru perdu. Dom Sanche lui apprit de quelle façon il s'était sauvé et lui conta son aventure de Séville sans lui cacher la violente passion qu'il avait pour Dorothée. Le marquis sicilien s'offrit d'aller en Espagne et même d'enlever Dorothée, si elle y consentait, et de l'amener en Sicile. Dom Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié, mais il eut une extrême joie de ce qu'il voulait bien l'accompagner en Espagne. Sanchez, valet de dom Sanche, avait été si affligé de la perte de son maître que, quand les galères de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un couvent pour y passer le reste de ses jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au supérieur, qui l'avait reçu à la recommandation de ce seigneur sicilien et qui ne lui avait pas encore donné l'habit de religieux. Sanchez pensa

mourir de joie quand il revit son cher maître et ne songea plus à retourner dans son couvent. Dom Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies et pour lui faire savoir des nouvelles de Dorothée qui, cependant, avait cru avec tout le monde que dom Sanche était mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes; le père de dom Sanche en mourut de regret et laissa à un autre fils qu'il avait quatre cent mille écus de bien, à condition d'en donner la moitié à son frère si la nouvelle de sa mort se trouvait fausse. Le frère de dom Sanche se nommait dom Juan de Péralte, du nom de son père. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent et arriva à Séville un an après l'accident qui y était arrivé à dom Sanche. Ayant un nom différent du sien, il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frère, ce qu'il lui était important de tenir secret à cause du long séjour que ses affaires l'obligèrent de faire dans une ville où son frère avait des ennemis. Il vit Dorothée et en devint amoureux comme son frère, mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvait rien aimer après son cher dom Sanche; tout ce que dom Juan de Péralte faisait pour lui plaire l'importunait et elle refusait tous les jours les meilleurs partis de Séville que son père dom Manuel lui proposait. Dans ce temps-là Sanchez arriva à Séville et, suivant les ordres que lui avait donnés son maître, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il sut du bruit de la ville qu'un cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en était amoureux et faisait pour elle toutes les galanteries d'un amant bien raffiné. Il l'écrivit à son maître et lui fit le mal plus grand qu'il n'était et son maître se l'imagina encore plus grand que son valet ne le lui avait fait. Le marquis Fabio et dom Sanche s'embarquèrent à Messine sur des galères d'Espagne qui y retournaient et arrivèrent heureusement à San-Lucar où ils prirent la poste jusqu'à Séville. Ils y entrèrent de nuit et descendirent dans le logis que Sanchez leur avait arrêté. Ils gardèrent la chambre le lendemain et, la nuit, dom Sanche et le marquis Fabio

allèrent faire la ronde dans le quartier de dom Manuel. Ils ouïrent accorder des instruments sous les fenêtres de Dorothée et ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un théorbe, se plaignit longtemps des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange. Dom Sanche fut tenté de charger messieurs de la sérénade, mais le marquis Fabio l'en empêcha, lui représentant que c'était tout ce qu'il pourrait faire si Dorothée avait paru à son balcon pour obliger son rival ou si les paroles de l'air qu'on avait chanté étaient des remercîments de faveurs reçues plutôt que des plaintes d'un amant qui n'était pas content. La sérénade se retira peut-être assez mal satisfaite et dom Sanche et le marquis Fabio se retirèrent aussi. Cependant Dorothée commençait à se trouver importunée de l'amour du cavalier indien. Son père, dom Manuel, avait une extrême passion de la voir mariée et elle ne doutait point que si cet Indien, dom Juan de Péralte, riche et de bonne maison comme il était, s'offrait à lui pour son gendre, il ne fût préféré à tous les autres et elle plus pressée de son père qu'elle n'avait encore été. Le jour qui suivit la sérénade, dont le marquis Fabio et dom Sanche avaient eu leur part, Dorothée s'en entretint avec sa sœur et lui dit qu'elle ne pouvait plus souffrir les galanteries de l'Indien et qu'elle trouvait étrange qu'il les fît si publiques devant que d'avoir fait parler à son père. C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Féliciane, et, si j'étais en votre place, je le traiterais si mal la première fois que l'occasion s'en présenterait qu'il serait bientôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plu, ajouta-t-elle; il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la cour et la grande dépense qu'il fait dans Séville n'a rien de poli et rien qui ne sente son étranger. Elle s'efforça ensuite de faire une fort désagréable peinture de dom Juan de Péralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville elle avait avoué à sa sœur qu'il ne lui déplaisait pas et que, toutes les fois

qu'elle avait eu à en parler, elle l'avait fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorothée, remarquant sa sœur si changée, ou qui feignait de l'être dans les sentiments qu'elle avait eus autrefois pour ce cavalier, la soupçonna d'avoir de l'inclination pour lui autant qu'elle lui voulait faire croire de n'en avoir point et, pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'était point offensée des galanteries de dom Juan par l'aversion qu'elle eut pour sa personne et qu'au contraire, lui trouvant dans le visage quelque air de celui de dom Sanche, il aurait été plus capable de lui plaire qu'aucun autre cavalier de Séville, outre qu'elle savait bien qu'étant riche et de bonne maison, il obtiendrait aisément le consentement de son père; mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien aimer après dom Sanche et, puisque je n'ai pu être sa femme, je ne la serai jamais d'un autre et je passerai le reste de mes jours dans un couvent. Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein, lui dit Féliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point, ma sœur, lui répondit Dorothée, vous serez bientôt le plus riche parti de Séville et c'est ce qui me faisait avoir envie de voir dom Juan pour lui persuader d'avoir pour vous les sentiments d'amour qu'il a pour moi, après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'épouser; mais je ne le verrai que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galanteries puisque je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. Et, en vérité, continua-t-elle, j'en ai du déplaisir, car je ne vois personne dans Séville avec qui vous puissiez être aussi bien mariée que vous le seriez avec lui. Il m'est plus indifférent que haïssable, lui dit Féliciane et, si je vous ai dit qu'il me déplaisait, ç'a été plutôt par quelque complaisance que j'ai voulu avoir pour vous que par une véritable aversion que j'eusse pour lui. Avouez plutôt, ma chère sœur, lui répondit Dorothée, que vous ne me parlez pas ingénument; et, quand vous m'avez témoigné peu d'estime pour dom Juan, que vous ne vous

êtes pas souvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop que découvert qu'il ne vous plaisait guère. Féliciane rougit à ces dernières paroles de Dorothée, et se défit extrêmement; elle lui dit, l'esprit fort troublé, quantité de choses mal arrangées qui la défendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce que l'accusait sa sœur, et enfin elle lui confessa qu'elle aimait dom Juan. Dorothée ne désapprouva pas son amour et lui promit de la servir de tout son pouvoir. Dès le jour même, Isabelle, qui avait rompu tout commerce avec son Gusman depuis l'accident arrivé à dom Sanche, eut ordre de Dorothée d'aller trouver dom Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de dom Manuel et de lui dire que Dorothée et sa sœur l'y attendraient et qu'il se rendît à l'assignation à minuit quand leur père serait couché. Isabelle, qui avait été gagnée de dom Juan et qui avait fait ce qu'elle avait pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa maîtresse sans y avoir réussi, fut fort surprise de la voir si changée et fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avait encore porté que de mauvaises et de qui elle avait déjà reçu beaucoup de présents. Elle vola chez ce cavalier, qui eût eu peine à croire à sa bonne fortune sans la fatale clef du jardin qu'elle lui mit dans les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur pleine de cinquante pistoles dont elle eut pour le moins autant de joie qu'elle venait de lui en donner. Le hasard voulut que, la même nuit que dom Juan devait avoir entrée dans le jardin du père de Dorothée, dom Sanche, accompagné de son ami le marquis, vînt encore faire la ronde alentour du logis de cette belle fille pour s'assurer davantage des desseins de son rival. Le marquis et lui étaient sur les onze heures dans la rue de Dorothée quand quatre hommes bien armés s'arrêtèrent auprès d'eux. L'amant jaloux crut que c'était son rival. Il s'approcha de ces hommes et leur dit que le poste qu'ils occupaient lui

était commode pour un dessein qu'il avait et qu'il les priait de le lui céder. Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez n'était absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi et qui sera exécuté assez tôt pour ne retarder pas longtemps l'exécution du vôtre. La colère de dom Sanche était déjà au plus haut point où elle pouvait aller; mettre donc l'épée à la main et charger ces hommes qu'il trouvait incivils fut presque la même chose. Cette attaque imprévue de dom Sanche les surprit et les mit en désordre et le marquis, les chargeant d'aussi grande vigueur qu'avait fait son ami, ils se défendirent mal et furent poussés plus vite que le pas jusqu'au bout de la rue. Là, dom Sanche reçut une légère blessure dans un bras, et perça celui qui l'avait blessé d'un si grand coup qu'il fut longtemps à retirer son épée du corps de son ennemi et crut l'avoir tué. Le marquis cependant s'était opiniâtré à poursuivre les autres, qui fuirent devant lui de toute leur force aussitôt qu'ils virent tomber leur camarade. Dom Sanche vit à l'un des deux bouts de la rue des gens avec de la lumière qui venaient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la justice, et c'était elle. Il se retira en diligence dans la rue où le combat avait commencé et, de cette rue, dans une autre au milieu de laquelle il trouva tête pour tête un vieux cavalier qui s'éclairait d'une lanterne et qui avait mis l'épée à la main au bruit que faisait dom Sanche qui venait à lui en courant. Ce vieux cavalier était dom Manuel qui revenait de jouer chez un de ses voisins, comme il faisait tous les soirs, et allait entrer chez lui par la porte de son jardin qui était proche du lieu où le trouva dom Sanche. Il cria à notre amoureux cavalier : Qui va là ? Un homme, lui répondit dom Sanche, à qui il importe de passer vite si vous ne l'en empêchez. Peut-être, lui dit dom Manuel, vous est-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un asile; ma maison, qui n'est pas éloignée, vous en peut servir. Il est vrai, lui répondit dom Sanche, que je suis en peine de me cacher

à la justice qui, peut-être, me cherche; et, puisque vous êtes assez généreux pour offrir votre maison à un étranger, il vous fie son salut en toute assurance et vous promet de n'oublier jamais la grâce que vous lui faites et de ne s'en servir qu'autant de temps qu'il lui est nécessaire pour laisser passer outre ceux qui le cherchent. Dom Manuel là-dessus ouvrit sa porte d'une clef qu'il avait sur lui et, ayant fait entrer dom Sanche dans son jardin, le mit dans un bois de lauriers en attendant qu'il irait donner ordre à le cacher mieux dans sa maison sans qu'il fût vu de personne. Il n'y avait pas longtemps que dom Sanche était caché entre ces lauriers quand il vit venir à lui une femme qui lui dit en l'approchant : Venez, mon cavalier, ma maîtresse Dorothée vous attend. A ce nom-là, dom Sanche pensa qu'il pouvait bien être dans la maison de sa maîtresse et que le vieux cavalier était son père. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné assignation dans le même lieu à son rival et suivit Isabelle, plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la justice. Cependant dom Juan vint à l'heure qu'on lui avait donnée, ouvrit la porte du jardin de dom Manuel avec la clef qu'Isabelle lui avait donnée et se cacha dans les mêmes lauriers d'où dom Sanche venait de sortir. Un moment après il vit venir un homme droit à lui; il se mit en état de se défendre s'il était attaqué et fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour dom Manuel, qui lui dit qu'il le suivît et qu'il l'allait mettre en un lieu où il n'aurait pas à craindre d'être pris. Dom Juan conjectura, des paroles de dom Manuel, qu'il pouvait avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre en le remerciant du plaisir qu'il lui faisait; et l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il courait que fâché de l'obstacle qui faisait manquer son amoureux dessein. Dom Manuel le conduisit dans sa chambre et l'y laissa pour s'aller faire dresser un lit dans une autre.

Laissons-le dans la peine où il doit être et reprenons son frère dom Sanche de Silva. Isabelle le conduisit dans

une chambre basse qui donnait sur le jardin où Dorothée et Féliciane attendaient dom Juan de Péralte, l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer et qu'il ferait mieux de tâcher à plaire à sa sœur. Dom Sanche entra donc où étaient les deux belles sœurs qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment, comme une personne morte et, si sa sœur ne l'eût soutenue et ne l'eût mise dans une chaise, elle serait tombée de sa hauteur. Dom Sanche demeura immobile; Isabelle pensa mourir de peur et crut que dom Sanche mort leur apparaissait pour venger le tort que lui faisait sa maîtresse. Féliciane, quoique fort effrayée de voir dom Sanche ressuscité, était encore plus en peine de l'accident de sa sœur, qui reprit enfin ses esprits; et alors dom Sanche lui dit ces paroles : Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorothée, n'excusait en quelque façon votre inconstance, le désespoir qu'elle me cause ne me laisserait pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étais mort pour être oublié de mes ennemis, et non pas de vous qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi et qui avez sitôt manqué à votre promesse. Je me pourrais venger et faire tant de bruit par mes cris et mes plaintes que votre père s'en éveillerait et trouverait l'amant que vous cachez dans sa maison; mais, insensé que je suis! j'ai peur encore de vous déplaire et je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer que de ce que vous en aimez un autre. Jouissez, belle infidèle, jouissez de votre cher amant; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours; je vous délivrerai bientôt d'un homme qui vous pourrait reprocher toute votre vie que vous l'avez trahi lorsqu'il exposait sa vie pour venir vous revoir. Dom Sanche voulut s'en aller après ces paroles, mais Dorothée l'arrêta et allait tâcher de se justifier quand Isabelle lui dit, fort effrayée, que Dom Manuel la suivait. Dom Sanche n'eut que le temps de se mettre derrière la porte; le vieillard fit une réprimande

à ses filles de ce qu'elles n'étaient pas encore couchées; et, cependant qu'il eut le dos tourné vers la porte de la chambre, dom Sanche en sortit et, gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'était déjà mis et où, préparant son courage à tout ce qui lui pourrait arriver, il attendit une occasion de sortir quand elle se présenterait. Dom Manuel était entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumière et pour aller de là ouvrir la porte de son jardin aux officiers de la justice qui y frappaient pour la faire ouvrir parce qu'on leur avait dit que dom Manuel avait retiré dans sa maison un homme qui pouvait être de ceux qui venaient de se battre dans la rue. Dom Manuel ne fit pas difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant bien qu'ils ne feraient pas ouvrir sa chambre et que le cavalier qu'ils cherchaient y était enfermé. Dom Sanche, voyant qu'il ne pouvait éviter d'être trouvé par le grand nombre de sergents qui s'étaient épandus par le jardin, sortit du bois de lauriers où il était; et, s'approchant de dom Manuel, qui était fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille qu'un cavalier d'honneur gardait sa parole et n'abandonnait jamais une personne qu'il avait prise en sa protection. Dom Manuel pria le prévôt, qui était son ami, de lui laisser dom Sanche en sa garde; ce qui lui fut aisément accordé, et à cause de sa qualité, et parce que le blessé ne l'était pas dangereusement. La justice se retira; et dom Manuel, ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avait tenus à dom Sanche quand il le trouva et que ce cavalier lui redit, que c'était véritablement celui qu'il avait reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fût quelque galant introduit dans sa maison par ses filles ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer dom Sanche de Silva dans une chambre et le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avait laissé dom Juan de Péralte à qui il feignit que son valet était entré en même temps que les officiers de la justice et qu'il demandait à parler à lui. Dom Juan savait bien que son valet de chambre

était fort malade et peu en état de le venir trouver; outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre quand il eût su où il était, ce qu'il ignorait. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit dom Manuel, à qui à tout hasard il répondit que son valet n'avait qu'à l'aller attendre dans son logis. Dom Manuel le reconnut alors pour ce jeune gentilhomme indien qui faisait tant de bruit dans Séville et, étant bien informé de sa qualité et de son bien, résolut de ne le laisser point sortir de sa maison qu'il n'eût épousé celle de ses filles avec qui il aurait le moindre commerce. Il s'entretint quelque temps avec lui pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avait l'esprit agité. Isabelle, du pas de la porte, les vit parlant ensemble et l'alla dire à sa maîtresse. Dom Manuel entrevit Isabelle et crut qu'elle venait de faire quelque message à dom Juan de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle dans le temps que le flambeau qui éclairait la chambre acheva de brûler et s'éteignit de lui-même. Cependant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorothée et à Féliciane que dom Sanche était dans la chambre de leur père et qu'elle les avait vus parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothée ne craignait point de trouver son cher dom Sanche avec son père, résolue qu'elle était de lui confesser qu'elle l'aimait et qu'elle en avait été aimée et de lui dire à quelle intention elle avait donné assignation à dom Juan. Elle entra donc dans la chambre, qui était sans lumière, et s'étant rencontrée avec dom Juan dans le temps qu'il en sortait, elle le prit pour dom Sanche, l'arrêta par le bras et lui parla en cette sorte : Pourquoi me fuis-tu, cruel dom Sanche, et pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurais pu répondre aux injustes reproches que tu m'as faits ? J'avoue que tu ne m'en pourrais faire d'assez grands si j'étais aussi coupable que tu as en quelque façon sujet de le croire, mais tu sais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même et qu'elle se découvre toujours avec le

temps; donne-moi donc celui de te la faire voir en débrouillant la confusion où ton malheur et le mien, et peut-être celui de plusieurs autres, nous [viennent] [121] de mettre. Aide-moi à me justifier et ne hasarde pas d'être injuste pour être trop précipité à me condamner devant de m'avoir convaincue. Tu peux avoir ouï dire qu'un cavalier m'aime, mais as-tu entendu dire que je l'aime aussi ? Tu peux l'avoir trouvé ici, car il est vrai que je l'y ai fait venir, mais quand tu sauras à quel dessein je l'ai fait, je suis assurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offensée lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puis donner. Que n'est-il en ta présence ce cavalier dont l'amour m'importune ! tu connaîtrais, par ce que je lui dirais, si jamais il a pu me dire qu'il m'aimât et si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur, qui me l'a toujours fait voir quand sa vue m'a pu nuire, m'empêche de le voir quand il me pourrait servir à te désabuser. Dom Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre pour en apprendre encore davantage qu'elle ne lui en venait de découvrir. Enfin il allait peut-être la quereller quand dom Sanche, qui cherchait de chambre en chambre le chemin du jardin qu'il avait manqué, et qui ouït la voix de Dorothée qui parlait à dom Juan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put et fut pourtant ouï de dom Juan et des deux sœurs. Dans ce même temps, dom Manuel entra dans la même chambre avec de la lumière que portaient devant lui quelques-uns de ses domestiques. Les deux frères rivaux se virent et furent vus se regardant fièrement l'un l'autre, la main sur la garde de leurs épées. Dom Manuel se mit au milieu d'eux et commanda à sa fille d'en choisir un pour mari afin qu'il se battît contre l'autre. Dom Juan prit la parole et dit que, pour lui, il cédait toutes sortes de prétentions, s'il en pouvait avoir, au cavalier qu'il voyait devant lui. Dom Sanche dit la même chose et ajouta que, puisque dom Juan avait été introduit chez dom Manuel par sa fille, il y avait apparence qu'elle l'aimait et en était aimée et que, pour

lui, il mourrait mille fois plutôt que de se marier avec le moindre scrupule. Dorothée se jeta aux pieds de son père et le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'était passé entre elle et dom Sanche de Silva devant qu'il eût tué dom Diegue pour l'amour d'elle. Elle lui apprit que dom Juan de Péralte était ensuite devenu amoureux d'elle, le dessein qu'elle avait eu de le désabuser et de lui proposer de demander sa sœur en mariage, et elle conclut que, si elle ne pouvait persuader son innocence à dom Sanche, elle voulait, dès le jour suivant, entrer dans un couvent pour n'en sortir jamais. Par sa relation les deux frères se reconnurent; dom Sanche se raccommoda avec Dorothée qu'il demanda en mariage à dom Manuel; don Juan lui demanda aussi Féliciane, et dom Manuel les reçut pour ses gendres avec une satisfaction qui ne se peut exprimer. Aussitôt que le jour parut, dom Sanche envoya querir le marquis Fabio qui vint prendre part en la joie de son ami. On tint l'affaire secrète jusqu'à tant que dom Manuel et le marquis eurent disposé un cousin, héritier de dom Diegue, à oublier la mort de son parent et à s'accommoder avec dom Sanche. Pendant la négociation le marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce cavalier et la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joie une proposition si avantageuse à sa sœur et, dès lors, se laissa aller à tout ce qu'on lui proposa en faveur de dom Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour; tout y alla bien de part et d'autre et même longtemps, ce qui est à considérer.

CHAPITRE XX

DE QUELLE FAÇON LE SOMMEIL DE RAGOTIN FUT INTERROMPU

L'agréable Inézilla acheva de lire sa nouvelle et fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'était pas

plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin qui, au lieu de l'écouter, s'était mis à entretenir son mari sur le sujet de la magie, s'endormit dans une chaise basse où il était, ce que l'opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'était pas tout à fait volontaire et, s'il eût pu résister aux vapeurs des viandes qu'il avait mangées en grande quantité, il eût été attentif par bienséance à la lecture de la nouvelle d'Inézilla. Il ne dormait donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux et la relevant tantôt demi-endormi, et tantôt se réveillant en sursaut, comme on fait plus souvent qu'ailleurs au sermon quand on s'y ennuie. Il y avait un bélier dans l'hôtellerie, à qui la canaille qui va et vient d'ordinaire en de semblables maisons, avait accoutumé de présenter la tête, les mains devant, contre lesquelles le bélier prenait sa course et choquait rudement de la sienne, je veux dire de sa tête, comme tous les béliers font de leur naturel. Cet animal allait sur sa bonne foi par toute l'hôtellerie et entrait même dans les chambres où l'on lui donnait souvent à manger. Il était dans celle de l'opérateur dans le temps qu'Inézilla lisait sa nouvelle. Il aperçut Ragotin, à qui le chapeau était tombé de la tête, et qui (comme je vous ai déjà dit), la haussait et baissait souvent. Il crut que c'était un champion qui se présentait à lui pour exercer sa valeur contre la sienne. Il recula quatre ou cinq pas en arrière, comme l'on fait pour mieux sauter, et, partant comme un cheval dans une carrière, alla heurter de sa tête armée de cornes celle de Ragotin qui était chauve par le haut. Il la lui aurait cassée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua, mais, par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le temps qu'il la haussait et ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage. L'action du bélier surprit tellement ceux qui la virent qu'ils en demeurèrent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le bélier, qu'on faisait toujours choquer plus d'une fois, put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en fallait pour une seconde course et vint inconsidérément donner dans les

genoux de Ragotin dans le temps que, tout étourdi du choc du bélier et le visage écorché et sanglant en plusieurs endroits, il avait porté les mains à ses yeux qui lui faisaient grand mal, ayant été également foulés l'un et l'autre, chacun de sa corne en particulier, parce que celles du bélier étaient entre elles à la même distance qu'étaient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette seconde attaque du bélier les lui fit ouvrir et il n'eut pas plutôt reconnu l'auteur de son dommage qu'en la colère où il était, il frappa de sa main fermée le bélier par la tête et se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup et encore plus d'ouïr rire toute l'assistance qu'il querella en général, et sortit de la chambre en furie. Il sortait aussi de l'hôtellerie, mais l'hôte l'arrêta pour compter, ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du bélier.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

A

M. BOUILLIOUD

ÉCUYER ET CONSEILLER DU ROI EN LA SÉNÉCHAUSSÉE ET SIÈGE PRÉSIDIAL DE LYON

MONSIEUR,

Je ne sais si c'est vous donner une grande marque de mon respect que de vous intéresser dans le bon ou dans le mauvais accueil que le public pourra faire à cet ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrais pas prétendre que vous me sussiez gré de mon présent; et, puisqu'il n'est peut-être pas digne de vous, il est encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oserai m'en promettre. En effet, MONSIEUR, vous pourriez bien vous faire le juge d'une chose dont je ne vous fais que le protecteur et désavouer le dessein de celui qui vous la présente si vous ne trouvez pas qu'elle mérite votre approbation. Je l'expose beaucoup en l'exposant aux yeux d'un homme aussi sage et aussi éclairé que vous et toute la bonne opinion que j'en ai conçue ne me persuade pas que vous en deveniez plus favorable à un *Roman comique*. Car enfin, ce n'est pas dans ces sortes de livres que l'on recherche le solide ou le délicat : il semble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre et, tout l'avantage que l'on se propose dans leur lecture, c'est d'y perdre assez agréablement quelques moments et de s'y délasser l'esprit d'une occupation, ou plus importante, ou plus sérieuse.

Ainsi, comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'élévation, ne vous surprendrai-je point lorsque je vous demanderai votre aveu pour cette production d'un esprit enjoué et que je l'autoriserai de votre nom pour la rendre recommandable ? Non, MONSIEUR, il ne faut pas que vous condamniez d'abord ma liberté ou, pour mieux dire, que vous désapprouviez ce témoignage public de ma reconnaissance. Je vous ai de si singulières obligations et je suis à vous en tant de manières qu'il me fallait satisfaire à tous ces devoirs et joindre à mon ressentiment des marques de la fidèle passion que je vous ai vouée. Ce n'était pas répondre tout à fait à vos bontés que d'en conserver un juste souvenir; elles exigeaient de moi quelque chose de plus particulier et je n'ai pas cru enfin pouvoir les reconnaître par une plus forte preuve de mon respect, dans l'impuissance où je me vois de les reconnaître autant que j'y suis sensible. Aussi osé-je me flatter que vous la recevrez de fort bonne grâce et qu'elle achèvera de vous persuader que l'on ne peut pas vous honorer avec plus de zèle ni avec une plus parfaite déférence. Mais MONSIEUR, après avoir agréé mon présent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon auteur et le croirez-vous sans mérite puisque je ne doute presque plus que vous ne l'estimiez ? Ses expressions sont naturelles, son style est aisé, ses aventures ne sont point mal imaginées et, pour s'accommoder à son sujet, il étale partout un tour d'agrément qui lui tient lieu de force et de délicatesse. En un mot, il vient de fournir une carrière qu'un illustre de notre temps avait laissée imparfaite et il a fouillé jusque dans ses cendres pour y reprendre son génie et pour nous le redonner après sa mort. C'est de la sorte que l'on peut parler des deux premiers volumes du *Roman comique*, et c'est dans ce troisième que M. Scarron revivra tout entier ou, du moins, par la meilleure partie de lui-même. Il est peu de gens qui ne sachent que cet homme eut un talent merveilleux pour tourner toutes choses au plaisant et qu'il s'est rendu inimitable dans cette ingénieuse et charmante

manière d'écrire. Elle a été reçue avec applaudissement de tout le monde; les esprits forts, qui s'offensent de tout ce qui semble opposé à une vertu sévère, n'ont pu s'empêcher de la goûter et les moins raisonnables ont été forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettrez, MONSIEUR, d'espérer un heureux succès dans mon dessein, et de croire, non seulement que ma liberté ne vous déplaira pas, mais même que vous appuierez avec joie la suite d'un ouvrage dont la réputation est si bien établie. Après tout, ne sera-ce pas votre intérêt plutôt que le mien ? Et, depuis que de mes mains elle sera passée dans les vôtres, pourrez-vous la regarder que comme une chose qui est absolument à vous. Aussi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriser ou pour se produire avec avantage. Un magistrat d'un caractère tout à fait singulier et qui, dans un âge si peu avancé, possède des lumières et des qualités que l'on admire, fera sa plus grande recommandation et son aveu lui procurera celui de tous les esprits raisonnables. Mais, puisqu'elle peut servir à votre gloire et qu'elle publiera à son tour les bontés et le mérite de son protecteur, souffrez qu'elle soit aujourd'hui un hommage que je vous rends et un témoignage éclatant de la respectueuse passion avec laquelle je me dois dire,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéissant
et très obligé serviteur,

A. OFFRAY.

AVIS AU LECTEUR

Lecteur, qui que tu sois, qui verras cette troisième partie du *Roman comique* paraître au jour après la mort de l'incomparable monsieur Scarron, auteur des deux premières, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au-dessous du sien a entrepris ce qu il n'a pu achever. Il avait promis de te le faire voir revu, corrigé et augmenté, mais la mort le prévint dans ce dessein et l'empêcha de continuer les histoires du Destin et de Léandre, non plus que celle de la Caverne, qu'il fait paraître au Mans sans dire de quelle manière elle et sa mère sortirent du château du baron de Sigognac; et c'est sur quoi tu seras éclairci dans cette troisième partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuse de témérité, d'avoir voulu en quelque sorte donner la perfection à l'ouvrage d'un si grand homme; mais sache que, pour peu d'esprit que l'on ait, on peut bien inventer des histoires fabuleuses telles que sont celles qu'il nous a données dans les deux premières parties de ce roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'est pas de sa force et qu'il ne répond pas ni au sujet ni à l'expression de son discours mais sache du moins que tu y pourras satisfaire ta curiosité, si tu en as assez pour désirer une conclusion au dernier ouvrage d'un esprit si agréable et si ingénieux. Au reste, j'ai attendu longtemps à la donner au public, sur l'avis que l'on m'avait donné qu'un homme d'un mérite fort particulier y avait travaillé sur les mémoires de l'auteur. S'il l'eût entrepris, il aurait sans doute beaucoup mieux réussi que moi; mais après trois années d'attente sans en avoir rien vu paraître, j'ai hasardé le mien, nonobstant la censure des critiques. Je te le donne donc, tout défectueux qu'il est, afin que, quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.

TROISIÈME PARTIE [122]

CHAPITRE PREMIER

QUI FAIT L'OUVERTURE DE CETTE TROISIÈME PARTIE

Vous avez vu, en la seconde partie de ce roman, le petit Ragotin le visage tout sanglant du coup que le bélier lui avait donné quand il dormait assis sur une chaise basse dans la chambre des comédiens d'où il était sorti si fort en colère que l'on ne croyait pas qu'il y retournât jamais; mais il était trop piqué de mademoiselle de l'Étoile et il avait trop d'envie de savoir le succès de la magie de l'opérateur, ce qui l'obligea, après s'être lavé la face, à retourner sur ses pas pour voir quel effet aurait la promesse del signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut d'avoir trouvé en la personne d'un avocat qu'il rencontra et qui allait au palais. Il était si étourdi du coup du bélier et avait l'esprit si troublé de celui que l'Étoile lui avait donné au cœur sans y penser qu'il se persuada facilement que cet avocat était l'opérateur; aussi il l'aborda fort civilement et lui tint ce discours : Monsieur, je suis ravi d'une si heureuse rencontre; je la cherchais avec tant d'impatience que je m'en allais exprès à votre logis pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes; aussi ne serai-je pas ingrat à le reconnaître.

Dites-moi donc si cette miraculeuse Étoile me départira de ses bénignes influences. L'avocat, qui n'entendait rien en tout ce beau discours, non plus que de raillerie, l'interrompit aussitôt et lui dit fort brusquement : Monsieur Ragotin, s'il était un peu plus tard je croirais que vous êtes ivre, mais il faut que vous soyez fou tout à fait. Eh! à qui pensez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie et d'influence des astres ? Je ne suis ni sorcier ni astrologue. Eh quoi! ne me connaissez-vous pas ? Ah! monsieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel! Vous êtes si bien informé de mon mal et vous m'en refusez le remède ? Ha! je... Il allait poursuivre, quand l'avocat le laissa là en lui disant : Vous êtes un grand extravagant pour un petit homme, adieu. Ragotin le voulait suivre, mais il s'aperçut de sa méprise dont il fut bien honteux; aussi il ne s'en vanta pas et vous ne la liriez pas ici, si je ne l'avais apprise de l'avocat même qui s'en divertit bien avec ses amis. Ce petit fou continua son chemin et alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plutôt entré qu'il ouït la proposition que la Caverne et Le Destin faisaient de quitter la ville du Mans et de chercher quelque autre poste, ce qui le démonta si fort qu'il pensa tomber de son haut et dont la chute n'eût pas été périlleuse (quand cet accident lui fût arrivé) à cause de la modification de son individu. Mais ce qui l'acheva tout à fait, ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire à ses habitants, et notamment à ceux qui avaient été leurs plus fidèles auditeurs et de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, sur l'assurance qu'ils avaient eue que le bruit de peste qui avait couru était faux. J'ai dit à l'ordinaire, car ces sortes de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à la Flèche, de la Flèche au Mans, du Mans à Alençon, d'Alençon à Argentan ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guère à notre roman. Cette déli-

bération, ayant été prise unanimement par tous les comédiens et comédiennes, ils se résolurent de représenter le lendemain quelque excellente pièce pour laisser bonne bouche à l'auditoire manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connaissance. Ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orsé, qui avait obligé la troupe à continuer la comédie, fut pressé de s'en aller en cour; tellement que, n'ayant plus de bienfaiteur et l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils se disposèrent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons dont il était toujours pourvu, auxquelles l'on ne fit nulle considération; ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grâce de ne sortir point de la province du Maine, ce qui était très facile, en prenant le jeu de paume qui est au faubourg de Monsort[123], lequel en dépend, tant au spirituel qu'au temporel, et que de là ils pourraient aller à Laval, qui est aussi du Maine, d'où ils se rendraient facilement en Bretagne, suivant la promesse qu'ils en avaient faite à monsieur de la Garouffière. Mais Le Destin lui rompit les chiens en disant que ce ne serait pas le moyen de faire affaires; car ce méchant tripot étant, comme il est, fort éloigné de la ville et au deçà de la rivière, la belle compagnie ne s'y rendrait que rarement à cause de la longueur du chemin; que le grand jeu de paume du marché aux moutons était environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon, et au milieu de la ville; que c'était là où il se fallait placer et payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Monsort, le bon marché duquel était une des plus fortes raisons de Ragotin, ce qui fut délibéré d'un commun accord, et qu'il fallait donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage et des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avait beaucoup d'intrigue dans le Mans où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de temps des connaissances. Le lendemain l'on représenta la comédie, tragédie pastorale, ou tragi-

comédie, car je ne sais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Destin y réussit à merveille, surtout au compliment [duquel] [124] il accompagna leur adieu; car il témoigna tant de reconnaissance, qu'il exprima avec tant de douleur et de tendresse, qui furent suivies de tant de grands remerciements qu'il charma toute la compagnie. L'on m'a dit que plusieurs personnes en pleurèrent, principalement des jeunes demoiselles qui avaient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile que tout le monde était déjà sorti qu'il demeurait toujours dans sa chaise, où il aurait peut-être encore demeuré si le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avait plus personne, ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin et s'en alla dans sa maison, où il prit la résolution d'aller trouver les comédiens de bon matin pour leur découvrir ce qu'il avait sur le cœur et dont il s'en était expliqué à la Rancune et à l'Olive.

CHAPITRE II

OÙ VOUS VERREZ LE DESSEIN DE RAGOTIN

Les crieurs d'eau-de-vie n'avaient pas encore réveillé ceux qui dormaient d'un profond sommeil (qui est souvent interrompu par cette canaille, qui est à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine), que Ragotin était déjà habillé à dessein d'aller proposer à la troupe comique celui qu'il avait fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens et comédiennes, qui n'étaient pas encore levés, ni levées, ni même éveillés, ni éveillées; il eut la discrétion de les laisser reposer, mais il entra dans la chambre où l'Olive était couché avec la Rancune, lequel il pria de se lever pour faire une promenade jusques à la Cousture,

qui est une très-belle abbaye située au faubourg qui porte le même nom et qu'après ils iraient déjeuner à la Grande Étoile d'or [125] où il l'avait fait apprêter. La Rancune, qui était du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussitôt habillé que la proposition en fut faite; ce qui ne vous sera pas difficile à croire, si vous considérez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller et déshabiller derrière les tentes du théâtre, surtout quand il faut qu'un seul acteur représente deux personnages, que cela est aussitôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune s'acheminèrent à l'abbaye de la Cousture; il est à croire qu'ils entrèrent dans l'église où ils firent courte prière, car Ragotin avait bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner que la Rancune aimait beaucoup mieux que tous ses compliments. Ils entrèrent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avait encore apporté les petits pâtés qu'il avait commandés; à quoi l'hôtesse, sans se bouger de dessus le siège où elle était, lui repartit : Vraiment, monsieur Ragotin, je ne suis pas devine pour savoir l'heure que vous deviez venir ici; à présent que vous y êtes, les pâtés y seront bientôt. Passez à la salle où l'on a mis la nappe; il y a un jambon, donnez dessus en attendant le reste. Elle dit cela d'un ton si gravement cabarétique que la Rancune jugea qu'elle avait raison; et, s'adressant à Ragotin, lui dit : Monsieur, passons deçà et buvons un coup en attendant; ce qui fut fait. Ils se mirent à table, qui fut un peu de temps après couverte, et ils déjeunèrent à la mode du Mans, c'est-à-dire fort bien; ils burent de même et se le portèrent à la santé de plusieurs personnes. Vous jugez bien, mon lecteur, que celle de l'Étoile ne fut pas oubliée; le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt sans bouger de sa place, tantôt debout et le chapeau à la main, mais, la dernière fois, il la but à genoux et tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque église.

Ce fut alors qu'il supplia très instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avait donnée d'être son guide et son protecteur en une entreprise si difficile telle qu'était la conquête de mademoiselle de l'Étoile; sur quoi la Rancune lui répondit, à demi en colère ou feignant de l'être : Sachez, monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir; soyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je le vous dis encore, j'en sais les moyens que je mettrai en usage quand il sera temps. Mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ; et je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai déjà dit une autre fois, de vous résoudre à faire la comédie avec nous; vous y avez toutes les dispositions imaginables; vous avez grande mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon et la mémoire encore meilleure; vous ne ressentez du tout point le provincial; il semble que vous ayez passé toute votre vie à la cour; vous en avez si fort l'air que vous le sentez d'un quart de lieue. Vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois que vous jetterez de la poussière aux yeux de nos jeunes godelureaux qui font tant les entendus et qui seront obligés à vous céder les premiers rôles et, après cela, laissez-moi faire; car, pour le présent, je le vous ai déjà dit, nous avons affaire à une étrange tête; il faut se ménager avec elle avec beaucoup d'adresse; je sais bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choses. D'ailleurs, raisonnons un peu : si vous faisiez connaître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce serait le moyen de vous faire refuser; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avait été si attentif au discours de la Rancune qu'il en était tout à fait extasié, s'imaginant de tenir déjà, comme l'on dit, le loup par les oreilles; quand, se réveillant comme d'un profond sommeil, il se leva de table et passa de l'autre côté pour embrasser la Rancune, qu'il remercia

en même temps et supplia de continuer, lui protestant qu'il ne l'avait convié à déjeuner que pour lui déclarer le dessein qu'il avait de suivre son sentiment touchant la comédie, à quoi il était tellement résolu qu'il n'y avait personne au monde qui l'en pût divertir; qu'il ne fallait que le faire savoir à la troupe et en obtenir la faveur de l'association, ce qu'il désirait faire à la même heure. Ils comptèrent avec l'hôtesse; Ragotin paya; et, étant sortis, ils prirent le chemin du logis des comédiens qui n'était pas fort éloigné de celui où ils avaient déjeuné. Ils trouvèrent les demoiselles habillées; mais, comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du père de Léandre, qu'il lui envoyait pour l'avertir qu'il était malade à la mort et qu'il désirait de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent; ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer ensemble pour délibérer sur un événement si inopiné. Léandre tira Angélique à part et lui dit que le temps était venu pour vivre heureux, si elle avait la bonté d'y contribuer; à quoi elle répondit qu'il ne tiendrait jamais à elle et toutes les choses que vous verrez au chapitre suivant.

CHAPITRE III

DESSEIN DE LÉANDRE, HARANGUE ET RÉCEPTION DE RAGOTIN A LA TROUPE COMIQUE

Les jésuites de la Flèche n'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études et voyant son assiduité à la comédie, jugèrent aussitôt qu'il était amoureux de quelqu'une des comédiennes; en quoi ils furent confirmés quand, après le départ de la troupe, ils apprirent qu'il l'avait suivie à Angers. Ils

ne manquèrent pas d'en avertir son père par un messager exprès et qui arriva à même temps que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquait qu'il allait à la guerre et lui demandait de l'argent, comme il l'avait concerté avec Le Destin quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtellerie où il était blessé. Son père, reconnaissant la fourbe, se mit en une si furieuse colère qui, jointe à une extrême vieillesse, lui causa une maladie qui fut assez longue, mais qui se termina pourtant par la mort, de laquelle, se voyant proche, il commanda à un de ses fermiers de chercher son fils pour l'obliger de se retirer auprès de lui, lui disant qu'il le pourrait trouver en s'enquérant où il y avait des comédiens; ce que le fermier savait assez, car c'était celui qui lui fournissait de l'argent après qu'il eut quitté le collège. Aussi, ayant appris qu'il y en avait une troupe au Mans, il s'y achemina et y trouva Léandre, comme vous avez vu au précédent chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de le laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit se retirant dans une autre chambre où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussitôt qu'il fut sorti, Léandre fit entrer le fermier de son père, lequel leur déclara l'état où il était et le désir qu'il avait de voir son fils devant que de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugèrent très raisonnable. Ce fut alors que Le Destin déclara le secret qu'il avait tenu caché jusques alors, touchant la qualité de Léandre; ce qu'il n'avait appris qu'après le ravissement de mademoiselle Angélique, comme vous avez vu en la seconde partie de cette véritable histoire, ajoutant qu'ils avaient bien pu s'apercevoir qu'il n'agissait pas avec lui, depuis qu'il l'avait appris, comme il faisait auparavant puisque même il avait pris un autre valet; que si quelquefois il était contraint de lui parler en maître, c'était pour ne le découvrir pas, mais qu'à présent il n'était plus temps de le celer, tant pour désabuser mademoiselle de la Ca-

verne, qui n'avait pu ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlèvement de sa fille ou peut-être l'auteur que pour l'assurer de l'amour sincère qu'il lui portait et pour laquelle il s'était réduit à lui servir de valet; ce qu'il aurait continué s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secret lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie quand il allait à la quête de mademoiselle Angélique. Et tant s'en faut qu'il fût consentant à son enlèvement, qu'ayant trouvé les ravisseurs, il avait hasardé sa vie pour la secourir, mais qu'il n'avait pu résister à tant de gens qui l'avaient furieusement blessé et laissé pour mort sur la place. Tous ceux de la troupe lui demandèrent pardon de ce qu'ils ne l'avaient pas traité selon sa qualité, mais qu'ils étaient excusables puisqu'ils n'en avaient pas la connaissance. Mademoiselle de l'Étoile ajouta qu'elle avait remarqué beaucoup d'esprit et de mérite en sa personne, ce qui l'avait longtemps fait soupçonner quelque chose, en quoi elle avait été comme confirmée depuis son retour, à cela joint les lettres que la Caverne lui avait fait voir, mais que pourtant elle ne savait quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frère, mais qu'à présent il n'y avait lieu de douter de sa qualité. Alors la Caverne prit la parole et, s'adressant à Léandre, lui dit : Vraiment, monsieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avais toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez. Et, en effet, monsieur, quelle apparence qu'un seigneur si relevé, comme vous espérez d'être après la mort de monsieur votre père, voulût songer à épouser une pauvre comédienne de campagne? Je loue Dieu que le temps est venu que vous pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse et moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'était fort impa-

tienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, mademoiselle, que je suis sur le point de posséder ne saurait me rendre heureux si je ne suis assuré à même temps de la possession de mademoiselle Angélique votre fille; sans elle je renonce à tous les biens que la nature ou plutôt la mort de mon père me donne et je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession qu'à dessein de revenir aussitôt pour accomplir la promesse que je fais, devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme autre que mademoiselle Angélique votre fille pourvu qu'il vous plaise me la donner et qu'elle y consente, comme je vous en supplie très humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi; c'est à quoi je ne pense point du tout. J'ai trouvé tant de charmes en la vie comique que je ne m'en saurais distraire, et non plus que de me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. Après cette franche déclaration, les comédiens et comédiennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avaient des grandes obligations de tant de bontés et que mademoiselle de la Caverne et sa fille seraient bien délicates si elles ne lui donnaient la satisfaction qu'il prétendait. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendait de la volonté de sa mère, laquelle finit la conversation en disant à Léandre que si, à son retour, il était dans les mêmes sentiments, il pouvait tout espérer. Ensuite il y eut des grands embrassements et quelques larmes jetées les unes par un motif de joie et les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles qu'ils ne sauraient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre. Après tous ces beaux compliments, il fut conclu que Léandre s'en irait le lendemain et qu'il prendrait un des chevaux que l'on avait loués, mais il dit qu'il monterait celui de son fermier, qui se servirait du sien qui le porterait assez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde, dit Le Destin, que monsieur Ragotin

s'impatiente; il le faut faire entrer. Mais, à propos, n'y a-t-il personne qui sache quelque chose de son dessein? La Rancune, qui avait demeuré sans parler, ouvrit la bouche pour dire qu'il le savait et que le matin il lui avait donné à dîner pour lui déclarer qu'il désirait de s'associer à la troupe et faire la comédie sans prétendre de lui être à charge, d'autant qu'il avait assez de bien; qu'il aimait autant le dépenser en voyant le monde que de demeurer au Mans; à quoi il l'avait fort persuadé. Aussitôt Roquebrune s'avança pour dire poétiquement qu'il n'était pas d'avis qu'on le reçût, en étant des poëtes comme des femmes, quand il y en a deux dans une maison il y en a une trop; que deux poëtes dans une troupe y pourraient exciter des tempêtes dont la source viendrait des contrariétés du Parnasse; d'ailleurs, que la taille de Ragotin était si défectueuse qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en serait déshonoré. Et puis, quel personnage pourra-t-il faire? Il n'est pas capable des premiers rôles; monsieur Le Destin s'y opposerait et l'Olive pour les seconds; il ne saurait représenter un roi, non plus qu'une nourrice ou une confidente, car il aurait aussi mauvaise mine sous le masque qu'à visage découvert; et, partant, je conclus qu'il ne soit pas reçu. Et moi, repartit la Rancune, je soutiens qu'on le doit recevoir et qu'il sera fort propre pour représenter un nain quand il en sera besoin ou quelque monstre comme celui de l'Andromède [126]; cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et, quant à la déclamation, je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée qui attirera tout le monde après lui. Dernièrement, quand nous cherchions mademoiselle Angélique, l'Olive et moi, nous le rencontrâmes monté sur un mulet semblable à lui, c'est-à-dire petit. Comme nous marchions, il se mit à déclamer des vers de Pyrame [127] avec tant d'emphase que des passants qui conduisaient des ânes s'approchèrent du mulet et l'écoutèrent avec tant d'attention qu'ils ôtèrent leurs chapeaux de leurs têtes pour le mieux ouïr, et le suivirent

jusques au logis où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui sont capables de faire le discernement des belles choses. Cette saillie fit rire tous ceux qui l'avaient entendue et l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appela, il vint, il entra et, après avoir fait une douzaine de révérences, il commença sa harangue en cette sorte : Illustres personnages, auguste sénat du Parnasse (il s'imaginait sans doute d'être dans le barreau du présidial du Mans où il n'était guère entré depuis qu'il y avait été reçu avocat, ou dans l'académie des puristes), l'on dit, en commun proverbe, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs et, par un contraire, les bonnes dissipent les mauvaises et rendent les personnes semblables à ceux qui les composent. Cet exorde, si bien débité, fit croire aux comédiennes qu'il allait faire un sermon, car elles tournèrent la tête et eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique glosera peut-être sur ce mot de sermon, mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise puisqu'il avait bien fait chanter des chants d'église en sérénade avec des orgues? Mais il continua : Je me trouve si destitué de vertus que je désire m'associer à votre illustre troupe pour en apprendre et pour m'y façonner, car vous êtes les interprètes des muses, les échos vivants de leurs chers nourrissons, et vos mérites sont si connus à toute la France que l'on vous admire jusques au delà des pôles. Pour vous, mesdemoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considèrent et l'on ne saurait ouïr l'harmonie de vos belles voix sans être ravi en admiration; aussi, beaux anges en chair et en os, tous les plus doctes poëtes ont rempli leurs vers de vos louanges. Les Alexandre et les César n'ont jamais égalé la valeur de monsieur Le Destin et des autres héros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner si je désire avec tant de passion d'en accroître le nombre, ce qui vous sera facile si vous me faites l'hon-

neur de m'y recevoir, vous protestant, au reste de ne vous être point à charge, ni prétendre de participer aux émoluments du théâtre, mais seulement vous être très humble et très obéissant serviteur. On le pria de sortir pour un moment, afin que l'on pût résoudre sur le sujet de sa harangue et y procéder avec les formes. Il sortit, et l'on commençait d'opiner quand le poëte se jeta à la traverse pour former une seconde opposition; mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore bien mieux poussé s'il n'eût regardé son habit neuf qu'il avait acheté de l'argent qu'il lui avait prêté. Enfin, il fut conclu qu'il serait reçu pour être le divertissement de la compagnie. On l'appela, et quand il fut entré, Le Destin prononça en sa faveur. L'on fit les cérémonies accoutumées, il fut écrit sur le registre, prêta le serment de fidélité; l'on lui donna le mot avec lequel tous les comédiens se reconnaissent et soupa ce soir-là avec toute la caravane.

CHAPITRE IV

DÉPART DE LÉANDRE ET DE LA TROUPE COMIQUE POUR ALLER A ALENÇON. DISGRACE DE RAGOTIN

Après le souper, il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avait fait de le recevoir dans la troupe, de quoi il s'enfla si fort que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chère Angélique, à laquelle il réitéra le dessein qu'il avait fait de l'épouser, mais il le dit avec tant de douceur qu'elle ne lui répondit que des yeux d'où elle laissa couler quelques larmes; je ne sais si ce fut de joie des belles promesses de Léandre ou de tristesse de son départ; quoi qu'il en soit, ils se firent beaucoup de caresses, la Caverne n'y apportant plus d'obstacle. La nuit étant déjà fort avancée, il fal-

lut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie et s'en alla coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le fermier de son père et fit tant par ses journées qu'il arriva en la maison de son père qui était malade, lequel lui témoigna d'être bien aise de sa venue; et, selon que ses forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avait causée son absence et lui dit ensuite qu'il avait bien de la joie de le revoir pour lui donner sa dernière bénédiction et, avec elle, tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avait eue de sa mauvaise conduite; mais qu'il croyait qu'il en userait mieux à l'avenir. Nous apprendrons la suite à son retour. Les comédiens et comédiennes étant habillés et habillées, chacun amassa ses nippes; l'on remplit les coffres; l'on fit les balles du bagage comique et l'on prépara tout pour partir. Il manquait un cheval pour une des demoiselles parce que l'un de ceux qui les avaient loués s'était dédit; l'on priait l'Olive d'en chercher un autre quand Ragotin entra, lequel, ayant ouï cette proposition, dit qu'il n'en était pas besoin parce qu'il en avait un pour porter mademoiselle de l'Étoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à son avis l'on ne pourrait pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme nécessairement il le fallait, son cheval ne serait pas trop fatigué de porter deux personnes. Mais l'Étoile, l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourrait pas se tenir en croupe; ce qui affligea fort le petit homme qui fut un peu consolé quand Angélique dit que si ferait bien, elle. Ils déjeunèrent tous et l'opérateur et sa femme furent de la partie. Mais pendant que l'on apprêtait le déjeuner, Ragotin prit l'occasion pour parler au seigneur Ferdinandi auquel il fit la même harangue qu'il avait faite à l'avocat dont nous avons parlé quand il le prenait pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avait rien oublié à mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet, ce qui l'obligeait à croire que l'Étoile était plus grande magicienne que lui n'était magicien; qu'elle avait des charmes beau-

coup plus puissants que les siens et que c'était une dangereuse personne, qu'il avait grand sujet de craindre. Ragotin voulait repartir, mais on les pressa de laver les mains et de se mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le déjeuner, Inézilla témoigna à tous ceux de la troupe, et principalement aux demoiselles, le déplaisir qu'elle et son mari avaient d'un si prompt départ, leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon pour avoir l'honneur de leur conversation plus longtemps, mais qu'ils seraient obligés de monter en théâtre pour débiter leurs drogues et par conséquent faire des farces; que cela étant public et ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie où il faut bailler de l'argent, et qu'ainsi, au lieu de les servir, ils leur pourraient nuire et que, pour l'éviter, ils avaient résolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embrassèrent les uns les autres et se dirent mille douceurs. Les demoiselles pleurèrent et enfin tous se firent de grands compliments, à la réserve du poëte qui, en d'autres occasions, eût parlé plus que quatre et en celle-ci il demeura muet, la séparation d'Inézilla lui ayant été un si furieux coup de foudre qu'il ne le put jamais parer, nonobstant qu'il s'estimât tout couvert des lauriers du Parnasse. La charrette étant chargée et prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vu au commencement de ce roman. L'Étoile monta sur un cheval que Le Destin conduisait et Angélique se mit derrière Ragotin qui avait pris avantage en montant à cheval pour éviter un second accident de sa carabine qu'il n'avait pourtant pas oubliée, car il l'avait pendue à sa bandoulière; tous les autres allèrent à pied, au même ordre que quand ils arrivèrent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé, environ une lieue de la ville, un cerf, qui était poursuivi par les gens de monsieur le marquis de Lavardin [128] leur traversa le chemin, et fit peur au cheval de Ragotin, qui allait devant, ce qui lui fit quitter l'étrier et mettre à même temps la main à sa carabine; mais comme il le fit avec

précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle; et comme il avait la main à la détente le coup partit, et parce qu'il l'avait beaucoup chargée, et à balle, elle repoussa si furieusement qu'elle le renversa par terre et, en tombant, le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds; pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri qui était environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus [de la tempe] [129]; l'on y mit une pièce d'argent et on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita des grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal; encore ne le sait-on, car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions; aussi ils s'en régalèrent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme, lequel fut remonté sur son cheval, et semblablement Angélique qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le voulait faire, et l'on continua de marcher jusques à la Guerche [130], où l'on fit repaître la charrette, c'est-à-dire les quatre chevaux qui y étaient attelés et les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûtèrent; pour les demoiselles, elles se mirent sur un lit tant pour se reposer que pour considérer les hommes, qui buvaient à qui mieux mieux, et sur tous la Rancune et Ragotin (à qui l'on avait débandé la tête, à laquelle la pièce d'argent avait répercuté la contusion), qui se le portaient à une santé qu'ils s'imaginaient que personne n'entendait; ce qui obligea Angélique de crier à Ragotin : Monsieur, prenez garde à vous, et songez à bien conduire votre voiture; ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné, lequel fit aussitôt cession d'armes ou plutôt de verres avec la Rancune. L'on paya l'hôtesse, l'on remonta à cheval, et la caravane comique marcha. Le temps était beau, et le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arrivèrent de bonne heure à un bourg qu'on appelle [Vivoin] [131]. Ils descendirent au Coq-Hardi, qui est le

meilleur logis, mais l'hôtesse, qui n'était pas la plus agréable du pays du Maine, fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avait beaucoup de monde, entre autres un receveur des tailles de la province et un autre receveur des épices du présidial du Mans avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui songea aussitôt à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandaient qu'une chambre pour les demoiselles et que pour les hommes ils se coucheraient comme que ce fut et qu'une nuit était bientôt passée, ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretière. Ils entrèrent donc et l'on ne déchargea point la charrette, car il y avait dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit et on la ferma à clef; et l'on donna une chambre aux comédiennes où tous ceux de la troupe soupèrent et, quelque temps après, les demoiselles se couchèrent dans deux lits qu'il y avait, savoir l'Étoile dans un et la Caverne et sa fille Angélique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquèrent pas à fermer la porte, aussi bien que les deux receveurs qui se retirèrent aussi dans une autre chambre où ils firent porter leurs valises, qui étaient pleines d'argent sur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils se précautionnèrent bien; mais les marchands payèrent pour eux. Ce méchant homme eut assez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avaient fait porter leurs balles. Il y avait trois lits, dont les marchands en occupaient deux et l'Olive et la Rancune l'autre, lequel ne dormit point; mais quand il connut que les autres dormaient ou devaient dormir, il se leva doucement pour faire son coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il était survenu un mal de ventre avec une envie de le décharger; ce qui l'obligea à se lever et la Rancune à regagner le lit. Cependant le marchand, qui logeait ordinairement dans ce logis et qui en savait toutes les issues, alla, par la porte qui conduisait à une petite galerie, au bout de laquelle étaient les lieux communs; ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux véné-

rables comédiens. Quand il se fut vidé, il retourna au bout de la galerie, mais, au lieu de prendre le chemin qui conduisait à la chambre d'où il était parti, il prit de l'autre côté et descendit dans la chambre où les receveurs étaient couchés (car les deux chambres et les montées étaient disposées de la sorte); il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le sien, et une voix, à lui inconnue, lui demanda : Qui est là? Il passa sans rien dire à l'autre lit où on lui dit le même, mais d'un ton plus élevé et en criant : L'hôte ! de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre. L'hôte fit lever une servante mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il fallait de la lumière, le marchand eut loisir de remonter et de descendre par où il était allé. La Rancune, qui entendait tout ce débat, car il n'y avait qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres, ne perdit pas temps, mais dénoua habilement les cordes de deux balles, dans chacune desquelles il prit deux pièces de toile et renoua les cordes comme si personne n'y eût touché; car il savait le secret qui n'est connu que de ceux du métier, non plus que leur numéro et leurs chiffres. Il en voulait attaquer une autre quand le marchand entra dedans la chambre et, y ayant ouï marcher, dit : Qui est là? La Rancune, qui ne manquait point de repartie, après avoir fourré les quatre pièces de toile dans le lit, dit que l'on avait oublié à mettre un pot de chambre et qu'il cherchait la fenêtre pour pisser. Le marchand, qui n'était pas encore recouché, lui dit : Attendez, monsieur, je la vais ouvrir, car je sais mieux où elle est que vous; il l'ouvrit et se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il pissa aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du bas Maine avec lequel il était couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous avez vu dans le sixième chapitre de la première partie de ce roman; après quoi il se retourna coucher sans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devait pas l'avoir laissée ouverte et l'autre lui

cria encore plus haut qu'il la fermât s'il voulait; que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'était pas quand elle était ouverte, parce que la lune luisait bien fort dans la chambre. Le marchand, appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre et se remit au lit où il ne dormait pas dont bien lui prit, car sa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte et l'hôtesse criaient à la chambrière d'allumer vite la chandelle; elle s'en mettait en devoir, mais, comme il arrive ordinairement que plus l'on s'empresse moins l'on avance, aussi cette misérable servante souffla les charbons plus d'une heure sans la pouvoir allumer. L'hôte et l'hôtesse lui disaient mille malédictions et les receveurs criaient toujours plus fort : De la chandelle! Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte et l'hôtesse et la servante montèrent à leur chambre où, n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avaient grand tort de mettre ainsi tous ceux du logis en alarme; eux soutenaient toujours d'avoir vu et ouï un homme et de lui avoir parlé. L'hôte passa de l'autre côté et demanda aux comédiens et aux marchands si quelqu'un d'eux était sorti? Ils dirent tous que non, à la réserve de monsieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'est levé pour pisser par la fenêtre, car l'on n'a point donné de pot de chambre. L'hôte cria fort la servante de ce manquement et alla retrouver les receveurs auxquels il dit qu'il fallait qu'ils eussent fait quelque mauvais songe, car personne n'avait bougé; et, après leur avoir dit qu'ils dormissent bien et qu'il n'était pas encore jour, ils se retirèrent. Sitôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune se leva et demanda la clef de la remise où il entra pour cacher les quatre pièces de toile qu'il avait dérobées et qu'il mit dans une des balles de la charrette.

CHAPITRE V

CE QUI ARRIVA AUX COMÉDIENS ENTRE [VIVOIN] ET ALENÇON. AUTRE DISGRACE DE RAGOTIN

Tous les héros et héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin et prirent le grand chemin d'Alençon et arrivèrent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînèrent et se reposèrent quelque temps, pendant lequel l'on mit en avant si l'on passerait par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendrait de l'autre côté, pour éviter Barée, qui est un chemin où, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, il y a de la boue où les chevaux enfoncent jusques aux sangles. On consulta là-dessus le charretier, lequel assura qu'il passerait partout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans; d'ailleurs, qu'il n'y avait qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin, et que celui des communes de Saint-Pater [132] où il faudrait passer, n'était guère plus beau et beaucoup plus long; qu'il n'y aurait que les chevaux et la charrette qui entreraient dans la boue parce que les gens de pied passeraient dans les champs, quittes pour enjamber certaines fascines qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puissent pas entrer; on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là. Mademoiselle de l'Étoile dit qu'on l'avertît quand l'on en serait près, parce qu'elle aimait mieux aller à pied en beau chemin qu'à cheval dans la boue. Angélique en dit autant et semblablement la Caverne qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin, Le Destin fit mettre pied à terre à l'Étoile et l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de l'Étoile et suivit

Ragotin qui allait après la charrette. Quand ils furent au plus boueux du chemin et à un lieu où il n'y avait d'espace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large, ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture que cinq ou six paysans conduisaient qui se mirent à crier au charretier de reculer. Le charretier leur criait encore plus fort : Reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aisément que moi. De détourner ni à droite ni à gauche, cela ne se pouvait nullement, car de chaque côté il n'y avait que des fondrières insondables. Les voituriers, voulant faire les mauvais, s'avancèrent si brusquement contre la charrette en criant si fort que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits et se jetèrent dans les fondrières; le timonier se détourna tant soit peu sur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté qui, pour ne trouver point de ferme, fit verser la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil et de colère, criait comme un démoniaque contre les voituriers et, croyant de pouvoir passer au côté droit où il semblait y avoir du vide, car il voulait joindre les voituriers qu'il menaçait de sa carabine pour les faire reculer, il s'avança donc, mais son cheval s'embourba si fort que tout ce qu'il put faire ce fut de désétriver promptement et désarçonner à même temps et de mettre pied à terre; mais il enfonça jusques aux aisselles et, s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé jusques au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passaient dans les champs pour penser à y remédier. Le poëte, qui avait toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement et fit reculer son cheval jusques à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers, voyant tant d'hommes qui avaient tous chacun un fusil sur l'épaule et une épée au côté, reculèrent sans bruit de peur d'être battus et prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre et l'on dit qu'il fallait commencer par monsieur Ragotin et par son cheval, car ils étaient tous deux en grand péril. L'Olive et la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en

devoir, mais quand ils s'en voulurent approcher, ils enfoncèrent jusques aux cuisses et auraient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage; tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans y trouver du ferme, la Rancune, qui avait toujours des expédients d'un homme de son naturel, dit sans rire qu'il n'y avait point d'autre remède, pour sortir monsieur Ragotin du danger où il était, que de prendre la corde de la charrette, qu'aussi bien il la fallait décharger et la lui attacher au col et le faire tirer par les chevaux qui s'étaient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin qui en eut autant de peur comme quand la Rancune lui voulait couper son chapeau sur le visage quand il l'avait enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'était hasardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin; il s'approcha de lui et, à diverses reprises, le sortit et le conduisit dans le champ où étaient les comédiennes qui ne purent s'empêcher de rire le voyant en si bel équipage; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna à son cheval qui, étant assez vigoureux, sortit avec un peu d'aide et alla trouver les autres; ensuite de quoi l'Olive, et la Rancune, et le même charretier, qui étaient déjà tous gâtés de la boue, déchargèrent la charrette, la remuèrent et la rechargèrent. Elle fut aussitôt réattelée et les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine, car le harnais était tout rompu, mais Angélique ne voulut pas se remettre derrière lui pour ne gâter ses habits. La Caverne dit qu'elle irait bien à pied, ce que fit aussi l'Étoile que Le Destin continua de conduire jusques aux Chênes-Verts [133] qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au faubourg de Monsort, où ils s'arrêtèrent, n'osant pas entrer dans la ville dans un si étrange désordre. Après que ceux qui avaient travaillé eurent bu, ils employèrent le reste du jour à faire sécher leurs habits après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avait

déchargés, car ils en avaient eu chacun en présent de la noblesse mancelle. Les comédiennes soupèrent légèrement, à cause de la lassitude du chemin qu'elles avaient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne heure. Les comédiens ne se couchèrent qu'après avoir bien soupé. Les uns et les autres étaient à leur premier sommeil, environ les onze heures, quand une troupe de cavaliers frappèrent à la porte de l'hôtellerie. L'hôte répondit que son logis était plein et, d'ailleurs, qu'il était heure indue. Ils recommencèrent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Destin, qui avait toujours Saldagne en tête, crut que c'était lui qui venait à force ouverte pour enlever l'Étoile, mais, ayant regardé par la fenêtre, il aperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avait les mains liées par derrière, ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étaient tous aussi bien que lui en état de le bien recevoir, Ragotin dit assez haut que c'était M. de la Rappinière qui avait pris quelque voleur, car il en était à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le roi. Mais pourquoi diable, dit la Rancune, ne l'a-t-il mené au Mans ou à Beaumont-le-Vicomte [134] ou au pis-aller à Fresnay [135]? car, encore que ce faubourg soit du Maine, il n'y a point de prison; il faut qu'il y ait là du mystère. L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappinière qui entra avec dix archers, lesquels menaient un homme attaché, comme je vous viens de dire, et qui ne faisait que rire surtout quand il regardait la Rappinière; ce qu'il faisait fixement, contre l'ordinaire des criminels et c'est la première raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or, vous saurez que la Rappinière, ayant appris que l'on avait fait plusieurs voleries et pillé quelques maisons champêtres, il se mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui et ses archers approchaient de la forêt de Persaine [136] ils virent un homme qui en sortait; mais, quand il aperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois,

ce qui fit juger à la Rappinière que ce pouvait en être un. Il piqua si fort, et ses gens aussi, qu'ils attrapèrent cet homme qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappinière lui fit, mais qui ne parut point de l'être; au contraire, il se mit à rire et à regarder fixement la Rappinière, lequel, tant plus il le considérait, tant plus il s'imaginait de l'avoir vu autrefois, et il ne se trompait pas; mais du temps qu'ils s'étaient vus, l'on portait les cheveux courts et des grandes barbes et cet homme-là avait la chevelure fort longue et point de barbe, et d'ailleurs les habits différents; tout cela lui en ôtait la connaissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine, qui était à dossier à l'antique et le laissa en la garde de deux archers et s'alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain Le Destin se leva le premier et, en passant par la cuisine, il vit les archers endormis sur une méchante paillasse et un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il, quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-Neuf, où vous fûtes volé et principalement d'une boîte de portrait? J'étais alors avec le sieur de la Rappinière, qui était notre capitaine; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer; vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de Doguin à l'heure de sa mort et que la Rappinière vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui, car, s'il me mène au Mans, comme il fera peut-être, j'y serai pendu sans doute, mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse. Il ne faudra que joindre votre déposition à la mienne, et puis vous savez comme va la justice du Mans. Le Destin le quitta et attendit que la Rappinière fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'était pas vindicatif, car il l'avertit du dessein du criminel en lui disant tout ce qu'il avait dit de lui et, ensuite, lui conseilla de s'en retourner et de laisser ce misérable. Il voulait attendre que les comé-

diennes fussent levées pour leur donner le bonjour, mais Le Destin lui dit franchement que l'Étoile ne le pourrait pas voir sans s'emporter furieusement contre lui avec justice. Il lui dit, de plus, que si le vi-bailli d'Alençon (qui est le prévôt de ce bailliage-là) savait tout ce ménage, il le viendrait prendre. Il le crut, fit détacher le prisonnier qu'il laissa en liberté, monta à cheval avec ses archers et s'en alla sans payer l'hôtesse, ce qui lui était assez ordinaire, et sans remercier Le Destin, tant il était troublé. Après son départ, Le Destin appela Roquebrune, l'Olive et le décorateur qu'il mena dans la ville et allèrent directement au grand jeu de paume où ils trouvèrent six gentilshommes qui jouaient partie. Il demanda le maître du tripot et ceux qui étaient dans la galerie, ayant connu que c'étaient des comédiens, dirent aux joueurs que c'étaient des comédiens et qu'il y en avait un qui avait fort bonne mine. Les joueurs achevèrent leur partie et montèrent dans une chambre pour se faire frotter tandis que Le Destin traitait avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes, étant descendus à demi vêtus, saluèrent Le Destin et lui demandèrent toute les particularités de la troupe, de quel nombre de personnes elle était composée, s'il y avait des bons acteurs, s'ils avaient des beaux habits et si les femmes étaient belles. Le Destin répondit sur tous ces chefs, ensuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent service et prièrent le maître de les accommoder, ajoutant que s'ils avaient patience qu'ils fussent tout à fait habillés, qu'ils boiraient ensemble, ce que Le Destin accepta pour faire des amis en cas que Saldagne le cherchât encore, car il en avait toujours de l'appréhension. Cependant, il convint du prix pour le louage du tripot et ensuite le décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre suivant le modèle qu'il lui bailla; et les joueurs étant habillés, Le Destin s'approcha d'eux de si bonne grâce et avec sa grand'-mine, et leur fit paraître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demandèrent où la troupe

était logée et lui, leur ayant répondu qu'elle était aux Chênes-Verts, en Monsort, ils lui dirent : Allons boire dans un [logis] qui sera votre fait; nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allèrent, furent d'accord du prix pour trois chambres et y déjeunèrent très bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers et de pièces de théâtre, ensuite de quoi ils firent grande amitié et allèrent avec lui voir les comédiennes qui étaient sur le point de dîner; ce qui fut cause que ces gentilshommes ne demeurèrent pas longtemps avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de temps qu'ils y furent, ils leur offrirent service et protection, car c'étaient des principaux de la ville. Après le dîner, l'on fit porter le bagage comique à la Coupe d'or, qui était le logis que Le Destin avait retenu et, quand le théâtre fut en état, ils commencèrent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'étaient pas apprentis, et retournerons voir ce que fait Saldagne depuis sa chute.

CHAPITRE VI

MORT DE SALDAGNE

Vous avez vu, dans le douzième chapitre de la seconde partie de ce roman, comme Saldagne était demeuré dans un lit, malade de sa chute, dans la maison du baron d'Arques, à l'appartement de Verville et ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'était sauvée et que l'autre homme que son maître leur avait donné la suivait avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frotté les yeux et bâillé chacun trois ou quatre fois et allongé les bras en s'étirant,

ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il savait bien qu'ils ne la trouveraient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avait donné; aussi ils roulèrent trois jours, au bout desquels ils s'en retournèrent trouver Saldagne qui n'était pas encore guéri de sa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'était sauvée, mais que l'homme que monsieur de Verville leur avait baillé la suivait à cheval. Saldagne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, et bien prit à ses valets qu'il était au lit et attaché par une jambe, car s'il eût été debout où s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement essuyé des paroles comme ils firent, mais ils les aurait roués de coups de bâton; car il pesta si furieusement contre eux, leur disant toutes les injures imaginables et se mit si fort en colère que son mal augmenta et la fièvre le reprit, en sorte que, quand le chirurgien vint pour le panser, il appréhenda que la gangrène ne se mît à sa jambe, tant elle était enflammée, et même il y avait quelque lividité, ce qui obligea d'aller trouver Verville auquel il conta cet accident, lequel se douta bien de ce qui l'avait causé et qui alla aussitôt voir Saldagne pour lui demander la cause de son altération, ce qu'il savait assez, car il avait été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; et, l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en lui disant que c'était lui qui avait tramé cette pièce pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver; car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille et je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frère et de ses amis. Dites-moi un peu, que seriez-vous devenu si l'on avait fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital et que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance et la profession qu'elle fait vous auraient excusé de cette licence; et en cela vous vous flattez,

car apprenez qu'elle est fille de gentilhomme et de demoiselle et qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte. Et, après tout, quand les moyens de la justice auraient manqué, sachez qu'elle a un frère qui s'en serait vengé, car c'est un homme qui a du cœur et vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres, ce qui vous devrait obliger à avoir de l'estime pour lui plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est temps de cesser ces vaines poursuites où vous pourriez à la fin succomber, car vous savez bien que le désespoir fait tout hasarder; il vaut donc bien mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours, qui devait obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à lui redoubler sa rage et à lui faire prendre d'étranges résolutions qu'il dissimula en présence de Verville et qu'il tâcha depuis à exécuter. Il se dépêcha de guérir et, sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville et à même temps il prit le chemin du Mans où il croyait de trouver la troupe; mais, ayant appris qu'elle en était partie pour aller à Alençon, il se résolut d'y aller. Il passa par Vivoin où il fit repaître ses gens et trois coupe-jarrets qu'il avait pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq hardi où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur; c'étaient les marchands de toile qui, étant allés au marché à Beaumont, s'étaient aperçus du larcin que leur avait fait la Rancune et étaient revenus s'en plaindre à l'hôtesse qui, en criant bien fort, leur soutenait qu'elle n'en était pas responsable puisqu'ils ne lui avaient pas baillé leurs balles à garder, mais les avaient fait porter dans leur chambre. Et les marchands répliquaient : Cela est vrai, mais que diable aviez-vous affaire d'y mettre coucher ces bateleurs ? car sans doute [ce sont] [137] eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos balles crevées ou les cordes défaites ? Non, disaient les marchands, et c'est ce qui nous étonne, car elles étaient nouées comme si nous-mêmes l'eussions fait. Or, allez vous promener, dit l'hôtesse. Les marchands voulaient répliquer, quand

Saldagne jura qu'il les battrait s'ils menaient plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens et de si mauvaise mine, furent contraints de faire silence et attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse. Après que Saldagne, et ses gens, et ses chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur Le Destin de l'affront qu'il lui avait fait de lui avoir ravi sa proie et, comme il était fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons, qu'il fit passer devant, et paya pour quatre; ils n'étaient connus de personne; ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers; pour lui, il entra le visage couvert de son manteau et la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit et assista à la comédie où il s'ennuya autant que les autres y eurent de satisfaction, car tous admirèrent l'Étoile qui représenta ce jour-là la Cléopâtre de la pompeuse tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne et ses gens demeurèrent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer Le Destin. Mais cette troupe avait si fort gagné les bonnes grâces de toute la noblesse et de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon que ceux et celles qui la composaient n'allaient point au théâtre ni ne s'en retournaient point à leur logis qu'avec grand cortège. Ce jour-là, une jeune dame, veuve fort galante, qu'on appelait madame de Villefleur, convia les comédiennes à souper, ce que Saldagne put facilement entendre; elles s'en excusèrent civilement, mais, voyant qu'elle persistait de si bonne grâce à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirèrent, mais très bien accompagnées, et notamment de ces gentilshommes qui jouaient à la paume quand Le Destin vint pour louer le tripot et d'un grand nombre d'autres; ce qui rompit le mauvais dessein de Saldagne, qui n'osa éclater devant tant d'honnêtes gens avec lesquels il n'eût pas trouvé son compte. Mais il

s'avisa de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever l'Étoile quand elle sortirait de chez madame de Villefleur et de tuer tous ceux qui voudraient s'y opposer à la faveur de la nuit. Les trois comédiennes y allèrent souper et passer la veillée. Or, comme je vous ai déjà dit, cette dame était jeune et fort galante, ce qui attirait à sa maison toute la belle compagnie qui augmenta ce soir-là à cause des comédiennes. Or, Saldagne s'était imaginé d'enlever l'Étoile avec autant de facilité que quand il l'avait ravie lorsque le valet du Destin la conduisait, suivant la maudite invention de la Rappinière. Il prit donc un fort cheval qu'il fit tenir par un de ses laquais, lequel il posta à la porte de la maison de ladite dame de Villefleur, qui était située dans une petite rue proche du palais, croyant qu'il lui serait facile de faire sortir l'Étoile sous quelque prétexte et la monter promptement sur le cheval avec l'aide de ses trois hommes, qui battaient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairait. Enfin, il se repaissait de ces vaines chimères et tenait déjà la proie en imagination; mais il arriva qu'un homme d'église, qui n'était pas de ceux qui font scrupule de tout et bien souvent de rien (car il fréquentait les honorables compagnies et aimait si fort la comédie qu'il faisait connaissance avec tous les comédiens qui venaient à Alençon et l'avait fait fort étroitement avec ceux de notre illustre troupe), allait veiller ce soir-là chez madame de Villefleur et, ayant aperçu un laquais qu'il ne connaissait point, non plus que la livrée qu'il portait, tenant un cheval par la bride, et l'ayant enquis à qui il était et ce qu'il faisait là, et si son maître était dans la maison, et ayant trouvé beaucoup d'obscurité en ses réponses, il monta à la salle où était la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avait vu et qu'il avait ouï marcher des personnes à l'entrée de la petite rue. Le Destin, qui avait observé cet homme qui se cachait le visage de son manteau et qui avait toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui; pourtant il n'en avait rien dit à

personne, mais il avait mené tous ses compagnons chez madame de Villefleur pour faire escorte aux demoiselles qui y veillaient; mais ayant appris de la bouche de l'ecclésiastique ce que vous venez d'ouïr, il fut confirmé dans la croyance que c'était Saldagne qui voulait hasarder un second enlèvement de sa chère [l']Étoile. L'on consulta ce que l'on devait faire et l'on conclut que l'on attendrait l'événement et que, si personne ne paraissait devant l'heure de la retraite, l'on sortirait avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occasions. Mais l'on ne demeura pas longtemps, qu'un homme inconnu entra et demanda mademoiselle de l'Étoile à laquelle il dit qu'une demoiselle de ses amies lui voulait dire un mot à la rue et qu'elle la priait de descendre pour un moment. L'on jugea alors que c'était par ce moyen que Saldagne voulait réussir en son dessein, ce qui obligea tous ceux de la compagnie à se mettre en état de le bien recevoir. L'on ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes descendît, mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne saisit aussitôt, croyant que ce fut l'Étoile. Mais il fut bien étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés, car il en était passé une partie par une porte qui est sur la grand'place et les autres par la porte ordinaire; mais, comme il n'avait du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, sans considérer si ses gens étaient joints à lui, il tira un coup de pistolet dont un des comédiens fut blessé légèrement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le secourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour assassiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la résistance; autant en firent les compagnons de Saldagne qui était tombé, car il avait un coup de pistolet à la tête et deux dans le corps. L'on apporta de la lumière pour le regarder, mais personne ne le connut que les comédiens et les comédiennes qui assurèrent que c'était Saldagne. On le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas,

ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval. Il le mena à son logis où on lui reconnut encore de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panser, mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en son pays où il fut reçu par ses sœurs et leurs maris; elles le pleurèrent par contenance, mais dans leur cœur elles furent très aises de sa mort et j'oserais croire que madame de Saint-Far eût bien voulu que son brutal de mari eût eu un pareil sort et il le devait avoir à cause de la sympathie; pourtant je ne voudrais pas faire un jugement téméraire. La justice se mit en devoir de faire quelques formalités, mais, n'ayant trouvé personne et personne ne se plaignant, d'ailleurs que ceux qui pouvaient être soupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le silence. Les comédiennes furent conduites à leur logis où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne, dont elles se réjouirent fort, étant alors en assurance, car partout elles n'avaient que des amis et partout ce seul ennemi, car il les suivait partout.

CHAPITRE VII

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA CAVERNE

Le Destin avec l'Olive allèrent le lendemain chez le prêtre, que l'on appelait M. le prieur de Saint-Louis (qui est un titre plutôt honorable que lucratif, d'une petite église qui est située dans une île que fait la rivière de Sarthe entre les ponts d'Alençon), pour le remercier de ce que, par son moyen, ils avaient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver et qui ensuite les avait mis dans un parfait repos, puisqu'ils n'avaient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldagne qui continuait toujours à les troubler. Vous

ne devez pas vous étonner si les comédiens et comédiennes de cette troupe avaient reçu le bienfait d'un prêtre puisque vous avez pu voir, dans les aventures comiques de cette illustre histoire, les bons offices que trois ou quatre curés leur avaient rendus, tant dans le logis où l'on se battait la nuit, et que le soin de loger et garder Angélique après qu'elle fut retrouvée, et autres que vous avez pu remarquer et que vous verrez encore à la suite. Ce prieur, qui n'avait fait que simplement connaissance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en sorte qu'ils se visitèrent depuis et mangèrent souvent ensemble. Or, un jour que M. de Saint-Louis était dans la chambre des comédiennes (c'était un vendredi que l'on ne représentait pas), Le Destin et l'Étoile prièrent la Caverne d'achever son histoire. Elle eut un peu de peine à s'y résoudre; mais enfin elle toussa trois ou quatre fois et cracha bien autant, l'on dit même qu'elle se moucha aussi et se mit en état de parler quand M. de Saint-Louis voulut sortir, croyant qu'il y eût quelque secret mystère qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'assurèrent qu'ils seraient très aises qu'il apprît leurs aventures, et j'ose croire, dit l'Étoile, qui avait l'esprit fort éclairé, que vous n'êtes pas venu jusqu'à l'âge où vous êtes sans en avoir éprouvé quelques-unes, car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la soutane. Ces paroles démontèrent un peu le prieur qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliraient pas mal une partie de roman au lieu des histoires fabuleuses que l'on y met le plus souvent. L'Étoile lui repartit qu'elle jugeait bien qu'elles étaient dignes d'être ouïes et l'engagea à les raconter à la première réquisition qui lui en serait faite, ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit son histoire en cette sorte : Le lévrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre. La proposition que le baron de Sigognac fit faire à ma mère, par le bon curé, de l'épouser, la rendit aussi affligée que j'en étais joyeuse, comme

je vous ai déjà dit; et ce qui augmentait son affliction, c'était de ne savoir par quel moyen sortir de son château. De le faire seules, nous n'eussions pu aller guère loin qu'il ne nous eût fait suivre et reprendre et ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs, c'était hasarder à perdre nos nippes qui étaient le seul moyen qui nous restait pour subsister, mais le bonheur nous en fournit un tout à fait plausible. Ce baron, qui avait toujours été un homme farouche et sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avait jamais ressenti, ce fut avec tant de violence qu'il en fut malade, et malade à la mort. Au commencement de sa maladie, ma mère s'entremit de le servir, mais son mal augmentait toutes les fois qu'elle approchait de son lit; ce [qu'] [138] ayant aperçu, comme elle était femme d'esprit, elle dit à ses domestiques qu'elle et sa fille leur étaient plutôt des sujets d'empêchement que nécessaires et, partant, qu'elle les priait de leur procurer des montures pour nous porter et une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre, mais, le curé survenant et ayant reconnu que M. le baron était en rêverie, se mit en devoir d'en chercher; enfin il trouva ce qui nous était nécessaire. Le lendemain, nous fîmes charger notre équipage et, après avoir pris congé des domestiques et principalement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord dont je n'ai pas retenu le nom; mais je sais bien que c'était celle où l'on alla querir un chirurgien pour panser ma mère, qui avait été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour les Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis où l'on nous prit aussitôt pour ce que nous étions, car une chambrière dit assez haut : Courage! l'on fera la comédie puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée; ce qui nous fit connaître qu'il y avait là quelques débris de caravane comique dont nous fûmes très aises, parce que nous pourrions faire troupe et ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain, après que nous

eûmes congédié la charrette et les chevaux, deux comédiens qui avaient appris notre arrivée nous furent voir et nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avaient quittés et que, si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaire. Ma mère, qui était encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent et l'on fut d'accord qu'elle aurait les premiers rôles et l'autre femme qui était restée, les seconds, et moi je ferais ce que l'on voudrait, car je n'avais pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de temps. D'ailleurs, ma mère pressa d'en sortir et de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron, étant guéri, ne nous cherchât et ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter et, à la première ville où nous représentâmes, le maître de la troupe, que l'on appelait Bellefleur, parla de mariage à ma mère; mais elle le remercia et le conjura à même temps de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle était déjà avancée en âge et qu'elle avait résolu de ne se marier jamais. Bellefleur, ayant appris une si ferme résolution, ne lui en parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès; je devins grande et ma mère si valétudinaire qu'elle ne pouvait plus représenter. Comme j'avais exercé avec la satisfaction des auditeurs et l'approbation de la troupe, je fus subrogée en sa place. Bellefleur, qui ne l'avait pu avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme; mais elle ne lui répondit pas selon son désir, car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Mais, étant tombée malade à Troyes en Champagne et appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs[139], c'était un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon père. Ma mère eut donc la satisfaction de me voir mariée et de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être, mais, comme le temps

guérit tout, nous reprîmes notre exercice et quelque temps après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes et qui m'en fera bien verser si je demeure encore quelque temps en ce monde. Comme elle allait poursuivre, Le Destin l'interrompit, lui disant qu'elle ne pouvait espérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction puisqu'un seigneur, tel qu'était Léandre, la voulait pour femme. L'on dit, en commun proverbe, que *Lupus in fabula;* excusez ces trois mots de latin assez faciles à entendre; aussi, comme la Caverne allait achever son histoire, Léandre entra et salua tous ceux de la compagnie. Il était vêtu de noir et suivi de trois laquais aussi vêtus de noir, ce qui donna assez à connaître que son père était mort. Le prieur de Saint-Louis sortit et s'en alla, et je finis ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII

FIN DE L'HISTOIRE DE LA CAVERNE

Après que Léandre eut fait toutes les cérémonies de son arrivée, Le Destin lui dit qu'il le fallait consoler de la mort de son père et le féliciter des grands biens qu'il lui avait laissés. Léandre le remercia du premier, avouant que, pour la mort de son père, il y avait longtemps qu'il l'attendait avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne serait pas séant que je parusse sur le théâtre sitôt et si près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe, sans représenter, jusques à ce que nous soyons éloignés d'ici. Cette proposition fut approuvée de tous. Ensuite de quoi l'Étoile lui dit : Monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres et comme il vous plaît que nous vous appelions à présent. Sur quoi Léandre lui répondit : Le titre de

mon père était le baron de Rochepierre, lequel je pourrais porter, mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom sous lequel j'ai été si heureux que d'agréer à ma chère Angélique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusques à la mort, tant pour cette raison que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la résolution que je pris à mon départ et que je communiquai à tous ceux de la troupe. Ensuite de cette déclaration, les embrassades redoublèrent, beaucoup de soupirs furent poussés, quelques larmes coulèrent des plus beaux yeux et tous approuvèrent la résolution de Léandre, lequel, s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs auxquelles elle répondit avec tant d'esprit que Léandre en fut d'autant plus confirmé en sa résolution. Je vous aurais volontiers fait le récit de leur entretien et de la manière qu'il se passa, mais je ne suis pas amoureux comme ils étaient. Léandre leur dit de plus qu'il avait donné ordre à toutes ses affaires, qu'il avait mis des fermiers dans toutes ses terres et qu'il leur avait fait avancer chacun six mois, ce qui pouvait monter à six mille livres qu'il avait apportées afin que la troupe ne manquât de rien. A ce discours, grands remercîments. Alors Ragotin, qui n'avait point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire que, puisque monsieur Léandre ne voulait pas représenter en ce pays, qu'on pouvait bien lui bailler ses rôles et qu'il s'en acquitterait comme il faut. Mais Roquebrune, qui était son antipode, dit que cela lui appartenait bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithète fit rire toute la compagnie, ensuite de quoi Le Destin dit que l'on y aviserait et qu'en attendant la Caverne pourrait achever son histoire et qu'il serait bon d'envoyer querir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouït la fin, comme il avait fait la suite, et afin que plus facilement il nous débitât la sienne; mais la Caverne répondit qu'il n'était pas nécessaire parce qu'en deux mots elle aurait achevé. On lui donna audience et elle continua ainsi :

Je suis demeurée au temps de mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit aussi que deux comédiens nous vinrent trouver pour nous persuader de faire troupe avec eux, mais je ne vous ai pas dit que c'était l'Olive et un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre poëte; mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la comédie du *Menteur*, de l'incomparable monsieur Corneille, dans une ville de Flandre où nous étions alors, un laquais d'une dame qui avait charge de garder sa chaise la quitta pour aller ivrogner et aussitôt une autre dame prit place. Quand celle à qui elle appartenait vint pour s'y asseoir et, la trouvant prise, elle dit civilement à celle qui l'occupait que c'était là sa chaise et qu'elle la priait de la lui laisser. L'autre répondit que si cette chaise était sienne qu'elle la pourrait prendre, mais qu'elle ne bougerait pas de cette place-là. Les paroles augmentèrent et, des paroles, on en vint aux mains. Les dames se tiraient les unes les autres, ce qui aurait été peu; mais les hommes s'en mêlèrent, les parents de chaque parti en formèrent un chacun; l'on criait, l'on se poussait, et nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari, qui devait faire le personnage de Dorante, avait son épée au côté; quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il sauta du théâtre en bas et se jeta dans la mêlée, ayant aussi l'épée à la main, tâchant d'apaiser le tumulte, quand quelqu'un de l'un des partis, le prenant sans doute pour être du contraire au sien, lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer, car, s'il s'en fût aperçu, il lui eût bien baillé le change, car il était fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur; il tomba et tout le monde s'enfuit. Je me jetai en bas du théâtre et m'approchai de mon mari que je trouvai sans vie. Angélique, qui pouvait avoir alors treize ou quatorze ans, se joignit à moi, avec tous ceux de la troupe; notre recours fut à verser des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari, après qu'il eut été visité

par la justice, qui me demanda si je voulais faire partie, à quoi je répondis que je n'en avais pas le moyen. Nous sortîmes de la ville et la nécessité nous contraignit de représenter, pour gagner notre vie, bien que notre troupe ne fût pas guère bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs, j'étais si affligée que je n'avais pas le courage d'étudier mes rôles; mais Angélique, qui se faisait grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande où vous nous vîntes trouver, vous, monsieur Le Destin, mademoiselle votre sœur et la Rancune. Vous vous offrîtes de représenter avec nous et nous fûmes ravis de vous recevoir et d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne savez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fusiliers de l'intendant, jusques en cette ville d'Alençon. La Caverne finit ainsi son histoire en versant beaucoup de larmes, ce que fit l'Étoile, en l'embrassant et la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étaient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avait sujet de se consoler, attendu l'alliance de Léandre. La Caverne sanglotait si fort qu'elle ne put lui repartir non plus que moi à continuer ce chapitre.

CHAPITRE IX

LA RANCUNE DÉSABUSE RAGOTIN SUR LE SUJET DE L'ÉTOILE. L'ARRIVÉE D'UN CARROSSE PLEIN DE NOBLESSE, ET AUTRES AVENTURES DE RAGOTIN.

La comédie allait toujours avant et l'on représentait tous les jours avec grande satisfaction de l'auditoire, qui était toujours beau et fort nombreux et il n'y arrivait aucun désordre parce que Ragotin tenait son rang derrière la scène, lequel n'était pourtant pas content de ce qu'on

ne lui donnait point de rôle et dont il grondait souvent; mais on lui donnait espérance que, quand il serait temps, qu'on le ferait représenter. Il s'en plaignait presque tous les jours à la Rancune, en qui il avait une grande confiance, quoique ce fût le plus méfiable de tous les hommes. Mais comme il l'en pressait une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : Monsieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore, car apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre : si l'on n'y est bien hardi, on s'interrompt facilement; et puis la déclamation des vers est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponctuation des périodes et ne faire pas paraître que ce soit de la poésie, mais les prononcer comme si c'était de la prose et il ne faut pas les chanter, ni s'arrêter à la moitié ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très mauvaise grâce et il y faut être bien assuré; en un mot, il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque temps et, pour vous accoutumer au théâtre, représentez sous le masque à la farce, vous y pourrez faire le second Zani [140]; nous avons un habit qui vous sera fort propre (c'était celui d'un petit garçon qui faisait quelquefois ce personnage-là et que l'on appelait Godenot [141]); il en faut parler à M. Le Destin et à mademoiselle de l'Étoile. Ce qu'ils firent le jour même et fut arrêté que le lendemain Ragotin ferait ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui, comme vous avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinait à la farce) de ce qu'il devait dire. Le sujet de celles qu'ils jouèrent fut une intrigue amoureuse que la Rancune démêlait en faveur du Destin. Comme il se préparait à exécuter ce négoce, Ragotin parut sur la scène, auquel la Rancune demanda en ces termes : Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu si empressé ? Puis, s'adressant à la compagnie, après lui avoir passé la main sous le menton et trouvé sa barbe : Messieurs, j'avais toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pygmées, auxquelles les grues font la guerre, était une fable, mais à présent je change de sentiment, car

sans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme ressuscité, pour lequel l'on a fait, il y a environ sept ou huit cents ans, une chanson que je suis résolu de vous dire; écoutez bien :

CHANSON

Mon père m'a donné mari.
Qu'est-ce que d'un homme si petit?
Il n'est pas plus grand qu'une fourmi.
Hé ! qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ?
Qu'est-ce que d'un homme,
S'il n'est, s'il n'est homme ?
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?

A chaque vers la Rancune tournait et retournait le pauvre Ragotin et faisait des postures qui faisaient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reste de la chanson, comme chose superflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson, il montra Ragotin et dit : Le voici ressuscité; et en disant cela il dénoua le cordon avec lequel son masque était attaché, de sorte qu'il parut à visage découvert, non pas sans rougir de honte et de colère tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu et, pour se venger, il dit à la Rancune qu'il était un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, etc., et que c'était très mal parler; qu'il fallait dire *trouva* ou *trouvai*. Mais la Rancune lui repartit : C'est vous, monsieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme, car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'était une chanson si vieille que, si l'on faisait un rôle de toutes les chansons que l'on a faites en France depuis que l'on y a fait des chansons, ma chanson serait en chef. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que c'est l'idiome de cette province de Normandie, où cette chanson a été faite, et qui n'est pas si mal à propos comme vous vous imaginez ? Car puisque, selon ce fameux Savoyard, monsieur de [Vaugelas] [142], qui a réformé la langue française, l'on ne saurait donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes et qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver,

ceux du temps que l'on fit cette chanson étaient en usage; et comme ce qui est ancien est toujours le meilleur, ma chanson doit passer puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande, monsieur Ragotin, pourquoi est-ce que, puisque l'on dit de quelqu'un *il monta* à cheval et *il entra* en sa maison, que l'on ne dit pas *il descenda* et *il sorta*, mais *il descendit* et *il sortit*. Il s'ensuit donc que l'on peut dire *il entrit* et *il montit*, et ainsi de tous les termes semblables. Or, puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne le cours, c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. Comme Ragotin voulait repartir, Le Destin entra sur la scène, se plaignant de la longueur de son valet la Rancune et, l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le sujet de leur dispute, qu'il ne put jamais apprendre, car ils se mirent à parler tous à la fois et si haut qu'il s'impatienta et poussa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même; en telle sorte qu'ils le ballottèrent longtemps d'un bout du théâtre à l'autre jusques à ce que Ragotin tomba sur ses mains et marcha ainsi jusques aux tentes du théâtre, sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se levèrent pour voir cette badinerie et sortirent de leur place, protestant aux comédiens que cette saillie valait mieux que leur farce, qu'aussi bien ils n'auraient pu achever, car les demoiselles et les autres acteurs, qui regardaient par les ouvertures des tentes du théâtre, riaient si fort qu'il leur eût été impossible [143]. Nonobstant cette boutade, Ragotin persécutait sans cesse la Rancune de [le] mettre aux bonnes grâces de l'Étoile et, pour ce sujet, il lui donnait souvent des repas, ce qui ne déplaisait pas à la Rancune qui tenait toujours le bec en l'eau au petit homme; mais comme il était frappé d'un même trait, il n'osait parler à cette belle, ni pour lui, ni pour Ragotin, lequel le pressa une fois si fort qu'il fut obligé de lui dire : Monsieur Ragotin, cette Étoile est sans doute de la nature de celles du ciel que les astrologues appellent errantes, car, aussitôt que je lui ouvre le discours de votre passion, elle me laisse sans me répondre. Mais comment me répon-

drait-elle puisqu'elle ne m'écoute pas? Mais je crois avoir découvert le sujet qui la rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute, mais il faut être préparé à tous événements. Ce monsieur Le Destin qu'elle appelle son frère ne lui est rien moins que cela : je les surpris, il y a quelques jours, se faisant des caresses fort éloignées d'un frère et d'une sœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'était plutôt son galant; et je suis le plus trompé du monde si, quand Léandre et Angélique se marieront, ils n'en font [de] même. Sans cela elle serait bien dégoûtée de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité et de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez à chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit poëte et avocat fut si assommé de ce discours qu'il quitta la Rancune en branlant la tête et en disant sept ou huit fois à son ordinaire : Serviteur, serviteur, etc. Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon et où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaine. Il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'était pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchands de cette ville-là lui devait, ce que tous trouvèrent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment pensez-vous faire, car votre cheval est encloué? Il ne pourra pas vous porter. Il n'importe, dit Ragotin, j'en prendrai un de louage et, si je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas si loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville qui y vont presque tous de la sorte. Il en chercha un partout sans en pouvoir trouver, ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voisin de leur logis, s'il irait lundi prochain au marché à Beaumont et, ayant appris que c'était sa résolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta à condition qu'ils partiraient aussitôt que la lune serait levée, qui

était environ une heure après minuit; ce qui fut exécuté. Or, un peu devant qu'ils se missent en chemin, il était parti un pauvre cloutier, lequel avait accoutumé de suivre les marchés pour débiter ses clous et des fers de cheval quand il les avait faits et qu'il portait sur son dos dans une besace. Ce cloutier étant en chemin et, n'entendant ni ne voyant personne devant ni derrière lui, jugea qu'il était encore trop tôt pour partir. D'ailleurs, une certaine frayeur le saisit quand il pensa qu'il lui fallait passer tout proche des fourches patibulaires où il y avait alors un grand nombre de pendus; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin et se coucher sur une petite motte de terre où était une haie, en attendant que quelqu'un passât, et où il s'endormit. Quelque peu de temps après, le marchand et Ragotin passèrent; ils allaient au petit pas et ne disaient mot, car Ragotin rêvait au discours que lui avait fait la Rancune. Comme ils furent proches du gibet, Ragotin dit qu'il fallait compter les pendus; à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avancèrent jusques au milieu des piliers pour compter et, aussitôt, ils aperçurent qu'il en était tombé un qui était fort sec. Ragotin, qui avait toujours des pensées dignes de son bel esprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever et qu'il le voulait appuyer tout droit contre un des piliers; ce qu'ils firent facilement avec un bâton, car, comme j'ai dit, il était roide et fort sec; et après avoir vu qu'il y en avait quatorze de pendus, sans celui qu'ils avaient relevé, ils continuèrent leur chemin. Ils n'avaient pas fait vingt pas quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il fallait appeler ce mort pour voir s'il voudrait venir avec eux et se mit à crier bien fort : Holà! ho! veux-tu venir avec nous? Le cloutier, qui ne dormait pas ferme, se leva aussitôt de son poste et, en se levant, cria aussi bien fort : J'y vais, j'y vais, attendez-moi, et se mit à les suivre. Alors le marchand et Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, se mirent à courir bien fort et le cloutier se mit aussi à courir en criant toujours plus fort : Attendez-moi!

et, comme il courait, les fers et les clous qu'il portait faisaient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin et du marchand, car ils crurent pour lors que c'était véritablement le mort qu'ils avaient relevé ou l'ombre de quelque autre qui traînait des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparaît jamais de spectre qui n'en traîne après soi), ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant saisis; en telle sorte que, leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre où le cloutier les trouva et qui fit déloger la peur de leur cœur par un bonjour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avaient bien fait courir. Ils eurent de la peine à se rassurer, mais après avoir reconnu le cloutier, ils se levèrent et continuèrent heureusement leur chemin jusques à Beaumont où Ragotin fit ce qu'il y avait à faire et, le lendemain, s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortaient de table, auxquels il raconta son aventure qui les pensa faire mourir de rire; les demoiselles en faisaient de si grands éclats qu'on les entendait de l'autre bout de la rue, et qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse campagnarde. C'était un gentilhomme qu'on appelait monsieur de la Fresnaye. Il mariait sa fille unique, et il venait prier les comédiens de représenter chez lui le jour de ses noces. Cette fille, qui n'était pas des plus spirituelles du monde, leur dit qu'elle désirait que l'on jouât la *Sylvie* de Mairet [144]. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne rire pas, et lui dirent qu'il fallait donc leur en procurer une, car ils ne l'avaient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en baillerait une, ajoutant qu'elle avait toutes les pastorales : celles de Racan, la *Belle Pêcheuse*, le *Contraire en amour*, *Ploncidon*, *le Mercier* [145], et un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres; car, disait-elle, cela est propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maisons aux champs. Et d'ailleurs les habits ne coûtent guère; il ne se faut point mettre en peine d'en avoir de somptueux, comme quand il faut

représenter la *Mort de Pompée*, le *Cinna*, *Héraclius* ou la *Rodogune* [146]. Et puis, les vers des pastorales ne sont pas si ampoulés comme ceux des poëmes graves et ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parents, qui n'étaient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. Son père et sa mère écoutaient ce discours avec admiration, s'imaginant que les plus excellents orateurs du royaume n'auraient su débiter de si riches pensées, ni en termes si relevés. Les comédiens demandèrent du temps pour se préparer et on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint-Louis entra. L'Étoile lui dit qu'il avait bien fait de venir, car il avait ôté la peine à l'Olive de l'aller querir pour s'acquitter de sa promesse, à quoi il ne lui fallait guère de persuasion puisqu'il venait pour ce sujet. Les comédiennes s'assirent sur un lit et les comédiens dans des chaises. L'on ferma la porte avec commandement au portier de dire qu'il n'y avait personne s'il fut survenu quelqu'un. L'on fit silence et le prieur débuta comme vous allez voir au suivant chapitre, si vous prenez la peine de le lire.

CHAPITRE X

HISTOIRE DU PRIEUR DE SAINT-LOUIS, ET L'ARRIVÉE DE M. DE VERVILLE

Le commencement de cette histoire ne peut vous être qu'ennuyeux puisqu'il est généalogique; mais cet exorde est, ce me semble, nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiser ma condition, puisque je suis dans ma patrie; peut-être qu'ailleurs j'aurais pu passer pour autre que je ne suis, bien que je ne l'aie jamais fait; j'ai toujours été fort sincère en ce point-là. Je suis donc natif de cette

ville. Les femmes de mes deux grands-pères étaient demoiselles et il y avait du *de* à leur surnom. Mais comme vous savez que les fils aînés emportent presque tout le bien et qu'il en reste fort peu pour les autres garçons et pour les filles suivant l'ordre du coutumier de cette province, on les loge comme l'on peut, ou en les mettant en l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens et qu'ils aient du bien suivant le proverbe qui court en ce pays : *Plus de profit et moins d'honneur*, proverbe qui, depuis longtemps, a passé les limites de cette province et s'est épandu par tout le royaume. Aussi mes grand'mères furent mariées à des riches marchands, l'un de draps de laine et l'autre de toiles. Le père de mon père avait quatre fils, dont mon père n'était point l'aîné. Celui de ma mère avait deux fils et deux filles dont elle en était une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, lequel avait quitté le commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon père, qui avait beaucoup gagné au commerce et qui avait épousé en premières noces une femme fort riche qui mourut sans enfants [147], était déjà fort avancé en âge quand il épousa ma mère qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination; aussi il y avait plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour, ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés, et quasi hors d'espérance d'avoir des enfants; mais enfin ma mère devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême, car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement; à la fin elle accoucha de moi sur le soir du quatrième jour. Mon père, qui avait été occupé pendant ce temps-là à faire condamner un homme à être pendu parce qu'il avait tué un sien frère, et quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes, qu'il avait laissées dans sa maison pour secourir ma mère, le félicitèrent de la naissance de son

fils. Il les régala du mieux qu'il put et enivra quelques-unes auxquelles il fit boire du vin blanc en guise de cidre-poiré; lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance; le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un seigneur de place fort riche, dont mon père était voisin, lequel ayant appris de madame sa femme la grossesse de ma mère, après un si long temps de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda son fruit pour le présenter au baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mère n'avait que moi, elle m'éleva avec grand soin et un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand, je fis paraître que je ne serais pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étais connu et principalement de mon parrain, lequel n'avait qu'une fille unique, mariée à un gentilhomme parent de ma mère. Elle avait deux fils, un plus âgé d'un an que moi et l'autre moins âgé d'un an, mais qui étaient aussi brutaux que je faisais paraître d'esprit; ce qui obligeait mon parrain à m'envoyer querir quand il avait quelque illustre compagnie, car c'était un homme splendide et qui traitait tous les princes et grands seigneurs qui passaient par cette ville. Il me faisait chanter, danser et caqueter pour les divertir et j'étais toujours assez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurais fait fortune avec lui si la mort ne me l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort comme j'ai fait du depuis. Ma mère me fit étudier et je profitais beaucoup, mais, quand elle aperçut que j'avais de l'inclination à être d'église, elle me retira du collége et me jeta dans le monde où je pensai me perdre, nonobstant le vœu qu'elle avait fait à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produirait, s'il lui accordait la prière qu'elle lui faisait de lui en donner. Elle était, tout au contraire des autres mères qui ôtent à leurs enfants les moyens de se débaucher, car elle me baillait tous les dimanches et fêtes de l'argent pour jouer et aller au cabaret. Néanmoins,

comme j'avais le naturel bon, je ne faisais point d'excès et tout se terminait à me réjouir avec mes voisins. J'avais fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine mère du roi Louis XIIIe, de glorieuse mémoire, lequel avait aussi deux filles. Il faisait sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel, comme vous pouvez savoir, a été autrefois le lieu de délices des anciens ducs d'Alençon. Cette maison lui avait été donnée avec un grand enclos par la reine, sa maîtresse, qui jouissait alors en apanage de ce duché. Nous passions agréablement le temps dans ce parc, mais comme des enfants, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelait monsieur du Fresne, avait un frère aussi officier dans la maison du roi, lequel lui demanda son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Devant que de partir pour la cour, il me vint dire adieu et j'avoue que ce fut la première douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous séparant; mais je pleurai bien davantage quand, trois mois après son départ, sa mère m'apprit la nouvelle de sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étais capable et je m'en allai le pleurer avec ses sœurs qui en étaient sensiblement touchées. Mais comme le temps modère tout, quand ce triste souvenir me fut un peu passé, mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mère d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille, que l'on appelait mademoiselle du Lis, pour la discerner d'avec son aînée qui portait le nom de la maison; d'autant, lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enseignait s'en était allé, ajoutant qu'il y en avait beaucoup d'autres, mais qu'ils ne voulaient pas aller montrer en ville et que sa fille n'était pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté, mais elle dit qu'avec les amis l'on en use facilement. Elle ajouta que cela pourrait se terminer à quelque chose de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secrètement entre elles. Ma mère ne m'eût pas plutôt proposé

cet emploi que l'après-dînée, j'y allai, ressentant déjà quelque secrète cause qui me faisait agir, sans y faire pourtant guère de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice que la du Lis, qui était la plus jolie des deux filles, se rendit fort familière avec moi et souvent par raillerie m'appelait *mon petit maître*. Ce fut pour lors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur, qu'il avait ignoré jusques alors, et il en fut de même de la du Lis. Nous étions inséparables et nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand l'on nous laissait seuls, ce qui arrivait assez souvent. Ce commerce dura environ six mois, sans que nous nous parlassions de ce qui nous possédait, mais nos yeux en disaient assez. Je voulus un jour essayer à faire des vers à sa louange pour voir si elle les recevrait agréablement, mais comme je n'en avais point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je commençais à lire les bons romans et les bons poëtes, ayant laissé les *Mélusine*, *Robert le Diable*, les *Quatre fils Aimon*, la *Belle Maguelone*, *Jean de Paris*, etc., qui sont les romans des enfants. Or, en lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenait merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcris mot à mot. Voici comme il y avait :

Votre bouche petite et belle
Et de gracieux entretien,
Puis un peu son maître m'appelle,
Et l'alliance je retien,
Car ce m'est honneur et grand bien ;
Mais quand vous me prites pour maître,
Que ne disiez-vous aussi bien :
Votre maîtresse je veux être ! [148]

Je lui donnai ces vers qu'elle lut avec joie, comme je connus sur son visage. Après quoi elle les mit dans son sein, d'où elle les tomba un moment après et qui furent relevés par sa sœur aînée sans qu'elle s'en aperçût et dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda et, voyant qu'elle faisait quelque difficulté de les lui rendre, elle se mit furieusement en colère et

s'en plaignit à sa mère qui commanda à sa fille de les lui bailler; ce qu'elle fit. Ce procédé me donna des bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât. Or, pendant que nous passions ainsi agréablement le temps, mon père et ma mère, qui étaient fort avancés en âge, délibérèrent de me marier, et ils m'en firent un jour la proposition. Ma mère découvrit à mon père le projet qu'elle avait fait avec mademoiselle du Fresne, comme je vous ai dit; mais, comme c'était un homme fort intéressé, il lui répondit que cette fille-là était d'une condition trop relevée pour moi et, d'ailleurs, qu'elle avait trop peu de bien, nonobstant quoi elle voudrait trop trancher de la dame. Comme j'étais fils unique et que mon père était fort riche selon sa condition, et semblablement un mien oncle qui n'avait point d'enfants, et duquel il n'y avait que moi qui en pût être héritier selon la coutume de Normandie, plusieurs familles me regardaient comme un objet digne de leur alliance et même l'on me fit porter trois ou quatre enfants au baptême avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage (qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir au mariage); mais je n'avais dans la pensée que ma chère du Lis. J'en étais néanmoins si persécuté de tous mes parents que je pris résolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemark sous la conduite de M. le comte de Montgommery. Je me fis enrôler secrètement avec trois cadets mes voisins et nous partîmes de même en fort bon équipage. Mon père et ma mère en furent fort affligés et ma mère en pensa mourir de douleur. Je ne pus savoir alors quel effet ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien du tout, mais je l'ai su depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grâce et voguâmes assez heureusement jusques à ce que nous fussions près du Sund; mais alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vue sur la mer océane; nos vaisseaux furent jetés par la tourmente en

divers endroits et celui de M. de Montgommery, dans lequel j'étais, vint aborder heureusement à l'embouchure de la Tamise, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jusques à Londres, capitale d'Angleterre où nous séjournâmes environ six semaines, pendant lequel temps j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville et l'illustre cour de son roi, qui était alors Charles Stuart, premier du nom. M. de Montgommery s'en retourna dans sa maison de Pontorson, en basse Normandie, où je ne voulus pas le suivre; je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaisseau qui allait à Rouen où j'arrivai heureusement; et de là je me mis sur un bateau qui me remonta jusques à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche qui était ciergier du roi. Je le priai que, par son moyen, je pusse entrer au régiment des gardes. Il s'y employa et fut mon répondant, car en ce temps-là il en fallait avoir pour y être reçu, ce que je fus, dans la compagnie de M. de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage, car, en ce voyage de mer, j'avais gâté mes habits, et de l'argent, ce qui me faisait parier [149] avec une trentaine de cadets de grande maison, qui portaient tous le mousquet aussi bien que moi. En ce temps-là, les princes et grands seigneurs de France se soulevèrent contre le roi, et même monseigneur le duc d'Orléans, son frère; mais Sa Majesté, par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais desseins; ce qui obligea Sa Majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la première exécution des rebelles sur la personne du comte de Chalais [150] qui y eut la tête tranchée; ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennèrent leur paix avec le roi, lequel s'en retourna à Paris. Il passa par la ville du Mans, où mon père me vint trouver tout vieux qu'il était, car il avait été averti par mon cousin, ce ciergier du roi, que j'étais au régiment des gardes; il me demanda à mon capitaine, lequel lui accorda mon

congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parents résolurent que, pour m'arrêter, il me fallait lier avec une femme. Celle d'un chirurgien, voisin d'une mienne cousine germaine, fit venir pendant le carême, sous prétexte d'ouïr les prédications, la fille d'un lieutenant de bailli d'un bourg distant de trois lieues d'ici; ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir, mais, après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine, où elle était venue, elle se retira; et alors l'on me dit que c'était une maîtresse pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréait pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle et riche, mais toutes les beautés me semblaient laides en comparaison de ma chère du Lis qui, seule, occupait toutes mes pensées. J'avais un oncle, frère de ma mère, homme de justice, et que je craignais beaucoup, lequel s'en vint un soir à notre maison et, après m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avais témoigné faire de cette fille, me dit qu'il fallait me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques et qu'il y avait des personnes qui valaient plus que moi qui se tiendraient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non, mais, les fêtes suivantes, il fallut y aller avec ma cousine, cette chirurgienne, et un sien fils. Nous fûmes agréablement reçus et l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena aussi à toutes les métairies de ce lieutenant, dans toutes lesquelles il y avait festin. Nous fûmes aussi à un gros bourg, distant d'une lieue de cette maison, voir le curé du lieu, qui était frère de la mère de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'est-à-dire, pour ce qui me regardait, aussi peu amoureux que devant. Il fut pourtant résolu que, dans une quinzaine de jours, l'on parlerait à fond de ce mariage. Le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux avocats et un procureur en ce présidial; mais, par bonheur, l'on ne conclut rien et l'affaire fut

remise aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe est bien véritable, que *l'homme propose, et Dieu dispose*, car ma mère tomba malade quelques jours devant lesdites fêtes et mon père quatre jours après; l'une et l'autre maladie se terminèrent par la mort. Celle de ma mère arriva un mardi et celle de mon père le jeudi de la même semaine et je fus aussi fort malade; mais je me levai pour aller voir cet oncle sévère qui était aussi fort malade et qui mourut quinze jours après. A quelque temps de là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étais allé voir, mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avais plus de parents qui eussent droit de me commander. D'ailleurs, que mon cœur était toujours dans ce parc où je me promenais ordinairement, mais bien plus souvent en imagination. Un matin que je ne croyais pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du sieur du Fresne, je passai devant et je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantait sur un balcon cette vieille chanson qui a pour reprise : *Que n'est-il auprès de moi, celui que mon cœur aime !* ce qui m'obligea à m'approcher d'elle et à lui faire une profonde révérence que j'accompagnai de telles ou semblables paroles : Je souhaiterais de tout mon cœur, mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous désirez et je voudrais y pouvoir contribuer; ce serait avec la même passion que j'ai toujours été votre très humble serviteur. Elle me rendit bien mon salut, mais elle ne me répondit pas et, continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces paroles: *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime !* Je ne demeurai pas court, car je m'étais un peu ouvert à la guerre et à la cour et, quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis : J'aurai sujet de le croire si vous me faites ouvrir la porte. A même temps elle appela le petit laquais dont j'ai déjà parlé, auquel elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai et je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du père, de la mère et de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mère me demanda

pourquoi j'étais si sauvage et que je ne les visitais pas si souvent que j'avais accoutumé; qu'il ne fallait pas que le deuil de mes parents m'en empêchât et qu'il fallait se divertir comme auparavant et, en un mot, que je serais toujours le bienvenu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paraître mon peu de mérite, en disant quelque peu de paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeuner de laitage, qui est en ce pays un grand régal, comme vous savez. Et qui n'est pas désagréable, répondit l'Étoile, mais poursuivez.

Quand je pris congé pour sortir, la mère me demanda si je ne m'incommoderais point d'accompagner elle et ses filles, chez un vieux gentilhomme leur parent qui demeurait à deux lieues d'ici. Je lui répondis qu'elle me faisait tort de me le demander, et qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mère monta un petit mulet qui était dans la maison, la fille aînée monta le cheval de son père et je portai en croupe, sur le mien qui était fort, ma chère du Lis. Je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin, car pour moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que je vous puis dire, c'est que nous nous séparâmes, la du Lis et moi, fort amoureux. Depuis ce temps-là mes visites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'été et de l'automne. De vous dire tout ce qui se passa, je vous serais trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous nous dérobions souvent de la compagnie et nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie et toujours sur le bord de la belle petite rivière qui passe au milieu où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux qu'ils accordaient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions et nous nous faisions ensuite autant d'innocentes caresses. Ce fut là où nous prîmes résolution de nous bien divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étais occupé à faire faire du cidre à un pressoir du faubourg

de la Barre, qui est tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trouver. A son abord je connus qu'elle avait quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompais pas, car, après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étais, elle me tira à part et me dit que le gentilhomme dont la fille était chez M. de Planche-Panete, son beau-frère, en avait amené un autre qu'il prétendait lui faire donner pour mari et qu'ils étaient à la maison dont elle s'était dérobée pour m'en venir avertir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je favorise jamais sa recherche et que je consente à quoi que ce soit, mais j'aimerais mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer que s'il venait de moi. Je lui dis alors : Va-t'en et lui fais bonne mine pour ne rien altérer; mais sache qu'il ne sera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quittai tout et abandonnai mon cidre à la discrétion des valets, et m'en allai à ma maison où je pris du linge et un autre habit, et m'en allai chercher mes camarades, car vous devez savoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtresse et tellement unis que, qui en offensait un, avait offensé tous les autres, et nous étions tous résolus que si quelque étranger venait pour nous les ravir, de le mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr et, aussitôt, tous conclurent qu'il fallait aller trouver ce galant, qui était un gentilhomme de la plus petite noblesse du bas Maine, et l'obliger à s'en retourner comme il était venu. Nous allâmes donc à son logis où il soupait avec l'autre gentilhomme son conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il se pouvait bien retirer et qu'il n'y avait rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne savions pas leur dessein et que, quand nous le saurions, nous n'y avions aucun intérêt. Alors je m'avançai et, mettant la main sur la garde de mon épée, je lui dis : Si ai bien, moi; j'y en ai et, si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit

que la partie n'était pas égale et que, si j'étais seul, je ne parlerais pas ainsi. Alors je lui dis : Vous êtes deux, et je sors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades; suivez-nous. Ils s'en mirent en devoir, mais l'hôte et un sien fils les en empêchèrent et leur firent connaître que le meilleur pour eux était de se retirer et qu'il ne faisait pas bon de se frotter avec nous. Ils profitèrent de l'avis et l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avais faite dont elle fut très contente et m'en remercia en des termes fort obligeants. L'hiver approchait, les veillées étaient fort longues et nous les passions à jouer à des petits jeux d'esprit, ce qui étant souvent réitéré, ennuya, ce qui me fit résoudre à lui donner le bal. J'en conférai avec elle et elle s'y accorda. J'en demandai la permission à M. du Fresne son père et il me la donna. Le dimanche suivant nous dansâmes et continuâmes plusieurs fois, mais il y avait toujours une si grande foule de monde que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. L'Étoile l'interrompit en lui disant : Puisque vous en êtes à la comédie, dites-moi si cette histoire est encore guère longue, car il se fait tard; l'heure du souper approche. Ah! dit le prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'on jugea donc qu'il la fallait remettre à une autre fois pour donner du temps aux acteurs d'étudier leurs rôles; et quand ce n'eût pas été pour ces raisons, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de M. de Verville qui entra dans la chambre facilement, car le portier s'était endormi. Sa venue surprit bien fort toute la compagnie. Il fit des grandes caresses à tous les comédiens et comédiennes, et principalement au Destin qu'il embrassa à diverses reprises, et leur dit le sujet de son voyage, comme vous verrez au chapitre suivant, qui est fort court.

CHAPITRE XI

RÉSOLUTION DES MARIAGES DU DESTIN AVEC L'ÉTOILE ET DE LÉANDRE AVEC ANGÉLIQUE

Le prieur de Saint-Louis voulut prendre congé, mais Le Destin l'arrêta, lui disant que dans peu de temps il faudrait souper et qu'il tiendrait compagnie à M. de Verville qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. L'on demanda à l'hôtesse si elle avait quelque chose d'extraordinaire, elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, et l'on servit quelque temps après. L'on fit bonne chère, l'on but à la santé de plusieurs personnes et l'on parla beaucoup. Après le dessert, Le Destin demanda à Verville le sujet de son voyage en ces quartiers et il lui répondit que ce n'était pas la mort de son beau-frère Saldagne, que ses sœurs ne plaignaient guère non plus que lui, mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'était détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié; ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldagne et du succès et enfin de tout ce que vous avez vu au sixième chapitre. Verville plia les épaules en disant qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait avec trop de soin. Après souper, Verville fit connaissance avec le prieur, duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien et, après avoir un peu veillé, il se retira. Alors Verville tira Le Destin à part et lui demanda pourquoi Léandre était vêtu de noir et pourquoi tant de laquais vêtus de même. Il lui en apprit le sujet et le dessein qu'il avait fait d'épouser Angélique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il est, ce me semble, temps de faire connaître au monde qui vous êtes, ce qui ne se peut que par un mariage, ajoutant que, s'il n'était pressé, qu'il demeurerait pour assister à l'un et à l'autre. Le Destin dit qu'il fallait savoir le sentiment de l'Étoile; ils l'appelèrent et lui proposèrent le mariage; à quoi elle répondit

qu'elle suivrait toujours le sentiment de ses amis. Enfin il fut conclu que, quand Verville aurait mis fin aux affaires qu'il avait à Rennes, qui serait dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repasserait par Alençon et que l'on exécuterait la proposition. Il en fut autant conclu entre eux et la Caverne pour Léandre et Angélique. Verville donna le bonsoir à la compagnie et se retira à son logis. Le lendemain il partit pour Bretagne et il arriva à Rennes où il alla voir M. de la Garouflière, lequel, après les compliments accoutumés, lui dit qu'il y avait dans la ville une troupe de comédiens, l'un desquels avait beaucoup de traits du visage de la Caverne; ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie où, ayant vu le personnage, il fut tout persuadé que c'était son parent (je dis de la Caverne). Après la comédie il l'aborda et s'enquit de lui d'où il était, s'il y avait longtemps qu'il était dans la troupe et par quels moyens il y était venu. Il répondit sur tous les chefs, en sorte qu'il fut facile à Verville de connaître qu'il était le frère de la Caverne qui s'était perdu quand son père fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac; ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avait jamais pu savoir ce que sa sœur était devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle était dans une troupe de comédiens qui était à Alençon; qu'elle avait eu beaucoup de disgrâces, mais qu'elle avait sujet d'en être consolée parce qu'elle avait une très belle fille qu'un seigneur de douze mille livres de rente était sur le point d'épouser et qu'il faisait la comédie avec eux et qu'à son retour il assisterait au mariage, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'y trouver pour réjouir sa sœur, qui était fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis sa fuite. Non seulement le comédien accepta cette offre, mais il supplia instamment M. de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires, que nous lui laisserons négocier, et retournerons à Alençon. Le prieur de Saint-Louis alla le même jour que partit Verville, trouver les comédiens et comé-

diennes pour leur dire que monseigneur l'évêque de Séez [151] l'avait envoyé querir pour lui communiquer une affaire d'importance et qu'il était bien marri de ne se pouvoir acquitter de sa promesse, mais qu'il n'y avait rien de perdu. Que cependant qu'il serait à Séez, ils iraient à la Fresnaye représenter *Sylvie* aux noces de la fille du seigneur du lieu et qu'à leur retour et du sien il achèverait ce qu'il avait commencé. Il s'en alla et les comédiens se disposèrent à partir.

CHAPITRE XII

CE QUI ARRIVA AU VOYAGE DE LA FRESNAYE [152]. AUTRE DISGRACE DE RAGOTIN

La veille de la noce, on envoya un carrosse et des chevaux de selle aux comédiens. Les comédiennes s'y placèrent dedans avec Le Destin, Léandre et l'Olive; les autres montèrent les chevaux et Ragotin le sien qu'il avait encore pour n'avoir pu le vendre et qui était guéri de son enclouure. Il voulut persuader à l'Étoile ou à Angélique de se mettre en croupe derrière lui, disant qu'elles seraient plus à leur aise que dans le carrosse qui ébranle beaucoup les personnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnaye, il faut passer une partie de la forêt de Persaine, qui est au pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt que Ragotin, qui allait devant, cria au cocher d'arrêter parce, dit-il, qu'il voyait une troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'était la Rappinière avec ses archers. L'Étoile pâlit, mais Le Destin, qui s'en aperçut, l'assura en lui disant qu'il n'oserait leur faire insulte en la présence de ses archers

et des domestiques de monsieur de la Fresnaye et si près de sa maison. La Rappinière connut bien que c'était la troupe comique; aussi il s'approcha du carrosse avec son effronterie ordinaire et salua les comédiennes auxquelles il fit d'assez mauvais compliments, à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau, lequel leur dit qu'il cherchait des brigands qui avaient volé des marchands du côté de Balon [153] et qu'on lui avait dit qu'ils avaient pris cette route. Comme il entretenait la compagnie, le cheval d'un de ses archers, qui était fougueux, sauta sur le col du cheval de Ragotin auquel il fit si grand'peur, qu'il recula et enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avait quelques-uns dont les branches étaient sèches, l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin et qui lui piqua le dos, en sorte qu'il y demeura pendu; car, voulant se dégager de parmi ces arbres, il avait donné des deux talons à son cheval, qui avait passé et l'avait laissé ainsi en l'air criant comme un petit fou qu'il était : Je suis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins! L'on riait si fort de le voir en cette posture que l'on ne songeait à rien moins qu'à le secourir. L'on criait bien aux laquais de le dépendre, mais ils s'enfuyaient d'un autre côté en riant. Cependant son cheval gagnait toujours pays sans se laisser prendre. Enfin, après avoir bien ri, le cocher, qui était un grand et fort garçon, descendit de dessus son siège et s'approcha de Ragotin, le souleva et le dépendit. On le visita et on lui fit accroire qu'il était fort blessé, mais qu'on ne pouvait le panser que l'on ne fût au village où il y avait un fort bon chirurgien; en attendant, on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passèrent au travers du bois pour gagner le devant du cheval qui ne voulait pas se laisser prendre et qui fut pourtant pris, et l'Olive monta dessus. La Rappinière continua son chemin et la troupe arriva au château d'où l'on envoya querir

le chirurgien auquel l'on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin que l'on avait fait mettre dans le lit. Il le pansa de même qu'il l'avait sondé, après lui avoir dit que son coup était favorable et que, deux doigts plus à côté, il n'y avait plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire et le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avait l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avait dit qu'il crut toujours d'être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal qui fut tenu le soir après souper, car l'on avait fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre noce à Argentan. L'on dansa à la mode du pays et les comédiens et comédiennes dansèrent à la mode de la cour. Le Destin et l'Étoile dansèrent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui était composée de noblesse campagnarde et des plus gros manants du village. Le lendemain l'on joua la pastorale que l'épouse avait demandée. Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite l'on fit bonne chère et, le lendemain, après avoir bien déjeuné, l'on paya et remercia la troupe. Le carrosse et les chevaux furent prêts et l'on tâcha à désabuser Ragotin de sa prétendue blessure, mais on ne lui put jamais persuader le contraire, car il disait toujours qu'il sentait bien son mal. On le mit dans le carrosse et toute la troupe arriva heureusement à Alençon. Le lendemain l'on ne représenta point, car les comédiennes se voulurent reposer. Cependant le prieur de Saint-Louis était de retour de son voyage de Séez. Il alla voir la troupe et l'Étoile lui dit qu'il ne trouverait point d'occasion plus favorable pour achever son histoire; il ne s'en fit point prier, et il poursuivit comme vous allez voir au suivant chapitre.

CHAPITRE XIII

SUITE ET FIN DE L'HISTOIRE DU PRIEUR DE SAINT-LOUIS

Si le commencement de cette histoire, où vous n'avez vu que de la joie et des contentements, vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le sera bien davantage puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs et des désespoirs qui suivront les plaisirs et les satisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de temps. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit, après que mes camarades et moi eûmes appris nos rôles et exercé plusieurs fois, un jour de dimanche au soir nous représentâmes notre pièce dans la maison du sieur du Fresne, ce qui fit un grand bruit dans le voisinage. Quoique nous eussions pris tous les soins de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous fûmes accablés de tant de monde qui avait passé le château ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur; aussi il resta les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur fîmes promesse que le dimanche suivant nous la représenterions dans la ville et dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faisait le personnage du secrétaire du roi Darius (la mort de ce monarque était le sujet de notre pièce), car il n'avait que huit vers à dire, ce qu'il faisait assez bien entre nous, mais quand il fallut représenter tout à bon, il le fallut pousser sur la scène par force, et ainsi il fut obligé de parler, mais si mal que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie étant finie, je commençai le bal avec la du Lis et qui dura jusques à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice et, sans en rien dire à personne, nous étudiâmes une autre pièce. Cependant

je ne désistais point de mes visites ordinaires. Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place; après un quart d'heure d'entretien, il sortit de sa poche une boîte dans laquelle il y avait un portrait de cire en relief, très bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu et dit qu'elle était fort belle, je le pris à mon tour et, en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressemblait à la du Lis et que ce galant-là avait quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu où la petite statue se fondit bientôt, car, quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai et le menaçai de le jeter par la fenêtre. Monsieur du Fresne, qui m'aimait autant alors comme il m'a haï depuis, jura qu'il lui ferait sauter l'escalier; ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher et je lui dis que, s'il avait quelque chose sur le cœur, que nous avions chacun une épée et que nous étions en beau lieu pour se satisfaire, mais il n'en eut pas le courage. Or, le dimanche suivant, nous jouâmes la même tragédie que nous avions déjà représentée, mais dans la salle d'un de nos voisins qui était assez grande et, par ce moyen, nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre pièce. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de ballet et je fis choix de six de mes camarades qui dansaient le mieux et je fis le septième. Le sujet du ballet était les bergers et bergères soumis à l'amour, car, à la première entrée, paraissait un Cupidon et aux autres des bergers et des bergères tous vêtus de blanc, et leurs habits tout parsemés de nœuds de petits rubans bleus qui était la couleur de la du Lis et que j'ai aussi toujours portée depuis; il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire. Ces bergers et bergères faisaient deux à deux chacun une entrée et, quand ils paraissaient tous ensemble, ils formaient les lettres du nom de la du Lis et l'Amour

décochait une flèche à chaque berger et jetait des flammes de feu aux bergères, et tous en signe de soumission fléchissaient le genou. J'avais composé quelques vers sur le sujet du ballet que nous récitâmes, mais la longueur du temps me les a fait oublier et, quand je m'en souviendrais encore, je n'aurais garde de vous les dire, car je suis assuré qu'ils ne vous agréeraient pas à présent que la poésie française est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secrète, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers qui, insensiblement et sans que l'on s'en aperçût, entrèrent dans le parc où nous représentâmes à notre aise les Amours d'Angélique et de Sacripant, roi de Circassie, sujet tiré de l'Arioste. Ensuite nous dansâmes notre ballet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire, mais monsieur du Fresne ne le voulut pas permettre, disant que nous étions assez fatigués de la comédie et du ballet; il nous donna congé et nous nous retirâmes. Nous résolûmes de rendre cette comédie publique et la représenter dans la ville, ce que nous fîmes, le dimanche gras, dans la salle de mon parrain et en plein jour. La du Lis me dit, que si je commençais le bal, que ce fût avec une fille de notre voisinage qui était vêtue de taffetas bleu tout de même qu'elle, ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie et il y en eut qui dirent assez haut : Il se trompe, il se manque, ce qui excita le rire à la du Lis et à moi, de quoi la fille s'étant aperçue, me dit : Ces gens ont raison, car vous avez pris l'une pour l'autre. Je lui répondis succinctement : Pardonnez-moi, je sais fort bien ce que je fais. Le soir je me masquai avec trois de mes camarades et je portais le flambeau croyant que par ce moyen je ne serais pas connu et nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison, la du Lis regarda attentivement les trois masques et, ayant reconnu que je n'y étais pas, elle s'approcha de moi à la porte où je m'étais arrêté avec le flambeau et, me prenant par la main, me dit ces obligeantes

paroles : Déguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connaîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau je m'approchai de la table sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées et jetâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulais et je lui fis signe que c'était à elle. Elle me répliqua qu'est-ce que je voulais qu'elle mît au jeu et je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à présent galant, et un bracelet de corail qu'elle avait au bras gauche. Sa mère ne voulait pas qu'elle le hasardât, mais elle éclata de rire, en disant qu'elle n'appréhendait pas de me le laisser. Nous jouâmes et je gagnai et je lui fis un présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée et d'autres demoiselles qui y étaient venues passer la veillée; après quoi, nous prîmes congé [154]. Mais comme nous allions sortir, la du Lis s'approcha de moi et mit la main au cordon qui tenait mon masque attaché qu'elle dénoua promptement, en disant : C'est ainsi que l'on fait, de s'en aller si vite? Je fus un peu honteux, mais pourtant bien aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquèrent aussi et nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême, il fallut faire trêve de divertissement pour vaquer à la piété et je vous puis assurer que nous ne manquions pas un sermon, la du Lis et moi. Nous passions les autres heures du jour en visites et en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville, sur le derrière du château, où il y a un excellent écho où elles provoquaient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchaient, quand un jour mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant : Nous mènerastu à Saint-Pater [155]? C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du faubourg de Monsort, où l'on va en dévotion le lundi de Pâques après dîner et c'est là aussi où l'on voit tous les galants et galantes. Je lui

répondis qu'il ne tiendrait qu'à elle. Le jour venu, comme je me disposais pour les aller prendre au sortir de ma maison, je rencontrai un mien voisin, jeune homme fort riche, lequel me demande où j'allais si empressé; je lui dis que j'allais au parc querir les demoiselles du Fresne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me répondit que je pouvais bien rentrer, car il savait de bonne part que leur mère avait dit qu'elle ne voulait que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort que je ne pus lui rien répliquer, mais je rentrai dans ma maison où étant, je me mis à penser d'où pouvait venir un si prompt changement. Après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai autre sujet que mon peu de mérite et ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de déclamer contre leur procédé de m'avoir souffert tandis que je les avais diverties par des bals, ballets, comédies et sérénades, car je leur en donnais souvent, en toutes lesquelles choses j'avais fait des grandes dépenses et qu'à présent l'on me rebutait. La colère où j'étais me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins, ce que je fis. Cependant l'on m'attendait au parc et, quand le temps fut passé que je devais m'y rendre, la du Lis et sa sœur avec quelques autres demoiselles du voisinage y allèrent. Après avoir fait leur dévotion dans l'église, elles se placèrent sur la muraille du cimetière au-devant d'un ormeau qui leur donnait de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, et la du Fresne me fit signe d'approcher et je fis semblant de ne les pas voir. Ceux qui étaient avec moi m'en avertirent et je feignis de ne l'entendre pas et passai outre, leur disant : Allons faire collation au logis des Quatre-Vents, ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt retourné chez moi qu'une femme veuve qui était notre confidente me vint trouver et me demanda fort brusquement quel sujet m'avait obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à Saint-Pater; que la du Lis en était outrée de colère au dernier point et ajouta que je pensasse à

réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours et, après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte du parc où elles étaient. Je la laissai faire mes excuses, car j'étais si troublé que je n'avais pu leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mère, s'adressant à moi, me dit que je ne devais pas être si crédule, que c'était quelqu'un qui voulait troubler notre contentement et que je fusse assuré que je serais toujours le bienvenu dans leur maison où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avait eu bien de l'inquiétude surtout quand j'avais feint de ne pas voir le signe que sa sœur m'avait fait. Je lui demandai pardon et lui fis des mauvaises excuses, tant j'étais transporté d'amour et de colère. Je me voulais venger de ce jeune homme, mais elle me commanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devais être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avait dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous passions le temps le plus doucement qu'on puisse imaginer, et nous expérimentions, par des véritables effets, ce que l'on dit, que le mouvement des yeux est le langage des amants, car nous l'avions si familier que nous nous faisions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muet qu'il fallait aller après souper nous promener sur la rivière et n'avoir que telles personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussitôt retenir un bateau à l'heure dite; je me transportai avec ceux qui devaient être de la promenade à la porte du parc où les demoiselles nous attendaient; mais trois jeunes hommes qui n'étaient pas de notre cabale s'arrêtèrent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en défaire, mais eux, s'en étant aperçus, ils s'opiniâtrèrent à demeurer, ce qui fut cause que, quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter et nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre et nous les allâmes attendre au bateau. Mais, quand nous aperçûmes

ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau et allâmes aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, lequel me demanda où j'avais laissé ses filles. Je ne pensai pas bien à ce que je lui devais répondre, mais lui dis franchement que je n'avais pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bonsoir, il prit le chemin du parc à la porte duquel il trouva ses filles, auxquelles il demanda d'où elles venaient et avec qui. La du Lis lui répondit : Nous venons de nous promener avec un tel, et me nomma. Alors son père lui accompagna un vous en avez menti d'un soufflet, ajoutant que si j'eusse été avec elles, quand même il aurait été plus tard, il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve dont je vous ai déjà parlé me vint trouver pour me dire ce qui s'était passé le soir précédent, et que la du Lis en était fort en colère, non pas tant du soufflet comme de ce que je ne l'avais pas attendue, parce qu'au bateau son intention était de se défaire accortement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux que je pus et je laissai passer quatre jours sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle et sa sœur et quelques demoiselles étaient assises sur un banc de boutique dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allais sortir pour aller au faubourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demandèrent que voulait dire ce procédé qui paraissait incivil. La du Lis ne répondit rien, mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignorait la cause et qu'il la fallait savoir de lui-même; et, pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte, au delà de cette petite rue par où il nous pourrait éviter, ce qu'elles firent. Comme je repassais devant elles, cette bonne sœur se leva de sa place et me prit par mon manteau en me disant : Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse ? et à même temps, me fit asseoir auprès d'elle; mais, quand je la voulus caresser et lui dire quelques douceurs, elle

fut toujours muette et me rebuta furieusement. Je demeurai là quelque peu de temps bien entrepris; après quoi je les accompagnai jusques à la porte du parc d'où je me retirai, résolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours sans y aller et qui me furent autant de siècles; mais un matin j'eus une rencontre de mademoiselle du Fresne, la mère, laquelle m'arrêta et me demanda pourquoi l'on ne me voyait plus. Je lui répondis que c'était la mauvaise humeur de sa cadette. Elle me répliqua qu'elle voulait faire notre accord et que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourais d'impatience et je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc et, comme je montais à la chambre, la du Lis, qui m'avait aperçu, en descendit si brusquement que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai et je trouvai sa sœur qui se mit à sourire, à laquelle je dis le procédé de sa cadette; et elle m'assura que tout cela n'était que feinte et qu'elle avait regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paraîtrais et qu'elle en témoignait une grande inquiétude, qu'elle était sans doute dans le jardin où je pouvais aller. Je descendis l'escalier et m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans; je la priai plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur, qui l'entendait du haut de l'escalier, descendit et me la vint ouvrir, car elle en savait le secret. J'entrai et la du Lis se mit à fuir, mais je la poursuivis si bien que je la pris par une des manches de son corps de jupe et je l'assis sur un siège de gazon où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible, mais elle me parut toujours plus sévère. Enfin, après plusieurs contestations, je lui dis que ma passion ne souffrait point de médiocrité et qu'elle me porterait à quelque désespoir, de quoi elle se repentirait après, ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau et la lui présentai, la suppliant de me la plonger dans le corps, lui disant qu'il m'était impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes grâces. Elle se leva pour s'enfuir en me répondant qu'elle n'avait jamais tué personne et

que, quand elle en aurait quelque pensée, elle ne commencerait pas par moi. Je l'arrêtai en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même et elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcherait pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine et me mis en posture pour me jeter dessus, ce qui la fit pâlir et, à même temps, elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avait beaucoup troublée et me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : Je vous obéirai pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle, ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mère entra dans le jardin et nous dit qu'elle serait bien venue plus tôt, mais qu'elle avait bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis et moi, qui allions après eux et qui ne pensions qu'à nous entretenir, cette bonne mère se tourna vers nous et nous dit qu'elle plaidait bien notre cause. Elle le put dire sans que son mari l'entendît, car il était fort sourd; nous la remerciâmes plutôt d'action que de parole. Un peu de temps après, monsieur du Fresne me tira à part et me découvrit le dessein que lui et sa femme avaient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage devant qu'il partît pour aller en cour servir son quartier et qu'il ne fallait plus faire de dépense en sérénade ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remercîments confus, car j'étais si transporté de joie d'un bonheur si inopiné et qui faisait le comble de ma félicité que je ne savais ce que je disais. Il me souvient bien que je lui dis que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, attendu mon peu de mérite et l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit ue, pour du mérite, il en avait

assez reconnu en moi et que, pour la condition, j'avais de quoi suppléer à ce défaut, sous-entendant du bien. Je ne sais ce que je lui répliquai, mais je sais bien qu'il me convia à souper, après quoi il fut conclu que le dimanche suivant nous assemblerions nos parents pour faire les fiançailles. Il me dit aussi quelle dot il pouvait donner à sa fille; mais à cela je répondis que je ne lui demandais que la personne et que j'avais assez de bien pour elle et pour moi. J'étais le plus content homme du monde et la du Lis aussi contente, ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là et qui fut la plus agréable que l'on puisse imaginer. Mais ce plaisir ne dura guère, car l'avant-veille du jour que nous devions fiancer, nous étions, la du Lis et moi, assis sur l'herbe, quand nous aperçûmes de loin un conseiller du présidial, proche parent du sieur du Fresne, lequel lui venait rendre visite. Nous en conçûmes la même pensée elle et moi et nous nous en affligeâmes, sans savoir au vrai ce que nous appréhendions; ce que l'événement ne nous fit que trop connaître. Car, le lendemain, comme j'allais prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris quand je trouvai à la porte de la basse-cour la du Lis qui pleurait. Je lui dis quelque chose et elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant et je trouvai sa sœur au même état. Je lui demandai que voulaient dire tant de pleurs et elle me répondit, en redoublant ses sanglots, que je ne le saurais que trop. Je montais à la chambre quand la mère en sortait, laquelle passa sans me rien dire; car les larmes, les sanglots et les soupirs la suffoquaient si fort que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement et dire : Ha! pauvre garçon! Je ne comprenais rien en un si prompt changement, mais mon cœur me présageait tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je me résolus d'en apprendre le sujet et je montai à la chambre où je trouvai monsieur du Fresne assis dans une chaise, lequel me dit fort brusquement qu'il avait changé d'avis et qu'il ne voulait pas marier sa cadette devant son aînée; que, quand il la marierait, ce ne serait

qu'après le retour de son voyage de la cour. Je lui répondis sur ces deux chefs, au premier, que sa fille aînée n'avait aucune répugnance que sa sœur fût mariée la première, pourvu que ce fût avec moi parce qu'elle m'avait toujours aimé comme un frère; que pour un autre elle s'y serait opposée (je vous puis assurer qu'elle m'en avait fait la protestation plusieurs fois); et sur le second, que j'attendrais aussi bien dix ans que les trois mois qu'il serait à la cour. Mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours, si surprenant et prononcé du ton que je vous viens dire, me jeta dans un si horrible désespoir que je sortis sans lui répliquer et sans rien dire aux demoiselles qui ne me purent rien dire aussi. Je m'en allai à ma maison, résolu de me donner la mort, mais, comme je tirais mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi et empêcha l'exécution de ce mortel dessein en me disant, de la part de la du Lis, que je ne m'affligeasse point, qu'il fallait avoir patience et qu'en pareilles affaires il arrivait toujours du trouble, mais que j'avais un grand avantage d'avoir sa mère et sa sœur aînée pour moi et elle plus que tous qui était la principale partie; qu'elles avaient résolu que quand son père serait parti, qui serait dans huit ou dix jours, que je pourrais continuer mes visites et que le temps était un grand opérateur. Ce discours était fort obligeant, mais je n'en pus point être consolé; aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer et qui me jeta enfin dans un si furieux désespoir que je me résolus de consulter les démons. Quelques jours devant le départ de monsieur du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue, dans lequel la croyance du vulgaire est qu'il y habite de mauvais esprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines fées qui étaient sans doute des fameuses magiciennes. Je m'enfonce dans le bois, appelant et invoquant ces esprits et les suppliant de me secourir en l'extrême affliction où

j'étais; mais, après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux qui, par leur ramage, semblaient me témoigner qu'ils étaient touchés de mes malheurs. Je retournai à ma maison où je me mis au lit, atteint d'une si étrange frénésie que l'on ne croyait pas que j'en pusse réchapper, car j'en fus jusques à perdre la parole. La du Lis fut malade à même temps et de la même manière que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie; car, comme nos maladies procédaient d'une même cause, elles produisaient aussi en nous de semblables effets; ce que nous apprenions par le médecin et apothicaire qui étaient les mêmes qui nous servaient; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plus tôt qu'elle et je m'en allai ou, pour mieux dire, je me traînai à sa maison où je la trouvai dans le lit (son père était parti pour la cour). Sa joie ne fut pas médiocre, comme la suite me le fit connaître, car, après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avait plus de mal; ce qui m'obligea à la presser de se lever, ce qu'elle fit pour me satisfaire. Mais sitôt qu'elle fut hors du lit, elle évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre; quand elle fut revenue de son évanouissement, nous la remîmes dans le lit où je la laissai pour lui donner moyen de reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence. Nous guérîmes entièrement et nous passâmes agréablement le temps tout celui que son père demeura à la cour. Mais quand il fut revenu il fut averti, par quelques ennemis secrets, que j'avais toujours fréquenté dans sa maison et pratiqué fort familièrement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir et se fâcha fort contre sa femme et sa fille aînée de ce qu'elles avaient favorisé nos entrevues; ce que j'appris par notre confidente, ensemble la résolution qu'elles avaient prise de me voir toujours et par quels moyens. Le premier fut que je prenais garde quand cet injuste père venait à la ville, car aussitôt j'allais dans sa maison où je demeurais

jusques à son retour que nous connaissions facilement à sa manière de frapper à la porte, et aussitôt je me cachais derrière une pièce de tapisserie; et, quand il entrait, un valet ou une servante ou quelquefois une de ses filles lui ôtait son manteau, et je sortais facilement sans qu'il le pût ouïr; car, comme je vous ai déjà dit, il était fort sourd, et, en sortant, la du Lis m'accompagnait toujours jusques à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert et nous eûmes recours au jardin de notre confidente dans lequel je me rendais par un autre de nos voisins, ce qui dura assez; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des églises, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui fut encore connu, tellement que nous n'avions plus que le hasard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc, mais il fallait user de grande précaution.

Un jour que j'y avais demeuré assez longtemps avec la du Lis (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs et avions pris des fortes résolutions de les surmonter), je la voulus accompagner jusques à la porte de la basse-cour où étant, nous aperçûmes de loin son père qui venait de la ville et tout droit à nous. De fuir, il n'y avait lieu, car il nous avait vus. Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuser; mais je lui répondis qu'elle avait l'esprit plus présent et plus subtil que moi et qu'elle y pensât. Cependant il arriva et, comme il commençait à se fâcher, elle lui dit que j'avais appris qu'il avait apporté des bagues et autres joailleries (car il employait ses gages en orfévreries pour y faire quelque profit, étant aussi avare qu'il était sourd), et que je venais pour voir s'il voudrait m'accommoder de quelques-unes pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariais. Il le crut facilement; nous montâmes et il me montra ses bagues. J'en choisis deux, un petit diamant et une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites, mais, quand il vit que je ne me hâtais point d'aller au Mans, il en parla à

sa jeune fille, comme se doutant de quelque fourbe et elle me conseilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville-là est une des plus agréables du royaume et où il y a du plus beau monde et du plus civilisé et où les filles y sont les plus accortes et les plus spirituelles, comme vous savez fort bien; aussi j'y fis en peu de temps des grandes connaissances. J'étais logé au logis des Chênes-Verts, où était aussi logé un opérateur qui débitait ses drogues en public sur le théâtre en attendant l'issue d'un projet qu'il avait fait de dresser une troupe de comédiens. Il avait déjà avec lui des personnes de qualité, entre autres le fils d'un comte que je ne nomme pas par discrétion, un jeune avocat du Mans qui avait déjà été en troupe, sans compter un sien frère et un autre vieux comédien qui s'enfarinait à la farce; et il attendait une jeune fille de la ville de Laval qui lui avait promis de se dérober de la maison de son père et de le venir trouver. Je fis connaissance avec lui et, un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le récit de mes malheurs; ensuite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa troupe et que ce serait le moyen de me faire oublier mes disgrâces. J'y consentis volontiers et, si la fille fût venue, j'aurais certainement suivi. Mais les parents en furent avertis, ils prirent garde à elle; ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas, ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupçon, qui fut de mener avec moi cet avocat dont je vous viens de parler et un autre jeune homme de ma connaissance, auxquels je découvris mon dessein et qui furent ravis de me servir en cette occasion. Ils parurent en cette ville sous le titre, l'un de frère, et l'autre de cousin germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne que j'avais prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi à leur dire mille biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvaient pas mieux loger leur parente et ensuite nous donna à souper. L'on but à la santé de ma maîtresse et la du Lis en fit raison. Après

qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville, ils s'en retournèrent au Mans. J'avais toujours libre accès chez le sieur du Fresne, lequel me disait sans cesse que je tardais trop à aller au Mans achever mon mariage, ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte et qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison; ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard et l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc et où il y avait des broussailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le désespoir de la posséder m'avait fait concevoir, tirant à même temps le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement et me dit tant de douceurs qu'elle accompagna de protestations de constance et de belles promesses qu'il lui fut facile de me désarmer. Elle saisit mon poignard que je ne pus retenir et le jeta au travers des broussailles et me dit qu'elle s'en voulait aller et qu'elle ne se trouverait plus seule avec moi. Elle me voulait dire que je n'avais pas sujet d'en user ainsi quand je l'interrompis pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente où je me rendrais et que là nous prendrions les dernières résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la saluai et nous pleurâmes nos communes misères et, après des longs discours, elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentirait jamais à aucun mariage et, quand je demeurerais dix ans, qu'elle m'attendrait. Je lui fis des promesses réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulais prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes), elle fut d'avis que sa mère et sa sœur fussent de la confidence. Cette veuve les alla querir et je demeurai seul avec la du Lis. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs mieux que nous n'avions jamais fait et elle en vint jusques à me dire

que, si je la voulais enlever, elle y consentirait volontiers et me suivrait partout et que, si l'on venait après nous et qu'on nous attrapât, elle feindrait d'être enceinte. Mais mon amour était si pur que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis, laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mère et sa sœur arrivèrent et nous leur déclarâmes nos résolutions, ce qui fit redoubler les pleurs et les embrassements. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis, des termes de laquelle je ne me saurais souvenir, mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avais mis tout ce que je m'étais figuré de tendre pour leur donner de compassion. Aussi notre confidente, qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de cette lettre, la mère et les deux filles avaient été si affligées de douleur que la du Lis n'avait pas eu le courage de me faire réponse. J'ai supprimé beaucoup d'aventures qui nous arrivèrent pendant le cours de nos amours pour n'abuser pas de votre patience; comme les jalousies que la du Lis conçut contre moi pour une demoiselle sa cousine germaine qui l'était venue voir et qui demeura trois mois dans la maison; la même chose pour la fille de ce gentilhomme qui avait amené ce galant que je fis en aller, non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler et des combats en des rencontres de nuit où je fus blessé par deux fois au bras et à la cuisse. Je finis donc ici la digression pour vous dire que je partis pour Paris où j'arrivai heureusement et où je demeurai environ une année. Mais, ne pouvant pas y subsister comme je faisais en cette ville, tant à cause de la cherté des vivres que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis pour laquelle j'avais fait des grandes dépenses, comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi, lequel avait épousé la veuve d'un autre secrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire à laquelle je ne fis point pour

lors de réflexion; mais elle continua si ouvertement que quelques-uns des domestiques s'en aperçurent, comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avait donné une commission pour faire dans la ville, elle me dit de prendre le carrosse dans lequel je montai seul et je dis au cocher de me mener par le Marais du Temple, tandis que son mari allait par la ville à cheval, suivi d'un seul laquais; car elle lui avait persuadé qu'il ferait mieux ses affaires de la sorte que de traîner un carrosse qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avait que des portes cochères et, par conséquent, l'on n'y voyait guère de monde, le cocher arrêta le carrosse et descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtait ? Il s'approcha de la portière et me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avais point pris garde au procédé de madame sur mon sujet. A quoi je lui répondis que non, et qu'est-ce qu'il voulait dire. Il me répondit alors que je ne connaissais pas ma fortune et qu'il y avait beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guère avec lui, mais je lui commandai de remonter sur son siège et me conduire à la rue Saint-Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avait dit et, quand je fus de retour à la maison, j'observai plus exactement les actions de cette dame dont quelques-unes me confirmèrent en la croyance de ce que m'avait dit le cocher. Un jour que j'avais acheté de la toile et de la dentelle pour des collets, que j'avais baillés à faire à ses filles de service, comme elles y travaillaient, elle leur demanda pour qui étaient ces collets; elles répondirent que c'était pour moi. Et alors elle leur dit qu'elles les achevassent, mais que, pour la dentelle, elle la voulait mettre. Un jour qu'elle l'attachait, j'entrai dans sa chambre et elle me dit qu'elle travaillait pour moi, dont je fus si confus que je ne fis que des remercîments de même. Mais un matin que j'écrivais dans ma chambre, qui n'était pas éloignée de la sienne, elle me fit appeler par un laquais et, quand j'en approchai, j'entendis qu'elle criait furieusement

contre sa demoiselle suivante et contre sa femme de chambre. Elle disait : Ces chiennes, ces vilaines ne sauraient rien faire adroit[ement]; sortez de ma chambre! Comme elles en sortaient j'y entrai et elle continua à déclamer contre elles et me dit de fermer la porte et de lui aider à s'habiller; et aussitôt elle me dit de prendre sa chemise qui était sur la toilette et de la lui donner; et à même temps elle dépouilla celle qu'elle avait et s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte que je lui dis que je ferais encore plus mal que ses filles, qu'elle devait faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai donc plus de son intention, mais, comme j'étais jeune et timide, j'appréhendai quelque sinistre accident; car, quoiqu'elle fût déjà avancée en âge, elle avait pourtant encore des beaux restes, ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le souper. Alors, sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre et elle tourna sa chaise du côté du feu, disant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui; comme nous étions à table, une sienne nièce, âgée d'environ douze ans, descendit et, s'adressant à moi, me dit que madame sa tante l'envoyait pour savoir si j'avais bien le courage de souper, elle ne soupant point. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis, mais je sais bien que la dame se mit au lit et qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain, de grand matin, elle me fit appeler pour donner ordre d'avoir des médecins; comme j'approchai de son lit, elle me donna la main et me dit ouvertement que j'étais la cause de son mal, ce qui fit redoubler mon appréhension, en sorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisait à Paris pour le duc de Mantoue [156], et je partis sans en rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant qui était un franc voleur aussi bien que les deux sergents, car ils brûlaient presque tous les logements et nous faisaient souffrir; aussi ils furent pris par le prévôt de Troyes en

Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des sergents qui se trouva frère d'un des valets de chambre de monseigneur le duc d'Orléans [157], lequel le sauva. Nous demeurâmes sans chef et les soldats, d'un commun accord, firent élection de ma personne pour commander la compagnie qui était composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'en eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue et tirai la montre que je distribuai, aussi bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne [158]. Enfin nous filâmes jusques à Embrun [159] en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avait pas un soldat à sa compagnie.

Mais quand il apprit ce qui s'était passé et que je lui en fis paraître soixante-huit (car j'en avais perdu douze dans la marche), il me caressa fort et me donna son drapeau et sa table. L'armée, qui était la plus belle qui fût jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir, ce qui arriva par la mauvaise intelligence des généraux. Après son débris je m'arrêtai à Grenoble, pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne et de Champagne qui tuaient tous les fugitifs et le massacre en fut si grand que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces qu'elle s'épandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque temps à Grenoble, où je fis des grandes connaissances, je résolus de me retirer dans cette ville, ma patrie, mais en passant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dite. J'arrivai à un petit bourg appelé Saint-Patrice [160], où le fils puîné de la dame du lieu, qui était veuve, faisait une compagnie de fantassins pour le siège de Montauban. Je me mis avec lui, et il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'était pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'étais et que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un sien frère jeune garçon, chevalier de Malte, auquel il avait donné son enseigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves [161], en Provence, qui était le lieu

d'assemblée du régiment; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours que le maître d'hôtel de ce capitaine le vola et s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais en vain. Ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres que je ne gardai guère, car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Richelieu, lequel conduisait l'armée pour le siège de Montauban et autres villes rebelles de Guyenne et Languedoc. Il me mena avec lui, et nous trouvâmes son Éminence dans la ville d'Albi ; nous la suivîmes jusques à cette ville rebelle qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme, car elle se rendit, comme vous avez pu savoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures que je ne vous dis point pour ne vous être pas ennuyeux, ce que j'ai peut-être déjà trop été. Alors l'Étoile lui dit que ce serait les priver d'un agréable divertissement s'il ne continuait jusques à la fin. Il poursuivit donc ainsi : Je fis des grandes connaissances dans la maison de cet illustre cardinal, et principalement avec les pages dont il y en avait dix-huit de Normandie et qui me faisaient de grandes caresses aussi bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue, notre régiment fut licencié et nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avait un procès contre son fils aîné et se préparait pour aller le poursuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulais me retirer, comme je vous ai dit; mais je me laissai gagner dont je ne me repentis pas, car, quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIIIe, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie et j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, et, entre autres le gouverneur de cette ville, lequel connaissait fort monsieur de Saint-Patrice, auquel il me recommanda; et, après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étais, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avait pas fait, bien je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je

vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étaient au régiment des gardes, trois desquels étaient gentilshommes et auxquels j'avais l'honneur d'appartenir. Je les traitai du mieux qu'il me fut possible, et à la maison, et au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du faubourg de Saint-Laurent, qui est au delà du pont, nous nous arrêtâmes dessus pour voir passer des bateaux et alors un d'eux me dit qu'il s'étonnait bien fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la du Lis. Je leur dis que je n'avais osé de peur de trop apprendre. Ils me repartirent que j'avais bien fait et que je devais l'oublier puisqu'elle ne m'avait pas tenu parole. Je pensai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout savoir. Ils m'apprirent donc qu'aussitôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie qu'on l'avait mariée à un jeune homme qu'ils me nommèrent et qui était celui de tous ceux qui y pouvaient prétendre pour qui j'avais le plus d'aversion. Alors j'éclatai et dis contre elle tout ce que la colère me suggéra. Je l'appelai tigresse, félonne, perfide, traîtresse; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près, étant bien assurée que je la serais allé poignarder avec son mari jusque dedans son lit. Après, je sortis de ma poche une bourse d'argent et de soie bleue à petit point qu'elle m'avait donnée, dans laquelle je conservais le bracelet et le ruban que je lui avais gagné. Je mis une pierre dedans et la jetai avec violence dans la rivière, en disant : Ainsi se puisse effacer de ma mémoire celle à qui ont appartenu ces choses, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes. Ces messieurs furent étonnés de mon procédé et me protestèrent qu'ils étaient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils croyaient que je l'eusse su d'ailleurs. Ils ajoutèrent, pour me consoler, qu'elle avait été forcée à se marier et qu'elle avait bien fait paraître l'aversion qu'elle avait pour son mari, car elle n'avait fait que languir depuis son mariage et était morte quelque temps après. Ce discours redoubla mon déplaisir et me donna, à même temps, quelque espèce de consolation. Je pris

congé de ces messieurs et me retirai à la maison, mais si changé que mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en aperçut. Elle me demanda ce que j'avais, à quoi je ne répondis rien; mais elle me pressa si fort, que je lui dis succinctement mes aventures et la nouvelle que je venais d'apprendre. Elle fut touchée de ma douleur, comme je le connus par les larmes qu'elle versa. Elle le fit savoir à sa mère et à ses frères qui me témoignèrent de participer à mes déplaisirs, mais qu'il fallait se consoler et prendre patience. Le procès de la mère et du fils se termina par un accord, et nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penser à une retraite. La maison où j'étais était assez puissante pour me faire trouver des bons partis et l'on m'en proposa plusieurs, mais je ne pus jamais me résoudre au mariage. Je repris le premier dessein que j'avais eu autrefois de me rendre capucin et j'en demandai l'habit, mais il y survint tant d'obstacles dont la déduction ne vous serait qu'ennuyeuse, que je cessai cette poursuite. En ce temps-là le roi commanda l'arrière-ban de la noblesse du Dauphiné, pour aller à Casal [162]. Monsieur de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes, et nous y arrivâmes. Vous savez ce qu'il en réussit. Le siège fut levé, la ville rendue, et la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au cardinalat et à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice où je persistai toujours à me rendre religieux. Mais la divine Providence en disposait autrement. Un jour, monsieur de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseillait de me faire prêtre séculier, mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité et il me repartit qu'il y en avait de moindres. Je m'y résolus et je pris les ordres sur un patrimoine que madame sa mère me donna de cent livres de rente qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma première messe dans l'église de la

paroisse et ladite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant, car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouvèrent et plusieurs gentilshommes du voisinage. J'étais dans une maison trop puissante pour manquer de bénéfices; aussi, six mois après, j'eus un prieuré assez considérable avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après, j'eus un gros prieuré et une fort bonne cure, car j'avais pris grande peine à étudier et je m'étais rendu jusqu'au point de monter en chaire avec succès et devant les beaux auditoires et en présence même de prélats. Je ménageai mes revenus et amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville où vous me voyez maintenant ravi du bonheur de la connaissance d'une si charmante compagnie et d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service.

L'Étoile prit la parole, disant : Mais le plus grand que vous sauriez nous avoir jamais rendu... Elle voulait continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il voulait faire une comédie de cette histoire et qu'il n'y aurait rien de plus beau que la décoration du théâtre : un beau parc avec son grand bois et une rivière; pour le sujet des amants, des combats et une première messe. Tout le monde se mit à rire et Roquebrune, qui le contrariait toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien; vous ne sauriez mettre cette pièce dans les règles, d'autant qu'il faudrait changer la scène et demeurer trois ou quatre ans dessus. Alors le prieur leur dit : Messieurs, ne disputez point pour ce sujet, j'y ai donné ordre il y a longtemps. Vous savez que monsieur du Hardi [163] n'a jamais observé cette rigide règle des vingt-quatre heures, non plus que quelques-uns de nos poëtes modernes, comme l'auteur de Saint-Eustache [164], etc.; et monsieur Corneille ne s'y serait pas attaché, sans la censure que monsieur Scudéry voulut faire du *Cid* [165], aussi tous les honnêtes gens appellent ces manquements des belles fautes. J'en ai donc composé une comédie que j'ai intitulée : *La fidélité conservée après l'espérance perdue*

et, depuis, j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte et où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue), avec un petit chien barbet au pied, et ces paroles pour âme de la devise : *Privé d'espoir, je suis fidèle.* Cette pièce roule les théâtres il y a fort longtemps. Le titre en est aussi à propos que vos couleurs et votre devise, dit l'Étoile, car votre maîtresse vous a trompé et vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouser d'autre. La conversation finit par l'arrivée de M. de Verville et de M. de la Garouffière. Et je finis aussi ce chapitre, qui sans doute a été bien ennuyeux, tant pour sa longueur que pour son sujet.

CHAPITRE XIV

RETOUR DE VERVILLE, ACCOMPAGNÉ DE M. DE LA GAROUFFIÈRE. MARIAGES DES COMÉDIENS ET COMÉDIENNES, ET AUTRES AVENTURES DE RAGOTIN.

Tous ceux de la troupe furent étonnés de voir monsieur de la Garouffière; pour Verville, il était attendu avec impatience, principalement de ceux et celles qui se devaient marier. Ils lui demandèrent quelles bonnes affaires il avait en cette ville et il leur répondit qu'il n'en avait aucune, mais que monsieur de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance, il avait été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois et leur offrit la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en fallait parler qu'en secret et, pour lui en rompre les discours, il lui présenta le prieur de Saint-Louis, avec lequel il avait fait grande amitié, lui disant que c'était un fort galant homme. Alors l'Étoile leur dit qu'il venait d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût ouïr. Ces

deux messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être pas venus plus tôt pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre où Le Destin le suivit et, après y avoir demeuré quelques moments, ils appelèrent l'Étoile et Angélique et ensuite Léandre et la Caverne que monsieur de la Garouffière suivit. Quand ils furent assemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes il avait communiqué au sieur de la Garouffière le dessein qu'ils avaient fait de se marier, et qu'ils devaient repasser par Alençon pour être de la noce, et qu'il avait témoigné vouloir être de la partie. Il en fut très humblement remercié et on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avait d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit monsieur de Verville, il faudrait faire monter cet honnête homme qui est en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement et la force du sang fit un si merveilleux effet en elle qu'elle s'attendrit et pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connaissait cet homme-là et elle répondit qu'elle ne croyait pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit et, pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien qu'elle s'écria : Serait-ce point mon frère? Alors il s'approcha d'elle et l'embrassa, l'assurant que c'était lui-même que le malheur avait éloigné si longtemps de sa présence. Il salua sa nièce et tous ceux de la compagnie et assista à la conférence secrète où il fut conclu que l'on célébrerait les deux mariages, savoir, du Destin avec l'Étoile, et de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistait à savoir quel prêtre les épouserait. Alors le prieur de Saint-Louis (que l'on avait aussi appelé à la conférence) leur dit qu'il se chargeait de cela et qu'il en parlerait aux curés des deux paroisses de la ville et à celui du faubourg de Monsort; que, s'ils en faisaient quelque difficulté, ils retourneraient à Séez et qu'il en obtiendrait la permission du seigneur évêque; que, s'il ne voulait pas la lui accorder, il irait trouver monseigneur l'évêque du Mans, de qui

il avait l'honneur d'être connu, d'autant que sa petite église était de sa juridiction et qu'il ne croyait pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant l'on fit secrètement venir un notaire et l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses, car cette particularité n'est pas venue à ma connaissance, oui bien qu'ils se marièrent. Messieurs de Verville, de la Garouffière et de Saint-Louis furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés, mais aucun d'eux ne voulut les épouser, alléguant beaucoup de raisons que le prieur ne put surmonter parce qu'il n'en était peut-être pas capable, ce qui le fit résoudre d'aller à Séez. Il prit le cheval de Léandre et un de ses laquais et alla trouver le seigneur évêque, lequel répugna un peu à lui accorder sa requête, mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'étaient véritablement de nulle paroisse, car ils étaient aujourd'hui dans un lieu et demain dans un autre; que pourtant l'on ne pouvait pas les mettre au rang des vagabonds et gens sans aveu (qui était la plus forte raison sur laquelle les curés avaient fondé leur refus), car ils avaient bonne permission du roi et avaient leurs ménages et, par conséquent, étaient censés sujets des évêques dans le diocèse desquels ils se trouvaient lors de leur résidence en quelque ville; que ceux pour qui il demandait la dispense étaient dans celle d'Alençon où il avait juridiction, tant sur eux que sur les autres habitants, et que, partant, il les pouvait dispenser, comme il l'en suppliait très humblement parce que, d'ailleurs, ils étaient fort honnêtes gens. L'évêque donna les mains et pouvoir au prieur de les épouser en quelle église qu'il voudrait. Il voulait appeler son secrétaire pour faire la dispense en forme, mais le prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisait, ce que le bon seigneur fit aussi agréablement qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon où il trouva les fiancés qui préparaient tout ce qui était nécessaire pour les noces. Les autres comédiens, qui n'avaient point été du secret, ne savaient que penser de tant d'appareil

et Ragotin en était le plus en peine. Ce qui les obligeait à tenir la chose ainsi secrète, n'était que ce que vous avez appris du Destin; car, pour Léandre et Angélique, cela était connu de tous et aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense. Mais quand ils en furent assurés, l'on rendit la chose publique et l'on récita les contrats de mariage devant tous et l'on prit jour pour épouser. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avais-je pas bien dit? Je m'en étais toujours défié. » Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer, laquelle le précipita dans un furieux désespoir, comme vous apprendrez au dernier chapitre de ce roman. Il devint si troublé que, passant devant la grande église de Notre-Dame, un jour de fête que l'on carillonnait, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire qui croient que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, et il se persuada facilement qu'elles disaient :

Ragotin, ce matin,
A bu tant de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle.

Il entra en une si furieuse colère contre le campanier qu'il cria tout haut : Tu as menti; je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement. Je ne me serais pas fâché si tu leur faisais dire :

Le mutin du Destin
A ravi à Ragotin
L'Étoile, l'Étoile,

car j'aurais eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner avoir du ressentiment de ma douleur, mais de m'appeler ivrogne, ah! tu la payeras. Et aussitôt il enfonça son chapeau et entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'allait pas au clocher, il la suivit jusques au plus haut, où il trouva une porte fort basse par laquelle il entra et suivit, sous le

toit des chapelles, sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent; mais lui y trouva un plancher fort élevé. Il chemina jusques au bout où il trouva une porte qui va au clocher où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches sont pendues, il trouva le campanier qui carillonnait toujours et qui ne regardait point derrière lui. Alors il se met à lui crier des injures, l'appelant insolent, impertinent, sot, brutal, maroufle, etc. Mais le bruit des cloches l'empêchait de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisait, ce qui le fit impatienter et s'approcher de lui et, à même temps, lui bailler un grand coup de poing sur le dos. La campanier, se sentant frappé, se tourna et, voyant Ragotin, lui dit : Hé! petit escargot, qui diable t'a mené ici pour me frapper ? Ragotin se mit en devoir de lui en dire le sujet et de lui faire ses plaintes; mais le campanier, qui n'entendait point de raillerie, sans le vouloir écouter, le prit par un bras et, en même temps, lui bailla un coup de pied au cul qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois jusque sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement la tête la première qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les cordes, et se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon et descendit promptement; il passa au travers de l'église d'où il alla trouver le lieutenant criminel, pour se plaindre à lui de l'excès que le campanier avait commis en sa personne. Ce magistrat, le voyant ainsi sanglant, crut facilement ce qu'il disait, mais, après en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire et connut bien que le petit homme avait le cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il ferait justice, et envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver. Quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faisait injurier cet honnête homme par ses cloches; à quoi il lui répondit qu'il ne le connaissait point et qu'il carillonnait à son ordinaire :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme.

mais qu'ayant été frappé et injurié, il l'avait poussé et qu'ayant rencontré le haut de l'escalier, il en était tombé. Le lieutenant criminel lui dit : Une autre fois soyez plus avisé; et à Ragotin : Soyez plus sage et ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. Ragotin s'en retourna à la maison où il ne se vanta pas de son accident. Mais les comédiens, voyant son visage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demandèrent la raison, ce qu'il ne voulut pas dire; mais ils l'apprirent par la voix commune, car cette disgrâce avait éclaté et dont ils rirent bien fort aussi bien que messieurs de Verville et de la Garouffière.

Le jour des épousailles des comédiennes étant venu, le prieur de Saint-Louis leur dit qu'il avait fait choix de son église pour les épouser. Ils y allèrent à petit bruit et il bénit les mariages, après avoir fait une très belle exhortation aux mariés, lesquels se retirèrent à leur logis où ils dînèrent; après quoi l'on demanda à quoi l'on passerait le temps jusques au souper. La comédie, les ballets et les bals leur étaient si ordinaires que l'on trouva bon de faire le récit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en savait point. Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancolie, il se fût sans doute offert à en débiter quelqu'une, mais il était muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puisqu'il l'avait promis quand l'occasion s'en présenterait et qu'il n'en pourrait jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la voulait commencer. Mais il répondit qu'il avait quelque chose dans l'esprit qui le troublait et que, quand il l'aurait assez libre, qu'il ne voulait pas rendre ce mauvais office au poëte de faire son éloge, dans lequel il faudrait comprendre sa maison, et qu'il était trop de ses amis pour débiter une juste satire. Roquebrune pensa troubler la fête, mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étaient dans la compagnie calma tout cet orage; ensuite de quoi monsieur de la Garouffière dit qu'il savait beaucoup d'aventures dont il avait été témoin oculaire; on le pria d'en

faire le récit, ce qu'il fit comme vous verrez au chapitre suivant.

CHAPITRE XV

HISTOIRE DES DEUX JALOUSES

Les divisions qui mirent la maîtresse ville du monde au rang des plus malheureuses, furent une semence qui s'épandit par tout l'univers et en un temps où les hommes ne doivent avoir qu'une âme, comme au berceau de l'Église, puisqu'ils avaient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps; mais elles ne laissèrent pas d'éclore celles des Guelfes et des Gibelins et, quelques années après, celles des Capelets et des Montesches. Ces divisions, qui ne devaient point sortir de l'Italie où elles avaient eu leur origine, ne laissèrent pas de se dilater par tout le monde et notre France n'en a pas été exempte; et il semble même que c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait éclater ses funestes effets; ce qu'elle fait encore à présent, car il n'y a ville, bourg ni village où il n'y ait divers partis d'où il arrive tous les jours de sinistres accidents. Mon père, qui était conseiller au parlement de Rennes et qui m'avait destiné pour être, comme je suis, son successeur, me mit au collège pour m'en rendre capable; mais, comme j'étais dans ma patrie, il s'aperçut que je ne profitais pas, ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Flèche où est, comme vous savez, le plus fameux collège que les Jésuites aient dans ce royaume de France. Ce fut dans cette petite ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre et, au même temps que j'y faisais mes études.

Il y avait deux gentilshommes qui étaient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, sans être pourtant mariés, comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe : *Entre qui nous*

veut et qui nous ne voulons pas, nous demeurons sans nous marier. A la fin tous deux se marièrent. L'un, qu'on appelait monsieur de Fondsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle était de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appelait monsieur du Lac, épousa une demoiselle de la ville de Chartres, qui n'était pas riche, mais qui était très belle et d'une si illustre maison qu'elle appartenait à des ducs et pairs et à des maréchaux de France. Ces deux gentilshommes, qui pouvaient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence, mais elle ne dura guère après leurs mariages, car leurs deux femmes commencèrent à se regarder d'un œil jaloux, l'une se tenant fière de son extraction et l'autre de ses grands biens. Madame de Fondsblanche n'était pas belle de visage, mais elle avait grand'mine, bonne grâce et était fort propre; elle avait beaucoup d'esprit et était fort obligeante. Madame du Lac était très belle, comme j'ai dit, mais sans grâce; elle avait de l'esprit infiniment, mais si mal tourné que c'était une artificieuse et dangereuse personne. Ces deux dames étaient de l'humeur de la plupart des femmes de ce temps, qui ne croiraient pas être du grand monde si elles n'avaient chacune une douzaine de galants; aussi elles faisaient tous leurs efforts et employaient tous leurs soins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réussissait beaucoup mieux que la Fondsblanche, car elle tenait sous son empire toute la jeunesse de la ville et du voisinage; s'entend des personnes très qualifiées, car elle n'en souffrait point d'autres; mais cette affectation causa des murmures sourds qui éclatèrent enfin ouvertement en médisance sans que pour cela elle discontinuât de sa manière d'agir; au contraire, il sembla que ce lui fût un sujet pour prendre plus de soin à faire des nouveaux galants. La Fondsblanche n'était pas du tout si soigneuse d'en [avoir] [166] et elle en avait pourtant quelques-uns qu'elle retenait avec adresse, entre lesquels était un jeune gentilhomme très bien fait dont l'esprit correspondait au sien et qui était un des braves du temps. Celui-là en était le plus favori;

aussi son assiduité causa des soupçons et la médisance éclata hautement. Ce fut là la source de la rupture entre ces deux dames, car auparavant elles se visitaient civilement, mais, comme j'ai dit, toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fondsblanche, fit épier ses actions et fit mille pièces artificieuses pour la perdre de réputation, notamment sur le sujet de ce gentilhomme que l'on appelait monsieur du Val-Rocher; ce qui vint aux oreilles de la Fondsblanche, qui ne demeura pas muette, car elle disait par raillerie que, si elle avait des galants, ce n'était pas à douzaine comme la du Lac qui faisait toujours des nouvelles impostures. L'autre, en se défendant, lui baillait le change, si bien qu'elles vivaient comme deux démons. Quelques personnes charitables essayèrent à les mettre d'accord, mais ce fut inutilement, car elles ne les purent jamais obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensait à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fondsblanche, crut que le plus sensible qu'elle pourrait lui faire ressentir, ce serait de lui ôter le plus favori de ses galants, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à monsieur de Fondsblanche, par des gens qui lui étaient affidés, que, quand il était hors de sa maison (ce qui arrivait souvent, car il était continuellement à la chasse ou en visite chez des gentislhommes voisins de la ville), que du Val-Rocher couchait avec sa femme et que des gens dignes de foi l'avaient vu sortir de son lit où elle était. Monsieur de Fondsblanche, qui n'en avait jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion à ce discours et ensuite fit connaître à sa femme qu'elle l'obligerait si elle faisait cesser les visites du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choses et le paya de si fortes raisons qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avait pas eu l'effet qu'elle désirait, trouva moyen de parler au Val-Rocher. Elle était belle et accorte, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse d'un cœur le mieux muni; aussi, encore qu'il eût des grands attachements à la

Fondsblanche, la du Lac rompit tous ces liens et lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fondsblanche (surtout quand elle apprit que du Val-Rocher parlait d'elle en des termes fort insolents), laquelle augmenta par la mort de son mari qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austèrement, mais la jalousie la surmonta et fut la plus forte. Il n'y avait que quinze jours que l'on avait enterré son mari qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien, mais l'événement le fit assez connaître, car, une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'eussent contracté fort secrètement; et ainsi, dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'espace de ce temps-là, et l'autre vivant. Voilà, ce me semble, le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer, car elle oublia la bienséance du veuvage et ne se soucia de tous les insolents discours que du Val-Rocher avait faits d'elle à la persuasion de la du Lac, ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hasarde tout quand il s'agit de se venger; mais vous le verrez encore mieux par ce que je vous vais dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle, mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put et qu'elle fut pourtant sur le point de faire éclater, ayant fait dessein de le faire assassiner en un voyage qu'il devait faire en Bretagne dont il fut averti par des personnes à qui elle s'en était découverte, ce qui l'obligea à se bien précautionner. D'ailleurs, elle considéra que ce serait mettre ses plus chers amis en grand hasard, ce qui la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher par ses pernicieux artifices. Aussi ils se querellèrent furieusement plusieurs fois et en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari qui n'était pas des plus adroits du monde, jugeant bien qu'il ne durerait guère au Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, était un des braves du temps;

se figurant qu'après la mort de son mari, elle le pourrait encore ôter à la Fondsblanche, de laquelle elle se pourrait facilement défaire, ou par poison, ou par le mauvais traitement qu'elle lui ferait donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avait projeté, car du Val-Rocher, se fiant en son adresse, méprisa du Lac (qui au commencement se tenait sur la défensive), ne croyant pas qu'il osât lui porter; et ainsi il se négligeait, en sorte que du Lac le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement qu'il lui mit son épée au travers du corps et le laissa sans vie et s'en alla à sa maison où il trouva sa femme, à laquelle il raconta l'action dont elle fut bien étonnée et marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrètement et s'en alla dans la maison d'un des parents de sa femme, lesquels, comme j'ai dit, étaient des grands et puissants seigneurs qui travaillèrent à obtenir sa grâce du roi. La Fondsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari et qu'on lui dit qu'il ne fallait pas s'amuser à verser d'inutiles larmes, mais qu'il fallait le faire enterrer secrètement pour éviter que la justice n'y mît pas la main; ce qui fut fait, et ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grâce qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort qui voulait faire passer l'action pour un assassinat, ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard et, passant une fois par-devant du Lac, qui se promenait à la place avec quelques-uns de ses amis, elle l'attaqua si furieusement et si inopinément qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense et lui donna à même temps deux coups de poignard dans le corps dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre et mettre en prison; on lui fit son procès, et la plupart des juges opinèrent à la mort à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle était grosse, et ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne savait

duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonnière, mais comme c'était une personne fort délicate, l'air renfermé et puant de la conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causèrent une maladie et sa délivrance avant le terme et ensuite sa mort; néanmoins le fruit eut baptême et, après avoir vécu quelques heures, il mourut aussi. La du Lac fut touchée de Dieu; elle rentra en soi-même, fit résolution, sur tant de sinistres accidents dont elle était cause, mit ordre aux affaires de sa maison et entra dans un monastère de religieuses réformées de l'ordre de Saint-Benoît, au lieu d'Almenesche, au diocèse de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude et faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avait causés. Elle est encore dans ce monastère où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois.

Les comédiens et comédiennes écoutaient encore, quoique monsieur de la Garouffière ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire que c'était là un beau sujet pour un poëme grave et qu'il en voulait composer une excellente tragédie qu'il mettrait facilement dans les règles du poëme dramatique. L'on ne répondit pas à sa proposition, mais tous admirèrent le caprice des femmes quand elles sont frappées de jalousie et comme elles se portent aux dernières extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'était une passion, mais les savants conclurent que c'était la destruction de la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour. Il y avait encore beaucoup de temps jusques au souper et tous trouvèrent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant, ils s'assirent sur l'herbe. Lors Le Destin dit qu'il n'y avait rien de plus agréable que le récit des histoires. Léandre, qui n'avait point entré dans la belle conversation depuis qu'il était dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet, prit la parole, disant que, puisque l'on avait fini par le caprice des femmes, si la compagnie agréait qu'il fît le récit de ceux d'une

jeune fille qui ne demeurait pas loin d'une de ses maisons. Il en fut prié de tous et, après avoir toussé cinq ou six fois, il débuta comme vous allez voir.

CHAPITRE XVI

HISTOIRE DE LA CAPRICIEUSE AMANTE

Il y avait dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitré, un vieux gentilhomme, lequel avait longtemps demeuré marié avec une très vertueuse demoiselle, sans avoir des enfants. Entre plusieurs domestiques qui le servaient, étaient un maître d'hôtel et une gouvernante, par les mains desquels passait tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui faisaient comme font la plupart des valets et servantes (c'est-à-dire l'amour), se promirent mariage et tirèrent si bien chacun de son côté que le bon vieux gentilhomme et sa femme moururent fort incommodés et les deux domestiques vécurent fort riches et mariés. Quelques années après, il arriva une si mauvaise affaire à ce maître d'hôtel qu'il fut obligé de s'enfuir et, pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie et de laisser sa femme seule et sans enfants, laquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucune de ses nouvelles, elle fit courir le bruit de sa mort et en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquelles se présenta un riche marchand, lequel l'épousa; et, au bout de l'année, elle accoucha d'une fille, laquelle pouvait avoir quatre ans quand le premier mari de sa mère arriva à la maison. De vous dire quels furent les plus étonnés, des deux maris ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut savoir; mais comme la mauvaise affaire du premier subsistait toujours, ce qui l'obligeait à se tenir caché, et d'ailleurs,

voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, et céda librement sa femme au second mari sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venait de temps en temps, et toujours fort secrètement, querir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusait point. Cependant la fille, que l'on appelait Marguerite, se faisait grande, et avait plus de bonne grâce que de beauté et de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais, comme vous savez que le bien est depuis longtemps ce que l'on considère le plus en fait de mariage, elle ne manquait pas de galants, entre lesquels était le fils d'un riche marchand qui ne vivait pas comme tel, mais en demi-gentilhomme, car il fréquentait les plus honorables compagnies où il ne manquait pas de trouver sa Marguerite qui y était reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme, que l'on appelait le sieur de Saint-Germain, avait bonne mine et tant de cœur qu'il était souvent employé en des duels qui, en ce temps-là, étaient fort fréquents. Il dansait de bonne grâce et jouait dans les grandes compagnies et était toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ses services et à lui témoigner sa passion et le désir qu'il avait de la rechercher en mariage; à quoi elle ne répugna point et même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de son père et de sa mère qui favorisaient sa recherche de tout leur pouvoir. Mais au temps qu'il se disposait pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporterait aucun obstacle; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta si furieusement de parole et d'action qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laissa passer quelques jours sans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette passion; mais elle avait pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison qu'elle en sortit et alla se mettre en une compagnie de filles du voisinage où il la suivit après avoir fait ses plaintes au père et à la mère du mauvais

traitement que lui faisait leur fille sans lui en avoir donné aucun sujet; de quoi ils témoignèrent être marris et lui promirent de la rendre plus sociable. Mais, comme elle était fille unique, ils n'osèrent lui contredire ni la presser sur cette matière-là, se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avait de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur après avoir témoigné de l'aimer. A tout cela elle ne leur répondait rien, et continuait dans sa mauvaise humeur, car, quand il voulait approcher d'elle, elle changeait de place et il la suivait; mais elle le fuyait toujours, en sorte qu'un jour il fut obligé, pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de jupe dont elle cria, lui disant qu'il avait froissé ses bouts de manche et que s'il y retournait qu'elle lui donnerait un soufflet et qu'il ferait beaucoup mieux de la laisser. Enfin, tant plus il s'empressait pour l'accoster, plus elle faisait de diligence pour le fuir et, quand l'on allait à la promenade, elle aimait mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle était dans un bal et qu'il la voulût prendre pour la faire danser, elle lui faisait affront, disant qu'elle se trouvait mal et, à même temps, elle dansait avec un autre. Elle en vint jusques à lui susciter des querelles et elle fut cause que par quatre fois il se porta sur le pré d'où il sortit toujours glorieusement, ce qui la faisait enrager au moins en apparence. Tous ces mauvais traitements n'étaient que jeter de l'huile sur la braise, car il en était toujours plus transporté et ne relâchait point du tout de ses visites. Un jour, il crut que sa persévérance l'avait un peu adoucie, car elle se laissa approcher de lui et écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, en telles ou semblables paroles : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne saurait vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour et la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire qu'à vous faire paraître à quel point je suis à vous! Eh bien, lui répondit-elle, vous ne le me sauriez mieux persuader qu'en vous éloignant de

moi et, parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville, s'il est vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on lève; quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos désirs. Ce peu d'espérance que je vous donne vous y doit obliger, sinon perdez-la tout à fait. Alors elle tira une bague de son doigt, la lui présenta en lui disant : Gardez cette bague qui vous fera souvenir de moi et je vous défends de me venir dire adieu; en un mot, ne me voyez plus. Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser et le laissa, passant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce misérable amant prit congé du père et de la mère qui ne purent contenir leurs larmes et qui l'assurèrent de lui être toujours favorables pour ce qu'il souhaitait. Le lendemain il se mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levait pour le siège de la Rochelle. Comme elle lui avait défendu de la plus voir, il n'osa pas l'entreprendre; mais la nuit devant le jour de son départ il lui donna des sérénades à la fin desquelles il chanta cette complainte qu'il accorda aux tristes et doux accents de son luth en cette sorte :

Iris, maîtresse inexorable,
Sans amour et sans amitié,
Hélas! n'auras-tu point pitié
D'un si fidèle amant que tu rends misérable ?

Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur sera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible ?

Je t'obéis, fille cruelle!
Je te dis le dernier adieu ;
Jamais, dedans ce triste lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidèle.

Lorsque mon corps sera sans âme,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en sortira
Pour t'en faire un présent où tu verras ma flamme.

Cette capricieuse fille s'était levée et avait ouvert le

volet d'une fenêtre, n'ayant laissé que la vitre au travers de laquelle elle se fit ouïr, faisant un si grand éclat de rire que cela acheva de désespérer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque chose, mais elle referma le volet en disant tout haut : Tenez votre promesse pour votre profit, ce qui l'obligea à se retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie qui se rendit au camp de la Rochelle, là où, comme vous avez pu savoir, le siège fut fort opiniâtré, le roi à l'attaquer et les assiégés à se défendre; mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un monarque auquel les vents et les éléments rendaient obéissance. Après que la ville fut rendue, on licencia plusieurs troupes du nombre desquelles fut la compagnie où était Saint-Germain, lequel s'en retourna à Vitré où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle souffrit d'en être saluée; mais ce ne fut que pour lui dire que son retour était bien prompt et qu'elle n'était pas encore disposée à le souffrir, et qu'elle le priait de ne la point voir. Il lui répondit ces tristes paroles : Il faut avouer que vous êtes une dangereuse personne et que vous ne désirez que la mort du plus fidèle amant qui soit au monde, car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'éprouver sa rigueur quoique glorieusement, mais qui eût pourtant été pour moi très [funeste][167]. Je la suis allé chercher là où des plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée sans que je l'aie jamais pu rencontrer, mais puisque vous la désirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux qu'à la fin elle sera obligée de me satisfaire pour vous contenter. Mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée, car elle sera d'un genre si étrange que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui soit dans l'univers. Il se leva et la voulait laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitait du tout point sa mort et que, si elle lui avait procuré des combats, ce n'avait été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur et afin qu'il fût plus digne de la posséder, mais qu'elle n'était pas encore en état de

souffrir sa recherche; que peut-être le temps la pourrait adoucir et elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnait en lui-même que, puisqu'elle avait encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manquerait pas d'en prendre s'il lui en donnait le sujet. Il avait un camarade qui avait une maîtresse dont il était autant chéri que lui était maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse et que lui pratiquât la sienne pour voir quelle mine elle tiendrait. Son camarade ne voulut pas lui accorder sans en avoir averti sa maîtresse, laquelle y consentit. La première conversation qu'ils eurent ensemble (car ces deux filles n'étaient guère l'une sans l'autre), ces deux amants firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, lequel accosta cette fière Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres riaient, elle s'imagina que ce changement était concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point qu'elle laissa la compagnie en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle et lui remontra le tort qu'elle avait d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvait espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme et si passionné pour elle et que sa politique était tout à fait extraordinaire et inusitée entre des amants; qu'elle pouvait bien voir de quelle manière elle en usait avec le sien, qu'elle appréhendait si fort de le désobliger qu'elle ne lui avait jamais donné aucun sujet de se rebuter. Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite, ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un si furieux désespoir qu'il ne chercha depuis que des occasions de faire paraître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort, comme il la pensa trouver. Car un soir que lui et sept de ses camarades sortaient d'un cabaret,

ayant tous l'épée au côté, ils firent rencontre de quatre gentilshommes dont il y en avait un qui était capitaine de cavalerie, lesquels leur voulurent disputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils passaient; mais ils furent contraints de céder en disant que le nombre serait bientôt égal et du même pas allèrent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, lesquels se mirent à chercher ceux qui les avaient fait quitter le haut du pavé et qu'ils rencontrèrent dans la grande rue. Comme Saint-Germain s'était le plus avancé dans la dispute, il avait été remarqué par ce capitaine, [à] son chapeau bordé d'argent qui brillait dans l'obscurité; aussi, dès qu'il l'eut aperçu, il s'adressa à lui en lui donnant un coup de coutelas sur la tête, qui lui coupa son chapeau et une partie du crâne. Ils crurent qu'il était mort et qu'ils étaient assez vengés, ce qui les fit retirer ; et les compagnons de Saint-Germain songèrent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il était sans pouls et sans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à sa maison où il fut visité par les chirurgiens qui lui trouvèrent encore de vie ; ils le pansèrent, remirent le crâne et mirent le premier appareil. La première dispute avait causé de la rumeur dans le voisinage, mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voisins se levèrent et chacun en parlait diversement, mais tous concluaient que Saint-Germain était mort. Le bruit en alla jusqu'à la maison de cette cruelle Marguerite, laquelle se leva aussitôt du lit et s'en alla en déshabillé chez son galant qu'elle trouva en l'état où je viens de le vous représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie, en telle sorte que l'on eut de peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accusèrent de ce désastre et lui représentèrent que, si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle aurait évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux et à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduité, tout le temps qu'il fut hors de connaissance qu'elle ne se dépouilla ni coucha pen-

dant ce temps-là et ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand il commença à connaître l'on jugea que sa présence lui serait plus préjudiciable qu'utile pour les raisons que vous pouvez entendre. Enfin il guérit et, quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parents et beaucoup plus des mariés.

Après que Léandre eut fini son histoire, ils retournèrent à la ville où, étant, ils soupèrent et, après avoir un peu veillé, l'on coucha les épousés. Ces mariages avaient été faits à petit bruit, ce qui fut cause qu'ils n'eurent point de visites ce jour-là ni le lendemain; mais deux jours après ils en furent tellement accablés qu'ils avaient peine à trouver quelque moment de relâche pour étudier leurs rôles, car tout le beau monde les vint féliciter et, durant huit jours, ils reçurent des visites. Après la fête passée, ils continuèrent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, lequel se précipita dans l'abîme du désespoir, comme vous allez voir dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE XVII

DÉSESPOIR DE RAGOTIN ET FIN DU ROMAN COMIQUE

La Rancune se voyant hors d'espérance de réussir en l'amour qu'il portait à l'Étoile aussi bien que Ragotin, se leva de bonne heure et alla trouver le petit homme qu'il trouva aussi levé et qui écrivait, lequel lui dit qu'il faisait sa propre épitaphe. Eh quoi! dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les morts et vous êtes encore en vie et, ce que je trouve le plus étrange, c'est que vous-même la faites. Oui, dit Ragotin, et je vous la veux

faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avait plié et lui fit lire ces vers :

Ci-gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Étoile
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il sera
Autant de temps qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.

Voilà qui est magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir dessus votre sépulture, car l'on dit que les morts n'y voient ni entendent rien. Ah! dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de mon désastre! car vous me donniez toujours des grandes espérances de fléchir cette belle et vous saviez bien tout le secret. Alors la Rancune lui jura sérieusement qu'il n'en savait rien positivement, mais qu'il s'en doutait, comme il lui avait dit quand il lui conseillait d'étouffer cette passion, lui remontrant que c'était la plus fière fille du monde. Et il semble, ajouta-t-il, que la profession qu'elle fait doive licencier les femmes et filles de cet orgueil, qui est ordinaire à celles d'autre condition; mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de comédiens, l'on n'en trouvera point une si retenue et qui ait tant de vertu et elle a mis Angélique à ce pli-là, car de son naturel elle a une autre pente et son enjouement le témoigne assez. Mais enfin il faut que je vous découvre une chose que je vous ai tenue cachée jusques à présent, c'est que j'étais aussi amoureux d'elle que vous et je ne sais qui serait l'homme qui, après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en serait pu empêcher; mais, comme je me vois hors d'espérance aussi bien que vous, je suis résolu de quitter la troupe, d'autant que l'on y a reçu le frère de la Caverne. C'est un homme qui ne saurait faire d'autres personnages que ceux que je représente et ainsi l'on me congédiera sans doute; mais je ne veux pas attendre cela, je les veux prévenir et m'en

aller à Rennes trouver la troupe qui y est où je serai assurément reçu puisqu'il y manque un acteur. Alors Ragotin lui dit : Puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Étoile. Mais la Rancune jura comme un démon qu'il était homme d'honneur et qu'il n'avait pas laissé de lui en faire des ouvertures; mais, comme il lui avait déjà dit, elle n'avait jamais voulu écouter. Eh bien, dit Ragotin, vous avez résolu de quitter la troupe et moi aussi; mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout à fait le monde. La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avait baillée; il crut seulement qu'il avait fait résolution d'entrer dans un couvent, ce qui fut cause qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit personne que le poëte auquel il en bailla une copie. Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen qu'il pourrait tenir pour sortir du monde. Il prit un pistolet qu'il chargea et y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela ferait trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piqûre lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie cependant que les valets déjeunaient, il prit des cordes, qui étaient attachées au bât d'un cheval de voiture et en accommoda une au râtelier et la mit autour de son col; mais quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage et attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un cavalier étranger et alors il se laissa aller, tenant toujours un pied sur le bord de la crèche; pourtant s'il y eût demeuré longtemps, il se serait enfin étranglé. Le valet d'étable, qui était descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort et cria si fort que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du col et on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avait de prendre une si étrange résolution; mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Étoile (que je pourrais appeler mademoiselle du Destin; mais étant si près de

la fin de ce roman, je ne suis point d'avis de lui changer de nom), à laquelle il découvrit tout le mystère de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut assez téméraire pour lui dire qu'il était aux mêmes termes, mais qu'il ne prenait pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. A tout cela elle ne répondit pas une parole et le laissa. Quelque peu de temps après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avait d'accompagner le lendemain M. de Verville et de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent, ce qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, attendu ce qui était arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que M. de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux comédiens et comédiennes et principalement au Destin qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avait de voir l'accomplissement de ses désirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avaient bu. Le valet d'étable répondit qu'il était trop matin et qu'ils les pourraient faire boire en passant la rivière. Ils montèrent à cheval, après avoir pris congé de monsieur de la Garouffière, lequel s'était aussi disposé à partir et qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés de la peine qu'il s'était donnée de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques, il monta à cheval et la Rancune le suivit, lequel, nonobstant son insensibilité, ne put pas empêcher le cours de ses larmes qui attirèrent celle du Destin, se ressouvenant (nonobstant le naturel farouche de la Rancune) des services qu'il lui avait rendus et principalement à Paris, sur le pont Neuf, lorsqu'il y fut attaqué et volé par la Rappinière. Quand Verville et Ragotin eurent passé les ponts, ils descendirent à la rivière pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avait rive taillée où son cheval broncha si rude-

ment que le petit bout d'homme perdit les étriers et sauta par-dessus la tête du cheval dans la rivière qui était fort profonde en cet endroit-là; il ne savait pas nager; et, quand il l'aurait su, l'embarras de sa carabine, de son épée et de son manteau l'aurait fait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville était allé prendre le cheval de Ragotin qui était sorti de l'eau et un autre se dépouilla promptement et se jeta dans la rivière au lieu où il était tombé; mais il le trouva mort. L'on appela du monde et on le sortit. Cependant Verville envoya avertir les comédiens de ce malheur et, à même temps, son cheval [168]. Tous y accoururent et, après avoir plaint son sort, ils le firent enterrer dans le cimetière d'une chapelle de Sainte-Catherine qui n'est guère éloignée de la rivière. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun : Qui a pendre n'a pas noyer.

Ragotin n'avait pas le premier puisqu'il ne put s'étrangler; mais il avait le second, puisqu'il fut effectivement noyé. Ainsi finit ce petit bout d'avocat comique dont les aventures, disgrâces, accidents et la funeste mort seront dans la mémoire des habitants du Mans, d'Alençon, aussi bien que les faits héroïques de ceux qui composaient cette illustre troupe. Roquebrune, voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il fallait changer deux vers à son épitaphe dont la Rancune lui avait baillé une copie, comme je vous ai déjà dit, et qu'il fallait la mettre comme s'ensuit :

Ci-gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Étoile
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde sans bateau;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.

Les comédiens et comédiennes s'en retournèrent à leur logis et continuèrent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

FIN

NOTES

1. Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, et de Françoise-Marguerite de Silly, né au château de Montmirail, en septembre 1613 (baptisé le 20), d'abord connu sous le nom d'abbé de Buzay, coadjuteur de Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, en 1643, sacré archevêque de Corinthe le 22 janvier 1644, cardinal le 19 février 1652, archevêque de Paris en 1654, démissionnaire en 1662 et nommé abbé de Saint-Denis, mort le 24 août 1679. Il a laissé, en plus d'un petit volume tendancieux: *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, 1665, quelques *Mazarinades*, dont C. Moreau (*Bibliographie des Mazarinades*, 1851, 3 vol. in-8°) fournit les titres et des *Mémoires* publiés, pour la première fois, à Amsterdam en 1717, où il conte avec cynisme et talent les aventures de son existence désordonnée. Ses *Œuvres complètes* (Paris, Hachette, 1870-1920, 11 vol. in-8°) ont été réunies et annotées par A. Feillet, Gourdault, R. Chantelauze et Claude Cochin à la Collection des *Grands Écrivains de la France*. Ses *Mémoires* viennent d'être réimprimés par M. Georges Mongrédien dans la collection des *Classiques Garnier* (4 vol. in-18).

Scarron avait connu Retz dans sa jeunesse, comme il le précise dans une lettre (*Les Dernières Œuvres de M. Scarron*, 1663, I, 204). Il le vit de nouveau paraître à ses côtés pendant la Fronde alors qu'il jouissait d'une immense renommée. Peut-être ne comprit-il point que Retz, activement mêlé à la rébellion, le cajolait dans le but d'obtenir de lui la publication de *la Mazarinade*, terrible pamphlet qu'il venait d'écrire pour se venger de l'indifférence et du mépris du cardinal-ministre. Il crut en son amitié. Il lança, pour lui plaire, la *Mazarinade*. Il lui lut des chapitres du *Roman comique* au fur et à mesure qu'ils sortaient de son imagination et, heureux d'avoir reçu ses encouragements, il lui dédia la première partie de l'ouvrage.

2. La première partie du *Roman comique* parut sous le titre suivant: [LE | ROMANT | COMIQVE | A PARIS, | chez TOVSSAINCT QVINET, | au Palais sous la montée de la | Cour des Aydes.| M. DC. LI. | *AVEC PRIVILEGE DV ROY*. | In-8°.]

8 feuillets non chiffrés pour le frontispice représentant une scène théâtrale et daté de 1652, le titre, la dédicace au Coadjuteur, Au Lecteur, la Table des chapitres. P. 1 à 527. Au verso et, sur les 2 feuillets non chiffrés suivants, le Privilège du Roi accordé le 20 août 1650, pour 7 ans, à Toussainct Quinet. Achevé d'imprimer, pour la première fois, le 15 septembre 1651.

3. Le tripot de la Biche, c'est-à-dire à l'enseigne de la Biche, était situé, au Mans, à proximité des Halles. Il était composé d'une maison avec cour et d'un jeu de paume. Scarron lui a conservé, dans le roman, son véritable nom. Gabriel Despins et Françoise Boutevin, son épouse, gouvernaient cette hôtellerie fort bien achalandée à l'époque où Le Destin et sa troupe survinrent dans la cité mancelle. Voir Henri Chardon : *Scarron inconnu et les types des personnages du Roman comique*, 1904, II, 190 et s.

4. On a longtemps pensé que Scarron avait peint dans le *Roman comique* les aventures dans le Maine de la troupe de Molière. Henri Chardon a démontré, dans son ouvrage : *La troupe du Roman comique dévoilée et les comédiens de campagne au* XVIIe *siècle*, 1876, que Molière et Armande Béjart n'avaient pu fournir à l'écrivain des modèles de Le Destin et de l'Étoile, mais il n'est pas parvenu à identifier ces deux personnages qui sont probablement nés de la fantaisie imaginative de leur créateur.

5. Aucune clef du *Roman comique* ne donne le moindre détail sur le comédien La Rancune. Scarron semble cependant avoir croqué sur le vif ce personnage de fripon, fertile en tours de « maître Gonin » et en menteries, et dont les mœurs correspondent exactement à celles que l'on voit d'ordinaire se manifester parmi la gent théâtrale. Pour Tallemant des Réaux, comédien était, au début du XVIIe siècle, synonyme de vaurien.

6. Mlle de La Caverne, la mère, reste parmi les membres de la bande comique dont les érudits n'ont pu découvrir le nom véritable.

7. Sous le nom de M. de La Rappinière, lieutenant de prévôt du Mans, Scarron, au dire d'Henri Chardon (*Scarron inconnu*, II, 102 et s.), a représenté François Nourry, sieur de Vauseillon. Cette identification, nous l'avons indiqué dans notre notice, avait déjà été faite par Daniel Huet, évêque d'Avranches (voir p. XVIII). François Nourry avait épousé le 29 février 1628, Élisabeth du Mans qui paraît aussi, comme personnage épisodique, dans le roman. L homme, licencié ès droit de l'Université de Reims, le 20 septembre 1629, eut ses lettres de provision de lieutenant de prévôt le 3 octobre 1629. Il exerça cette charge avec vigueur dans un pays où des troubles éclataient souvent. Il semble avoir manifesté dans ses actes des scrupules médiocres et quelque peu mérité de figurer en coquin dans l'œuvre de Scarron.

8. La troupe dite « du prince d'Orange » subsista, ce semble, pendant près d'un demi-siècle, autorisée à prendre cette dési-

gnation par Maurice, Frédéric-Henri et Guillaume de Nassau, princes d'Orange et stathouders des Provinces-Unies, amateurs de fêtes et de théâtre qui la protégèrent tour à tour. Cette troupe menait existence nomade, jouant dans les jeux de paume ou sur les scènes théâtrales de Hollande, des Flandres, d'Allemagne même. De temps à autre elle séjournait à Paris où elle prenait à bail la salle de l'Hôtel de Bourgogne ou bien elle parcourait les provinces de France. Il est très malaisé de préciser son histoire. Disons qu'elle eut pour chef, à l'origine de ses pérégrinations, Valéran le Comte, acteur de talent, et qu'au cours du temps, elle compta, parmi ses associés, La Porte, Le Noir, le fameux Mondory, futur créateur du Cid, Charles Guérin, Pierre Marcoureau, dit de Beaulieu, etc... En 1655, elle prit le nom de troupe de « la reine de Suède ». Elle avait alors pour chef Jean-Baptiste de Mouchaingre, dit Filandre. Voir : Eudore Soulié : *Recherches sur Molière*, 1863; Eugène Rigal, *Le Théâtre français avant la période classique*, 1901; Henri Liebrecht : *Histoire du Théâtre français à Bruxelles au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*, 1923; J. Fransen : *Les Comédiens français en Hollande au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*, 1925.

9. La troupe que Jean-Louis de Nogaret, duc d'Epernon, ancien favori d'Henri III, gouverneur de Guyenne, entretenait à Bordeaux, ne semble pas avoir joui, au début du XVIIe siècle, d'une réputation bien établie. A notre connaissance, elle ne figure pas parmi les documents concernant le théâtre de cette époque. M. Léo Mouton, dans les deux volumes qu'il a consacrés au seigneur fastueux et brouillon qui la protégeait, ne donne aucun renseignement sur elle.

10. Guillaume des Gilberts, fils de Guillaume et de Catherine Sandry, né à Thiers, le 13 mars 1594. Après avoir commencé en province de solides études, il les vint achever à Paris où, pris de la vocation théâtrale, il les abandonna pour se faire comédien sous le pseudonyme de Mondory. Longtemps obscur acteur ambulant, il sort de l'ombre en 1620. Il est, en 1622, chef de la troupe du prince d'Orange et en 1624 d'une autre bande formée par lui sous le nom de comédiens ordinaires du roi. En 1629, il rencontre à Rouen Pierre Corneille qui lui confie le sort de sa première œuvre : *Mélite*. A Paris, sur des scènes de fortune où il s'installe successivement, il assure le succès de cette comédie et de cinq autres pièces du poète. Le 1er janvier 1635, il ouvre un théâtre stable, le théâtre du Marais, où il achève, entouré d'acteurs de talent, d'établir sa renommée. Distingué par le cardinal de Richelieu, protégé et pensionné par lui, il monte les œuvres que ce prélat fait écrire sur ses canevas par sa brigade des Cinq Auteurs. En janvier 1637, il fait triompher le *Cid* sur sa propre scène. En août, interprétant la *Marianne* de Tristan Lhermite, il est brusquement frappé d'une paralysie de la langue. Sa carrière est dès lors terminée. Il meurt, dit-on,

dans la retraite, entre 1653 et 1654, laissant dans le souvenir de ses contemporains, de Balzac en particulier, l'image d'un moderne Roscius. Voir sur Mondory, en plus des ouvrages cités, note 8 : Michel de Marolles : *Mémoires*, 1656, I, 124-125; Abbé d'Aubignac : *La Pratique du Théâtre*, 1657, p. 14, 369; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 419; Tallemant des Réaux : *Historiettes*, édit. Monmerqué, 1854, II, 395; V, 104; VII, 119, 171 et s., 186; Chappuzeau : *Le Théâtre françois*, édit. de 1867, p. 95, 133; Frères Parfaict : *Hist. du Théâtre françois*, 1745, V, 96 et s.; *Revue de Paris* du 30 octobre 1838; F. Bouquet : *Corneille et l'acteur Mondory*, 1869; Jal : *Dictionnaire de biographie*, 1872, art. *Mondory;* Georges Mongrédien : *Les grands Comédiens du XVIIe siècle*, 1927, p. 21 et s.; Jean Lemoine : *La Première du Cid*, 1937; E. Cottier : *Mondory*, 1937.

11. Le Destin et ses compagnons interprétèrent à l'hôtellerie de la Biche *La Marianne*, tragédie de Tristan Lhermite, Paris, Augustin Courbé, 1637, in-4°. Sur cette tragédie, voir N.-M. Bernardin : *Un précurseur de Racine. Tristan Lhermite, sieur du Solier, sa famille, sa vie, ses œuvres*, 1895, in-8°.

12. Élisabeth du Mans. Voir note 7.

13. Pierre Le Messier, dit Bellerose. On ignore tout de ses origines. Son nom paraît pour la première fois, en 1623, dans le contrat de mariage du comédien Nicolas Lyon et ainsi apprend-on qu'il faisait, à cette date, partie du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Il fut, plus tard, le directeur de ce théâtre et passait pour en être le meilleur acteur, bien que les contemporains trouvassent unanimement son jeu sans naturel. Il tint différents rôles dans des pièces de Corneille et, d'original, le rôle de Cinna dans la tragédie de ce nom. Il avait épousé, le 7 février 1630, Nicole Gassot, veuve de Mathias Meslier, comédienne de grand mérite qui le seconda dans sa tâche, mais qui, de mœurs relâchées, lui valut les railleries des satiriques. En 1643, il vendit à Floridor sa fonction de directeur et ses hardes de théâtre. Il mourut le 25 janvier 1671. Nous renvoyons, sur ce curieux homme, au feuilleton que nous lui avons consacré dans *Comœdia du 6 décembre* 1922.

14. Josias de Soulas, écuyer, seigneur de Primefosse et du Taut, dit Floridor, appartenait à une famille de noblesse authentique et ancienne. Fils de Georges de Soulas, ministre de la religion réformée, et de Judith d'Aunay, né en 1608 à Fontainebleau, il reçut une instruction achevée, embrassa la carrière des armes, et participa vaillamment aux guerres du temps dans les régiments des gardes-françaises et de Rambures où il était enseigne. On ignore pour quelle raison il troqua la casaque militaire pour le harnais comique. Après avoir appris son métier dans les troupes de campagne, il entre dans celle de Mondory au théâtre du Marais. Quand ce dernier abandonne, à D'Orgemont, la direction

de sa scène, Floridor s'efforce, par son talent, de maintenir le prestige de cette scène. Après la mort de D'Orgemont, il achète, comme nous l'avons dit plus haut, la direction de l'Hôtel de Bourgogne. C'est sur ce théâtre qu'il établit définitivement sa réputation. Il interpréta les plus grands rôles du théâtre classique, et les deux Corneille aussi bien que Racine lui durent grande partie de leur gloire. Il avait épousé, en février 1638, Marguerite Baloré. Il mourut le 14 août 1671, emportant l'admiration du roi qui l'appelait souvent à la cour, des écrivains et du public. Voir l'étude où nous avons condensé les principaux faits, connus ou inconnus, de sa vie et de sa carrière, dans *Comœdia du 13 avril* 1923.

15. Se fariner à la farce, se grimer pour jouer la farce. Expression souvent employée par les écrivains du grand siècle, mais qui ne figure pas dans les dictionnaires du temps.

16. Mlle de L'Étoile, héroïne charmante et modeste du *Roman comique*, n'a pu être identifiée. Scarron semble l'avoir placée, dans son œuvre, pour établir un contraste entre ses grâces ingénues, ses malheurs immérités et les vices triomphants des personnages qui l'entourent.

17. Bonnétable, petite ville du département de la Sarthe à 23 km. de Mamers. Scarron s'y rendit maintes fois, en été, en compagnie de son évêque. A proximité s'élevait le château de Bonnétable où Anne de Montafié, comtesse de Soissons, épouse de Louis de Bourbon, comte de Soissons, prince du sang, donnait des fêtes à ses bonnes amies de Paris et aux gens de qualité du Maine. De curieuses lithographies représentent ce château dans son état actuel. On les trouvera à la Bibliothèque nationale, département des Estampes, Va 194.

18. L'Olive. Ce comédien de la troupe de Destin joue, dans le roman, un rôle de comparse. Rien de ce que Scarron en dit ne permet de le reconnaître.

19. Domfront-en-Passais (Sarthe). Dans le curé de cette bourgade, Henri Chardon a réussi à identifier Ambroise Le Rées, bachelier en théologie, mort en mai 1655. (*Scarron inconnu*, précité, II, 163.)

20. Bellême (Eaux de). Aux environs de cette petite cité, voisine de Mortagne (Orne), coulaient les eaux minérales de la Herse. On voit, en octobre 1653, Mme de Longueville quitter Paris pour s'aller guérir, au bord de ces fontaines, de quelque maladie de précieuse. Voir Loret : *Muze historique du 4 octobre* 1653.

21. Il s'agit ici du poète Roquebrune. Nous le retrouverons plus loin.

22. La plupart des « regrattiers de lettres » qui se voulaient donner quelque prestige aux yeux des badauds, se vantaient d'avoir fait la débauche, en quelque taverne parisienne, avec

le poète Saint-Amant. En réalité, Marc-Antoine Girard, dit le sieur de Saint-Amant, fils d'Antoine Girard, maître verrier, et d'Anne Hatif, né à Rouen en septembre 1594 (baptisé le 30), savait trier ses relations et, même au cabaret, où il passa, à « caqueter » le vin, les plus belles heures de sa vie, il n'admettait dans sa compagnie que gens d'esprit et de bel air. Il fut magnifiquement un poète bachique, disciple d'une part des épicuriens, d'autre part des sceptiques. Il s'essaya, en différents autres genres, satires, poèmes lyriques et héroïques, mais sans grand succès. Il fut compris parmi les quarante premiers académiciens. Il parcourut le monde, mêlé à bien des aventures guerrières, à la suite, tantôt du duc de Retz, tantôt du comte d'Harcourt, tantôt du maréchal de Créquy. Il alla vivre aussi en Pologne, auprès de la reine Louise-Marie, en Suède, auprès de la reine Christine, qui aimaient ses écrits et le protégèrent. Il mourut en décembre 1661, dans une situation voisine de la misère. Nous renvoyons, pour l'histoire de sa vie, à l'ouvrage de Paul Durand-Lapie : *Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies*, 1898, in-8; pour la bibliographie de ses poèmes, à l'ouvrage de M. Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies publiés de* 1597 *à* 1700, II, 1903, p. 443 et s., 726 et s.,; III, 1904, p. 513; IV, 1905, p. 181.

23. Charles Beys, né à Paris en 1610, mort le 26 septembre 1659 (d'après Loret : *Muze historique du* 4 *octobre* 1659). On ne connaît guère de sa vie que ce qu'il en laisse entrevoir dans ses *Œuvres poétiques*, Paris, Toussainct Quinet, 1654, in-4°, c'est-à-dire peu de chose. Le poète Du Pelletier en a résumé, ce semble, les aspects particuliers dans ce distique en forme d'épitaphe :

Cy gist Beys qui sçavoit à merveille
Faire des vers et vuider la bouteille.

Bon ouvrier du vers de la lignée de Saint-Amant, Beys a laissé quelques tragi-comédies; un poème héroïque : *Les Triomphes de Louis-le-Juste, XIIIe du nom*, 1649, in-f°, et une interprétation des *Odes d'Horace en vers burlesques*, 1649. On lui attribue, de plus, une diatribe en mille vers contre le cardinal de Richelieu : *Le Gouvernement présent ou Eloge de Son Eminence. Satyre ou La Miliade* (vers 1635), dont il repoussa toujours la paternité. Voir, sur le poète : Goujet : *Bibliothèque françoise*, t. XVI, p. 293 et s.; Frères Parfaict : *Hist. du Théâtre françois*, 1745, V, 121 et s.; Comte de Puymaigre : *Un poète apologiste du roi Louis XIII*, 1898.

24. Jean de Rotrou, fils de Jean et d'Élisabeth Lefacheux, naquit à Dreux en août 1609 (baptisé le 20) et fut inhumé dans cette ville ce 28 juin 1650. Il sortait d'une famille d'authentique noblesse. Il débuta à l'âge de 19 ans dans les lettres par une tragi-comédie : *L'Hypocondriaque ou le Mort amoureux*, et par une comédie, *La Bague de l'Oubli*. Au cours d'une existence souvent

tourmentée par la gêne, il devait successivement donner au théâtre trente-quatre autres pièces dont les meilleures sont : *Hercule mourant*, 1636, in-4°; *Les Menechmes*, 1636, in-4°; *Le véritable Saint-Genest*, 1648, in-4°; *Venceslas*, 1648, in-4°; *Cosroès*, 1649, in-4°. Après avoir été (préfiguration du Roquebrune du *Roman comique*) une sorte de poète à gages de l'Hôtel de Bourgogne, il acheta, le 20 janvier 1639, la charge de lieutenant particulier au bailliage de Dreux dont les revenus le mirent à l'abri du dénuement et lui permirent d'épouser, le 9 juillet 1640, Marguerite Le Camus dont il eut trois enfants. Il était alors célèbre. Le cardinal de Richelieu l'avait agrégé à l'équipe dramatique des cinq Auteurs et lui avait donné, auprès de lui, une charge de gentilhomme ordinaire. Les *Œuvres* de Rotrou ont été réunies par Viollet-le-Duc (Paris, 1820-1823, 5 vol. in-8°).

Scarron avait connu le poète à Paris. Il le retrouva, comme nous le disons dans notre notice, lors de son séjour au Mans, auprès du comte de Belin, enragé contre le succès du *Cid*. Loin de suivre l'exemple de Mairet et de Scarron, Rotrou, qui était l'ami et avait été le conseiller littéraire de Corneille, ne voulut point fustiger ce dernier d'un pamphlet. Dans la querelle du *Cid*, il prit figure de médiateur et de défenseur dans une prose : *L'Inconnu et véritable ami de messieurs de Scudery et de Corneille*, 1637, où il désapprouva les violences du premier de ces écrivains. Rotrou a été l'objet de nombreuses études. Citons : Jarry : *Essai sur les Œuvres dramatiques de Rotrou*, 1868; Milon de Lernay : *Jean Rotrou, dit le grand*, 1869; Jal : *Dict.* précité, art. *Rotrou ;* L. Person : *Hist. du véritable Saint-Genest et Hist. de Venceslas*, 1882; Henri Chardon : *La Vie de Rotrou mieux connue*, 1884; Curnier : *Etude sur Jean Rotrou*, 1885; Vianey : *Deux Sources inconnues de Rotrou*, 1891; Peyssonnié : *Rotrou magistrat*, 1899, etc.

25. Henri Chardon : *La troupe du Roman comique dévoilée*, 1676, *passim*, et *Scarron inconnu* précité, II, p. 228 et s., s'est efforcé de démontrer que, sous le masque d'Angélique La Caverne, se cacherait la véritable personnalité d'Angélique Mounier, comédienne, femme de Jean-Baptiste de Mouchaingre, dit Filandre. Ses hypothèses sont appuyées sur des arguments plus sentimentaux qu'historiques. Rien, dans ces arguments, ne prouve que Scarron ait jamais connu la troupe de Filandre à Paris, ni même que cette troupe ait passé dans le Maine à l'époque où le poète y séjournait.

26. On appelait, au XVIIe siècle, « patineurs » des gens qui avaient la fâcheuse habitude, en parlant aux femmes, de leur prendre les mains et de les caresser. Gilles Ménage, poète, grammairien et philologue, comptait au nombre de ces importuns.

27. L'adjectif « gracieuzeux » est ici forgé par Scarron, dans le sens de cajoleurs. Cet adjectif n'a pas été recueilli dans le *Dic-*

tionnaire de Furetière qui contient pourtant beaucoup de « mots nouveaux », souvent inventés par les précieuses.

28. Scarron donne au substantif « pointe » son acception véritable; mais les pointes n'étaient pas des jeux d'esprit seulement employés dans la province. Il semble que Cyrano de Bergerac en ait été, au moins dans sa jeunesse, sinon l'inventeur, du moins le grand maître. On en trouve, en effet, d'innombrables dans ses œuvres où figurent aussi des « entretiens pointus », de qualité parfois assez vulgaire. Or Cyrano était Parisien.

29. Avec Ragotin, dont Scarron vient de tracer, avec une agréable verve, le portrait singulièrement pittoresque, survient, un peu tardivement, le personnage culminant du *Roman comique*. On a longuement cherché à démasquer, sous son étrange nom, diminutif de l'adjectif « ragot » appliqué jadis aux petits hommes « engoncés et trapus », le fol qui harcèle les comédiens de son empressement malencontreux. Les clefs le désignaient, nous l'avons précisé dans notre notice, sous le nom de René Denisot. Muni de ce renseignement approximatif, Henri Chardon a prouvé, dans son *Scarron inconnu*, II, p. 16 et s., 30 et s., que René Denisot ne pouvait avoir fourni à Scarron le modèle de son héros principal, mais qu'Ambroïs Denisot présentait les plus grandes chances d'avoir été la victime de l'écrivain. Comme Ragotin, Ambroïs Denisot était-il petit et de physique ridicule? On ne le peut établir; mais, comme Ragotin, il était avocat, veuf, vaniteux, pédant et touchait à la cinquantaine. Au surplus, il put nuire, et il déplut sûrement à Scarron avec lequel il eut un contact quotidien, exerçant, auprès de l'évêque du Mans, les fonctions de secrétaire. Pour quelles raisons déplut-il à Scarron? Autre énigme impossible à éclaircir. Henri Chardon croit, avec raison, qu'il y avait entre les deux hommes incompatibilité d'humeur, l'un, Scarron, représentant à l'évêché le rire, le naturel, la simplicité, l'autre, Denisot, l'austérité et la solennité doctorales. Au demeurant, Denisot ne méritait peut-être pas le traitement que lui infligea son ennemi. Il appartenait à une famille surtout composée de magistrats, bien apparentée. Il était né au Mans, de Michel Denisot, procureur du roi au grenier à sel de La Ferté-Bernard, et de Jeanne Girard, le 14 mars 1584. Il avait fait de bonnes études et maniait à merveille le latin. Il fut nommé secrétaire de l'évêché le 14 juillet 1622. Il avait épousé, le 27 novembre 1613, Anne Esnault qui lui donna neuf enfants et mourut, ce semble, des suites de sa neuvième couche (vers 1636). A la mort de l'évêque Beaumanoir-Lavardin, survenue en 1637, Denisot entra dans les ordres. (Depuis la mort de sa petite femme, écrit Scarron, Ragotin avait menacé les femmes de la ville... de se faire prêtre.) Il mourut en mai 1647. Ainsi ne connut-il pas l'amertume de se voir portraituré à la farce dans le *Roman comique*.

30. Scarron a emprunté cette nouvelle, pour l'adapter à son récit, à l'ouvrage de don Alonso Castillo Solorzano : *Los Alivios de Cassandra*, Barcelone, 1640, in-12.

31. *Polexandre*, roman de Marin Le Roy, sieur du Parc et de Gomberville. L'ouvrage parut d'abord en deux volumes, sous le titre : *L'Exil de Polexandre*, Paris, Toussaint du Bray, 1629. in-8°, puis, d'édition en édition, en 8 volumes.

32. *Ibrahim ou l'illustre Bassa. Dédié à Mademoiselle de Rohan*, Paris, Antoine de Sommaville, 1641, 4 vol. in-8°. Roman de Madeleine de Scudéry.

33. *Artamène ou le grand Cyrus. Dédié à Mme la duchesse de Longueville. Par M. de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame de la Garde*, Paris, Augustin Courbé, 1649-1653, 10 vol. in-8°. Roman de Madeleine de Scudéry publié sous le nom de Georges, son frère. Mandane, héroïne du roman, d'après une clef du temps, fournie par Victor Cousin dans *La Société française au XVIIe siècle d'après le Grand Cyrus*, personnifiait Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville.

34. Esplandian, héros du roman de chevalerie : *Les Exploits du très valeureux chevalier Esplandian*, suite de l'*Amadis de Gaule* attribuée à Garci Ordoñez de Montalvo. L'ouvrage original, en langue espagnole, parut en 1521 à Tolède.

35. Amadis, dit le chevalier du Lion ou le beau Ténébreux, héros du roman de chevalerie *Amadis de Gaule*. Ce roman fut, dit-on, composé en quatre livres au XIVe siècle par Vasco de Loveira et porté à 24 livres par les continuateurs de celui-ci. Il fut traduit en français, pour la première fois, par Nic. d'Herberay (Paris, 1500).

36. La fée Urgande paraît dans le roman d'Esplandian, ci-dessus désigné.

37. Bronchade, faux pas de cheval (Furetière).

38. Renaud et Armide, personnages imaginaires figurant dans le poème du Tasse, la *Jérusalem délivrée*. L'enchanteresse Armide retint, par sa beauté et son pouvoir de séduction, dans ses jardins merveilleux, Renaud, le plus brave des croisés, jusqu'au moment où celui-ci, écoutant le devoir plus fort que l'amour, échappa à son empire.

39. Voir note 26.

40. Rentraire : raccommoder une étoffe sans laisser paraître la couture.

41. « Ma mère, dit Ragotin, était filleule du poète Garnier. » Ce propos a-t-il été proféré par Ambroïs Denisot et cueilli sur les lèvres de celui-ci par Scarron? Rien ne s'oppose à ce que la mère d'Ambroïs Denisot ait été tenue sur les fonts baptismaux par Robert Garnier; celui-ci, en effet, était originaire de La Ferté-Bernard, petite ville du Maine où il naquit en l'an 1534.

Ambroïs Denisot se vante évidemment en parlant d'écrire une comédie en vers français. En fait, il n'écrivait qu'en vers latins. Henri Chardon a retrouvé, en tête d'ouvrages, deux de ses productions de poète néo-latin occasionnel.

42. Allusion aux pièces de théâtre que les jésuites faisaient jouer à leurs élèves dans leurs collèges. Sur l'organisation de ces théâtres scolaires, voir Ernest Boysse : *Le Théâtre des Jésuites*, 1880. Voir également, L.-V. Gofflot : *Le Théâtre au Collège du Moyen Age à nos jours*, 1907, qui donne, en particulier (p. 99), le répertoire des pièces représentées à La Flèche.

43. Les Ponts-de-Cé, petite ville voisine d'Angers (Maine-et-Loire). En 1620, le duc de Créquy y battit l'armée de Marie de Médicis en rébellion contre son fils Louis XIII.

44. *Pyrame et Thisbé*, tragédie de Théophile de Viau. Elle parut, pour la première fois, dans *Œuvres du sieur Théophile, seconde partie*, Paris, Pierre Billaine, 1623, in-8°, puis, à part, sous le titre suivant : *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé mis en vers françois par le sieur Théophile*, Paris, Jean Martin, 1626, in-8°.

45. Alexandre Hardy, auteur dramatique fécond, né vers 1560, mort en 1632. Il vécut quasi toute son existence, plus ou moins nomade, à la solde de comédiens auxquels il fournit une grande quantité de pièces. Beaucoup de ces pièces, dont quelques-unes connurent le succès et même la vogue, ne furent pas imprimées. Hardy en tirait les sujets du théâtre espagnol, mais aussi de sa propre imagination; il avait un vif sentiment de la vie et le goût du naturel qu'il communiquait à ses personnages. Il réunit, avant de mourir, un certain nombre de ses œuvres sous le titre : *Le théâtre d'Alexandre Hardy, Parisien. Dédié à Monseigneur le duc de Montmorency*, Paris, 1623-1628, 6 vol. in-8°. Voir sur cet auteur, la thèse d'Eugène Rigal : *Alexandre Hardy et le Théâtre français à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe siècle*, 1889, in-8°.

46. L'Hôtel de Bourgogne et le Marais. Anciens théâtres parisiens. Le premier fut bâti en 1548, au coin des rues Mauconseil et Françoise, par les Confrères de la Passion, chassés de l'Hôtel des Flandres où ils jouaient auparavant des mystères et moralités. Il servit de cadre aux nouvelles représentations de ces Confrères. Déserté bientôt par un public devenu indifférent aux œuvres religieuses, il fut loué, pour des délais plus ou moins longs, à des troupes de passage, françaises, espagnoles ou italiennes. A partir de 1628, il fut plus particulièrement occupé par la bande des comédiens du roi que dirigèrent Bellerose et Floridor. Voir, sur ses origines, Frères Parfaict : *Hist. du Théâtre françois*, III, 1745, *passim ;* Soulié : *op. cit., passim ;* J. Fransen : *Documents inédits sur l'Hôtel de Bourgogne* dans *Revue d'hist. littéraire de la France*, juillet-septembre 1927.

Le Théâtre du Marais, fondé, comme nous le disons plus haut, par le comédien Mondory, était situé rue Vieille-du-Temple, dans un jeu de paume dit Jeu de paume des Marais. A en croire la *Gazette de France du* 6 *janvier* 1635, il ouvrit ses portes le 1er janvier de cette même année. Sur sa scène fut donnée la première représentation du *Cid*. Jean Lemoine : *La première du Cid* précité a publié les actes relatifs à l'origine de ce théâtre.

47. Renvier. « Enchérir sur ce qu'un autre a fait auparavant » (Furetière).

48. Bouquin, vieux bouc.

49. Samuel Gaudon, sieur de La Rallière, financier et spéculateur de la fin du règne de Louis XIII et du début du règne de Louis XIV. Il épousa, le 7 février 1630, Anne Menjot. Il fut mis à la Bastille pendant la Fronde. Les frondeurs le tenaient en particulière exécration. Cinq mazarinades furent lancées contre lui. L'une d'elles : *La Réponse de La Rallière à l'Adieu de Catelan, son associé, ou l'Abrégé de la vie de ces deux infâmes ministres et auteurs des principaux brigandages, voleries et extorsions de la France*, 1649, in-4°, semble particulièrement violente. La Rallière mourut avant 1653.

50. Voir **note 33.**

51. *Le grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha, tragédie dédiée à Mme la duchesse de Montmorency*, Paris, Courbé, 1639, in-4°. Jean de Mairet, né à Besançon, le 4 janvier 1604, mort le 31 janvier 1686. Il débuta, à son dire, dans les lettres, à l'âge de seize ans. Il fut l'un des premiers à appliquer la règle des trois unités à la scène et, par là, se rendit agréable au cardinal de Richelieu, partisan des disciplines théâtrales, qui l'agréa dans sa troupe des Cinq Auteurs. Il a laissé douze tragédies ou tragi-comédies dont plusieurs, la *Silvie*, 1630, la *Virginie*, 1635, la *Sophonisbe*, 1635, connurent le succès. Détrôné de son prestige par Corneille, il voua à celui-ci un ressentiment qui se traduisit par de violents pamphlets, lors de la querelle du *Cid*. Ses poésies diverses ont paru à la suite de la *Silvie* et de la *Silvanire*. Nous avons vu que Scarron connaissait Mairet et le rencontra, en 1637, dans la maison du comte de Belin. Voir la thèse de Gaston Bizos : *Etude sur la vie et les œuvres de Mairet*, 1877.

52. Voir **note 17.**

53. Voir **note 46.**

54. Voir **note 35.**

55. Roman d'Honoré d'Urfé qui connut une grande vogue pendant tout le cours du XVIIe siècle.

56. On appelait « académies » des écoles particulières où les jeunes garçons de la noblesse apprenaient l'équitation, l'escrime, la fortification, les mathématiques. Beaucoup de ces académies

furent célèbres, entre autres celles des sieurs Arnolphini, Benjamin, etc.

57. C'est-à-dire sans parler, comme il est d'usage chez les chartreux.

58. Église romaine au pied de laquelle habita, pendant une bonne part de sa vie, le peintre Nicolas Poussin, que Scarron connut lors de son voyage en Italie.

59. Voir note 19.

60. Étui de carte, étui de carton.

61. Gorron, petite ville voisine de Mayenne (Mayenne).

62. « Assurèrent » dans le texte original.

63. Théophile de Viau, fils de Jacques, né en 1590 à Clairac en Agenois, mort le 15-16 septembre 1626. Excellent poète, auteur dramatique et philosophe, il fut, au début du XVIIe siècle, le doctrinaire et le propagandiste le plus actif du libertinage et, par là, s'aliéna les Jésuites qui le poursuivirent de leur haine, parvinrent à le faire emprisonner et à obtenir, contre lui, du Parlement de Paris, à défaut d'un arrêt de mort, une condamnation au bannissement. Nous renvoyons, pour l'histoire de sa vie tourmentée, de ses œuvres et de ses idées à l'ouvrage de M. Frédéric Lachèvre : *Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du Poète Théophile de Viau*, Paris, Honoré Champion, 1909, 2 vol. in-8° et à celui de M. Antoine Adam : *Théophile de Viau et la libre pensée française en* 1620, Paris, E. Droz, 1937, in-8°.

64. Le Cours la Reine, lieu de promenade situé au sud-est de Paris, au bord de la Seine. On y parvenait par la porte de la Conférence. Elle se composait de belles allées d'ormes, coupées en leur milieu par un vaste rond-point, et closes entre des murs. On y entrait par une porte monumentale au fronton orné du blason royal. Les carrosses et les cavaliers, parfois en si grand nombre qu'ils ne pouvaient circuler, empruntaient l'allée médiane, les chaises et les piétons les allées parallèles encombrées aussi de boutiques en plein vent où des marchands débitaient confitures, gâteaux, sucreries et boissons. Ce promenoir fut toujours fréquenté par les gens de bel air et les coquettes, dont maints romanciers et poètes ont célébré les aventures galantes. Le roi, de temps à autre, y faisait quelques tours de carrosse. Marcel Poète a consacré au Cours la Reine un chapitre de son ouvrage : *La Promenade à Paris au XVIIe siècle*, 1913, p. 109 et s.

65. Le Marais, quartier de Paris situé entre les paroisses Saint-Paul et Saint-Nicolas-des-Champs. En grande partie construit sous Henri IV et Louis XIII, il englobait de magnifiques hôtels et passait pour donner asile aux gens d'esprit raffiné, aux libertins, aux coquets et aux coquettes. Scarron lui a consacré un de ses poèmes : *Adieux aux Marais et à la Place Royale* dans son *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643, p. 5 et s.

66. Bâtie sous Henri IV, la Place Royale (actuellement Place des Vosges) fut, sous le règne de Louis XIII, le lieu de réunion et de promenade des gens de qualité. On y donna, en 1612, à l'occasion des mariages espagnols, le fameux *Carrousel des chevaliers de la Gloire*, organisé par Bassompierre et dont les graveurs du temps nous ont transmis, en estampes magnifiques, le décor, les manifestations équestres, les feux d'artifice. Cette place, de forme carrée, était (et est encore) composée de 37 pavillons à trois étages de même structure, construits en pierres mêlées de briques, ornés d'entablements, de bossages, de pilastres, de fenêtres à frontons et couverts d'ardoises. A leurs pieds courait une galerie voûtée supportée par des arcades à colonnes doriques. Dans son grand espace, resté longtemps nu, réservé à des fêtes royales, plus tard on dressa la statue équestre de Louis XIII et on établit des parterres en broderies. Ajoutons que les duellistes du temps choisirent cette place pour y vider, l'épée à la main, leurs différends, entre autres, François de Montmorency-Bouteville qui paya de sa tête son infraction aux édits contre les duels. Corneille fit de la Place Royale le décor de sa comédie de ce nom, publiée en 1635. Voir Lucien Lambeau : *La Place royale*, 1906; *L'Iconographie de la Place Royale*, 1907; *La Place Royale, Nouvelle contribution à son histoire*, 1915.

67. Mère, vieux mot, employé autrefois dans le sens de matrice.

68. Marguerite de Valois, fille de Henri II, roi de France, et de Catherine de Médicis, née en 1553, mariée, en 1572, à Henry de Bourbon, alors prince de Navarre, répudiée par celui-ci, devenu roi de France, en 1599. Elle vécut, après son divorce, généralement en province, entourée d'une cour de favoris, de poètes, de savants. Plus tard, elle s'installa dans un magnifique hôtel sis à Paris sur le bord de la Seine, en face du Louvre et dont on voit les bâtiments et les jardins sur le plan de Mérian (1615). Elle mourut en 1615. Elle a laissé de courts, mais curieux *Mémoires* publiés en 1628, des *Lettres* et des *Poésies*.

69. « la rendaient » dans le texte original.

70. Cabane, chambre ou loge qui tenait le milieu des coches d'eau.

71. Les plus beaux jardins de Saint-Cloud entouraient alors la maison des champs de Jean-François de Gondi, archevêque de Paris. Voir notre ouvrage: *Le Château de Saint-Cloud*, Paris, Calmann-Lévy, 1932, in-18.

72. Tire-laine, voleur, coupeur de bourses. Parmi les tire-laine dont parle Destin, se trouvait, au dire de Scarron, comme on le verra dans la suite, le sieur de La Rappinière, plus tard lieutenant de prévôt du Mans.

73. En le seigneur Ferdinandi Ferdinando, opérateur, gentilhomme vénitien, natif de Caen en Normandie, et dona Inézilla

del Prado, son épouse, Henri Chardon (*Scarron inconnu* précité, II, p. 240) a cru reconnaître Pierre Metro ou Methereau, également opérateur, et Jehanne Jehan, sa femme, qui firent baptiser un enfant à Baugé (Maine-et-Loire) le 25 juin 1638. Document bien incertain, car rien ne prouve que le couple passa d'Anjou dans le Maine où Scarron eût pu le rencontrer.

74. Héroïne du *Cid*.

75. Ici le poète de la troupe des comédiens que nous avons vu déjà paraître dans le récit de Scarron, est nommé pour la première fois. Henri Chardon (*op. cit.*, II, 252 et s.) s'est efforcé de percer le mystère de son nom de bataille; il ne semble guère y avoir réussi. Aucun des documents qu'il cite, pour démontrer que Roquebrune fut, en réalité, Nicolas-Marie Desfontaines, poète à gages, puis directeur de troupes nomades, auteur de treize pièces de théâtre, n'indique que ce personnage ait séjourné dans le Maine à l'époque où Scarron s'y trouvait. On ne voit pas, d'autre part, que le dit Scarron l'ait connu à aucun moment de sa vie.

76. Mithridate. « Espèce de thériaque ou antidote ou composition qui sert de remède ou préservatif contre les poisons où il entre plusieurs drogues, comme opium, vipères, seilles, agaric, stine, etc. » (*Dictionnaire de Furetière.*) Sur cette mixture, que vendaient les opérateurs, spécialement à Paris, sur le Pont-Neuf, voir *La Composition de la thériaque du Mithridate des confections d'hyacinthe et d'Al Kermès et de l'opiate de Salomon faite publiquement dans l'Hôtel de ville de Toulouse, par J. L. Rigaud, B. Barthe et J. Boutes, marchands et maîtres apothicaires en ladite ville*, Toulouse, Dominique Desclassan, 1689, in-12.

77. Terme de manège. « Saut qui tient le devant et le derrière du cheval à une égale hauteur, en sorte qu'il trousse ses jambes de derrière sous son ventre » (Furetière).

78. Voir plus loin, note 89, l'identification de ce jeune conseiller au Parlement de Rennes.

79. *Cassandre*, *Cléopâtre*, romans de Gautier de Costes, sieur de La Calprenède. Pour *Polexandre* et *Cyrus*, voir notes 31 et 33.

80. Cette nouvelle, comme la précédente, a été empruntée par Scarron à l'ouvrage de don Alonso Castillo Solorzano, déjà cité note 30.

81. « Ce prétendu intrigue » dans le texte original.

82. Léandre, valet de Destin, n'a encore paru que sous l'anonymat dans le roman. Il n'a tenu dans la troupe aucun rôle de comédien. Il ne sera, dans la suite du récit, que le héros d'une aventure amoureuse. Cependant, Henri Chardon, dans les deux ouvrages que nous avons précédemment cités, s'est évertué de convaincre ses lecteurs qu'ils devaient voir, dans ce jou-

venceau, la personnification de Jean-Baptiste de Mouchaingre, illustre sur les théâtres du XVIIe siècle, sous le pseudonyme de Filandre, époux d'Angélique Mounier en laquelle, nous l'avons dit ci-dessus, il discerne le vrai visage d'Angélique La Caverne. En réalité aucun fait de la vie de Filandre et d'Angélique Mounier ne peut être rapproché de ce que Scarron nous rapporte des gestes de Léandre et de Mlle de La Caverne. Filandre et son épouse traversèrent-ils jamais Le Mans entre 1634 et 1641? Scarron connut-il ce couple de comédiens? Qui le pourrait affirmer? Henri Chardon a dû prendre, cette fois, ses rêves pour des réalités. Tout au plus peut-on admettre que l'on trouve, entre Filandre et Léandre, bizarre consonance de noms et, entre Angélique Mounier et Angélique La Caverne, étrange similitude de prénoms.

83. Marie-Madeleine de Castille-Villemareuil, fille de François, président aux requêtes du Palais, née en 1633, mariée, le 5 février 1651, à Nicolas Foucquet, morte en 1716. Autant que son époux Mme Foucquet s'intéressait aux poètes et leur faisait du bien. Quelque générosité discrète lui valut cette dédicace de Scarron, lequel avait, d'autre part, récompensé le surintendant de son aide constante à son endroit en plaçant son nom en tête de plusieurs de ses œuvres. Voir notre ouvrage, *Scarron et son milieu*, Nouvelle édition, 1924, *passim*.

84. Cette seconde partie du *Roman comique* parut sous le titre suivant :

LE | ROMANT | COMIQUE. | DE Mr SCARRON. | SECONDE PARTIE. | *DÉDIÉE* | A MADAME | FOUCQVET | LA SVRINTENDANTE. | A PARIS, | Chez GVILLAVME DE LVYNE, Libraire | Iuré, au Palais, dans la Salle des Merciers, | à la Iustice. | M.DC.LVII. | *AVEC PRIVILEGE DV ROY.* | In-8°.

7 feuillets non chiffrés pour le titre, la dédicace, la Table des chapitres. P. 1 à 541. Au verso et sur le feuillet non chiffré suivant, le Privilège accordé, le 18 décembre 1654, pour 6 ans, à Guillaume de Luyne. Achevé d'imprimer, pour la 1re fois, du 20 septembre 1657.

85. Voir notes 44 et 63.

86. Vieux mot. Menu plomb dont on charge un fusil pour chasser le petit gibier.

87. Voir note 41.

88. « Duretail », lire Durtal, petite ville voisine de Baugé (Maine-et-Loire).

89. Nous avons déjà vu (note 78) La Garouffière paraître, dans le *Roman comique*, sous l'appellation « un conseiller au Parlement de Rennes ». Henri Chardon (*Scarron inconnu*, II, 149 et s.) nous avertit que l'écrivain, pour désigner le dit conseiller l'affubla, purement et simplement, d'un nom emprunté à l'un

des coteaux qui dominaient Le Mans. De ce personnage, il a pu aisément, et d'une façon certaine, nous dire qu'il se nommait, dans la réalité, Jacques Chouet, sieur de La Gandie, qu'il était fils de Zacharie Chouet, sieur des Fourches, et de Renée Leroy, qu'il fut nommé conseiller au Parlement de Bretagne par lettres de provisions du 7 février 1622, qu'il épousa, le 23 novembre 1625, Anne Le Vayer, et qu'il fut inhumé le 13 juin 1662. Il semble que Scarron l'a connu assez étroitement bien qu'il appartînt à cette société mancelle érudite qu'il ne pouvait souffrir. Il l'a peint sous des dehors plaisants et il a même traduit, par son entremise, ses propres opinions sur la littérature de son temps.

90. Nous avons parlé de Mme Bouvillon dans notre notice et dit, toujours d'après Henri Chardon, qu'elle se nommait réellement Marguerite Le Divin, veuve de Jehan Bautru, sieur des Matras, bailli de Vendôme. Elle était née en 1589 (baptisée le 8 février), de Claude Le Divin, conseiller au Parlement de Bretagne, et de Marguerite Hoyau. Elle appartenait à une ancienne et riche famille mancelle et elle épousa, le 10 février 1611, le représentant provincial d'une autre famille fort célèbre à la cour. Elle mourut le 4 juillet 1645. Scarron, nous l'avons vu, avait été son compère à un baptême. Quel ressentiment l'excita à la portraiturer sous des traits aussi ridicules? Mystère. Henri Chardon présume que le petit chanoine avait pu subir de la part de cette dame-mastodonte et encore amoureuse, malgré la cinquantaine, la tentative de séduction à laquelle il la fait se livrer, sous son nom de roman, auprès du malheureux Destin.

91. Le marié dont il est question dans ce chapitre, fils de Mme Bouvillon, se nommait Jacques Bautru. Il était conseiller au Parlement de Rouen. Il épousa le 17 novembre 1641 (date à laquelle Scarron habitait encore Le Mans) Marie Marest en la paroisse de la Couture.

92. Prêtre Jean. Personnage fabuleux qui aurait vécu en Orient, disent les uns, en Abyssinie, disent les autres, à la fois empereur et pontife d'une religion se rapprochant du nestorianisme. Il apparaît au XIIe siècle dans les mémoires et les romans de chevalerie. M. Fernand Fleuret lui a consacré un chapitre de son livre : *Serpent-de-Mer et Cie*, Paris, Mercure de France, 1936, p. 9 et s.

93. « Ils » dans le texte original.

94. Tapabor. Vieux mot. « Bonnet à l'anglaise qui sert le jour et la nuit et dont on abat les bords pour se garantir du vent ou du hâle » (Furetière).

95. « Mademoiselle de L'Estoile » dans le texte original. Le sens indique qu'il s'agit ici de mademoiselle Angélique. Il est curieux que Scarron, ayant revu et corrigé son ouvrage, n'ait pas aperçu cette confusion de nom.

96. Il doit s'agir ici de Bourbon-l'Archambault (Allier), station thermale fort à la mode au XVIIe siècle et où les troupe de comédiens trouvaient toujours des auditeurs attentifs et des profits sérieux. Scarron fit deux séjours dans ce lieu pour tenter de guérir son rhumatisme. Il a chanté la station thermale, dont les eaux ne lui firent aucun bien, dans ses deux *Légendes de Bourbon*. Voir *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643, in-4°. Voir aussi notre volume, *Scarron et son milieu*, précité, p. 87 et s., 98 et s.

97. Cette nouvelle a été empruntée par Scarron aux *Novelas exemplares y amorosas* de Maria de Zayas y Sotomayor, Barcelone, 1634.

98. « Avec lui » dans le texte original.

99. « De la sienne » dans le texte original.

100. « Celle » dans le texte original.

101. « Tirer la laine », voler.

102. Sillé-le-Guillaume (Sarthe), petite ville voisine du Mans.

103. Le grand prévôt du Maine était, au temps où Scarron habitait Le Mans, Daniel Neveu, sieur des Étrichés, marié en 1626 à Marie Portail, laquelle sortait d'une famille de parlementaires qui donna un président au Parlement de Paris. Ragotin était plutôt apparenté aux Neveu qu'aux Portail.

104. Charles de La Grave de La Roche, chef des Égyptiens, au service du duc de Cossé-Brissac, assassiné « sur le chemin des Ponts-de-Cé », inhumé, le 27 mai 1629, à Brissac. Voir *Revue d'Anjou, mai-juin* 1887, p. 153.

105. Nous avons déjà, dans notre notice, donné le nom de l'abbesse d'Etival, Claire Nau. Elle prit possession de l'abbaye le 8 décembre 1627. Austère, habituée à observer la règle un peu rude de l'ordre cistercien, elle voulut réformer la maison des bénédictines, aux mœurs plus douces, dont elle prenait la direction spirituelle et temporelle. Ainsi souleva-t-elle contre elle un troupeau de religieuses jusqu'alors conduit avec plus de mansuétude et qui n'hésita pas à la combattre, même par les voies judiciaires. Voir cette affaire dans Chardon : *op. cit.*, II, p. 168 et s. Pourquoi Scarron s'amusa-t-il à mettre Ragotin nu en présence de l'abbesse rigoriste ? Sans doute pour ridiculiser cette pieuse dame dont il avait connu (et désapprouvé *in petto*) les excès de sévérité. Claire Nau vivait encore lorsque parut le *Roman comique*, mais il semble improbable qu'elle ait connu l'existence de cet ouvrage.

106. Selon Henri Chardon : *op. cit.*, II, 184-185, le révérend Giflot pourrait avoir été Geoffroy Bellaillé, curé d'Etival, chanoine prébendé au chapitre du Mans et, par suite, confrère de Scarron à ce chapitre.

107. « L'élu du Rignon » se nommait en réalité François Lespinay, sieur du Bignon. Il était président en l'élection de La Ferté

et avait épousé Marguerite Mairesse. Scarron a déformé à peine son nom dans son roman (Chardon : *op. cit.*, II, 213).

108. La Baguenodière semble être un personnage imaginé par Scarron bien que la clef mancelle du *Roman comique* dise de lui qu'il était le « fils de M. Pilon, avocat au barreau du Mans ».

109. En cet endroit de son œuvre, Scarron rend hommage, sous le nom du marquis d'Orsé, à François de Faudoas d'Averton, comte de Bélin, fastueux protecteur de poètes et de comédiens qui lui donna souvent l'hospitalité dans ses châteaux du Maine. Sur Belin, voir notre ouvrage, *Scarron et son milieu*, précité, *passim*.

110. Gaston-Jean-Baptiste de Roquelaure, fils d'Antoine et de Suzanne de Bassabat, marquis, puis duc de Roquelaure, né vers 1615, marié, le 17 septembre 1653, à Charlotte-Marie de Daillon du Lude, mort le 11 mars 1683. Tallemant des Réaux (*Historiettes*, édit. Monmerqué, V, 352 et s.) a consacré à Roquelaure des pages qui rendent bien la physionomie morale de ce seigneur, esprit fort, insolent, paillard et quelque peu dénué de scrupules.

111. Charles de Blanchefort, sire de Créquy, né en 1571, maréchal de France, plus tard duc de Lesdiguières, marié en mars 1595 à Madeleine de Bonne, en 1623 à Françoise de Bonne, mort le 15 mars 1638. Voir, sur lui, Tallemant des Réaux : *op. cit.*, I, 127 et s.; E. de Lanouvelle : *Le maréchal de Créquy*, s. d., p. 19 et s.

112. Probablement Malo, marquis de Coetquen, comte de Combourg, gouverneur de Saint-Malo, capitaine de la compagnie des gens d'armes du cardinal de Richelieu, marié à Françoise Giffard de la Marzellière.

113. Drap d'Usseau. Drap fabriqué à Usseau (Aude), village de Languedoc voisin de Carcassonne.

114. *Don Japhet d'Arménie*, comédie de Scarron, publiée à Paris, chez Augustin Courbé, 1653, in-4° et souvent réimprimée. Elle eut, au XVIIe siècle, un grand succès et fut même reprise au XVIIIe.

115. En cet endroit de son roman, Scarron, qui avait jadis écrit contre Corneille des proses si violentes, pour plaire au comte de Bélin, lors de la querelle du *Cid*, fait amende honorable au poète tragique. Voir notre notice.

116. « Spagirique est une épithète qu'on donne aux médecins qui ne sont pas de la Faculté et qui se qualifient de médecins chimiques et spagiriques » (Furetière).

117. « Ne lui devait pas être difficile » dans le texte original.

118. Matras. « Vaisseau de verre dont se servent les chimistes pour leurs distillations... Il est fait en forme d'une bouteille qui a un col fort long et étroit » (Furetière).

119. Cette nouvelle est traduite de l'original de Don Alonso Solorzano précédemment cité.

120. Voir note 44.

121. « Vient » dans le texte original.

122. On n'est pas encore fixé sur la date exacte de première publication de la troisième partie du *Roman comique*. Cette troisième partie figure, p. 456-622, dans une édition rare du Roman, *suivant la Copie, à Paris*, 1662, in-12, conservée à Saint-Firmin dans la bibliothèque de Mme la duchesse de Chartres. Elle a été vue, pour nous, par défunt Gustave Macon, de son vivant conservateur du Musée Condé à Chantilly. Nous avons peine à croire que la date de 1662 de cette édition soit exacte, car, comment la troisième partie du roman eût-elle pu y paraître, puisque son rédacteur précise, dans un Avis au Lecteur, qu'il attendit trois ans après la mort de Scarron, survenue en 1660, pour la publier; d'autre part, Antoine Offray, éditeur de cette troisième partie, dut certainement en conserver le droit de premier lancement. Pour nous, cet éditeur dut la comprendre dans une réimpression de la prose scaronnesque qui parut en 1663 et qui semble ne figurer dans aucune bibliothèque de France. Nous avons indiqué, dans notre notice, qu'Henri Chardon (*Scarron inconnu*, II, 277 et s.) attribuait le texte complémentaire du roman au chanoine Jean Girault. Cette attribution, et les raisons qui en sont fournies par cet érudit, nous paraissent assez aventurées.

123. Monsort, faubourg d'Alençon, et non Montfort, comme le portent plusieurs éditions du XVIIe siècle.

124. « Auquel » dans le texte de 1695.

125. La Grande Étoile d'Or était située rue de la Perle, près les Halles. Voir Henri Chardon : *Nouveaux documents sur les comédiens de campagne*, 1886, I, 58 et s.

126. *Andromède, tragédie représentée avec les machines sur le Théâtre Royal de Bourbon*, Rouen, Laurens Maury, 1651, in-4°, par Pierre Corneille. Cette tragédie fut donnée sur la scène en 1650.

127. Voir note 44.

128. Au temps où vivait Scarron, le marquis de Lavardin était Henry-Charles de Beaumanoir. Il épousa Marguerite-Renée de Rostaing et mourut en 1644. Le fils de ce marquis, Henry-Charles de Beaumanoir, épousa, en 1667 (contrat du 2 février), Françoise-Paule-Charlotte d'Albert de Luynes, puis, le 12 juin 1680, Louise-Anne de Noailles. Il fut lieutenant général en Bretagne, ambassadeur à Rome et mourut le 20 août 1701. C'est probablement de ce dernier, qui possédait, dans le Maine, les châteaux de Malicorne et de Vernie, qu'il est question dans ce chapitre du roman.

129. « Du temple » dans les textes de 1693 et 1695.

130. La Guerche, bourg du département de la Sarthe.

131. « Vivain » dans les textes anciens. Petite ville voisine de Beaumont-sur-Sarthe (Sarthe).

132. Saint-Pater, bourgade du département de la Sarthe.

133. Les Chênes-Verts, auberge sise à Monsort, faubourg d'Alençon. Voir Pesche : *Dictionnaire de la Sarthe*, 1842, V, 491.

134. Beaumont-le-Vicomte (Sarthe).

135. Fresnay-le-Vicomte (Sarthe).

136. Nom ancien de Perseigne. Voir sur cette forêt, Pesche : *Dictionnaire de la Sarthe*, 1842, IV, 406; VI, 723.

137. « C'est eux » dans les textes anciens.

138. « Ce qu'elle ayant aperçu » dans les textes anciens.

139. « D'ailleurs que c'était » dans les textes anciens.

140. Zani, bouffon de la comédie italienne.

141. Godenot, petite marionnette dont se servaient les bateleurs pour divertir le public sur le Pont-Neuf.

142. « M. de Rogula » dans les textes anciens. Claude Favre de Vaugelas, né à Meximieux en Bresse (Ain), en 1585 (baptisé le 6 janvier), fils d'Antoine et de Benoiste Favre, mort en février 1650, inhumé le 27. Élu membre de l'Académie française en 1634, il fut l'un des plus actifs rédacteurs du *Dictionnaire* de cette Académie. Philologue et grammairien, il publia des *Remarques sur la Langue françoise utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire*, Paris, Vᵉ Camusat, 1647, in-4°, vite fameuses et qui furent maintes fois réimprimées au cours du XVIIᵉ siècle. Mˡˡᵉ Jeanne Streicher vient d'en donner une réimpression photographique (Paris, E. Droz, 1934, 3 vol. in-8°), accompagnée de savants commentaires. Nous renvoyons à son ouvrage pour la biographie de Vaugelas.

143. Sous-entendu : « d'achever ».

144. Voir note 51.

145. L'auteur de la troisième partie du *Roman comique* met ici, dans la bouche de cette fille prétentieuse, des titres imaginaires de pastorales de Racan. Sur Honorat de Bueil, marquis de Racan, fils de Louis et de Marguerite de Vendômois, né au manoir de Champmartin, paroisse d'Aubigné, le 5 février 1589, marié le 5 mars 1628 à Madeleine du Bois, membre de l'Académie française en 1635, mort à Paris le 21 janvier 1670, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Louis Arnould : *Honorat de Bueil, seigneur de Racan*, 1901, in-8°, qui donne une biographie complète et analyse l'œuvre de ce poète.

146. Tragédies de Pierre Corneille.

147. « Il était déjà fort avancé » dans les textes anciens.

148. *Les Œuvres de Clément Marot de Cahors en Quercy, valet de chambre du Roy.* Reveues et augmentées... Niort, 1596, in-12, p. 427, *A Jane.* Il semble que, dans le texte de cette édition

de Marot, le troisième vers de ce huitain contienne une erreur d'impression : « *Puis* à la place de *Qui* ».

149. « Parier » mis sans doute pour « apparier ».

150. Ces événements politiques datent de 1626. Henri de Talleyrand-Périgord, comte de Chalais, troisième fils de Daniel, comte de Grignols, prince de Chalais, et de Jeanne-Françoise de Montluc, né en 1599, grand maître de la garde-robe du roi, marié, en 1623, à Charlotte de Castille, fut accusé d'avoir trempé, de concert avec Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu. Arrêté à Nantes et mis en jugement, il fut décapité le 19 août 1626. Voir, parmi les mémoires du temps, Bassompierre : *Journal de ma vie*, édit. de Chanterac, 1875, III, 246 et s., 252, 254; *Mémoires du cardinal de Richelieu*, 1925, VI, *passim*. Sur les faits généraux, voir A. Bazin : *Histoire de France sous Louis XIII*, 1842, II, p. 143 et s.

151. « Sens » dans le texte de 1695, mais il faut lire Séez, la fonction religieuse du prieur de Saint-Louis relevant du diocèse de Séez et non de celui de Sens. Cette erreur est rectifiée dans le texte de 1693. François Rouxel de Médavy occupait le siège épiscopal du diocèse.

152. La Fresnaye, bourg voisin de Mamers (Sarthe).

153. Ballon, bourgade du département de la Sarthe à 25 km. au nord du Mans.

154. Le divertissement que décrit, en cet endroit, le prieur de Saint-Louis, s'appelait au XVIIe siècle « porter un mommon ». Il se donnait, d'ordinaire, en temps de carnaval.

155. Voir note 132.

156. Charles Ier de Gonzague-Mantoue, duc de Nevers et de Réthelois, fils de Louis et de Henriette de Clèves, né en 1580, marié, en février 1599, à Catherine de Lorraine, mort en octobre 1637. Il eut la réputation d'un très valeureux guerrier et celle, au surplus, d'un fameux chimérique. Il fut le fondateur de Charleville. Il rêva, pendant quelque temps de sa vie, d'organiser une croisade des chrétiens contre les Turcs et il échoua dans ce projet. A la mort de Vincent II de Gonzague, son cousin, il se posa en héritier du duché de Mantoue contre les prétentions de César de Gonzague, duc de Guastalla, et du duc de Savoie. La France soutint sa candidature à ce trône contre l'Espagne et les impériaux et la fit triompher par les armes en 1629-1630. Voir sur les affaires du duché de Mantoue, la bibliographie publiée par M. Louis André : *Les sources de l'histoire de France*, XVIIe *siècle*, t. V, *Histoire politique et militaire*, n° 3573 et s.

157. Gaston de Bourbon, duc d'Orléans, frère puîné de Louis XIII, né le 25 avril 1608, mort le 2 février 1660. Ce prince, pourtant intelligent et docte, mais de faible caractère, influencé par son entourage de brouillons, a été étroitement mêlé à toutes

les conspirations contre Richelieu et même contre le roi. Il a laissé, dans l'histoire, le fâcheux souvenir d'un homme qui abandonnait lâchement ses complices quand ses rébellions contre la couronne prenaient, pour lui, méchante tournure. Tallemant des Réaux : *op. cit.*, II, 281, a tracé de lui un vivant et pittoresque portrait.

158. Alise ou Sainte-Reine, bourgade de la Côte-d'Or, à 12 km. au nord de Semur.

159. Embrun, petite ville du département des Hautes-Alpes.

160. Saint-Patrice, probablement faubourg de Grenoble.

161. Noves, bourgade des Bouches-du-Rhône.

162. Casal, ville forte du duché de Montferrat que se disputèrent Français et Espagnols. Le maréchal de Toiras la défendit victorieusement, en 1629, contre les assauts de Spinola.

163. Alexandre Hardy. Voir note 45.

164. Boissin de Gaillardon, en 1619, in-4°; Desfontaines, en 1634, in-4°; Balthazar Baro, en 1649, in-8°, ont publié des tragédies intitulées *Saint-Eustache*. Nous ignorons de laquelle de ces pièces parle le prieur de Saint-Louis.

165. Georges de Scudéry publia, entre autres pièces contre le *Cid : Observations sur le Cid*, Paris, Aux despens de l'Autheur, 1637, in-4°. Pour les pamphlets qui suivirent cette première attaque, voir *Bibliographie des Œuvres de Georges et Madeleine de Scudéry*, par Georges Mongrédien, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin et juillet-septembre 1933, p. 225 et s., 410 et s.

166. « D'en advertir » dans le texte de 1693. « D'en avoir » dans le texte de 1695.

167. « Très honneste » dans le texte de 1693. « Très funeste » dans le texte de 1695.

168. Il manque évidemment un mot, à la fin de cette phrase, dans les textes de 1693 et 1695.

TABLE DES MATIÈRES

Scarron et le Roman comique I
Bibliographie XXIII

LE ROMAN COMIQUE

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans 3
— II. Quel homme était le sieur de la Rappinière. 5
— III. Le déplorable succès qu'eut la comédie . 7
— IV. Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappinière, et de ce qui arriva la nuit en sa maison 10
— V. Qui ne contient pas grand'chose 12
— VI. L'aventure du pot de chambre. La mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie. L'arrivée d'une partie de la troupe. Mort de Doguin, et autres choses mémorables. 16
— VII. L'aventure des brancards. 20
— VIII. Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre 23
— IX. Histoire de l'Amante invisible. 26
— X. Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts 42
— XI. Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire 47

CHAPITRE XII. Combat de nuit. 51
— XIII. Plus long que le précédent. Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Étoile . 57
— XIV. Enlèvement du curé de Domfront. . . . 74
— XV. Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie. Suites de l'histoire de Destin et de l'Étoile. Sérénade. 79
— XVI. L'ouverture du théâtre, et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence . . 105
— XVII. Le mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin. 109
— XVIII. Suite de l'histoire de Destin et de l'Étoile. 111
— XIX. Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin, et autres choses que vous lirez, s'il vous plaît 122
— XX. Le plus court du présent livre. Suite du trébuchement de Ragotin, et quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune . 127
— XXI. Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant. 129
— XXII. A trompeur, trompeur et demi. 132
— XXIII. Malheur imprévu qui fut cause qu'on ne joua point la comédie 151

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I. Qui ne sert que d'introduction aux autres. 159
— II. Des Bottes 161
— III. L'histoire de la Caverne 166
— IV. Le Destin trouve Léandre. 177
— V. Histoire de Léandre 179
— VI. Combat à coups de poing. Mort de l'hôte, et autres choses mémorables 183
— VII. Terreur panique de Ragotin, suivie de disgrâces. Aventure du corps mort. Orage de coups de poing et autres accidents surprenants, dignes d'avoir place en cette véritable histoire 187
— VIII. Ce qui arriva du pied de Ragotin. 195
— IX. Autre disgrâce de Ragotin 201

CHAPITRE X. Comment madame Bouvillon ne put résister à une tentation et eut une bosse au front. 203
— XI. Des moins divertissants du présent volume. 208
— XII. Qui divertira peut-être aussi peu que le précédent 213
— XIII. Méchante action du sieur de la Rappinière. 217
— XIV. Nouvelle. Le juge de sa propre cause. . . 222
— XV. Effronterie du sieur de la Rappinière. . . 253
— XVI. Disgrâce de Ragotin 257
— XVII. Ce qui se passa entre le petit Ragotin et le grand Baguenodière 265
— XVIII. Qui n'a pas besoin de titre. 271
— XIX. Nouvelle. Les deux frères rivaux. 273
— XX. De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu. 297

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I. Qui fait l'ouverture de cette troisième partie 305
— II. Où vous verrez le dessein de Ragotin. . . 308
— III. Dessein de Léandre. Harangue et réception de Ragotin à la troupe comique. . . . 311
— IV. Départ de Léandre et de la troupe comique pour aller à Alençon. Disgrâce de Ragotin 317
— V. Ce qui arriva aux comédiens entre Vivoin et Alençon. Autre disgrâce de Ragotin. 324
— VI. Mort de Saldagne 330
— VII. Suite de l'histoire de la Caverne. 336
— VIII. Fin de l'histoire de la Caverne. 340
— IX. La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de l'Étoile. L'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, et autres aventures de Ragotin. 343
— X. Histoire du prieur de Saint-Louis, et l'arrivée de M. de Verville. 350
— XI. Résolution des mariages du Destin avec
— l'Étoile, et de Léandre avec Angélique. 362
— XII. Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye. Autre disgrâce de Ragotin 364

CHAPITRE XIII. Suite et fin de l'histoire du prieur de Saint-Louis 367
— XIV. Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffière. Mariages des comédiens et comédiennes, et autres aventures de Ragotin 390
— XV. Histoire des deux jalouses. 396
— XVI. Histoire de la capricieuse Amante . . . 402
— XVII. Désespoir de Ragotin, et fin du Roman comique. 409
NOTES 415

8240-37. — Imprimerie ARRAULT et Cie

BINDING SECT. NOV 23 1967

LF
S286rM

Scarron, Paul
Le roman comique;
New ed.

DATE.	N
Oct. 19 1950	M. Stones
Feb 21/51	D. M. Hay
Jan 7/52	Mary M
Feb 6/52	M McT
Oct 6/53	

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 01 03 010 3